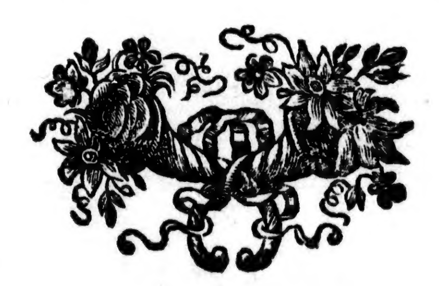



LA MERE MARIE DE L'INCARNATION
Premiere Superieure des Ursulines de la nouvelle france decedée a Quebec en odeur de Saintete le dernier jour d'avril 1672. agée de 72 ans 6 mois 13 j.s

# LA VIE
## DE LA
# MERE MARIE
## DE
# L'INCARNATION,

*Institutrice & premiere Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France.*



A PARIS;
Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, au Livre d'Or.

M. DCC. XXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# LA VIE
# DE LA
# MERE MARIE
# DE
# L'INCARNATION,

*Institutrice & premiere Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France.*

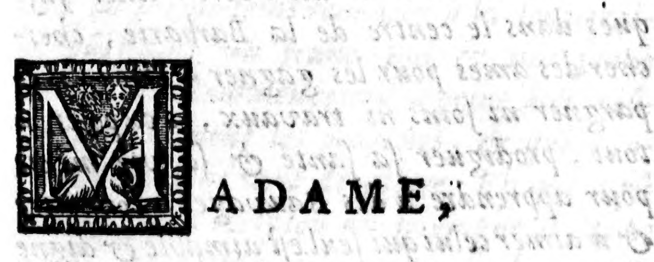


A PARIS,
Chez P. G. LE MERCIER,
Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques,
au Livre d'Or.

M. DCC. XXV.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# A LA REINE
# ELIZABETH
# D'ESPAGNE.



MADAME,

*Une femme forte & telle que le plus sage des Rois sembloit desesperer d'en trouver jamais, ne pouvoit être l'ouvrage que*

*de cet amour sacré, qui fort comme la mort, ainsi que le même Salomon* (Cant. 8. 6.) *le dit ailleurs, communique à ceux qu'il anime une force à laquelle rien ne resiste.*

*C'est un feu divin, dont une seule étincele fit courir au martyre Therese encore enfant; & * toute l'eau de l'Ocean, bien loin d'éteindre, ne fit qu'allumer davantage celui qui devoroit la Therese que le siecle precedent a donnée à la France, pour parler de Marie de l'Incarnation, comme en ont parlé les plus saints personnages de nos jours. Aussi de quoi ne l'a-t-il pas rendu capable? tout ce que la vie Apostolique a de plus éminent, & qui demande un courage plus ferme: courir au-delà des Mers; aller jusques dans le centre de la Barbarie, chercher des ames pour les gagner à Dieu; n'épargner ni soins ni travaux, s'exposer à tout, prodiguer sa santé & sa vie même pour apprendre à des Sauvages à connoître & à aimer celui qui seul est aimable & digne d'être connu: ce n'est là qu'une partie des effets de cet amour dominant dans une ame*

* Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem. *Cant.* 8. 7.

*dont il s'étoit emparé, & où il a toûjours agi sans obstacle.*

*Mais que ne vient-il pas d'operer en vous, MADAME, & puis-je découvrir les ressorts d'une suite si merveilleuse d'actions heroïques, & des plus nobles sentimens dont un grand cœur soit capable, sans mettre dans la plus grande évidence ceux qui ont produit le prodige que nous voyons éclater à nos yeux? Car enfin si le monde chrêtien, depuis que les plus puissans Monarques ont cru parer leur Diademe en y plaçant la croix de Jesus-Christ, a toujours eu des têtes couronnées qui ont honoré la Religion, & protegé ses autels: il n'a encore été donné qu'à nôtre siecle, de voir en même-tems renoncer à la souveraine puissance un jeune Roi & une jeune Reine, qui commençoient à peine à en goûter paisiblement les douceurs, & qui y avoient attaché tant de gloire. Eh qui a pû procurer à la religion un triomphe si digne d'elle, & faire voir dans un siecle corrompu quelque chose de plus grand peut-être, du moins de plus difficile & de plus singulier, que ce qui a illustré les plus beaux jours de l'Eglise naissante; si ce n'est le*

*même amour qui a fait tous les Heros & toutes les Heroines du Christianisme ?*

*Rien donc, MADAME, ne justifie davantage la liberté que j'ai prise de mettre à la tête de cet Ouvrage vôtre auguste nom, que de voir combien naturellement ce qu'il contient de plus sublime se raproche par le principe d'où il part, du spectacle que VOTRE MAJESTE' vient de donner à l'Univers étonné. En effet si le monde ne peut rien offrir de plus brillant qu'une Couronne : s'il n'est point de qualité personnelle qu'on y estime, & qu'on y respecte davantage, que de sçavoir manier le Sceptre avec cette dignité, qui distingue les grands Rois ; si l'on n'y connoît point de situation plus flateuse que de faire le bonheur & les delices de cent peuples divers repandus dans l'un & l'autre hemisphere : si rien n'attache plus à une grande fortune, que de la devoir à son merite, autant & plus encore qu'à sa naissance. Il faut que l'amour divin soit le maître absolu du cœur d'une Reine, pour lui faire mépriser tant d'avantages, pour la faire descendre d'un Trône qu'elle occupoit si dignement : pour lui découvrir le faux éclat qui l'environne,*

pour lui donner de l'aversion des hommages sinceres qu'on s'empressoit à lui offrir ; pour lui rendre insipide le langage de la flatterie, le seul qu'on parle bien librement à la Cour : afin de l'engager à ne mettre plus sa gloire qu'à faire regner Dieu dans son cœur, à lui renvoyer l'encens dont les Palais des Rois fument bien plus souvent que les Temples du Seigneur, & à ne vouloir plus ni parler, ni entendre parler que le langage des Anges.

C'est ce langage, MADAME, si inconnu à l'homme charnel & animal, qui fait tout le fond du Livre que VOTRE MAJESTE' a bien voulu prendre sous sa protection. Aussi n'ai-je rien eu tant à cœur, que de n'y point mettre du mien. Quel qu'il soit cependant, MADAME, je n'aurois jamais osé vous le presenter, si je n'avois fait reflexion qu'en foulant aux pieds la pourpre & ce qu'elle a de plus brillant, VOTRE MAJESTE', sans rien perdre de sa Grandeur, & en la rendant même plus respectable, a écarté tout ce qui pouvoit éloigner de sa personne Royale ceux qu'éblouit & intimide l'éclat de la Royauté ; en cela bien plus que sur

*le Trône même, l'image du Roi des Rois & du Seigneur des Seigneurs, qui malgré cette lumiere inaccessible qu'il habite, se communique également aux petits & aux grands, & inspire à tous une confiance pour l'approcher, qui fait sentir qu'il est le maître des cœurs. Je suis avec le plus profond respect,*

***MADAME,***

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,

PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

PREFACE.



# PREFACE.

REDEVABLE, comme j'ai lieu de le croire, aux merites de la Fondatrice des Urſulines de Canada, de ce que je n'ai pas fini mes jours dans une terre étrangére à la fleur de mon âge : il m'a ſemblé que je ne pouvois rien faire de moins pour honorer ma bienfaitrice, que de la bien faire connoître au public. Ce n'eſt pas qu'elle lui ait été inconnuë juſqu'ici : les éloges qu'en ont fait de très-grands hommes, & ſes propres ouvrages, où l'on admire un goût exquis, une raiſon ſaine, un genie ſublime, & cette onction

divine qui diſtingue ſi bien les écrits des Saints, l'ont déja placée au rang des plus illuſtres femmes. Mais c'eſt cela même qui faiſoit ſouhaiter une hiſtoire de ſa vie, qu'on pût lire, & où l'on pût apprendre par ordre le commencement & les progrès de ce merite éclatant, & de cette éminente ſainteté, qui l'ont fait nommer la ſainte Thereſe de nôtre ſiécle. Il eſt vrai que ce deſſein a déja été executé, & même par un homme qui a paſſé conſtamment, & avec juſtice, pour un homme de merite & pour un Saint. Mais cet Auteur écrivoit l'hiſtoire de ſa mere. Il eſt certain qu'il en a recueilli avec trop de ſoin, & avec une trop ſcrupuleuſe exactitude, juſqu'aux moindres circonſtances. Rien ne lui échape, il s'étend ſur tout en de longues digreſſions; il raproche de ſon ſujet

des choſes qui y ſont étrangeres. Il ne diſtingue point ce qui eſt intereſſant, d'avec ce qui ne l'eſt pas; c'eſt que par un effet de l'amour filial, tout étoit intereſſant pour lui. Le cœur a donc été conſulté ſeul dans ſon ouvrage; & je ne crois pas devoir apprehender que ceux qui l'on vû, trouvent à redire que j'aye travaillé ſur la même matiere.

Mais pluſieurs s'étonneront ſans doute, que l'on ait jamais pû penſer à écrire une vie où il entre ſi peu de ce qu'on cherche en liſant ces ſortes d'ouvrages; car il faut avouer que ces matieres ſpirituelles, & ſur tout les ſublimes voyes de l'eſprit, ne ſont plus guére aujourd'hui de ſaiſon. Le ſeul nom de myſticité effarouche juſqu'à ceux même qui ſe piquent le plus d'une pieté ſolide : mais je deman-

derois volontiers ſi la ſource de ces graces purement gratuites dont les ouvrages des Peres, & les hiſtoriens des premiers ſiécles nous fourniſſent tant d'exemples, eſt abſolument tarie? depuis quand parler d'operations myſtiques, de voix interieures, d'effuſions divines dans une ame innocente & fidéle, c'eſt parler dans l'Egliſe un langage étranger, pour ne rien dire de plus? & ce qu'il faut donc penſer de ces merveilleuſes promeſſes que Dieu fait par un Prophete : *Je répandrai mon eſprit ſur tous les hommes. Vos fils & vos filles prophetiſeront. Vos vieillards auront des ſonges myſterieux, & vos jeunes gens des viſions?* (Joël. 2. 28.) Que ſi l'on prétend reſtraindre l'effet de ces paroles à un certain tems, je demande ſur quel fondement, & quelles bornes en peut-on aſſigner à ce tems? de dire que la

promeſſe a été accomplie dans la naiſſance de l'Egliſe, & d'en conclure qu'elle n'a été que pour les premiers Chrêtiens ; c'eſt mal raiſonner, & ſuppoſer ce qu'il faut prouver. Ce que je dis du paſſage de Joël, je le puis dire de celui-ci de ſaint Paul : *N'éteignez point en vous la lumiere de l'eſprit : ne mépriſez point les Propheties : éprouvez tout : gardez ce qui eſt bon.* ( 8. Theſſal. 5. 15. 20. ) Ce que le Docteur des Nations diſoit aux Chrêtiens de ſon tems ; n'eſt-il pas pour tous les ſiécles : & quelle preuve-a-t-on que ces avertiſſemens n'étoient point auſſi pour nous ?

C'eſt pour cela que les SS. Peres ſe ſont ſi fort apliquez à faire voir que de leur temps l'Egliſe n'avoit point perdu ce précieux tréſor, dont le diſcernement eſt un des principaux effets de l'aſſiſtance du S. Eſprit ſur

elle? à la verité elle ne juge pas toujours à propos de prononcer ſur ces matieres delicates, dont la deciſion n'eſt pas abſolument néceſſaire : elle n'a pourtant pas laiſſé de permettre de tems en tems qu'on publiât un aſſez grand nombre de viſions ſurnaturelles, & d'autres ſemblables faveurs du ciel; où elle a crû que les fidéles trouveroient davantage dequoi s'édifier, ſe conſoler, & s'animer au ſervice d'un Dieu qui éléve de viles creatures à une union ſi intime avec lui. C'eſt ainſi que le Pape Eugéne III. approuva les revelations de ſainte Hildegarde, du vivant même de la Sainte : que d'autres ſouverains Pontifes & tout un Concile ont donné la même autorité à celles de ſainte Brigite, & que l'Office de l'Egliſe fait mention de quantité de graces de cette nature accordées dans la ſuite des

ſiécles à un très-grand nombre de Saints.

La diſcretion des eſprits, dont la plenitude a été donnée à l'épouſe de J. C. qui fait une partie de ſon dépôt, & qui reſide particulierement dans les chefs du troupeau; ne laiſſe pas d'être communiquée avec proportion & meſure à tous les fidéles ſelon leurs beſoins, & les occaſions où ils ſe trouvent; car les paroles de ſaint Paul s'addreſſent en quelque maniere à tous. Mais elle l'eſt avec bien plus d'abondance à ceux qui ſous la conduite des premiers Paſteurs, ſont chargez de la direction des ames: & il n'y a point de doute, que s'ils ſe comportent avec la ſageſſe & la circonſpection que demande le ſacré miniſtére qui leur eſt confié, Dieu ne les éclaire extraordinairement. C'a été le ſentiment de tous les

Peres, qui ont donné pour régle de connoître qu'on eſt pouſſé & inſpiré par l'eſprit de Dieu, l'approbation des perſonnes ſages & ſpirituelles.

Nous avons encore d'autres régles generales, qui étant fondées ſur le bon ſens, ſont à la portée de tout le monde ; & nous ſont données par les Docteurs de l'Egliſe & par tous les maîtres de la vie interieure, pour des moyens ſûrs de nous garantir de la ſeduction. Je ne les rapporterai pas toutes, parce que ce détail me meneroit trop loin, & qu'on les trouve par tout. Je ne parlerai que d'une des principales, qui renferme les principes de toutes les autres. Selon cette régle on peut croire que ce qui ſe paſſe dans une ame eſt une faveur du ciel, ſi dans la conduite de la perſonne qui la reçoit, dans la choſe dont il s'agit, dans la maniere dont elle eſt

arrivée, & dans les effets qu'elle a produits, il n'y a rien qui ne porte à Dieu, rien qui ſe ſente tant ſoit peu de l'eſprit propre, ou qui puiſſe venir de la ſuggeſtion du démon. Car enfin, ſi dans une viſion, dans une révélation, ou dans quelque autre impreſſion ſemblable, on ne peut rien découvrir que de conforme à la pure doctrine & à la ſainteté des mœurs, s'il n'y a aucun lieu de craindre prudemment de la ſurpriſe ou de la tromperie : ſur quel fondement peut-on prononcer que tout y eſt frivole. Il ſe pourroit faire après tout, que ce ne fût qu'un effet de l'imagination ; mais du moins ne riſque-t-on rien, ſi l'ame, à qui la choſe eſt arrivée, demeure dans la défiance de ſoi-même, & dans l'humilité.

Que ſi ce n'eſt qu'une operation de l'ennemi du ſalut pour ſeduire

& entraîner dans le peché ; un peu d'application & d'experience fera connoître d'abord le venin caché sous des apparences de pieté. Tout ce qui vient du malin esprit, dit Richard de saint Victor, se reconnoît à quelque marque qui n'échappe point à des yeux clairvoyans. Il se peut faire, dit saint Gregoire Pape, (*Homil.* I. *in* I. *Ezech.*) qu'un homme prenne pour parole de Dieu, ce qui vient de son propre esprit : mais il s'en faut bien qu'il ait alors la même certitude, que quand Dieu lui parle veritablement : S. Augustin le remarque aussi de sa mere. Elle me découvroit, dit ce saint Docteur, ce qui s'étoit passé en elle ; mais elle ne l'assuroit pas de la même maniere que quand vous parliez en effet ; au contraire elle n'en tenoit aucun compte. (*L. 6. Conf.*

*c.* 13. ) Auſſi ſaint Gregoire nous apprend que ceux qu'une veritable humilité tient ſur leurs gardes, n'y ſont jamais trompez, ou du moins ne le ſont pas long-tems.

De plus c'eſt une doctrine conſtante parmi les Theologiens, qu'avoir de fauſſes viſions, & ſoutenir opiniâtrément qu'elles ſont de Dieu, cela vient de l'un de ces trois principes, ou d'un commencement de folie, ou du ſuperbe & de préſomption, ou d'une volonté perverſe, & déterminée à tromper. Or il eſt facile d'être en garde contre ces trois ſources d'illuſions. Rien ne s'apperçoit plûtôt qu'une tête foible, la ſuperbe & la préſomption ne ſont jamais ſans un deſir exceſſif de pénétrer dans le ſanctuaire des operations divines qui ſe fait aiſément ſentir, & elles produiſent toûjours, dit ſaint Vincent Ferrier,

(*Tracta. de vitâ ſpirit. c. 12.*) une foi chancelante qu'on remarque d'abord. De ſorte qu'il faudroit être bien ſimple pour être la dupe de ces inſignes fourbes, qui des apparences de la plus haute vertu, & même de la plus ſublime ſpiritualité, ſe font un voile pour cacher des crimes énormes. Effectivement ils ont beau faire, ils ſe trahiſſent eux-mêmes, & ne ſéduiſent que ceux qui veulent bien être ſéduits. Ajoûtons à cela cette excellente régle que nous donne le Sauveur du monde, & qui convient à tous ceux dont nous venons de parler : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres.*

Lors donc que l'on nous parle d'une perſonne à qui l'on prétend que Dieu s'eſt communiqué d'une maniere extraordinaire, ſi cette perſonne eſt reconnuë de tous ceux

qui l'ont pratiquée, pour avoir une raiſon ſaine & droite, un eſprit ferme, une imagination réglée, une vertu ſolide & fondée ſur la ſimplicité chrêtienne, ſur l'humilité, & ſur la défiance de ſoi-même; ſi ſa conduite ne ſe dément en rien; ſi juſqu'à la fin elle perſevere dans la pratique exacte de ſes devoirs; ſi dans toutes les occaſions elle fait des œuvres dignes de cet état ſublime où on nous la répreſente; je veux bien convenir qu'il n'y a pas une obligation indiſpenſable d'ajouter foi à ce qu'on nous en dit: mais il ſemble qu'il y ait au moins dequoi fonder un préjugé raiſonnable en faveur de cette perſonne, & qu'on ne peut guére ſe diſpenſer de faire tomber une partie du reſpect qu'on doit aux dons de Dieu, ſur une ame qui a toutes les apparences d'en être ſi ſingulie-

rement ornée. Je pourrois peut-être exiger davantage ; & ſi un grand homme * a bien prouvé la verité de la Religion chrêtienne, en montrant que tout y eſt conforme à la raiſon, & que rien ne lui contredit : n'aurois-je pas quelque droit de prétendre qu'on peut reconnoître l'operation de Dieu dans une ame, lorſque ce qui s'y paſſe eſt parfaitement d'accord avec le bon ſens, avec la foi, avec la raiſon, & avec ſoi-même ?

Je n'en dirai pas davantage ſur cette matiere, parce que je n'ai pas entrepris de faire un Traité. On peut voir ce que les Docteurs & les Theologiens en ont écrit. On reconnoîtra au ſoin qu'ils ont pris de traiter de ces choſes, & à l'exactitude avec laquelle ils les ont examinées, le cas qu'ils en faiſoient.

* *Lactance.*

Je laiſſe à juger à qui on doit plûtôt s'en rapporter, ou à ceux que Dieu a établis les Docteurs & les Paſteurs de ſon Egliſe, & qui ont joint la ſainteté à la ſcience, la pratique à la théorie; ou à ceux qui ne ſuivent point d'autre régle dans leurs jugemens, que leur ſens propre, dans lequel ils abondent; qui rejettent tout ce qu'ils ignorent, & qui n'ignorent ce qu'ils reprouvent, que parce que la pureté de cœur & la ſainteté de vie, ne leur ont point donné la clef de cette ſcience des Saints.

Il eſt cependant certain, & c'eſt la doctrine de tous les SS. Peres & des maîtres de la vie ſpirituelle, que comme il y a diverſes demeures dans la maiſon du Pere de Jeſus-Chriſt, il y a auſſi divers degrez d'honneur & de diſtinction dans le Royaume que le divin Sau-

veur a établi par ſa grace dans les ames qu'il poſſede, & que la plus précieuſe portion de ce troupeau choiſi, ſont les ames qu'il appelle à la vie interieure & myſtique, ſi elles ſont fidéles à une vocation ſi ſublime : qu'elles ſont d'une façon toute particuliere les épouſes du bien-aimé, qui s'unit à elles de la maniere la plus intime ; les admet à une privauté, leur découvre des ſecrets, opere en elles des choſes qui les établiſſent dans un état peu different de celui de la beatitude : mais ſur tout leur donne des connoiſſances experimentales des veritez les plus cachées de la Religion, à la faveur deſquelles il ſemble que tous les doutes ſoient évanouïs, & que l'obſcurité de la foi ſoit diſſipée.

J'ajoute que c'eſt une erreur, qui toute commune qu'elle eſt, n'en eſt pas moins groſſiere que de taxer

cet état d'oisiveté, & de croire qu'on n'y est utile qu'à soi : il n'en est point où l'on fasse plus pour Dieu, où on lui procure plus de gloire, qui remplisse de plus de merites les trésors de l'Eglise, parce qu'il n'en est point où l'on aime davantage, où l'on pratique de plus excellentes vertus, où l'on agisse par un motif plus grand & plus digne du Dieu que l'on sert ; il n'y a même que ceux qui y ont passé qui sçachent combien on y souffre ; & les souffrances y sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont pour fin & pour principe l'amour le plus pur qui se puisse trouver dans des creatures mortelles. Ses effets vont quelquefois bien loin ; il maîtrise l'ame ; il consume le corps ; il fait un holocauste entier de ceux qui se sont rendus ses victimes, & il en a coûté la vie à plusieurs. Heureuse

mort qui doit bien moins être regardée comme la ſeparation de deux ſubſtances faites pour demeurer unies, que comme la délivrance de l'ame que les liens du corps empêchoient de s'unir au ſeul bien qu'elle deſire.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, je ne veux point prévenir mes Lecteurs ſur ce qui la regarde, ni ſur les conſequences qu'on doit tirer des principes que je viens d'établir, pour ſe former une idée juſte de ſa perſonne, & de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & elle. Ce ſera elle-même qui ſe peindra au naturel, & ce ſera avec des traits qui feront ſentir d'abord, que bien loin d'être de caractére à ſe flatter, elle fut bien plus portée à faire connoître ſes fautes & ſes foibleſſes, que ſes grandes vertus. On aura tout moyen d'obſerver ſa conduite

dans les differentes ſituations où elle s'eſt trouvée : ſur quoi l'on verra ce que l'on doit penſer des éloges magnifiques que lui ont donnez les perſonnes de ſon tems les plus conſommées dans la ſainteté, & de nos jours, deux ſçavans Prélats, qui n'ont pas toûjours été de même avis ; mais qui ſe ſont pourtant accordez à la regarder comme une des plus vives lumieres de ſon ſiécle.

Mais ce n'eſt peut-être pas aſſez pour juſtifier le deſſein de cet ouvrage, que de faire voir que le Seigneur ſi liberal de ſes dons & de ſes faveurs ſpeciales aux tems des Patriarches, & des Prophetes, & dans les premiers ſiécles du chriſtianiſme, n'a point racourci ſon bras. On pourroit même encore me paſſer comme vrai tout ce que j'ai dit de la Mere de l'Incarnation,

& cependant n'approuver pas une hiſtoire de la nature de celle-ci. A quoi bon, diront pluſieurs, parler d'une ſcience qui ne peut s'apprendre qu'à l'école du ſaint Eſprit, & donner au public la connoiſſance de choſes qui doivent être ſecretes entre l'ame & celui qui les opere en elle d'une maniere auſſi cachée que merveilleuſe ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu de craindre que la vûë de ces voyes extraordinaires, ne faſſe naître l'envie de quitter la voye commune, qu'on a toûjours regardée comme la plus ſûre, à quantité d'ames foibles, qui n'auront pour la vie myſtique, d'autre vocation qu'un naturel tendre & facile, une imagination vive & ardente, & beaucoup de vanité ? enfin les perſonnes à qui il ſemble qu'on préſente cette hiſtoire comme un modéle domeſtique, ſont

appellées à une vie d'action ; n'eſt-ce point les vouloir tirer de l'eſprit de leur Inſtitut, que de leur mettre devant les yeux une ame toute abî-mée dans les plus intimes communications avec Dieu, & dans la plus profonde contemplation ?

A cela je répons premierement ; qu'il n'y a nul inconvenient à apprendre aux perſonnes religieuſes, & ſur tout par des exemples ſenſibles, combien le Seigneur eſt bon à ceux qui le ſervent avec un cœur droit & pur : le ſoin qu'il a de temperer par l'onction de ſa grace, ce qu'une vie conſacrée au ſervice du prochain, a de dur & de fatiguant : de leur faire connoître quelle route il faut tenir pour arriver à ce qu'il y a de plus éminent dans la vie interieure & ſurnaturelle, & de leur faire remarquer que ſouvent c'eſt moins manque d'attrait & d'u-

ne vocation particuliere de Dieu, ſi l'on n'y parvient pas : que pour ne s'être pas aſſez étudié à la pureté de cœur, au recueillement, à la ſimplicité, à l'anéantiſſement de tout ſoi-même.

J'avouë en ſecond lieu, qu'il eſt vrai que le ſaint Eſprit eſt le grand maître de la ſcience myſtique ; mais je ſoutiens qu'il ne fait pas tout par lui-même en ceux qui y ſont appellez. Pour peu d'experience qu'on ait dans la conduite de Dieu ſur les ames, on ſçait que parmi celles qu'il deſtine à poſſeder toutes les richeſſes de ſa grace, il s'en trouve qui aprés avoir fait des progrés conſiderables, paſſent par des épreuves où elles courent riſque de ſe perdre, ſi elles ne ſont puiſſamment ſecouruës : que d'autres, faute de conſeil, ſont malheureuſement arrêtées au commencement

de la carriere, & font toute leur vie d'inutiles efforts, pour parvenir où elles se sentent fortement attirées : qu'il en est même en assez grand nombre, qui ne connoissent jamais bien cette disposition favorable de la bonté divine à leur égard : que les premieres, pour se conserver ; les secondes, pour s'élever ; les troisiémes, pour se connoître, ont besoin de modéles & de guides. D'ailleurs que toutes celles dont l'Esprit sanctificateur semble s'être plus particulierement reservé la conduite, ne sont jamais entierement soustraites à celle des hommes : qu'il les éclaire, qu'il les attire par des touches secretes ; mais que de tems en tems il se cache, & veut qu'elles doivent quelque chose à l'humble dépendance où il les met d'un directeur : que quand mon travail ne seroit profita-

ble qu'à ceux qui ſe trouvent employez dans la direction, je ne croirois pas avoir perdu mon tems. Car enfin ſi le ſimple fidéle, qui n'eſt comptable à Dieu que de ſa propre perfection, peut ignorer des voyes par où Dieu ne le méne pas : il n'en eſt pas de même de ceux que leur profeſſion engage dans le ſacré miniſtére. Il ne ſuffit pas à un directeur d'en ſçavoir aſſez pour ſe ſanctifier ſoi-même ; l'auguſte caractére dont il eſt revêtu, l'obligeant à être dans la main de Dieu comme ces eſprits adminiſtrateurs dont parle ſaint Paul ; les plus ſublimes connoiſſances ne lui doivent point être étrangeres.

En troiſiéme lieu, je prétens que la plus parfaite contemplation ne nuit point à l'action que Dieu commande : & je n'en veux point d'autres preuves que l'hiſtoire mê-

me que je donne au public. Il est sensible, il est sans replique ; il passe même pour incontestable parmi les maîtres de la vie spirituelle, que plus une personne religieuse, & par consequent obligée par état d'être plus unie à Dieu, est engagée dans des emplois qui jettent dans la dissipation ; plus elle doit faire effort pour se rendre familieres les pratiques de la vie interieure, & ne rien omettre pour en avoir le goût. Qu'encore que tout ce que nous admirons dans les Saints, ne soit pas à imiter ; Dieu pour l'ordinaire, ménage tellement les choses, que jamais il ne tire ses élus de l'esprit de leur état ; & que dans ce qui leur arrive même de plus extraordinaire, il y a toûjours à profiter pour ceux qui courent la même carriere qu'eux. Ainsi ce seroit une chose étrange d'entendre dire

que la Mere de l'Incarnation n'eſt pas un modéle à propoſer aux perſonnes qui ont embraſſé ſon Inſtitut. Qui en a jamais mieux rempli qu'elle les obligations? Qui a plus fait pour le ſervice du prochain, & qui s'eſt plus parfaitement acquité des emplois propres de ſa profeſſion? Ce n'eſt pas que je ne ſois d'avis, & que je ne juge même néceſſaire d'avertir avec ſoin qu'on auroit tort de s'imaginer qu'il faille paſſer par ces voyes ſublimes pour arriver au comble de la perfection religieuſe; car comme à l'égard des corps bien conſtituez, une nourriture peu délicate & quelquefois même groſſiere, fait les bons temperamens: auſſi aſſez ſouvent une conduite du ſaint Eſprit plus rigoureuſe, où il n'entre que des privations, & tout ce qui eſt plus propre à établir une ame dans

l'anéantiſſement, eſt préferable aux plus ſenſibles careſſes de l'époux ; puiſqu'il eſt plus aiſé d'y devenir & de s'y conſerver veritablement humble, & qu'à meſure qu'on creuſe les fondemens d'une plus ſolide humilité, on ſe met en état d'élever plus haut l'édifice de la ſainteté.

Enfin pour ne rien laiſſer ſans réponſe, de tout ce qui peut être objecté contre le ſujet de cet ouvrage ; j'ajoûte que ſi parmi ceux entre les mains de qui il tombera, il ſe rencontre de ces imaginations ardentes & fecondes, ſur leſquelles les choſes extraordinaires puiſſent faire de fâcheuſes impreſſions : aſſurément il n'y a rien à craindre ici pour elles. Tout eſt raiſonnable & ſenſé dans l'expoſition que la ſervante de Dieu y fait de

ſon interieur ; & les avis qu'elle donne à ceux qui ſe trouveront dans les mêmes diſpoſitions où elle s'eſt trouvée, ſeroient plus que ſuffiſans pour prévenir les abus qu'on pourroit faire du détail où elle entre ſur cela. On y trouvera même fort peu de ces termes, contre leſquels on voit mal à propos ſe revolter certaines gens, qui d'ailleurs veulent paſſer pour ſpirituels ; mais qui ne font pas aſſez d'attention que tous les arts & toutes les ſciences ayant leur langage particulier, on n'eſt point en droit de diſputer à l'état myſtique la poſſeſſion du ſien confirmé par l'uſage de tant de Saints. Cependant la Mere de l'Incarnation n'a pas jugé à propos d'en uſer beaucoup, & ſes écrits n'en feront que plus à la portée de tout le monde.

J'ai donc tout lieu d'eſperer qu'il y aura à profiter dans la lecture de cette hiſtoire, pour tous ceux qui s'y engageront avec un eſprit bien preparé Faſſe le ciel que cette eſperance ne ſoit pas vaine. Que les Miniſtres de l'Evangile s'y confondent à la vûë d'une femme qui a executé ce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre. Que les foibles comprennent qu'il n'y a rien dont on ne puiſſe venir à bout avec du courage. Que les perſonnes religieuſes ſçachent juſqu'où elles peuvent eſperer de s'élever : mais en même tems, qu'elles ſe ſouviennent & qu'elles n'oublient jamais qu'une des plus eſſentielles diſpoſitions pour recevoir les faveurs de ce chaſte époux des ames eſt de ne les deſirer qu'autant que le demandent les interêts de ſa gloire :

d'éviter ſur tout la curioſité & l'empreſſement ; & de s'abandonner ſans reſerve, mais toûjours avec dépendance d'un ſage directeur, à la conduite de celui qui connoît ſeul ce qui nous convient.

Quant à la forme que je donne à cette hiſtoire, elle eſt aſſez nouvelle ; mais je n'en ai pas été tout à fait le maître. Comme la Mere de l'Incarnation a écrit par ordre de ſes confeſſeurs toutes les graces qu'elle a reçuës du ciel, je crus d'abord ne pouvoir rien faire de mieux, que de donner au public ſes memoires tels qu'ils ſont ſortis de ſa main, ſans en interrompre le fil, & de ſuppléer ce qu'elle ne dit point, par un abbregé des principales actions de ſa vie. Mais n'ayant pas trouvé dans ſes écrits la même ſuite qu'on voit dans ſain-

te Thereſe, parce qu'elle les a faits à diverſes repriſes & pour differentes perſonnes, j'ai reconnu que mon deſſein étoit impraticable, & que je n'y pourrois jamais éviter la confuſion & les redites. Qu'ainſi il falloit travailler à mettre toutes choſes dans l'ordre naturel de l'hiſtoire. D'un autre côté cette grande Religieuſe, de la maniere dont elle s'exprime ſur les operations divines, fait ſi bien ſentir qu'il faut en avoir l'experience pour en bien parler, que j'ai aiſément compris la neceſſité de mettre dans cet ouvrage le moins que je pourrois du mien, & de me borner preſque toûjours aux liaiſons & à l'arrangement. On ne doit donc point être ſurpris de la longueur & de la multitude des citations, qui feront le fond de ce

Livre, & je m'aſſure même que ſi l'on a ſur cela quelque reproche à me faire, ce ſera de ce que je n'ai point encore plus laiſſé parler une perſonne qui parle ſi bien.

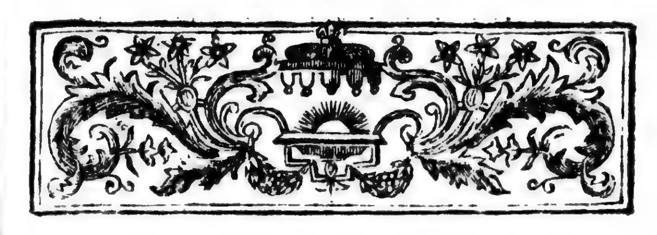


LA

e que ſi
roche à
que je
é parler
bien.



LA



# LA VIE DE LA MERE MARIE DE L'INCARNATION,

*Fondatrice, & premiere Superieure des Urſulines de la nouvelle France.*

## LIVRE PREMIER.

### *SOMMAIRE.*

*Sa naiſſance, ſon enfance & ſes premieres inclinations. Sa charité recompenſée d'une maniere merveilleuſe. Les premieres faveurs que Dieu lui communiqua, & quel en fut l'effet. Elle ſe croit appellée à la Religion. Dieu ne permet pas qu'elle y entre. Elle ſe marie par obéiſſance. Sa conduite & ſes ſouffrances dans ſon mariage. Ses diſpoſitions interieures tout le temps que dure ſon engagement. Effets merveilleux de ſes communions. Ses ſentimens touchant la parole de*

*Dieu & les ceremonies de l'Eglise. Elle perd son mary, & refuse de fort bons partis qu'on lui presente. Dieu l'attache à son service d'une maniere miraculeuse. Elle se retire. Ses occupations dans sa retraite. Elle en sort par un esprit de charité. Nouvelle faveur que Dieu lui fait. Dieu la dispose à un état plus parfait.*



ARIE GUYARD, si célebre sous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle reçût en prenant l'habit de Religion, nâquit à Tours le 18. d'Octobre de l'année 1599. Florent Guyard son pere, étoit marchand de soye, plus recommandable par sa probité & par sa droiture, que par les avantages de la fortune. Sa mere, Jeanne Michelet, descendoit par les femmes de la maison de la Bourdaiziere ; mais ne se ressentoit en rien de la grandeur de ses parens. La premiere enfance de Marie se passa sans aucune circonstance qui merite d'être rapportée. On voit seulement par les memoires qu'elles nous a laissez, & dont nous sommes redevables à son fils, à qui elle les a addressez, & à deux de ses confesseurs, par l'ordre desquels elle les a écrits ; que ses amusemens les plus ordinaires à cet âge, & même plu-

ſieurs années après qu'elle eut atteint l'uſage de la raiſon, étoient d'imiter les ceremonies de l'Egliſe, & que ces innocentes recreations, que les peres & les meres, qui ont de la Religion, regardent dans leurs enfans comme d'heureux préjugez, & une diſpoſition naturelle à la pieté; furent pour elle dans la ſuite, un grand ſujet de larmes pendant bien des années. Ce n'eſt pas qu'elle jugeât que ce fuſſent de veritables pechez : mais à la faveur de la lumiere divine, qui fut alors répandue dans ſon eſprit; elle comprit que Dieu exigeoit d'elle une ſi extraordinaire pureté de cœur, que ces imperfections legeres avoient pour quelque tems rendu moins feconde à ſon égard la ſource des faveurs celeſtes, dont ſon ame fut dans la ſuite inondée.

La premiere paſſion qui parut en elle, fut une charité vive, & une très-tendre compaſſion pour les pauvres & pour les malades. Il n'y avoit point de compagnie où elle ſe trouvât plus volontiers, que la leur. Elle les ſervoit, & leur rendoit toutes les aſſiſtances dont elle étoit capable. Rien ne la rebutoit, & elle aſſûre qu'elle mangeoit leurs reſtes ſans

aucun dégoût, & qu'elle se fût mise volontiers à leur place pour les soulager. Tout ce qu'elle trouvoit sous sa main, elle le leur donnoit ; & rien ne lui étoit plus sensible, que quand elle se trouvoit dans l'impossibilité de faire l'aumône. Elle convient qu'elle fit en cela de grands excès ; mais son intention étoit bonne, & Dieu fit connoître d'une maniere très-particuliere que ces sentimens étoient selon son cœur. Un jour qu'elle portoit l'aumône à plusieurs pauvres, elle se trouva proche d'une charette, qu'on chargeoit par le derriere. Les voituriers ne la voyoient point, & sa manche s'étant accrochée au timon, en levant la charette, on l'enleva fort haut, & elle retomba ensuite d'une grande roideur sur le pavé. Tout le monde crut qu'elle étoit morte ; mais elle n'eut aucun mal, & elle assure qu'au même moment elle demeura persuadée que la divine providence l'avoit conservée à cause des pauvres.

Nous ne sçavons pas quel âge elle avoit lorsque Dieu lui donna une marque si sensible de sa protection : mais elle a eu soin de nous marquer le tems auque

la divine bonté lui fit une autre grace,
qu'elle a toujours depuis conſiderée com-
me le fondement de ſa vie myſtique. Le
recit qu'elle en fait rappelle ſi naturel-
lement à l'eſprit la candeur & la ſimpli-
cité des premiers ſiécles de l'Egliſe, qu'on
ſe ſent perſuadé d'abord, pour peu qu'on
ſache goûter les choſes de Dieu. » Je
n'avois qu'environ ſept ans, dit-elle, «
lorſqu'une nuit, en mon ſommeil, il «
me ſembla que j'étois dans la cour d'u- «
ne école champêtre, avec une de mes «
Compagnes, où je faiſois quelque ac- «
tion innocente. Ayant levé les yeux «
vers le ciel, je le vis ouvert, & J. C. «
en forme humaine, qui venoit à moi, «
le voyant, je m'écriai à ma Compa- «
gne; ah! voilà nôtre Seigneur; c'eſt «
à moi qu'il vient: & il me ſembloit «
que cette fille ayant commis une imper- «
fection, j'avois été choiſie preferable- «
ment à elle. Neanmoins elle étoit bon- «
ne fille: mais il y avoit un ſecret que «
je ne connoiſſois pas. Cette ſuradora- «
ble majeſté s'approcha donc de moy; «
& comme je ſentis mon cœur tout em- «
braſé de ſon amour, je commençai «
à étendre les bras pour l'embraſſer. «

» Alors lui, le plus beau des enfans des
» hommes, avec un visage plein de dou-
» ceur, m'embrassant amoureusement,
» me dit ? voulez-vous être à moy ? je
» lui répondis, ouy. Et dès qu'il eut mon
» consentement, nous le vîmes remon-
» ter au Ciel.

L'effet de cette premiere visite dans l'ame de la petite fille, fut une pente au bien, qui trouvant un cœur parfaitement docile, le forma comme naturellement à la vertu. Bientôt on apperçut dans sa conduite autre chose qu'une pieté enfantine : mais ce qui surprenoit davantage, parce qu'on le devoit moins attendre de l'activité naturelle à cet âge, c'étoit de voir une jeune fille de neuf à dix ans, se cacher dans les lieux les plus retirez, & chercher les Eglises les moins frequentées, pour y passer une bonne partie du jour à s'entretenir avec le Seigneur. Elle a depuis assûré que son cœur souhaitoit avec ardeur ces communications avec son Dieu ; & qu'elle ne sçavoit pas alors que c'étoit là faire oraison. Elle ajoûte dans ses memoires, que quand elle fut plus avancée en âge, ses parens lui laisserent un peu plus de

liberté de ſe procurer les divertiſſemens, dont cette tendre jeuneſſe a coûtume de faire ſes plus ſerieuſes occupations; mais que N. S. lui en fit perdre dès-lors l'affection & le gout, & lui donna un eſprit de retraite, qui l'occupoit interieurement dans l'amour d'un bien qu'elle ignoroit; & lui faiſoit quitter la converſation des perſonnes de ſon âge, pour vacquer à la lecture des livres de pieté. L'Eſprit ſaint, qui lui tenoit ainſi lieu de directeur, l'éclaira en peu de tems, & l'éleva à une éminente ſainteté, dont les fondemens furent une innocence qui a eu peu de pareilles, & une humilité, qui ne paroît pas même avoir été ébranlée par la moindre tentation d'enflure & de vanité.

Elle vêcut de la ſorte juſqu'à l'âge de dix-ſept ans, que ſes parens ſongerent à la marier. L'extrême averſion qu'elle avoit toujours eu pour le monde, & le puiſſant attrait qui la portoit à la ſolitude, ne laiſſent point lieu de douter que, ſi elle eût été ſoûtenuë des avis d'un directeur, le cloître n'eût été dès-lors ſon partage. Elle s'en eſt declarée depuis fort nettement. Dès l'âge de quatorze à

quinze ans elle avoit eu une forte envie d'embrasser la regle de saint Benoît dans l'Abbaye de Beaumont, dont Madame de la Bourdaiziere, proche parente de sa mere, étoit pour lors Abbesse. Comme elle ne sçavoit pas qu'il fallût parler à personne, même à son confesseur, des affaires de sa conscience, qui ne regardoient pas la confession : elle se contenta de s'ouvrir à sa mere sur cette inclination. Cette femme, qui avoit de la Religion, témoigna de la joye du dessein de sa fille ; & lui dit qu'elle ne doutoit pas que Madame de Beaumont ne lui facilitât les moyens de l'executer. Mais Dieu, qui avoit d'autres vûës, & qui n'avoit laissé la vertueuse fille sans aucun secours humain, que pour la guider lui-même, & la conduire plus sûrement aux fins qu'il s'étoit proposées : permit qu'elle s'imaginât qu'ayant declaré une fois son penchant pour le cloître ; elle avoit fait tout ce qui étoit de son devoir, & que par timidité elle ne parlât plus de rien. D'un autre côté, ce silence fit juger à la mere, comme il étoit bien naturel, que l'affection de sa fille pour le cloître n'avoit été qu'une fer-

veur paſſagere : & elle penſa tout de bon à l'établir. Elle lui propoſa donc de profiter d'un parti qui ſe preſentoit, & que ſon pere agréoit. Marie ſentit une très-grande repugnance à s'engager dans le monde. Elle ſe ſoûmit néanmoins, & regarda cette deſtination de ſes parens comme un ordre de Dieu-même. Elle répondit à ſa mere, que puiſque c'étoit une reſolution priſe, & que ſon pere le vouloit ; elle ſe croyoit obligée d'obéïr. Elle ajoûta que, ſi Dieu lui donnoit un fils, elle le conſacreroit à ſon ſervice ; & qu'elle-même, ſi dans la ſuite elle recouvroit la liberté qu'elle alloit perdre ; elle n'auroit plus d'autre époux que le Seigneur.

On voit par un écrit, qu'elle envoya de Canada, à ce cher fils, dont Dieu, comme elle paroît en avoir eu le preſſentiment, ne tarda pas à benir ſon mariage, & dont nous aurons ſouvent occaſion de parler dans la ſuite de cette hiſtoire ; que, ſelon les apparences, un certain enjouëment, & un air gay, qu'on remarquoit en elle, avoit donné ſujet de croire qu'elle n'étoit pas propre pour le cloître : mais que pour elle,

Dieu lui avoit fait connoître évidemment, qu'il ne la vouloit point à Beaumont, ni pour lors en quelque Religion que ce fût. » Et vous seriez étonné, » mon cher fils, poursuit-elle, si vous » sçaviez toutes ces particularitez de » la conduite de la providence de » Dieu sur moi. Vous les sçaurez dans » l'éternité. « Elle ajoûte, qu'il avoit fallu qu'elle fût engagée dans le mariage, pour servir au dessein que Dieu avoit de le mettre au monde, & pour souffrir diverses croix.

Elle en eut effectivement à porter de bien rudes pendant les deux années que dura son engagement. N. Martin son mari, en fut la cause innocente: c'est tout ce que j'en ay pû apprendre : l'industrieuse charité de la mere & du fils étant venu à bout de nous cacher la connoissance d'un détail, qui auroit pû faire tort à la memoire d'un pere & d'un mary : cependant le triste état où la jeune femme se vit bientôt reduite, & les peines excessives qu'elle avoit à endurer, ne la firent jamais relâcher du moindre de ses devoirs. Elle sçut les connoître, & sa fidelité à les remplir, peut servir

de modéle aux personnes de son état. Une raison droite, & une prudence plus qu'humaine, furent toujours son caractére dominant ; & jamais elle ne fut tentée de donner dans ces travers de devotion, qui faisant substituer de chimeriques obligations aux devoirs essentiels, n'ont point d'autre effet, que de mettre le trouble & le desordre dans un domestique, & de decrediter la pieté.

Comme M. Martin étoit engagé dans la fabrique & le trafic de la soye, & qu'il entretenoit chez lui un fort grand nombre d'ouvriers ; Madame Martin étoit plus la mere de ces bonnes gens, que leur maîtresse. Il ne se peut rien ajoûter à l'attention qu'elle avoit à tous leurs besoins, & au soin qu'elle prenoit de leur salut. Eux, de leur côté, lui marquoient une confiance filiale, & une tendresse mêlée de veneration, dont les divers mouvemens se succedant les uns aux autres à la vûë de ce qu'elle souffroit, car tous en avoient la connoissance, & de son inalterable douceur au milieu de tant & de si rudes afflictions ; tantôt ils ne pouvoient la regarder sans gemir : & d'autres fois la surprise & l'admiration

suspendant la compassion, ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Les sentimens de M. Martin avoient encore quelque chose de plus vif. Plus il pratiquoit sa vertueuse épouse, & plus son chagrin de l'avoir renduë malheureuse, augmentoit : & on l'a vû se jetter à ses genoux, & lui en demander pardon. Pour elle, quant à ce qui regardoit son interieur, tant de soins & de peines, ne lui avoient rien fait perdre de son attrait pour la solitude, & sur l'étonnement où l'on paroissoit être de voir dans une femme de dix-huit ans occupée d'un grand commerce, chargée d'un nombreux domestique, & sans autre guide dans les voyes de Dieu que la Loy interieure, une si exacte application à ses devoirs, tant d'assiduité à la priere, & une si heroïque patience : elle dit qu'on ne voyoit pas ce qu'elle experimentoit dans le fonds de l'ame, ni ce que la bonté de Dieu y operoit ; qu'elle-même ne le concevoit pas, que tout ce qu'elle pouvoit dire, c'est qu'elle suivoit son attrait dans l'oraison, & lui obéïssoit en pratiquant les vertus dont il lui faisoit naître l'occasion. Elle entre ensuite dans un assez grand détail

de tout ce qui ſe paſſoit alors au-dedans d'elle-même ; & je croi qu'on ſera bien aiſe de voir ici ſes propres paroles.

La Divine Majeſté, non contente de m'avoir donné le dégoût des choſes vaines, & la force pour porter les croix qu'elle avoit permis m'arriver ; me fortifia l'eſprit interieur, & me donna une grande inclination à la frequentation des Sacremens. J'y acquerois un grand courage, & une grande ſuavité dans l'ame, avec une foy très-vive, qui établiſſoit en moy une ferme creance des divins myſtéres. Il eſt vrai que la bonne éducation que j'avois eu de mes parens, qui étoient bons chrêtiens, & fort pieux, avoit fait un bon fond dans mon ame pour toutes les choſes du chriſtianiſme, & pour les bonnes mœurs ; & lorſque j'y fais reflexion, je remercie Dieu des graces qu'il lui a plû me faire en ce point, vû que c'eſt une grande diſpoſition pour la vertu.

Cette foy vive me faiſoit operer pluſieurs bonnes œuvres. Elle engendroit en mon ame un eſprit d'oraiſon qui perfectionnoit ce qu'il y avoit

» de bon en moy par les graces & fa-
» veurs que j'avois reçû du ciel. Je n'a-
» vois plus de cœur ni d'esprit que pour
» le bien : plus j'approchois des sacre-
» mens, plus s'augmentoit en moi le de-
» sir d'en approcher, parce que j'expe-
» rimentois que j'y trouvois ma vie, tout
» mon bien, & un attrait à l'oraison. «
Parlant ensuite des effets que produisoit en elle la sainte communion : elle dit,
» N. S. m'avoit revelé les veritez de ce
» divin sacrement avec tant de clarté,
» que je m'étonnois qu'on eût tant de
» peine à captiver son entendement pour
» s'y soûmettre. Eclairée d'une lumiere
» si vive, comment n'aurois-je pas cou-
» ru à l'amour ? C'étoit de ce divin ali-
» ment d'où je tirois mes forces, pour
» subsister dans toutes les peines & les
» fatigues que j'avois à essuyer.

Son assiduité à entendre la parole de Dieu étoit encore pour elle, un merveilleux soutien. » Dès mon enfance,
» dit-elle, ayant appris que Dieu par-
» loit par les predicateurs ; je trouvai
» cela admirable, & j'avois une grande
« inclination à les aller entendre. La
» foy que j'avois dans le cœur, jointe

à ce que j'entendois de cette divine pa- «
role ; operoit de plus en plus dans moi «
un amour qui m'incitoit à l'aller écou- «
ter, & j'avois une si grande veneration «
pour les predicateurs, que, lorsque «
j'en voyois quelqu'un par les ruës, je «
me sentois portée d'inclination à le sui- «
vre, & à baiser les vestiges de ses pieds. «
La prudence me retenoit, mais je les «
conduisois de l'œil, jusqu'à ce que je «
les eusse perdus de vûë. Je ne trouvois «
rien de plus grand, que d'annoncer la «
parole de Dieu ; & c'étoit ce qui en- «
gendroit dans mon cœur l'estime de «
ceux que N. S. honoroit de cet emploi. «
Lorsque j'étois au sermon, il me sem- «
bloit que mon cœur étoit un vase dans «
lequel cette divine parole découloit «
comme une liqueur. Ce n'étoit point «
une imagination ; mais la force de l'Es- «
prit de Dieu, qui étoit dans cette divi- «
ne parole, & qui, par une effusion de «
ses graces, operoit cet effet dans mon «
ame, laquelle ne pouvoit plus ensuite «
contenir la plenitude qu'elle avoit re- «
çuë ; de sorte que j'étois contrainte de «
l'évaporer, en traitant avec Dieu dans «
l'oraison. Il m'en falloit même parler, «

» pour me ſoulager, ce que je faiſois a-
» vec une grande ferveur; & même hors
» de l'oraiſon, je me déchargeois en par-
» lant avec un grand zéle, aux perſon-
» nes de la maiſon.
» Une fois en un ſermon du S. Nom de
» Jeſus que le predicateur avoit nommé
» pluſieurs fois cette divine parole, com-
» me une manne céleſte, me remplit ſi a-
» bondament, que tout le jour mon eſprit
» ne diſoit autre choſe que, JESUS, ſans
» pouvoir finir. Dieu me donnoit de
» grandes lumieres en cette aſſiduité à
» entendre ſa ſainte parole. Mon cœur
» en étoit embraſé nuit & jour; ce qui
» me faiſoit parler à ce divin maître d'u-
» ne façon interieure, & qui m'étoit in-
« connuë. La ſervante de Dieu ne dou-
toît point, lorſqu'elle fut en Canada,
que la providence, en lui donnant ce
goût de la divine parole, n'ébauchât
en elle ce zéle ardent du ſalut des Ido-
lâtres, qui lui fit depuis entreprendre
de ſi grandes choſes. C'eſt ce qu'elle
marque dans une lettre à ſon fils, en ces
termes. » Dès mon enfance, il ſemble
» que Dieu me diſpoſoit à la grace que
» je poſſede; car j'avois plus l'eſprit
dans

dans les pays éloignez, pour y considerer les genereuses actions de ceux qui y travailloient, & enduroient pour J. C. que dans le lieu où j'habitois. Mon cœur se sentoit uni aux ames Apostoliques d'une maniere toute extraordinaire. » C'est ainsi qu'il ne faut rien negliger des attraits qui nous portent à la pieté : ce sont toûjours des graces, & la moindre grace exige de nous une fidéle correspondance, ne dût-elle avoir qu'un effet passager : mais quelquefois ce sont des dispositions à de grandes choses, où elles appartiennent à cet enchaînement de graces par lesquelles Dieu veut nous sauver, & nous ne sçavons quand nous les laissons perir ; ni ce que nous perdons, ni à quels perils nous exposons le salut de nos ames.

Enfin de tous les secours exterieurs, que l'Eglise employe pour nous porter à Dieu ; on peut dire qu'aprés la predication de la divine parole, il n'en est point de plus efficace, que cet assemblage auguste, & ce bel assortiment de ceremonies, qui forment nôtre culte religieux. Cela faisoit sur le cœur de sa jeune fem-

me une impreſſion qui montre combien ſa pieté étoit ſolide, & fondée ſur le veritable eſprit du Chriſtianiſme.

» L'admiration, dit-elle, que me cau-
» ſoient la ſainteté & la majeſté de nos
» myſtéres, augmentoit mon amour,
» fortifioit ma foi, & me lioit à nôtre
» Seigneur d'une façon toute ſinguliere.
» Lorſque je voyois aux proceſſions la
» croix & la banniere, mon cœur
» treſſailloit de joye. J'avois vû un Ca-
» pitaine logé dans nôtre quartier, &
» j'avois obſervé que ſes ſoldats le ſui-
» voient avec leur drapeau lorſqu'il al-
» loit à quelque exercice militaire : con-
» ſiderant donc le Sauveur attaché à la
» croix, & la banniere qu'on portoit
» devant, je diſois en moi-même ; *Ah !*
» *c'eſt celui-là qui eſt mon Capitaine ; voi-*
» *là auſſi ſa banniere ; je le veux ſuivre,*
» *comme les ſoldats ſuivent le leur.* Et
» ainſi je ſuivois la proceſſion avec un
» grand ſentiment de ferveur. J'avois les
» yeux attachez ſur le crucifix, & j'al-
» lois repetant en mon cœur ; *Ah ! c'eſt-*
» *là mon Capitaine ; je le veux ſuivre.* Je
» me trouvois des premieres pour en-

trer dans l'Eglise, afin de ne rien per- «
dre des ceremonies qui s'y prati- «
quoient. Toute mon occupation dans «
l'interieur, étoit sur ce que je voyois «
& entendois. De sorte qu'un jour, «
dans une procession du saint Sacre- «
ment, mon cœur, & mon esprit fu- «
rent si ravis en Dieu au sujet de ce sa- «
crement d'amour, que je ne voyois «
pas à me conduire; de sorte que je «
marchois au hazard, comme une per- «
sonne qui a trop bû. «

Il n'y avoit que deux ans, que Madame Martin étoit mariée; lorsque la mort lui enleva son époux. Elle demeura ainsi veuve à l'âge de dix-neuf ans, chargée d'un enfant, qui ne faisoit que de naître; sans biens, & dans un état si triste, qu'elle avouë elle-même que ses peines étoient excessives: mais elle
ajoute que Dieu la revêtit d'une for- «
ce & d'un courage qui la rendit supe- «
rieure à tout. Son appui étoit fondé sur «
la promesse que Dieu a faite d'être «
avec ceux qui sont dans la tribula- «
tion: je croyois fermement, dit-elle, «
que Dieu étoit avec moi; puisqu'il l'a «
promis: de sorte que la perte des biens «

» temporels, les procès, la disette, ni
» mon fils, que je voyois aussi-bien que
» moi denué de tout, ne m'inquiétoient
» point. Mon esprit étoit sans aucune
» experience humaine, mais l'Esprit de
» Dieu, qui m'occupoit interieurement,
» me remplissoit de foy & de confiance,
» & me faisoit venir à bout de tout ce
» que j'entreprenois.

Il ne faut pas au reste, s'étonner que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en liberalité; repandît ses faveurs avec tant de profusion sur cette ame, qui n'avoit aucune reserve pour lui, ni de recours qu'à sa divine providence. A peine la jeune veuve avoit eu le loisir de reconnoître la triste situation où elle se trouvoit, qu'on lui proposa plusieurs partis très-avantageux. Sa vertu, son bon cœur, son grand esprit, son habileté dans toutes sortes d'affaires, dont elle avoit donné de bonnes preuves, lui tenoient lieu de biens, & la faisoient regarder comme pouvant faire la felicité, & même la fortune de quiconque l'auroit pour épouse. Il sembloit que la providence ne lui permît pas de negliger de si favorables occasions de se relever, &

de donner une ressource à son fils. Mais une sagesse superieure à toute celle des hommes, lui faisoit envisager les choses avec bien d'autres yeux ; jusques-là, qu'un jour qu'on la pressoit extraordinairement, & que pour la vaincre, on lui representoit le bas âge de son fils; la nature du peu de bien qu'elle avoit, qui déperissoit de jour en jour, & la bonne volonté où étoient ses amis de l'aider, supposé qu'elle se rendît traitable : ayant un peu balancé, elle en fut reprise interieurement d'une maniere très-sensible ; & elle a toujours depuis regardé cette espece d'infidelité, comme une des plus grandes fautes, qu'elle eut jamais commises. On voit dans quelques endroits de ses papiers, que l'aversion qu'elle avoit alors du mariage, provenoit de ce que l'esprit de grace, qui la conduisoit, étoit incompatible avec d'autres liens que ceux du ciel : que quoique la mort de son mari lui eût été fort sensible, néanmoins se voyant libre & dégagée ; son ame se liquefioit en actions de graces, de ce qu'elle n'avoit plus que Dieu, en qui son cœur, & ses affections pussent se dilater dans sa solitude.

Ce n'eſt pas qu'elle eût été d'abord quitte de tout embarras des affaires : ſa belle-mere avec qui elle demeuroit, étoit reſoluë de continuer ſon commerce, & il ne lui convenoit point de l'abandonner. Ce n'étoit pas auſſi ſon intention : mais la bonne femme ne laiſſa pas de l'apprehender au point, que le chagrin qu'elle en conçut, & qu'elle tint caché, la fit mourir au bout d'un mois. Cette mort acheva de mettre la jeune veuve dans une entiere liberté, & ce fut alors que malgré tout ce qu'on put lui repreſenter, pour l'obliger par la raiſon de ce qu'elle ſe devoit à elle-même, & de ce qu'elle devoit à ſon fils, de reprendre un nouvel engagement : elle declara nettement qu'elle n'y conſentiroit jamais ; qu'elle vouloit deſormais vivre dans la pure providence ; que Dieu auroit ſoin de ſon fils ; qu'elle le lui avoit conſacré, & qu'elle n'omettroit rien de ce qui dépendroit d'elle, pour lui donner une bonne éducation : mais qu'elle n'avoit pas plus d'inquietude ſur ce qu'il deviendroit, que ſur ce qu'elle deviendroit elle-même ; que celui qui leur avoit ôté les biens, étoit le

même qui nourrit les oyseaux du ciel ; qu'elle étoit assurée qu'ils ne manqueroient jamais de rien, ni l'un ni l'autre, & qu'elle croyoit plus faire pour son fils par cet abandon à la providence, que si elle lui amassoit de grandes richesses.

La suite de cette histoire convaincra les plus incredules, que ni l'esprit d'independance, ni la paresse, ni l'humeur; fruits trop ordinaires d'une devotion mal prise, n'avoient aucune part à cette resolution de Mad. Martin. Qu'elle fut toujours bien éloignée de tenter Dieu, qu'ella ne refusa jamais de sacrifier le repos de sa solitude, quand la charité l'exigea d'elle ; qu'elle ne fit aucune difficulté de se jetter pour le service de ses proches, dans de plus grands embarras, que n'eussent été ceux où un second établissement l'auroit engagée, & cela uniquement parce qu'elle trouvoit moyen d'y satisfaire sa charité, qui fut toujours sans bornes ; & l'ardeur qu'elle se sentoit pour les humiliations & la dépendance. Ainsi la conduite qu'elle tint au commencement de son veuvage, ne peut être attribuée qu'à

une forte inspiration, & à un attrait dominant de la part de celui qui seul peut assujettir les cœurs, & qui dans un siécle où l'on est à l'excès esclave de la fausse prudence du monde; a voulu nous donner un exemple qui fût sans replique, de la sage folie de l'Evangile.

Mais il ne faut point d'autre preuve que c'étoit l'Esprit de Dieu qui conduisoit la sainte veuve, que ce qui lui arriva dans le tems même qu'on la pressoit plus fortement de se remarier. Voici comme elle le rapporte elle-même: » Après tous les mouvemens interieurs, » que la bonté de Dieu m'avoit donnez, » pour m'attirer à la vraye pureté de » cœur, en laquelle je ne pouvois en- » trer de moi-même, parce que jusqu'a- » lors je n'avois eu aucun directeur; » & que je ne sçavois pas même qu'il » fallût traiter des affaires de son ame » avec d'autre qu'avec Dieu: sa divi- » ne Majesté voulut enfin me faire elle- » même un coup de grace; me tirer de » mes ignorances, & me mettre en la » voye où elle vouloit me faire miseri- » corde. Ce fut la veille de l'Incarna-

tion de N. Seigneur de l'année 1620. «
comme j'allois le matin vacquer à mes «
affaires ; dans le moment que je me «
recommandois inſtament à Dieu, avec «
mon aſpiration ordinaire, *in te, Domi-* «
*ne, ſperavi: non confundar in æternum*; pa- «
roles que j'avois profondement gravées «
dans mon cœur, avec une certitude de «
foi, que le Seigneur m'aſſiſteroit in- «
failliblement : je fus tout-à-coup ar- «
rêtée interieurement & exterieure- «
ment, cela ſe fit par une ſubite ab- «
ſtraction d'eſprit ; & le tout ſe paſſa «
enſuite dans l'interieur. Je demeurai «
debout, & je ne me ſouviens pas que «
j'euſſe aucun uſage des yeux, ni que «
je fiſſe aucune action exterieure. Tou- «
te penſée de mes affaires me fut ôtée. «
Les yeux de mon eſprit furent ouverts ; «
& tous les pechez, fautes, & imper- «
fections que j'avois commis, me fu- «
rent repreſentez en gros & en détail, «
avec une diſtinction & une clarté, qui «
ne peuvent venir que d'une lumiere «
celeſte. Au même inſtant, je me vis «
comme toute plongée dans du ſang, «
& mon eſprit eut une conviction que «
ce ſang étoit celui du fils de Dieu, de «

» l'effusion duquel j'étois coupable, & » qui avoit été répandu pour mon salut.

» Si la bonté de Dieu ne m'eût soûtenuë, je croi que je fusse morte de » frayeur, tant la vûë du peché, quelque petit qu'il puisse être, est horrible & épouvantable. Nulle langue » humaine ne le peut exprimer. Voir un » Dieu dont la bonté & la pureté sont » infinies, offensé par un vermisseau de » terre;cela surpasse l'horreur même.En » ce moment mon cœur se sentit ravi en » lui-même; & tout changé en l'amour » de celui qui lui avoit fait cette insigne » misericorde, & il s'en ensuivit un regret de l'avoir offensé, le plus grand » qu'il se puisse imaginer; mais non, il » ne se peut imaginer. Ce trait de l'amour est si penetrant, & si inexorable, que pour le satisfaire, je me fusse » jettée dans les flâmmes, & ce qui est » le plus incomprehensible, sa rigueur » semble douce. Elle porte des charmes » & des chaînes, qui lient & attachent » l'ame, de sorte qu'elle la méne ou elle » veut; & que cette ame s'estime heureuse, de se laisser ainsi captiver. Or,

en cet excès, je ne perdois point la vûë de ce ſang dans lequel j'avois été plongée, & qui avoit été verſé pour expier mes crimes; & c'étoit ce qui cauſoit mon extrême douleur. Enfin le même trait d'amour, qui avoit ravi mon ame, me preſſoit fortement de me confeſſer. Revenant à moi, je me trouvai debout arrêtée vis-à-vis la petite chapelle des PP. Feuillans, qui ne faiſoient que de s'établir à Tours. Je m'eſtimai heureuſe d'avoir le remede ſi proche. Je rencontrai un Pere ſeul, au milieu de la Chapelle, qui ſembloit n'y être que pour m'y attendre. Je l'abordai, & preſſée par l'eſprit qui me conduiſoit, je lui dis : *Mon Pere, je voudrois bien me confeſſer, car j'ai commis tel peché* : & je commençai à lui dire tous les pechez qui m'avoient été montrez, avec une effuſion de larmes, qui provenoit de la douleur que j'avois dans le cœur. Une Dame qui étoit à genoux devant le S. Sacrement, put facilement entendre tout ce que je diſois; car je parlois fort haut; mais je ne me mettois guére en peine, que d'appaiſer celui que j'avois offenſé. Après que j'eûs tout

» dit, je m'apperçûs que ce bon Pere
» avoit été extremement surpris de la fa-
» çon avec laquelle je l'avois abordé. Il
» me dit avec une grande douceur, que
» je m'en allasse, & que le lendemain je
» vinsse le trouver au confessional. J'o-
» béis, & je ne fis pas seulement reflexion
» que je n'étois pas confessée. Le jour
» suivant, de grand matin, je me rendis
» à son confessional. Je lui redis tout ce
» que je lui avois dit la veille, & il me
» donna l'absolution.

» Comme Dieu, par un effet particu-
» lier de sa providence, m'avoit donné
» ce bon Pere pour confesseur; je n'en
» pris point d'autre tout le tems qu'il de-
» meura à Tours. Il se nommoit Dom
» François de S. Bernard. Je ne lui dis
» pas néanmoins ce qui m'étoit arrivé,
» ni ce qui m'occupoit l'esprit, toujours
» persuadée qu'il ne falloit parler à son
» confesseur, que de ses pechez: & plus
» d'un an entier, que je me confessai à
» lui, je me comportai de la sorte. Ce
» qui me détrompa, fut que j'entendis
» dire à une bonne fille, qu'il ne falloit
» point faire de penitence, sans la per-
» mission de son confesseur. Aussi-tôt je

parlai au mien de celles que je faiſois : il me permit de les continuer, & me regla l'ordre que je devois tenir par rapport à mes confeſſions & mes communions. L'effet que produiſit ce que je viens de rapporter ; fut que je me trouvai toute changée. Je voyois à decouvert mon ignorance, qui m'avoit fait croire que j'étois bien parfaite, que mes actions étoient fort innocentes, & que j'étois bien aimée de Dieu : mais après que N. S. m'eût ouvert les yeux ; je me voyois telle que j'étois, & je confeſſois que mes juſtices n'étoient qu'iniquité.

Voilà ce que l'humble ſervante de Dieu appelloit ſa converſion. L'endroit où elle fut ſi miraculeuſement ſaiſie d'un tranſport extatique, un des plus ſinguliers qui ſe ſoient peut-être jamais vus ; étoit un chemin ſur le haut foſſé de l'ancienne ville. Quand elle fut revenuë à elle-même, elle ſe trouva dans un autre qui conduit à l'Egliſe des Feuillans, & qui l'éloignoit aſſez de l'endroit où elle vouloit aller. Ces lieux ont changé depuis, & celui d'où l'eſprit du Seigneur l'enleva, eſt aujourd'hui la place

d'une fort belle Fontaine, qui sert d'ornement au Palais Archiepiscopal; mais revenons au recit que je viens d'interrompre.

» Après cette operation de Dieu dans » mon ame, je fus plus d'un an, que » l'impression du sang de J. C. demeura » attachée à mon esprit, avec celle de » ses souffrances; & sans cesse mon ame » recevoit de nouvelles lumieres, qui » me découvroient les moindres imper- » fections, desquelles j'étois inspirée de » me confesser. Je sentois mon esprit & » mon cœur dans une grande obéissan- » ce & soumission à Dieu, & je suivois » toutes ces pentes. Ce n'est pas que » j'eusse des scrupules; au contraire, » je possedois une grande paix: mais ce » qui m'étoit montré être peché, ou im- » perfection, c'étoit avec une si grande » clarté, que mon esprit étoit convaincu » dans le moment. J'en parlois à N. S. » je lui representois l'effusion de son » Sang: toutes mes démarches, mon » sommeil même, étoient dans cette oc- » cupation. Je n'avois pas besoin de me- » diter ce que j'avois à faire. L'esprit » qui me guidoit, m'enseignoit tout, &

me conduiſoit où il vouloit. «

Ce divin Eſprit, qui étoit alors plus que jamais le mobile de ſes penſées & de ſes actions, lui parloit plus fortement qu'il n'avoit encore fait, de terminer ſes affaires, & lui en facilitoit les moyens. Tout lui reuſſiſſoit d'une maniere qui étonnoit. Enfin rien ne la retenant plus dans le commerce du monde, elle congedia ſes domeſtiques, ne garda qu'une ſervante, dont il paroît même qu'elle ſe défit bien-tôt; & malgré les ſollicitations que renouvellerent ſes parens pour l'engager à ne pas ainſi enfouir le talent qu'elle avoit pour le negoce, elle prit un habit fort ſimple, qui marquoit un divorce entier avec le monde; & ſon pere l'ayant appellée chez luy, elle ſe logea au plus haut étage, où elle ne penſoit plus qu'à l'éducation de ſon fils, & à la contemplation des choſes celeſtes. « Je faiſois, dit-elle, quelques ouvrages « paiſibles, & mon eſprit portant tou- « jours ſon occupation interieure; mon « cœur parloit ſans ceſſe à Dieu, ſans « que je le fiſſe parler par mon action « propre; ce qui m'étonnoit moi-même; « mais il étoit pouſſé par une puiſſance «

» superieure, & qui l'excitoit conti-
» nuellement.

Elle ajoute qu'elle voyoit bien que cette puissance venoit du Sang precieux & des souffrances du Fils de Dieu; que comme la chose lui étoit nouvelle, elle l'admiroit, & que cette admiration produisoit en elle une tendre & respectueuse reconnoissance envers la bonté de Dieu, qui abbaissant sa grandeur, vouloit ainsi se communiquer à elle; que ce lui étoit une chose incomprehensible, que son cœur parlât si familierement & si éloquemment à ce Dieu de Majesté; que néanmoins, bien-loin de s'y opposer, elle s'y laissoit aller, & suivoit cette pente, qui produisoit de plus en plus en elle une haine d'elle-même, un oubli de ses interêts & de ceux de son fils, & une extrême aversion du monde, & de ses façons de faire qu'elle étoit comme la Tourterelle retirée dans son nid, où elle gemissoit pour les pertes du temps qu'elle avoit faites; que la vûë claire qu'elle avoit, que la misericorde de Dieu seroit son partage, & que la divine providence auroit soin d'elle, la faisoit courir au service d'un maître si aimable

aimable ; qu'elle trouvoit ſur tout ſa vie dans la frequentation des Sacremens, dans l'aſſiduité à entendre les ſermons, dans l'exercice de la penitence & dans la ſolitude : qu'elle ne pouvoit parler que des choſes de Dieu, ſi ce n'étoit dans les affaires d'obligation ; qu'elle ne les regardoit même qu'en paſſant ; ſes yeux & ſes oreilles étant fermez à tout ce qui ſe ſentoit tant ſoit peu des amuſemens du ſiécle.

Son fils, qui demeura avec elle juſqu'à l'âge de douze ans, & qu'elle ne quittoit preſque point ; a depuis proteſté qu'il étoit ravi hors de lui-même, lorſqu'il rappelloit en ſa memoire les impreſſions ſaintes, & les ſalutaires inſtructions qu'elle lui donnoit ; & qu'il ne pouvoit revenir de ſon étonnement, lorſqu'il ſe repreſentoit la vie céleſte qu'elle menoit ; les ſoupirs enflammez qui ſortoient continuellement de ſon cœur, ſa modeſtie, & la retenuë de ſon maintien ; n'étant pas moins grave, & compoſée, ſeule, & éloignée de la vûë des hommes, que ſi elle eût été en la preſence des perſonnes à qui elle auroit dû marquer plus de reſpect ; en ſorte,

conclut-il, qu'il étoit aiſé de voir qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux la Majeſté divine.

Cette forte application à Dieu, ne lui faiſoit pas oublier le prochain. Elle ſçavoit ſur cela, les obligations des veuves; & ne pouvant aider les pauvres de ſes biens, qu'elle avoit perdus : elle s'appliquoit à leur rendre les ſervices les plus capables de mortifier la nature. Elle avoit fait la recherche des pauvres qui avoient les jambes ulcerées & pourries, & leur avoit aſſigné des temps pour ſe rendre chez elle. Elle commençoit par les faire placer dans un fauteuil; puis, ſe mettant à genoux devant eux, elle lavoit & nettoyoit leurs playes, & y appliquoit enſuite des fomentations, & des onguens, dont elle avoit fait proviſion. Son fils, ſeul temoin, pour l'ordinaire, de ſes actions de charité; ajoute qu'elle paroiſſoit penetrée de reſpect pour ces membres vivans du Corps de Jeſus-Chriſt, & qu'elle approchoit ſon viſage ſi près des ulceres qu'elle panſoit; qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle ne fût toute infectée de la mauvaiſe odeur qui en ſortoit.

Il n'y avoit guére qu'un an que Madame Martin menoit cette vie, lorſqu'elle eut occaſion de faire voir que la charité pouvoit plus ſur elle, que ſon interêt propre, & celui de ſon fils. Une de ſes ſœurs, qui étoit engagée dans un fort grand commerce, la pria de vouloir bien la ſoulager. D'abord cette propoſition l'effraya : elle ſentit quelque repugnance à ſacrifier ce même repos, auquel elle avoit ſacrifié ſa fortune. Cependant, après avoir conſulté Dieu, elle fit de fort bonne grace ce que ſa ſœur ſouhaitoit d'elle, & le ciel ne tarda pas à l'en recompenſer : » Notre Seigneur, dit-elle, me voulut montrer que c'é- «
toit lui qui m'avoit engagée dans ce tra- «
cas, en me conferant un nouveau «
don d'oraiſon. C'étoit une liaiſon avec «
J.C. touchant ſes ſacrez myſtéres. J'ex- «
perimentois principalement que ce di- «
vin Sauveur étoit *la voye, la verité, &* «
*la vie*. (S. Jean 14.6.) La voye, que mon «
ame avoit une inclination continuelle «
à ſuivre ; la verité, qu'elle croyoit avec «
la plus grande certitude, & qui lui pa- «
roiſſoit ſi évidente, qu'elle diſoit : Je «
n'ai pas la foi, ô mon Dieu ! puiſque «

» vous me montrez vos biens, & la veri-
» té de ce que vous êtes avec tant de
» clarté, & d'une maniere qui me dit
» tout. Vous êtes la vie, qui me rem-
» plissez. Ouy, *j'ai ouvert la bouche, &*
» *vous l'avez remplie de vôtre vie, & de*
» *vôtre divin Esprit.* (Ps. 118. 131.)
» Ce Dieu de bonté me faisoit encore ex-
» perimenter ce qu'il dit ailleurs: *Je suis*
» *la porte, si quelqu'un entre par moy, il*
» *sera sauvé. Il entrera, & sortira; &*
» *trouvera des pâturages.* (S. Jean 10. 9.)
» J'entrois en lui, & par lui, & y dé-
» couvrois les divins mystéres, qui m'é-
» toient comme des pâturages abondans.
» J'en sortois, sans en sortir pour entrer
» dans les emplois où il m'avoit mise; &
» j'y rentrois par un redoublement d'a-
» mour, qui portoit mon ame à ne point
» cesser de prendre sa nourriture dans
» les biens de ce divin Pasteur, qui ope-
» roit en elle une communication de sa
» vie, & de son esprit.

Dans la suite de ce recit, la vertueu-se veuve raconte, que, lui étant alors tombé entre les mains quelques livres, qui enseignoient la méthode de l'oraison mentale, ou apparemment, selon la

coutume de ceux qui traitent cette matiere, en representant avec force & avec quelque sorte d'exaggeration, le danger auquel s'exposent les ames qui tiennent une autre route : elle se persuada que, pour marcher sûrement dans la pratique de la vie spirituelle, il falloit suivre avec une très-grande exactitude tout ce qui y étoit prescrit ; & que pour s'y conformer, elle fit de très-grands efforts, qui n'eurent point d'autre suite, que de lui causer de violentes douleurs de tête ; que dans cet état, Dieu lui fit connoître qu'il avoit eu pour agreable le motif qui l'avoit fait agir ; puisque, malgré la violence du mal qu'elle ressentoit, elle n'avoit point cessé de jouir d'un très-grand repos d'esprit, & de goûter une très-douce paix interieure, accompagnée de la presence de Dieu, aux volontez duquel la sienne demeuroit tranquillement soumise & attachée ; que sur ces entrefaites, le livre de l'Introduction à la vie devote, composé par le B. Evêque de Geneve, lui ayant été communiqué : elle en tira beaucoup de lumieres pour la vie interieure ; qu'elle commença dès-lors à sentir que son esprit se debarras-

ſoit ; & que ſon confeſſeur s'en étant allé, le P. Dom Raymond de ſaint Bernard, qui étoit un des hommes de ſon temps, des plus éclairez dans les voyes de Dieu, & qui fut alors envoyé à Tours, pour y gouverner la maiſon des PP. Feuillans ; prit ſoin de ſa conſcience, donna à ſa conduite une application toute particuliere, lui défendit de mediter, & lui commanda de s'abandonner entierement à l'Eſprit de Dieu. Qu'au même temps, la Majeſté divine lui imprima une ſi haute idée de la pureté qu'une ame doit avoir, pour être digne de lui être entierement conſacrée ; qu'il ne ſe peut croire combien elle devint ſenſible aux plus legeres imperfections ; & avec quelle attention elle veilla depuis ſur elle même, pour n'en plus commetre.

» Notre-Seigneur, continue-t-elle » enſuite, me lioit toujours de plus en » plus à lui. Un jour que j'étois en » oraiſon devant le ſaint Sacrement, je » me trouvai dans un grand recueille- » ment interieur, & il me fut montré » que Dieu étoit comme une grande mer, » qui rejettoit de lui, tout ce qui reſſent » la mort, & l'impureté. Il m'inſtrui-

» ſoit par là, qu'il vouloit de moi une très-grande pureté de cœur ; ce qui me donna une telle delicateſſe interieure, que le moindre atôme d'imperfection me ſembloit une monſtrueuſe impureté, qui ſeparoit mon ame de ce Dieu de pureté. Je ne voulois autre choſe, qu'être abîmée dans cette grande mer, de crainte d'amaſſer des ſouillures, qui me rendiſſent indigne d'être toute à Dieu. Je ne faiſois que dire, ô pureté ! ô pureté ! cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté ! rien ne me pouvoit diſtraire, & il me ſembloit que cette grande mer eût rompu ſes bornes ſur moi, que j'y étois toute ſubmergée, & que je perdois de vûë toute autre choſe.

Un autheur qui écrivoit il y a environ cinquante ans, & qui avoit été depoſitaire d'une bonne partie des ſecrets de la ſervante de Dieu ; dans un traité qu'il a fait, pour exhorter ſes freres à travailler au ſalut des ames, & où pour les engager à un emploi ſi noble, il releve extremement la beauté & l'excellence d'une ame qui eſt en grace : dit que Dieu fit voir un jour à nôtre ſainte

veuve, qu'il ne nomme pas, mais que l'on ſçait qu'il avoit en vûë, une ame qui eſt épurée, non-ſeulement de tout peché ; mais encore de toute imperfe-ction volontaire ; & qu'elle diſoit depuis que c'étoit une choſe ſi belle & ſi raviſ-ſante ; que ſi les hommes la pouvoient voir ; ils mépriſeroient tout le reſte, pour en faire leur felicité, en attendant que Dieu lui-même ſe decouvrît entie-rement à leur eſprit. C'eſt apparem-ment la même viſion qui eſt rapportée à la ſuite du Journal que je viens de ci-ter. Voici les propres paroles de la ſer-vante de Dieu.

» Je recevois tous les jours de nouvel-» les graces de Notre-Seigneur. Une » fois pendant mon oraiſon, il me don-» na une vive lumiere de la pureté qu'il » faut avoir, pour s'unir vraiment à lui. » Je voyois d'une façon admirable, une » ame, & tout enſemble la Majeſté de » Dieu. Cette ame avoit une pureté cé-» leſte, ſans aucun atôme d'imperfe-» ction. Ainſi, ſans entre-deux, elle ſe » joignoit à ſon Dieu, qui l'attiroit com-» me un aimant ſacré, pour l'abîmer en » ſon ſein : & il me fut enſeigné que telle

étoit la pureté de la très-Sainte Mere de Dieu. Cette façon de voir n'étoit point imaginaire, & n'avoit rien de ce qui peut tomber ſous les ſens. C'étoit une lumiere toute ſpirituelle, qui faiſoit connoître les choſes plus parfaitement ſans comparaiſon, que ce que nous voyons des yeux du corps. J'ai vû depuis, dans la Theologie myſtique de ſaint Denys, une expreſſion qui peut m'aider a me faire entendre : c'eſt ce qu'il appelle *voir Dieu en de trés-claires tenebres.*

Après cette vûë, Dieu me fit voir ſi clair, que la plus petite choſe me ſembloit impureté ; & j'avois une continuelle attention que rien n'approchât de mon cœur, qui pût l'empêcher de s'unir à ſon unique bien. Je trouvois de la faute par tout. L'amour eſt ſi jaloux, que ſans pitié, il veut que tout ſoit conſumé, & que ce cœur ſoit ſans tache, puiſque c'eſt le lieu où il fait ſes divines fonctions. Auſſi, quand j'ai commis quelque imperfection, la premiere choſe à quoi je penſe, lorſque je veux me familiariſer avec Nôtre-Seigneur, c'eſt à lui demander par-

» don. Je ne puis vivre, qu'il ne me
» l'ait accordé ; ce que je connois par la
» cessation du reproche interieur. Un
» jour j'étois tombée dans une imper-
» fection qui me donnoit bien de la con-
» fusion, & me rendoit toute craintive
» devant Dieu. Il me fut dit interieure-
» ment, mais en maniere de plainte
» amoureuse ; *si un peintre avoit fait un*
» *beau tableau, seroit-il bien content qu'on*
» *jettât de la fange dessus* ? O Dieu ! si
» j'avois été humiliée, & penetrée de
» honte ; je le fus encore bien davanta-
» ge après cette parole. Jamais je ne me
» vis dans un plus grand anéantissement.
» Une de ces paroles dite dans l'inte-
» rieur, fait plus d'effet, que tout ce
» que les creatures les plus saintes pour-
» roient dire. Elle reveille l'ame en un
» instant ; & quoi que ce soit pour la re-
» prendre & la corriger : elle n'en est
» point abbatuë, mais plutôt elle en
» court avec plus de promptitude, &
» plus d'allegresse, dans la pratique des
» vertus. Elle n'a point de repos, que
» sa paix ne soit faite avec celui qui l'a-
» vertit si amoureusement. Mais com-
» ment demande-t-elle pardon ? il faut

qu'elle agiſſe comme elle ſe ſent pouſ- «
ſée. Quand j'euſſe employé tout le jour «
à parler d'affaires neceſſaires, cela ne «
m'eût point tirée de cette grande vuë «
de Dieu. Mais ſi j'y avois été un peu «
trop libre; ſi je m'étois laiſſé aller à «
quelque parole inutile, ou à quelque «
évagation d'eſprit; pour peu que ç'eût «
été; je ſentois cette liaiſon interieure «
s'affoiblir en moi, & comme voulant «
s'écouler, avec un très-grand repro- «
che interieur. Cela me faiſoit connoî- «
tre combien cette divine Majeſté veut «
qu'une ame qui l'approche de près, «
ſoit pure, & aille droit; puiſqu'elle ne «
lui permet pas de faire la moindre at- «
tention à d'autres objets, qui la pour- «
roient diſtraire, & qu'il lui fournit en «
ſoi tous les plaiſirs capables de la con- «
tenter; afin qu'elle n'en cherche point «
d'autres hors de lui. «

Enfin, l'amour de la pureté ſe grava dés-lors ſi puiſſamment dans cette ame innocente; qu'elle ſe mettoit toujours du côté de Dieu dans la vengeance, que, par un amour jaloux, il vouloit tirer de ſes fautes les plus legeres: & quoique dans la ſuite, nous la devions

voir gemir ſous les peines les plus accablantes ; elle trouvoit tant de juſtice en ce que les moindres impuretez fuſſent punies, au préjudice de tout autre interêt, qu'elle conſentoit, & ſouhaitoit même, que ſes fautes les plus legeres, le fuſſent avec la plus grande rigueur : elle auroit même beaucoup mieux aimé ſouffrir les peines de l'éternité ; pourvû que l'amitié de Dieu lui fût conſervée ; que de rien voir en elle, qui fût contraire à cette adorable & infinie pureté. Elle étoit entrée ſi avant dans les intentions de cette pureté divine contre elle-même ; que quand il lui refuſoit ſes careſſes & ſes dons ; elle en avoit de la joye, & l'en remercioit ; parce que, diſoit-elle, les retenant en lui-même, il les conſervoit dans leur pureté : au lieu que, s'il les lui eût donnez, elle les eût ſouillez par ſa miſere.

Ce qu'elle pratiquoit ainſi pour elle-même, elle le conſeilloit à tous ceux à qui elle avoit occaſion de parler des choſes ſpirituelles : & elle n'a jamais rien tant recommandé que cette admirable diſpoſition d'eſprit, ſi propre à s'attirer de plus en plus les graces du ciel.

Cependant elle étoit chez ſa ſœur dans une ſituation aſſez étrange. Du moment qu'elle y étoit entrée, elle s'étoit miſe à la cuiſine, & s'étoit chargée de ce qui auroit dû être l'emploi des dernieres ſervantes. Ce n'étoit pas pour cela qu'on l'avoit appellée; mais Dieu, qui avoit ſes deſſeins, permit qu'on ne penſa plus qu'elle pouvoit être bonne à d'autres choſes, & que pendant trois ou quatre ans, non-ſeulement les maîtres, mais les ſerviteurs mêmes, la traitaſſent avec une extrême hauteur. » L'Eſprit de grace, qui me conduiſoit, dit-elle, « me faiſoit cacher tous les talens que Dieu avoit mis en moi, afin de demeurer obſcure, comme une pauvre creature qui ne ſçavoit rien, & n'étoit capable de rien, que d'être ſa ſervante des ſerviteurs. J'en faiſois la fonction dans les occaſions les plus humiliantes; & la bonté de Dieu permettoit qu'on me traitât fort imperieuſement. J'aimois tant cette abjection, qu'une fois je dis à mon confeſſeur, que je craignois d'y avoir de l'attache. Il ſçavoit juſqu'où on pouſſoit les choſes, & ma peur étoit qu'il ne me tirât de cet abbaiſſement,

» comme il le pouvoit ſans peine. Plus
» je fais reflexion ſur cette ſituation,
» plus je l'eſtime : l'ame eſt vraiment ca-
» chée *dans les trous de cette pierre vive,*
» *& dans les cavernes de cette divine ma-*
» *ſure*, (Cant. 2. 14.) où elle eſt comme
» jettée, pour ne plus vivre que de l'Eſ-
» prit de ce divin Sauveur.

Ainſi, bien loin que ni l'ingratitude de ſon frere, & de ſa ſœur, ni la dureté des domeſtiques la rebutaſſent ; elles ne contentoient pas même encore l'inſatiable deſir qu'elle avoit des croix, & des humiliations. En faiſant la cuiſine, elle prenoit plaiſir à ſe bruler, tandis que ſon cœur ſe conſumoit dans un autre feu. Elle ne ſouffroit pas que d'autres qu'elle priſſent le moindre ſoin des domeſtiques dans leurs maladies ; elle leur rendoit les ſervices les plus bas. Au milieu de tout cela, elle goûtoit une joye ſi grande, que quelquefois elle en avoit des ſcrupules. Elle regardoit ſon frere & ſa ſœur, qui en uſoient ſi mal avec elle ; comme les perſonnes du monde à qui elle avoit le plus d'obligation.

Quelque tems avant le départ de ſon premier confeſſeur, elle avoit obtenu de

lui la permiſſion de faire vœu de chaſteté perpetuelle. Elle avoit alors vingt-un an. Il y avoit long-tems qu'elle s'y ſentoit interieurement portée d'une maniere fort preſſante ; mais ſon confeſſeur n'avoit pas jugé à propos d'y conſentir, qu'auparavant il ne l'eût miſe à de très-fortes épreuves. Dès qu'elle eut fait ſon ſacrifice, elle connut par un redoublement extraordinaire de grace qu'il avoit été agréé. Voici ce qu'elle en dit elle-même. Dès que je me mettois à ge- « noux devant mon crucifix, mon eſprit « étoit emporté en lui. Tout ce que je « pouvois faire, étoit de lui dire : c'eſt « l'amour qui vous a reduit en cet état. « Si vous n'étiez pas amour, vous n'au- « riez pas ſouffert de la ſorte. Après ce- « la, mon cœur ne pouvoit plus ſouffrir « que des impreſſions de cet amour. Si « quelque fois il vouloit ſortir de cette « forte contention, il ne pouvoit dire « que ces paroles : Non, ſi vous n'étiez « pas amour, vous n'auriez pas fait des « choſes ſi grandes. En ſemblables occa- « ſions, je me ſuis trouvée dans un bat- « tement de cœur ſi étrange, que je n'en « pouvois plus. S'il ſe fût fendu, cette «

» mort eût été le comble de mes desirs ;
» puisqu'elle m'eût mise en liberté d'aller jouir de celui que je ne pouvois concevoir qu'amour. Hors de là mon ame étoit dans une *tendance* continuelle à sa bonté, pour qu'elle m'accordât la possession de son esprit : car je ne concevois rien de souhaitable, que de posseder l'esprit de J.C. L'ame le veut suivre d'une maniere que ce divin Esprit lui fait concevoir. Elle dit avec l'Epoux : *tirez-moi après vous, & nous courerons à l'odeur de vos parfums.* (Cant. 1.13.) Cependant quoiqu'elle ait ces desirs, elle est dans un grand abbaissement interieur, se reconnoissant indigne de la possession où elle aspire. Elle cherche à aneantir la partie inferieure qui se laisse conduire, & reduire où l'esprit la veut mener. L'esprit, de son côté, lui fait part de tous les biens par une onction sacrée qui adoucit tous ses travaux. Et de la sorte étant d'accord avec l'esprit, elle court après les abbaissemens, & comme si c'étoit les choses les plus précieuses ; elle n'a point d'autre soucy, que la crainte qu'on ne s'apperçoive qu'elle souffre

trop,

trop, & qu'on n'entreprenne de lui « ravir ſon bonheur «

Un ſi grand amour des ſouffrances, tant de courage, & une ſi exacte fidelité à correſpondre aux graces du ciel, ne pouvoient pas manquer de gagner le cœur de celui qui ne nous invite à l'aimer, que pour avoir lieu de nous témoigner ſon amour, & nous combler de ſes bienfaits. Auſſi ce fut alors que la ſervante de Dieu ayant poſé les fondemens d'une ſolide humilité, d'une pureté de cœur incroyable, & de la plus parfaite abnegation : elle commença à élever fort haut l'édifice de la perfection; & c'eſt ici proprement que l'on commence à reconnoître la neceſſité de la faire parler ſur ce qui ſe paſſa dans ſon ame. Elle s'éleve effectivement ſi haut, & parle un langage ſi divin, qu'il faudroit être inſpiré du même eſprit qui la poſſedoit, pour trouver des expreſſions qui égalaſſent les ſiennes : c'eſt ce qu'on va voir au livre ſuivant, dans lequel je ne ferai guére que copier ſes memoires.

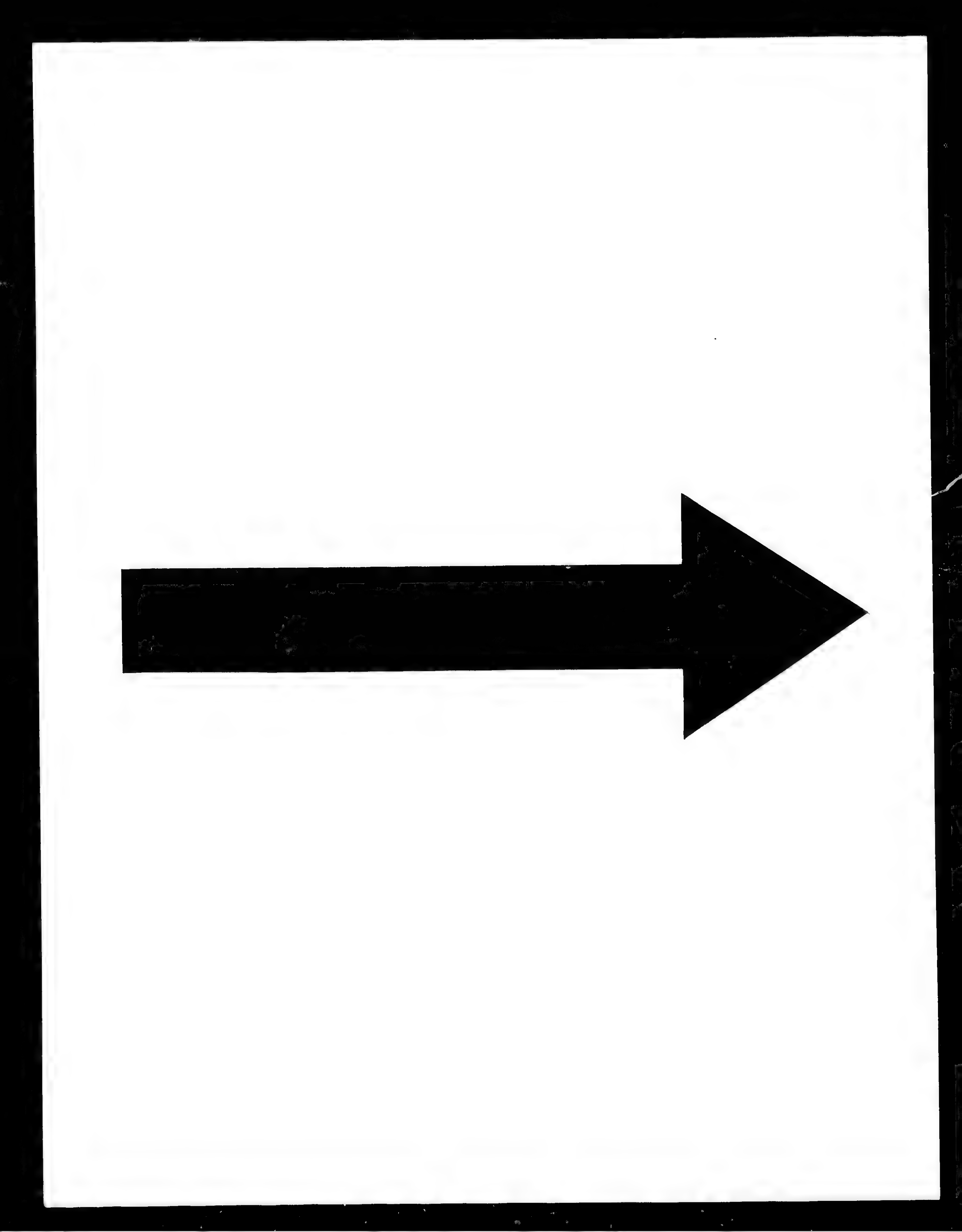
# LIVRE SECOND.

## SOMMAIRE.

*Dieu prepare la sainte Veuve à d'insignes faveurs par un grand degagement des sens. Il lui donne un puissant attrait pour quelque chose qu'il ne lui fait pas encore connoître. Necessité d'un Directeur, & quel il doit être. Ses austeritez, sa prompte obeissance aux inspirations divines. Dieu commence à lui faire entrevoir ce qu'il a dessein de faire en sa faveur. Son Directeur la fait retirer de l'état humiliant où on la tenoit dans la maison de son frere. Son application à Dieu parmi les plus grands embarras. Elle soupire plus que jamais après la qualité d'épouse du Sauveur. Elle connoît que Dieu l'appelle à l'état religieux, les raisons qu'elle a de differer de l'embrasser. Ses pensées sur les vœux de Religion & sur les vertus qui y repondent. Elle fait des veux pour le tems qu'elle restera dans le siécle. Dieu établit son ame dans une paix inalterable qui n'empêche point qu'elle n'aspire fortement à la qualité d'épouse. Effets sensibles de la communion dans son ame. Elle augmente ses austeritez. Elle éprouve diverses sortes de tentations. Sa fidelité dans cette épreuve, & de quelle maniere elle en est recompensée. Elle reçoit de nouvelles graces qui l'unissent de plus en plus avec le Sauveur. Sa douceur & sa patience dans des occasions delicates. Ravissement extraordinaire où elle reçoit de grandes lumieres sur le mystére de la Sainte Trinité. Excellente instruction pour discerner ces lumieres celestes. Nouvelles preparations de la part de Dieu pour le mariage mystique. Elle rentre dans ses peines. Nouvel état d'oraison. Elle reçoit de grandes lumieres sur les attributs de Dieu dans un ravissement. Dans un*

*quatriéme ravissement Dieu la prend pour son épouse après lui avoir communiqué de nouvelles lumieres sur le mystére de la Sainte Trinité. Son zéle pour empêcher que Dieu ne soit offensé. Elle en est recompensée par un redoublement de caresses de la part de son divin époux. Elle souffre un martyre d'amour, & en tombe malade. Elle change de disposition. Les mesures qu'elle prend pour éviter l'illusion. Elle pense serieusement à se faire Reli[illegible]. Son attrait pour les Carmelites. On la press[illegible]r aux Feuillantines. L'Evêque de Dol la [illegible]rer dans sa Ville pour la faire Religieuse [illegible]tion. On lui promet de la recevoir aux U[illegible] De fortes tentations, & puis la fuite de son fils [illegible]aversent ce dessein. Exemple admirable de son humilité, ce qui la soutient dans sa peine. On parle mal de sa sortie du siécle. Elle demande à son fils son agrément pour le quitter, & l'obtient. Elle entre aux Ursulines.*

SI Dieu est admirable dans ses Saints, quand il fait par eux de grandes choses, quoiqu'alors ils ne soient que les instrumens de ses merveilles : combien plus l'est-il, lorsqu'il opere en eux ces miracles de son immense liberalité ; qu'il les divinise en quelque sorte, les transformant en lui, par l'affluence des dons celestes dont il les inonde ? Ce que nous avons vû jusqu'ici de la préparation que nôtre sainte veuve a apporté aux operations divines ; peut nous faire juger que le Dieu de bonté vouloit répandre sur elle ses faveurs sans mesure :



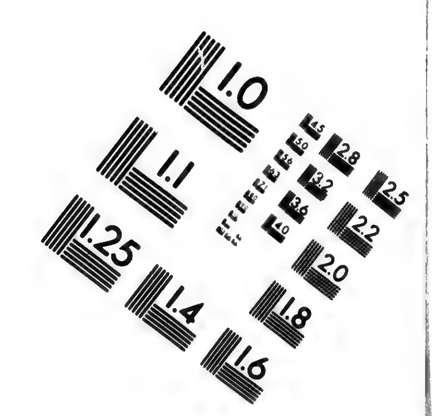
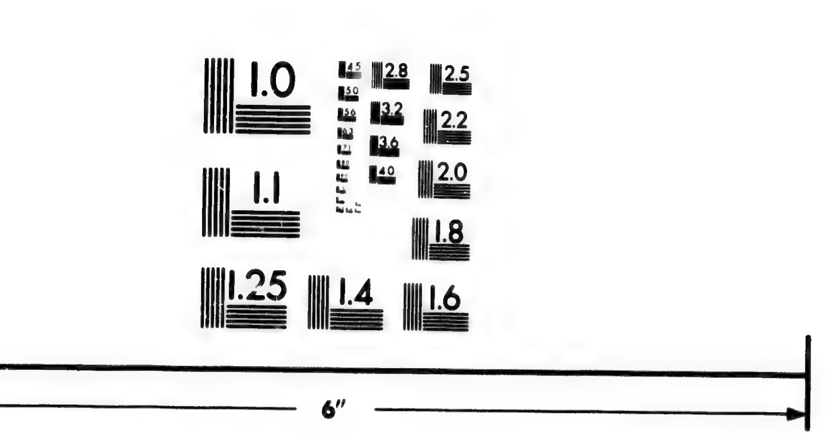


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



mais on ne laissera pas d'être encore surpris du recit qu'elle en fera. Voici comme elle le commence.

» Dès que la divine Majesté m'eût
» communiqué le don d'oraison, elle me
» donna, ce me semble, la grace de sa
» sainte présence. C'étoit ce qui me soû-
» tenoit & m'établissoit dans un collo-
» que continuel avec Nôtre Seigneur,
» & bien que pour lors mon esprit regar-
» dât cet aimable Sauveur comme Dieu-
» homme ; toutefois l'imagination n'y
» avoit point de part. Tout se passoit en
» l'entendement & en la volonté, d'une
» façon toute spirituelle, & avec une
» très-grande pureté. J'avois quelque-
» fois un sentiment interieur que Nôtre
» Seigneur étoit proche de moi ; & cette
» compagnie que je portois par tout,
» étoit si suave, que je n'ai point de ter-
» mes pour l'exprimer. Dans cet état,
» tout ce qui se passe en l'ame est plus
» spirituel & fort abstrait. Dieu lui fait
» experimenter qu'il lui veut retirer le
» soutien de ce qui est corporel ; pour la
» mettre dans une disposition où elle soit
» plus détachée, ayant été jusques-là
» soûtenuë par les sens. Effectivement

la douceur que lui procuroit la divine preſence de Nôtre Seigneur lui faiſoit dire : *Vôtre nom eſt un parfum répandu. Les jeunes filles vous ont tendrement aimé : elles ont ſauté, & treſſailli de joye, en ſongeant à la douceur de vos mammelles.* ( Cant. 1. 2. ) Ces jeunes filles ſont les puiſſances inferieures de l'ame, & tout ce qui eſt de la partie ſenſitive. Ces premieres approches du divin époux y répandent une jubilation plus douce que toute ſuavité ; ce qui fait couler ſans meſure des larmes plus précieuſes que tous les tréſors imaginables.

J'ai dit que l'ame ſe ſentant plus épurée, ne ſçait où on la veut mener. Elle a *une tendance* à quelque choſe, qu'elle ne connoît pas. Cependant elle s'abandonne, & ne veut que ſuivre le chemin que lui fera voir celui à qui elle tient avec tant d'ardeur. On lui ouvre l'eſprit de nouveau pour la faire entrer dans un état de lumiere. Elle conçoit mieux qu'elle n'a encore fait, que Dieu eſt comme une grande mer qui ne peut ſouffrir rien d'impur. Cette lumiere produit de grandes choſes en l'ame, & je vis pour lors une diſpro-

» portion infinie entre la pureté de l'ef
» prit humain, & celle qui eſt requiſ
» pour entrer dans l'union, & la com
» munication avec la divine majeſté. O
» mon Dieu! qu'il y a d'impuretez à pur
» ger, pour arriver au terme, auque
» l'ame aiguillonnée par l'amour de ſo
» ſouverain & unique bien, a *une ten*
» *dance* ſi ardente & ſi continuelle! d
» quelle importance eſt la pureté d
» cœur en toutes les operations tant in
» terieures qu'exterieures! l'Eſprit d
» Dieu eſt un cenſeur inexorable. E
» après tout, ceci n'eſt que le premie
» pas, & l'ame peut en décheoir en u
» moment. Je fremis quand j'y penſe
» La correſpondance eſt ici abſolumen
» neceſſaire, auſſi bien q l'abandon d
» tout ſoi-même, à la di ..e providenc
» & à la conduite d'un directeur dont
» faut ſuivre les ordres à l'aveugle, pou
» vû que ce ſoit un homme de bien, c
» qui eſt fort aiſé à reconnoître. Car l
» Seigneur ne permet pas qu'une am
» qui s'eſt ainſi abandonnée, s'y trom
» pe. Mon Dieu, que je voudrois pu
» blier bien haut l'importance de c
» point! il conduit l'ame à la vraye ſim

plicité qui fait les Saints. "

Après que la servante de Dieu eut reconnu la necessité de cet abandon, & combien la soustraction des secours, & des consolations sensibles étoit profitable à l'ame, elle se porta avec un courage qui ne se peut dire, à entrer dans cet état de dévouëment, & courut à pas de geant dans cette carriere.

Cet état d'oraison, continue-t-elle, "
qui a soustrait à l'ame le soutien qu'el- "
le avoit de l'humanité sacrée de Nôtre "
Seigneur, quoiqu'étonnante à l'abord; "
lui fait experimenter qu'elle a gagné, "
& que cette soustraction n'a été que "
pour l'avancer par la pratique solide "
des vertus provenantes de l'Esprit de "
Jesus-Christ, sur tout de l'humilité, "
de la patience, & de la charité. A me- "
sure que mon ame s'approchoit de "
Dieu, la haine de moi-même, & l'hu- "
milité croissoient, & me faisoient faire "
des actions de plus en plus humiliantes. "
Mon ame cependant ne laissoit pas de "
se porter vers Dieu par une pente pu- "
rement spirituelle. Je le voulois posse- "
der d'une façon qui m'étoit inconnuë, "
& à laquelle lui-même me disposoit. "

» Je le rencontrois dans toutes creatures,
» & dans les fins pour lesquelles il les a
» faites : mais c'étoit par une contem-
» plation si épurée de la matiere, que
» rien n'étoit capable de me distraire.
» Quelquefois m'adressant à la majesté
» divine avec ce passage dans l'esprit ; *O*
» *Dieu ! vous avez fait toutes choses, &*
» *par vôtre volonté elles ont été créées ;*
( Apoc.4.4. ) mon ame connoissoit plus
» que ces paroles semblent exprimer ;
» & fondoit en louanges & en actions
» de graces : & quoiqu'elle s'estimât ce
» qu'elle étoit, basse & vile creature ;
» néanmoins *sa tendance* étoit de le posse-
» der par un titre qui lui étoit encore in-
» connu, & qu'elle pressentoit : mais on
» lui découvroit qu'il y a des dispositions
» necessaires pour cela, qui lui man-
» quoient. C'est pourquoi elle eût vou-
» lu passer par les flâmes, pour arriver
» où elle prétendoit. Il n'y avoit point
» de travaux qu'elle n'embrassât ni le
» jour ni la nuit, pour tâcher d'acque-
» rir cette dignité ; quoiqu'elle vît bien
» qu'elle ne la devoit attendre que de la
» pure bonté de son Dieu.
» L'ame dans cet état, fait tout son

poſſible pour gagner le cœur de celui dont elle attend tout ; & lui de ſon côté, il la remplit d'un nouvel eſprit de penitence, qui fait qu'elle traite ſon corps comme un eſclave. Elle le charge de haires, de cilices & de chaînes, le fait coucher ſur le bois, couvert ſeulement d'un cilice ; le fait paſſer une partie de la nuit à ſe mettre en ſang par des diſciplines ; manger de l'abſynthe, pour ne plus trouver aucun goût dans les alimens, & ne prendre de ſommeil que ce qu'on ne peut lui refuſer. Ce même eſprit de penitence lui fait penſer les playes les plus infectes ; l'oblige à s'en approcher & à chercher même des charognes, pour mortifier l'odorat. Enfin il ne lui donne aucun repos, & il invente continuellement de nouveaux moyens de ſouffrances. S'il ſe preſente quelque petit divertiſſement, l'eſprit lui dit qu'il faut quitter tout pour aller faire quelque penitence, où il la force à ſe retirer, pour s'entretenir avec Dieu dans la ſolitude. Le corps ſe laiſſe conduire comme un mort, & ſouffre tout, parce que la vigueur de l'eſprit de grace l'a ſurmonté, & reduit.

Un jour cet esprit, purifiant par une maniere d'inspiration, qui lui ôtoit presque toute liberté de resister ; l'obligea d'aller trouver son directeur, pour lui dire tous les pechez & toutes les imperfections de sa vie, de les lui laisser par écrit ; & de le prier de les exposer à la porte de l'Eglise, avec son nom ; afin que tout le monde connût combien elle avoit été infidéle à son Dieu. Elle ressentit dans cette occasion une contrition si vehemente, & répandit tant de larmes ; que son directeur vit bien que c'étoit l'Esprit divin qui la faisoit agir, & que son ame étoit blessée d'une playe que l'amour lui avoit faite. Cependant il parut trouver fort mauvais son procedé, & la renvoya d'un air tout à fait capable de la deconcerter. Elle ne se découragea pourtant point. Sa constance & son humilité charmerent ce Religieux. Il prit son papier ; mais au lieu de l'attacher à la porte de l'Eglise, comme elle l'en avoit instamment prié, il le brula.

L'obéïssance que la servante de Dieu rendit à l'esprit qui l'avoit inspirée, lui attira de nouvelles graces. Une des

principales, fut la manifeſtation de cet état inconnu, où elle dit qu'elle aſpiroit avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle s'entretenoit familierement avec Nôtre Seigneur, & que ſon cœur étoit dans un mouvement extraordinaire *de tendance* à ce bonheur, qu'elle ne pouvoit comprendre : J. C. lui dit diſtinctement ces paroles, *Sponſabo te mihi in fide ; ſponſabo te mihi in perpetuum* : (Oſée 2. 19.) mais il lui fit voir en même tems qu'elle n'avoit pas encore tous les ornemens neceſſaires pour ce mariage myſtique, dont ils lui donnoit des aſſurances, & que lui ſeul pouvoit la diſpoſer à un état ſi ſublime. Elle ne tarda pas en effet à ſentir que Dieu operoit en elle de plus grandes choſes qu'à l'ordinaire.

Je changeai, dit-elle, tout-à-coup, « de diſpoſition : car au lieu que je ſen- « tois l'eſprit de Dieu s'inſinuer en mon « ame avec une extrême douceur, auſſi- « tôt que je me mettois en oraiſon : il me « falloit chercher un lieu caché, & « m'aſſeoir, ou m'apuyer ; ſans cela, je « fuſſe tombée devant tout le monde. J'é- « tois puiſſamment tirée ; & en un mo- « ment, ſans avoir le loiſir ni le pouvoir «

„ de faire aucun acte interieur ; il me
„ sembloit que j'étois toute abîmée en
„ Dieu, qui ne me laissoit aucun pou-
„ voir d'agir. C'est une souffrance d'a-
„ mour, & il faut pâtir tant qu'il lui
„ plaît. Il semble à l'ame qu'elle est pâ-
„ mée sur ce qu'elle aime. J'étois ainsi
„ une heure ou deux. Cela se terminoit
„ avec une très-grande douceur d'es-
„ prit ; & j'étois toute étonnée que je
„ me retrouvois dans mon entretien or-
„ dinaire, me familiarisant avec Nôtre
„ Seigneur, mais plus fortement & plus
„ puissamment que par le passé. Pour le
„ corps, cela me l'affoiblissoit plus que
„ toutes les austeritez que je faisois ;
„ mais je trouvois du soulagement dans
„ les actions exterieures. Je courois à la
„ pratique des vertus ; & tout me ser-
„ voit à m'unir davantage au sacré Ver-
„ be incarné, qui me pressoit sans cesse,
„ & il m'étoit impossible de m'entretenir
„ d'autre chose. Personne ne s'apperce-
„ voit de ce qui se passoit en moi, par-
„ ce que dans l'action même je m'entre-
„ tenois aussi librement avec Nôtre Sei-
„ gneur, qu'à l'oraison. Je chantois en-
„ suite les louanges de mon Jesus ; puis

je prenois une plume, & j'écrivois mes " passions amoureuses, pour évaporer la " ferveur de l'esprit ; car autrement la " nature n'eût pû y resister. Cet état " étoit une grande misericorde de Dieu " sur moi, mais il ne laissoit pas d'être " aussi-bien crucifiant : & j'avois besoin " d'une grande foi, dautant que, quand " je sentois quelque soustraction de gra- " ce, & que je n'avois plus ce soutien si " fort : j'étois comme un oyseau en l'air, " qui n'a rien à quoi se prendre ; & je " demeurois dans la pure souffrance, en " attendant qu'il plût à cette divine bon- " té de m'en retirer. "

Cependant son confesseur ne jugea pas à propos de la laisser plus long-tems dans l'état d'humiliation où on la retenoit ; & après quatre ans, il fit ouvrir les yeux à son frere & à sa sœur sur l'irregularité de leur conduite à l'égard d'une personne qui les touchoit de si près ; qui n'avoit par aucun endroit merité un traitement si rude, & dont ils pouvoient tirer des services plus essentiels que ceux qu'elle leur rendoit. Ils la prierent donc de prendre la direction de toutes leurs affaires ; & quelque repugnance qu'el-

eût à y consentir, il fallut ceder à l'autorité de celui qui lui tenoit la place de Jesus-Christ. Son beaufrere étoit commissionnaire general pour le transport des marchandises dans toutes les parties du Royaume, & avoit outre cela, un Office considerable dans l'Artillerie. A la faveur de ces deux emplois, il entreprenoit quantité d'autres affaires, qui l'obligeoient d'avoir chez lui un nombre prodigieux de domestiques de toutes les sortes; car pour ne dépendre de personne, il avoit dans sa maison tout ce qui lui étoit necessaire en hommes, chevaux, harnois, coches, chariots. La charitable veuve se chargea generalement de tout cela, & ne relâcha rien des premiers soins, que l'humiliation, qui y étoit attachée, lui rendoit plus chers. Au milieu de tant d'embarras, elle assure qu'elle ne perdit rien de son application à Dieu, & que son esprit fut toujours abîmé dans la majesté divine. A la voir, on eut dit qu'elle étoit toute entiere à ce qu'elle faisoit & à ce qu'on lui disoit. Néanmoins lorsqu'il ne s'agissoit pas de ce qui étoit de son devoir, elle ne voyoit & n'entendoit rien. Quelque fois elle

passoit des jours entiers ou dans des écuries, ou dans un magasin ; & d'autres fois il étoit minuit, qu'elle étoit encore sur le port à faire charger & décharger des marchandises. Tout cela, dit-elle, ne me détournoit pas de Dieu, mais plutôt je m'y sentois fortifiée ; parce que tout étoit pour la charité, & non pour mon profit particulier. Quand j'étois surchargée d'affaires, je m'adressois à Jesus mon refuge ordinaire, & ma confiance en lui me rendoit tout facile. Je le caressois & demeurois aussi tranquille que si j'eusse été dans un desert. Ce puissant secours me faisoit embrasser courageusement & gayement tout ce que je connoissois lui être agreable. Quelquefois je me retirois pour l'entretenir dans la solitude ; aussitôt on me rappelloit, & j'allois joyeusement, en disant : Allons, mon doux amour ! vous le voulez. Je suis contente puisque je vous possede. Je sentois une legereté nompareille, faisant tout pour le bien-aimé. J'étois de très-bonne humeur avec tout le monde ; ce qui faisoit croire que je faisois tout par inclination ; mais c'é-

» toit mon union avec Dieu, qui me
» donnoit cette gayeté.

Dans un autre endroit, parlant de
» ces mêmes diſpoſitions, elle dit : j'é-
» tois étonnée de ce que Nôtre Seigneur
» me faiſoit tant de graces, & me préve-
» noit ſi amoureuſement, me donnant
» la hardieſſe d'aſpirer à la qualité d'é-
» pouſe ; mais il me manquoit encore
» quelque choſe, & ſur cela mon ame
» languiſſoit, quoiqu'elle fût unie de
» volonté à celui qui la faiſoit ainſi lan-
» guir & ſouffrir. Je faiſois mon poſſible
» pour gagner ſon cœur ; & un jour que
» j'étois dans ces ſentimens, il me mit en
» l'eſprit le premier verſet du Pſeaume,
» *Niſi Dominus ædificaverit domum.* (Pſ.
» 126.) Une grande lumiere ſe répan-
» dit en même tems dans mon ame, &
» me donna l'intelligence de ces paroles.
» Je vis clairement l'impuiſſance de la
» créature pour s'élever d'elle-même à
» Dieu ; ſi lui-même ne mettoit la main
» à l'œuvre, & je me ſentis établie dans
» une grande abnegation de moi-même,
» & dans une humilité genereuſe, qui
» n'attendant rien de ſoi, eſperoit tout
» de Dieu.

Il

« Il ne ſe peut dire combien les ardens deſirs qui ſont produits par cet amour, cauſent à l'ame de peines & de ſouffrances. Elle ne voudroit pourtant pas en ſortir, ſi ce n'eſt pour poſſeder celui qu'elle aime, & à qui elle demande un baiſer de ſa bouche. Il lui ſemble qu'elle à ſans ceſſe les bras étendus pour l'embraſſer ; & comme ſi elle le poſſedoit déja, elle dit : *Mon bien-aimé eſt à moi, & moi je ſuis toute à lui. Il eſt comme un autre moi-même ; c'eſt mon tout, c'eſt ma vie.* Tous ſes mouvemens, toutes ſes attentions ; tout ce qui eſt en elle, tend vers ſon bien-aimé ; mais c'eſt dans les actions les plus humbles qu'elle l'embraſſe plus étroitement. Qui pourroit dire à quoi l'amour reduit la creature pour la faire courir après lui ? il la captive ſous ſes amoureuſes loix ; & elle n'eſtime rien ſa vie, pourvû qu'elle le poſſede. Il n'y a rien qu'elle ne faſſe pour en venir là. »

C'étoit dans les chemins, & par tout où la conduiſoient ſes affaires, que ces choſes ſe paſſoient, ſans que rien fût capable de l'en détourner. Nuit & jour

elle soupiroit après ce qui lui avoit été promis. Elle ne donnoit presque plus d'autre nom à Nôtre Seigneur, que celui d'amour ; parce qu'étant une fois en oraison, penetrée des plus vifs sentimens d'humilité & de respect ; ce divin Sauveur lui dit : *Tu m'appelles ton grand Dieu, ton maître, ton Seigneur ; & tu dis bien, car je suis tout cela : mais aussi je suis charité. L'amour est mon nom, & c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaise davantage, ni qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes.* Son ame à ces paroles, fut remplie d'une douceur inexprimable. Cet aimable nom lui demeura si fortement imprimé dans l'esprit & dans le cœur, que quand elle parloit à Jesus-Christ ou de Jesus-Christ, elle ne l'appelloit plus que son Amour, son très-pur & très-chaste Amour.

Cependant, dès le moment qu'elle s'étoit vûë veuve, les premiers sentimens qu'elle avoit eu dès son enfance pour l'état religieux, s'étoient fortement reveillez : mais elle devoit l'éducation à son fils. Ainsi, quoiqu'elle fût dès-lors convaincuë que Dieu la vouloit en Re-

ligion ; elle crut que le tems n'en étoit pas encore venu, & qu'elle devoit rester dans le monde, jusqu'à ce que son fils pût se passer de ses soins. Je portois, dit-elle, ce joug necessaire par acquiescement aux ordres de Dieu, qui cependant tenoit mon cœur dans un cloître, & mon corps dans le siécle. Mais comme il sembloit ne se plaire qu'à me faire sans cesse de nouvelles misericordes, dans les ardens desirs que j'avois de posseder l'esprit de Jesus-Christ : il me faisoit experimenter les grands & infinis trésors qui sont cachez dans les conseils du saint Evangile, à l'observation desquels il appelle les ames choisies. Il me faisoit voir sur tout ceux que renferment la pauvreté, la chasteté & l'obéïssance ; que je voyois être des vertus éminentes que Nôtre Seigneur avoit choisies & pratiquées dans tout le cours de sa vie mortelle ; afin de nous servir d'exemple. Dans la pauvreté d'esprit, mon ame concevoit des choses si hautes & si divines, que tous les Royaumes du monde, & tout ce qui peut tomber sous les sens & dans la conception de

» l'esprit humain, ne lui paroissoit que
» bouë & néant. Elle en étoit si ravie &
» si charmée, que si ç'eût été une cho-
» se qui eût pû s'acheter en donnant sa
» vie, & qu'elle eût eu un million de
» vies, elle les eût données pour posse-
» der un si grand trésor : mais elle voyoit
» que son prix n'étoit pas de la terre.
» Ah ! mon Dieu, il faut que toute paro-
» le, & toute conception cesse ; car il
» n'est point de langue qui puisse dire,
» ni d'esprit qui puisse penser, ce qui
» étoit communiqué à mon ame de cet.
» glorieuse & magnifique pauvreté d'es-
» prit, & des deux autres vertus qui en
» sont inseparables.

» Or, bien que ces hautes vertus s'en-
» tendent des vœux effectifs de la Reli-
» gion, regardant néanmoins la chose
» en elle-mème, ces vertus ne sont que
» des premieres demarches dans la voye
» de la sainteté, en comparaison de l'es-
» prit de ces mêmes vertus, qui n'est
» autre que l'esprit de Jesus-Christ ; car
» comme ce divin Sauveur est le chef de
» l'Eglise, & que tous les fidéles sont sous
» son Domaine : il y a dans ce Domai-
» ne certaines ames choisies, qui sont

les ames religieuſes ; & parmi celles- «
là, il y en a encore de plus ſingulierement « choiſies, qui ſont la plus noble «
partie de ſon Royaume, & dans leſquelles « ce divin Chef influë avec abon- «
dance ſa vie & ſon eſprit, plus ou «
moins, ſelon ſon choix & ſon divin plai- «
ſir. C'eſt à ces ames qu'il communi- «
que cet eſprit vivifiant, qui les mene à «
cette veritable pauvreté ſubſtantielle «
& ſpirituelle, qui ne peut être l'ouvra- «
ge que de ſa main toute puiſſante. «

Après que cette ame ſi élevée, a ainſi expliqué la doctrine toute celeſte, qu'elle puiſoit à la ſource, dans ſes communications intimes avec la ſageſſe incréée : elle revient à ce qui la regarde perſonnellement. Lorſque toutes ces «
lumieres operoient dans mon eſprit, «
je ne voyois pas qu'il me fût poſſible de «
parvenir à la poſſeſſion des richeſſes «
immenſes que je voyois enfermées dans «
ces ſublimes vertus, auſquelles toute- «
fois mon ame tendoit, comme à ce qui «
formoit la couche royale de l'époux. «
Elle vouloit néanmoins gagner ſon «
cœur, & ſes amours. C'eſt pourquoi «
ayant déja fait le vœu de chaſteté, je «

» me ſentis puiſſament inſpirée de faire
» encore celui d'obéïſſance & de pau-
» vreré, en la façon que mon état le
» pouvoit ſouffrir. Mon directeur, après
» bien des examens, y conſentit : mais
» tout le reſte dépendoit de Dieu ; car ſa
» créature eſt trop foible pour avancer
» un pas d'elle-même. Ce qui dépend
» d'elle c'eſt ſon conſentement, l'obéïſ-
» ſance & l'abandon de ſoi-même : car
» encore que Dieu ſoit le maître abſolu ;
» néanmoins ayant créé l'ame noble, il
» la traite noblement, & lui laiſſe ſon li-
» bre arbitre. Mais cette ame, après
» qu'il l'a vaincuë, lui donne tout. Elle
» ne veut rien qu'être entierement dé-
» pouillée. Mon vœu d'obéïſſance étoit
» pour mes directeurs, pour mon frere,
» & pour ma ſœur. Je leur étois ſoumi-
» ſe comme un enfant l'eſt à ſon pere.
» Il y avoit à ſouffrir ce que Dieu ſçait ;
» mais j'étois encore traitée trop douce-
» ment. Pour la pauvreté, je n'avois rien
» à mon uſage, que ce que ma ſœur me
» donnoit ; & elle me donnoit plus que
» je ne voulois. Toutes les affaires de
» mon fils étoient dans la pure providen-
» ce de Dieu, qui me portoit à en agir

ainſi : & comme je trouvois des biens «
immenſes dans la pauvreté d'eſprit, je «
ne pouvois procurer à cet enfant que «
ce tréſor ineſtimable : de ſorte que je «
ne faiſois rien ni pour lui ni pour moi. «

Un jour étant en oraiſon, où je ca- «
reſſois le divin Jeſus, il me dit au cœur «
ces paroles, *pax huic domui*. Ce fut un «
nouveau charme pour me conſumer «
d'amour ; car cela fut plus penetrant «
que la foudre. Cette parole eut un tel «
effet, que jamais depuis je n'ai perdu «
la paix interieure un ſeul moment ; «
quelque croix que j'aye eu à porter, «
rien ne peut empêcher mon cœur de ſe «
conformer à Dieu ; & quoique j'aye «
quelquefois des peines extrêmes, je les «
vois toujours dans ſa paix par une heu- «
reuſe conformité, ne voulant que ce «
que veut l'Amour. Il n'y a rien d'heu- «
reux en cette vie, comme la poſſeſſion «
de cette paix. C'eſt une nourriture du «
Paradis & une vie de Dieu, ou du «
moins, c'eſt un gage de celle dont nous «
jouirons dans l'éternité. «

Cette paix charmante que goûtoit la vertueuſe veuve, ne diminuoit en rien l'adeur avec laquelle nous l'avons vûë

ſoûpirer après l'heureux état qui lui avoit été montré. Ce mélange admirable de diſpoſitions, qui paroiſſoient contraires, produiſoit un amour qui ſouffroit une langueur continuelle. En cet » état, dit-elle, l'ame eſt en Dieu, & » lui parle ; ſon eſprit lui donnant une » amoureuſe activité, qui lui fait parler » un langage divin. L'ame n'eſt pas dans » la poſſeſſion des biens qu'elle attend ; » & l'époux ſemble ſe plaire à la faire » ainſi mourir de langueur. Le plus grand » ſoulagement qu'elle trouve, eſt dans » la communion journaliere, où elle eſt » aſſurée quelle poſſede ſa vie. Non ſeu- » lement la foi vive lui en donne la cer- » titude ; mais ce Dieu de bonté, lui- » même, lui fait experimenter par une » liaiſon d'amour, que c'eſt lui qu'elle » reçoit. Quand tout le monde enſem- » ble lui diroit le contraire ; elle mour- » roit pour la confeſſion de cette verité. » Mon corps briſé par les penitences, & » épuiſé par les fatigues que je prenois » pour le ſervice du prochain, retabliſ- » ſoit ſes forces en mangeant ce pain » divin. Mais quoiqu'avec une certitu- » de de foi & de jouiſſance, j'euſſe poſſe-

dé mon bien-aimé dans la ſainte communion ; néanmoins, mon ame revenoit à *ſa tendance* ordinaire, ce qui me donnoit de très-grands deſirs de mourir. *Enſeignez-moi, mon bien-aimé*, lui diſois-je en gemiſſant, *où vous prenez votre repos pendant la chaleur du midi.* (Cant. 6.) Emmenez-moi dans vos jardins, & dans la ſolitude, où rien ne m'empêche de jouïr de vos ſacrez embraſſemens. Quoiqu'il fut en moi, il ſembloit s'enfuir de moi & ſe retirer dans ſa lumiere, inacceſſible aux Seraphins mêmes.

Il falloit que les effets de la divine Euchariſtie fuſſent bien ſenſibles en elle, pour lui conſerver toute ſa vigueur au milieu des auſteritez dont elle affligeoit ſon corps ; car elles étoient exceſſives. Quand au milieu de l'hyver elle s'étoit laiſſé tranſir de froid, elle ſe dechiroit impitoyablement par des diſciplines armées de pointes. Enſuite elle ſe revêtoit d'une haire dont les nœuds entroient dans les playes qu'elle venoit de ſe faire ; & en cet état, elle alloit ſe jetter ſur une planche, pour prendre un peu de repos. L'été elle ſe ſervoit

de disciplines d'orties; mais d'une maniere si terrible, & se mettoit le corps tellement en feu, qu'il lui sembloit être dans une chaudiere bouillante. Cela duroit trois jours; après quoi elle recommençoit. Nous avons vû qu'elle mêloit de l'absynthe dans tout ce qu'elle mangeoit. Hors des repas, elle en tenoit dans sa bouche, pour en goûter l'amertume à longs traits: mais comme on s'apperçût que cette mortification lui ruinoit l'estomach, on la lui défendit. A force de coucher sur le bois, elle se rendit insensible le côté sur lequel elle se mettoit; mais il lui en coûta beaucoup, avant que d'en venir là. Elle avouë que de toutes les austeritez, celle-là fut la plus sensible; parce que la dureté du bois & la pesanteur du corps, lui faisoient entrer dans la chair les crins du cilice dont elle étoit revêtuë; ensorte qu'elle ne pouvoit presque dormir. Elle prenoit plaisir à se refuser tout ce qui étoit de son goût, & il ne lui étoit presque plus possible de se contenter en quoi que ce fût. Quelque fois elle s'en alloit passer la nuit dans une caverne, & elle l'y partageoit, comme ailleurs, entre la

priere, la penitence & le repos; si l'on peut appeller repos un sommeil pris de la maniere que nous venons de voir, il est assez surprenant que son confesseur lui ait permis tout cela : mais elle assure que l'inspiration étoit si forte & si visible, qu'il n'étoit pas possible de s'y opposer. Ceux qui ont de l'experience dans la conduite des ames, trouveront cette raison bonne: les autres doivent au moins suspendre leur jugement. D'ailleurs, jamais Madame Martin ne fut incommodée de ses penitences; au contraire, elle y recevoit une nouvelle vigueur: mais ce qu'elle ajoûte est encore, ce me semble, plus capable de la justifier, & celui qui avoit la conduite de son ame. Voici comme elle parle.

Je n'avois point d'heures pour mes « penitences, & il me falloit suivre l'ins- « piration sur le champ; car quoi qu'el- « le se fît sentir dans une grande paix; « elle avoit tant de force & de persua- « tion, qu'il falloit aller où elle me por- « toit. Je ne manquois jamais d'y rece- « voir de nouvelles graces, & une aug- « mentation de ma paix interieure. D'ail- « leurs, mes austeritez n'ont jamais rien «

» dérangé de mes devoirs, ni apporté
» aucun trouble à ceux avec qui j'étois.
» Tandis qu'ils s'entretenoient ſur diffe-
» rentes choſes, je me retirois douce-
» ment, & je donnois à Dieu le temps
» qu'il vouloit ; puis je retournois. Avoir
» toujours un Dieu preſent & ne pas lui
» obéïr, cela eſt impoſſible. Voir qu'il
» eſt l'amour même, cela eſt encore plus
» preſſant. L'ame ne demande qu'à lui
» complaire, & à faire amoureuſement
» ce qu'il veut qu'elle faſſe. Au moin-
» dre mouvement qu'elle reſſent, elle dit:
» Allons, mon amour, allons à la croix.
» Alors il ſemble qu'elle vole. D'ailleurs
» plus elle ſouffre, plus elle eſt unie à
» ſon Dieu ; & elle eſt entre ſes mains,
» comme le fer entre les mains du for-
» geron.

Madame Martin vêcut ainſi juſqu'à l'âge de vingt-trois ans. Dieu qui n'avoit point encore permis au démon de troubler la paix de ſon ame, voulut alors qu'elle fut miſe à l'épreuve des tentations. Tout d'un coup elle perdit abſolument le goût des choſes de Dieu : & au lieu de cette allegreſſe, avec laquelle elle ſe portoit à tous ſes exerci-

ces, elle y reſſentoit des repugnances extrêmes. La douceur & la patience à l'égard du prochain, ne lui avoient juſques-là preſque rien coûté : elle ſe trouva d'une ſenſibilité & d'une aigreur d'eſprit, qui lui euſſent fait bien faire des fautes, ſi elle ne ſe fût extremement obſervée. Dépendre en tout d'un directeur, lui parut un joug intolerable ; & elle eut ſur cela des aſſauts ſi violens à ſoutenir, qu'elle en étoit quelquefois hors d'elle-même. Les ſcrupules ſe joignirent aux tentations, & elle en eut ſur tout de très-importuns ſur la conduite qu'elle tenoit touchant les affaires domeſtiques & les interêts de ſon fils. Elle ſe repreſentoit à elle-même comme une mere dénaturée ; & ſon abandon à la divine providence étoit dans ſon imagination frapée comme une veritable préſomption. La ſituation où elle ſe trouvoit dans la maiſon de ſa ſœur, quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant qui ne fût volontaire ; lui devint un eſclavage indigne d'une perſonne d'honneur. Enfin, elle ſe vit attaquée de tous côtez, ſans que perſonne pût ni la ſoulager ni la conſoler. Elle propoſoit bien

ses doutes ; mais les decisions de son directeur ne la rassuroient point. Elle ne recevoit pas plus de soutien du côté de l'interieur ; toutes les puissances de son ame étoient comme dans une entiere stupidité : & quoique sa raison ne fût pas si troublée, qu'elle ne vît bien qu'il n'y avoit rien à craindre ; elle n'en étoit pas moins tourmentée. La crainte d'être trompée la saisissoit souvent. Elle sentoit toutes les puissances de l'ame comme liées ; ensorte qu'elles ne pouvoient agir. Dans la peinture qu'elle nous a laissée de cet état, elle dit que d'elle-même, elle n'auroit pû supporter la tentation, si cette parole du Prophete ne se fût verifiée en elle : *Je suis avec lui dans la tribulation.* ( Ps. 90. 15. ) Elle ajoute que cette experience n'est pas sensible, mais que le Seigneur influë dans l'ame une vertu secrete & *fonciere*, qui aide à porter le fardeau ; ce qui rend invincibles ceux qui ont de la fidelité. La sienne fut heroïque dans tout le cours de cette épreuve ; elle ne manqua à rien de ce qu'elle devoit à Dieu, & ne tomba pas dans la moindre impatience. Lorsqu'elle y pensoit le moins,

elle se sentoit tout à coup soulagée, & au même moment elle reconnut que l'état affligeant par où elle venoit de passer, étoit une disposition necessaire à de nouvelles faveurs. Alors, dit-elle, «
mon ame transportée par une puissan- «
ce qui la mettoit dans un état passif, «
parloit à Dieu dans une très-grande «
privauté, sans qu'il fût en mon pou- «
voir de l'empêcher. Ce sont des plain- «
tes amoureuses, ce sont des gemisse- «
mens indicibles; chaque retour sem- «
ble devoir consumer l'ame. Un attrait «
la porte à l'amour du bien-aimé du Pe- «
re Eternel, & lorsqu'elle croit en aller «
jouïr & se perdre dans son sein, une «
lumiere sortie de la grandeur de sa «
Majesté, le lui dérobe; mais ce n'est «
que pour aiguillonner davantage l'a- «
me, qui dans ses retraites, ressent de «
nouveau ses langueurs. Si j'eusse crié «
bien-haut, cela m'eût soulagée. Ce «
sont des affections ardentes, qui ne se «
peuvent décrire. Je m'enfermois dans «
un lieu à l'écart : je me prosternois «
contre terre, pour étouffer mes san- «
glots, & tout ensemble, pour gagner «
par un abbaissement interieur celui «

» pour qui ſoupiroit mon ame ; l'amour
» ni la privauté, ne diminuant en rien
» le reſpect. Je ne trouvois de ſoulage-
» ment que dans les actions de charité ;
» c'étoit ce qui me faiſoit vivre ; j'en
» cherchois les occaſions. Les macera-
» tions me ſervoient auſſi beaucoup,
» quoique je ne les fiſſe que pour châ-
» tier mon corps, & pour adorer les
» ſouffrances du ſuradorable Verbe in-
» carné, dont je voulois gagner le cœur
» en revanche de ce qu'il avoit ravi le
» mien.

» Il ne me laiſſoit en repos ni le jour
» ni la nuit. J'avois regret du ſommeil
» que je prenois, quoiqu'il fût fort
» court, & je m'éveillois fort ſouvent
» en oraiſon. Ce qui me faiſoit le plus
» ſouffrir dans le monde, c'eſt que je le
» voyois tout contraire à l'eſprit de Je-
» ſus-Chriſt. Mon eſprit, qui ne voyoit
» rien d'eſtimable, que les ſaintes & di-
» vines maximes du Fils de Dieu ; ne
» pouvoit comprendre comment elles el-
» les étoient ſi peu ſuivies de ceux qu'on
» appelle bons chrêtiens. Comme j'étois
» dans ce ſentiment, qui me faiſoit por-
» ter une eſpece de martyre, Nôtre Sei-
gneur,

gneur, dont les amabilitez ſont infinies, «
me découvroit d'une maniere très-ſpi- «
rituelle. Tout ce qu'il a fait pour les «
hommes, & à quel point ſon amour «
pour eux l'a reduit. Durant un Carê- «
me, il me découvrit le ſacré myſtére «
de ſon Incarnation d'une façon dont «
je ne l'avois jamais conçu ; mais depuis «
ce tems-là, j'ai lû quelque choſe qui «
y avoit du rapport. «

Cette vûë & cette application conti- «
nuelle me donnoit un nouvel amour «
pour la Religion ; où hors de l'embar- «
ras du monde ſe pratiquent les maxi- «
mes du fils de Dieu, je gemiſſois & «
trouvois de jour en jour plus peſans les «
liens qui me tenoient dans le monde. «
Cependant appliquée de corps aux «
choſes exterieures, j'avois l'eſprit «
lié au ſuradorable Verbe incarné. Si «
l'horloge ſonnoit & qu'il me fallut «
compter les heures ; j'étois obligée de «
les compter par mes doigts ; parce que «
cet intervalle mettant de l'interruption «
à mon colloque amoureux, j'étois dans «
un état violent. En écrivant les tems «
de prendre de l'ancre étoient de pre- «
cieux inſtans, dont je ne perdois rien. «

» Tout mon exterieur paroiſſoit joyeux, » à cauſe de la paix qui inondoit mon » cœur, & parce que mon ame étoit unie » à un objet infiniment agreable.

Il eſt rare qu'on tombe dans l'illuſion, & qu'on prenne pour des illuſtrations divines & des touches d'un attrait violent les écarts d'une imagination échauffée, & les effets naturels d'un temperament tendre, quand on cherche Dieu, ſans ſe rechercher ſoi-même en rien. Que ſi avec cela on ne fait aucun fond ſur ſes propres lumieres ; ſi on fait plus de cas des exercices de la charité, de l'humilité, & de la patience chrêtienne, que des faveurs du ciel ; on peut dire qu'il n'y a rien à craindre dans ce que les voyes interieures ont de plus ſingulier : & autant qu'on doit témoigner de zéle pour reprimer ces faux ſpirituels, qui ne parlant que d'états ſurnaturels & d'operations celeſtes, ſont ſur ce qui les touche d'une delicateſſe inconnuë à ceux qui paroiſſent agir davantage ſelon l'eſprit du monde : autant eſt-on obligé de prendre contre les prétendus eſprits forts, les interêts de ce petit nombre de veritables myſtiques, qui ſont la gloire

de l'Eglise, & l'une des plus précieuses portions du troupeau de Jesus-Christ. Or il n'y eut peut-être jamais personne de qui il fut plus aisé de juger de quel esprit elle étoit animée, que nôtre vertueuse veuve. Exposée tous les jours aux importunitez d'une multitude de domestiques & d'ouvriers, on la vit toujours conserver une égalité d'ame, qui ne convient point à la foiblesse d'un esprit trompé de bonne foi, ni à la vanité de celui que la présomption auroit entrainé dans l'illusion. On l'a même vûe conserver toute sa tranquillité dans des conjonctures, où il s'agissoit de toute sa reputation. Je ne croi pas au reste qu'on trouve à redire que je rappelle de tems en tems ces sortes de considerations. Comme tous ne sont pas en état de reconnoître les veritables operations de Dieu en elles-mêmes : il faut donner des regles pour les connoître par les effets. Il est vrai qu'il s'en trouve quelquefois d'un caractére si singulier, & qui sont si bien marquées, qu'elles emportent conviction, & desarment toute la sagesse humaine ; & je croi pouvoir dire que tel est ce qui suit.

» La divine Majeſté me pourſuivant
» ſans ceſſe par la communication de ſes
» graces & de ſes lumieres ; & voulant
» me faire quelque don extraordinaire,
» me donnoit une diſpoſition de pureté
» toute particuliere, qui me portoit à
» l'aneantiſſement de moi-même. Un
» matin, c'étoit la ſeconde fête de la
» Pentecôte, comme j'entendois la ſain-
» te Meſſe, ayant les yeux élevez vers le
» ciel, en un moment ils furent fermez ;
» & mon eſprit élevé & abſorbé dans la
» vûë de la très-ſainte & très-auguſte
» Trinité, toutes les puiſſances de mon
» ame étoient arrêtées, & ſouffroient
» l'impreſſion qui leur étoit donnée de ce
» ſacré myſtére ; & cette impreſſion étoit
» ſans forme ni figure, mais plus claire
» que toute lumiere. D'abord elle me fit
» connoître que mon ame étoit dans la
» verité ; & cette verité me fit voir en un
» moment l'admirable commerce qu'ont
» enſemble les trois divines Perſonnes ;
» l'amour du Pere, qui ſe contemplant
» ſoi-même engendre ſon Fils, lequel
» eſt de toute éternité. Mon ame étoit
» informée de cette verité d'une façon
» ineffable. Elle étoit veritablement

abîmée dans cette lumiere. Ensuite el- «
le voyoit l'amour mutuel du Pere & du «
Fils qui produisent le Saint Esprit ; ce «
qui se fait par un reciproque plonge- «
ment d'amour, sans mélange & sans «
confusion. Je recevois l'impression de «
cette production, entendant ce que «
c'est que spiration & production ; spi- «
ration active & spiration passive. Mais «
la pureté de cette spiration & de cette «
production est si sublime & si haute, «
que je n'ai point de termes pour l'ex- «
primer. Voyant les distinctions, je «
connoissois l'unité d'essence entre les «
trois divines Personnes ; & quoiqu'il «
me faille plusieurs mots pour le dire : «
en un moment, sans intervalle de tems, «
je connoissois l'unité, les distinctions, «
les operations dans elles-mêmes & hors «
d'elles-mêmes. Neanmoins en une «
certaine maniere spirituelle j'étois «
éclairée par degrez, selon les opera- «
tions des trois divines Personnes hors «
d'elles-mêmes. «

Dans le même attrait & dans la mê- «
me impression, la très-sainte Trinité «
instruisoit mon ame de ce qu'elle ope- «
roit elle-même par communication «

» en la ſuprême Hierarchie des Anges,
» à ſçavoir des Cherubins, des Seraphins
» & des Thrônes, lui ſignifiant ſes ſain-
» tes volontez, ſans interpoſition d'au-
» cun eſprit créé : & je connoiſſois diſ-
» tinctement les operations & les rap-
» ports de chacune des divines perſon-
» nes dans chacun des chœurs de cette
» ſuprême Hierarchie. Que le Pere
» Eternel habite dans les Thrônes, par
» où m'étoient ſignifiées la pureté & la ſo-
» lidité de ſes penſées éternelles. Que le
» Verbe par la ſplendeur de ſes lumie-
» res ſe communique aux Cherubins;
» que le Saint-Eſprit ſe répand dans les
» Seraphins, & les remplit de ſes ar-
» deurs. Qu'enfin toute la très-ſainte
» Trinité, en l'unité de ſa divine eſſen-
» ce ſe communique à cette ſuprême
» Hierarchie, qui manifeſte les volontez
» divines aux autres eſprits celeſtes, ſe-
» lon les ordres qu'elle en reçoit. Mon
» ame étoit toute perduë dans ces gran-
» deurs. Il ſembloit que la divine Ma-
» jeſté ſe plût à l'illuminer de plus en
» plus en des choſes qui paſſent infini-
» ment la foibleſſe de la creature. Il
» me fut encore montré que quoique la

Divinité ait mis de la subordination «
dans les Anges, pour recevoir l'illu- «
mination les uns des autres par degrez : «
toutefois lors qu'il lui plaît, elle les «
illumine par elle-même, ce qu'elle fait «
aussi en ce monde à quelques ames «
choisies. J'entendois & experimentois «
aussi de quelle maniere mon ame étoit «
créée à l'image de Dieu ; que la me- «
moire avoit raport au Pere Eternel, l'en- «
tendement au Fils, & la volonté au S. «
Esprit ; & que par une espece de res- «
semblance avec la sainte Trinité, l'ame «
est trine en ses puissances, & une en «
sa substance.

Il seroit assez difficile de comprendre comment, sans aucune operation particuliere de Dieu, une jeune femme ignorante a pû avoir des lumieres si pures, & trouver des expressions si justes & si élevées sur ce qu'il y a de plus incomprehensible dans nôtre sainte Religion. On voit dans ses autres écrits, plusieurs particularitez de ce ravissement, que je ne croi pas devoir omettre. Elle dit dans un endroit, que par intervalle elle revenoit à elle ; mais qu'aussi-tôt l'Esprit la ravissoit de nouveau, & l'absorboit

toute en lui. Que l'impreſſion qu'elle ſouffrit alors de la ſainte Trinité, étoit ſans forme ni figure ſenſible : que le terme de lumiere, ni celui même d'impreſſion, ne lui paroiſſent pas propres, parce qu'ils tombent ſous les ſens, & qu'elle n'en trouve point pour exprimer ce qui ſe paſſa en elle. Que ſon ame ſe trouvoit dans la verité, & entendoit en un moment l'ineffable commerce des perſonnes divines entre-elles. Lorſque » je dis, ajoute-t-elle, que Dieu me le » fit voir, je ne veux point dire que ce » fut un acte ; parce que cet acte eſt en- » core dans la diction, & paroît mate- » riel, mais c'eſt une choſe divine. En » un mot, l'ame étoit abîmée dans ce » grand ocean, où elle voyoit & enten- » doit des choſes inexplicables. Quoique » pour en parler il faille du tems, l'a- » me neanmoins voyoit en un inſtant le » myſtére de la generation éternelle du » Fils, engendré par le Pere, & de la » production du Saint-Eſprit, qui proce- » de du Pere & du Fils ; le tout ſans mé- » lange ni confuſion. L'ame quoi qu'a- » bîmée dans ce tout, ne pouvoit pro- » duire aucun acte ; parce que cette

immenſe lumiere qui l'abſorboit, la rendoit impuiſſante à lui parler ; & quoiqu'ainſi anéantie dans cet abîme de lumieres comme le neant dans le tout; cette ſuradorable Majeſté l'introduiſoit par ſon immenſe & paternelle bonté, lui communiquoit de grands ſecrets de ce divin commerce du Pere au Fils, & du Pere & du Fils au Saint-Eſprit par leur embraſſement reciproque & leur amour mutuel. Cette grande operation me fit changer d'état : je fus un long eſpace de tems que je ne pouvois ſortir de l'application aux trois Perſonnes divines ; ce qui me cauſa une très-grande apprehenſion d'être trompée, & que ce ne fût quelque piége du diable pour m'amuſer & retarder en la vie ſpirituelle & dans la pratique des vertus.

Je demeurai ainſi toute craintive, juſqu'à ce qu'étant une fois en oraiſon, plus peinée qu'à l'ordinaire, une voix interieure me dit : Demeure-là comme la colombe dans ſon nid. En ce moment, je fus aſſurée & en paix. Je demeurai en ce myſtére comme dans une couche divine, où je prenois mon re-

» pos & mon repas : car les paroles de
» Dieu ſont des œuvres & une manne
» celeſte. O Ciel ! qu'eſt-ce que demeu-
» rer en Dieu ? cela ne ſe peut dire.
» Et il eſt à remarquer qu'il n'en eſt
» pas des lumieres qui viennent de Dieu
» par une forte impreſſion, comme de
» celles qui ſe puiſent dans les livres, &
» qui viennent de l'inſtruction des hom-
» mes. Celles-cy s'oublient facilement ;
» mais celles-là font une telle impreſſion
» en l'ame, qu'on s'en ſouvient toujours,
» & qu'on y demeure fortement établi.
» Lorſqu'on lit, ou qu'on entend parler
» des myſtéres de la foi après ces viſions
» celeſtes ; on voit que l'on a connu tout
» cela, & que l'on voudroit mourir pour
» ces veritez ; ce qui eſt d'une très-gran-
» de conſolation à l'ame, qui ayant eu
» crainte d'être trompée, & connoiſſant
» enſuite que ce qui s'eſt paſſé en elle
» eſt conforme à la foi de l'Egliſe, dont
» elle tient à ſouverain bonheur d'être
» fille ; elle reſte dans une parfaite &
» ſolide paix. Après ce recit, la ſervan-
te de Dieu établit pluſieurs principes
touchant les illuſtrations divines, qui
font bien voir qu'elle avoit été à l'école
d'un grand maître.

Dans un autre memoire, où elle donne le nom de *tendance* à la diſpoſition dans laquelle elle étoit pour lors ; elle en parle ainſi. La *tendance* eſt le premier «
état de l'ame bleſſée du ſaint Amour, «
& qui ayant encore le dard ſacré dans «
la playe, ſouffre pour s'unir à ſon vain- «
queur ; parce qu'elle ne le peut attein- «
dre, n'étant pas encore dans la pureté «
requiſe à cette union. Il lui faut paſſer «
par divers feux & par divers maux, «
avant que d'y poſſeder ſon bien-aimé. «
C'eſt pourquoi elle ſoupire jour & nuit «
& par des élans continuels, elle ouvre «
ſes bras, ou, pour mieux dire, elle «
étend ſes aîles, qui ſont dans un mou- «
vement continuel. Ce que je couche «
ici par écrit, continuë-t-elle, n'eſt «
qu'un leger crayon de ce qui ſe paſſoit. «
Enfin l'eſprit qui agiſſoit en mon ame, «
la rempliſſoit de lumieres, auſquelles «
elle ne répondoit que par ſon amou- «
reuſe activité ; ce qui faiſoit un entre- «
tien continuel, comme entre deux «
amis. La langue ne le ſçauroit dire : «
car cette comparaiſon, quoique forte, «
eſt encore trop terreſtre pour l'expri- «
mer. La langueur étoit cauſée par de «

» nouveaux écoulemens & par des tou-
» ches divines. Je croi que c'est ce que
» le Saint-Esprit fait dire à l'Epouse des
» Cantiques : *Soutenez-moy avec des fleurs,*
» *appuyez-moi avec des pommes, car je*
» *languis d'amour.* (Cant. 2. 5.) Mon
» ame voyoit les beautez ravissantes de
» l'Epoux : elle voyoit qu'on la preparoit
» à s'unir à lui, mais ce délai la faisoit
» mourir. Tout ce qu'elle pouvoit, c'é-
» toit de repeter sans cesse : Ah ! mon
» amour, ah ! mon bien-aimé.

On peut juger de la sublimité de l'état où Dieu vouloit élever sa servante, par l'excellence des moyens qu'il employoit pour s'y disposer. Souvent la seule vuë de la Majesté divine lui faisoit connoître sa bassesse d'une maniere infiniment sensible, & l'abbatoit de telle sorte, qu'on l'a vû tomber en défaillance. D'autres fois Dieu la réveilloit par des touches intimes ; & comme si il eût dit ; *me voici*, il commençoit à se faire voir, & elle, croyant que le moment desiré étoit venu, se presentoit pour l'embrasser ; mais il se deroboit aussi-tôt, & la laissoit dans un desir plus ardent qu'auparavant. Il se presentoit de nou-

veau ; puis ſe retiroit encore : & ainſi par ſes approches & ſes retraites, il prenoit plaiſir à faire croître ſon amour.

Après cela il prenoit une voie contraire, & la purifioit en la rejettant, en l'éloignant de ſa préſence : mais ce n'étoit que pour l'attirer plus efficacement. Un jour il lui fit voir ſon ame dans l'état de pureté où il la vouloit. Le fruit de ce raviſſement, fut qu'elle conçut que Dieu lui faiſoit juſtice, en differant la grace qu'il avoit deſſein de lui faire, & que depuis toutes les creatures ne lui furent plus rien. Enfin elle fut encore remiſe aux triſtes épreuves des peines interieures. Tout ce qui lui étoit arrivé juſques-là lui parut frivole. Les paroles de ſon directeur, bien-loin de la ſoûtenir, redoubloient ſes frayeurs, & la continuelle preſence d'un Dieu, qu'elle croyoit ne pas aimer, lui étoit un ſupplice intolerable. Elle fut pluſieurs mois dans cet état. Enfin un jour qu'elle tâchoit de faire oraiſon, ces paroles lui furent dites dans l'interieur : *C'eſt dans la foi que je t'épouſerai.* ( Oſée 2. 19. ) Ce n'étoit pas, comme la premiere fois qu'elle avoit entendu ces paroles, une

promesse, mais un avertissement de ne chercher point d'autre voye pour arriver à cet état sublime, que la foy, & d'en faire son unique soutien. Ses peines ne lui furent point ôtées, mais elles lui devinrent cheres & aimables. Depuis cette nouvelle lumiere, dit-elle, » il me fut plus aisé de m'entretenir avec » Dieu par la foi, sans aucun autre sou- » tien. Cela me nourrissoit & me tenoit » contente & paisible. Je me regardois » toujours comme un objet vil & mépri- » sable, indigne des misericordes de mon » Dieu. La partie superieure s'étoit ren- » duë la maîtresse, & sembloit même » avoir de la joye de voir souffrir ses en- » nemis, à sçavoir l'imagination & les » appetits, sans qu'ils pussent lui nuire. » Peu à peu mes peines diminuoient, & » de moment en moment mon esprit se » reveilloit, pour arrêter celui qui étoit » mon amour ; mais cet esprit étoit se- » vere, & exact à ne laisser prendre au- » cune consolation à la partie inferieure, » parce qu'il vouloit aller à Dieu par une » très-grande pureté, & sans aucun sen- » timent. Etant ainsi abandonnée à ce- » lui qui me nourrissoit de foi, je m'esti-

mois plus riche en ma pauvreté spirituelle, que si j'eusse eu tous les trésors imaginables. Mon plaisir étoit de regarder Dieu dans la foi : & si l'on m'eut demandé qu'elle étoit mon occupation interieure, j'eusse répondu, je me contente en celui qui est tout & qui remplit tout.

Tant de courage & un si genereux abandon de soi-même, engagea Dieu à se remontrer à son humble servante. Elle se sentit tout à coup dans une privauté, qu'elle n'avoit pas euë depuis long-tems. L'Epoux paroissoit vouloir encore s'éloigner, mais elle étoit portée à le rappeller par ces paroles du Cantique : *Venez, mon bien-aimé, venez en mon jardin.* (Cant. 5. 1.) Aussi-tôt elle reconnoissoit qu'il étoit proche ; elle entendoit sa voix, qui n'étoit autre chose, dit-elle, qu'une manifestation de lui-même, faite à la derobée, qui étoit suivie d'un tressaillement, & qui lui faisoit dire dans ses élans amoureux : *J'entends la voix de mon bien-aimé. Voilà qu'il regarde ; il est derriere la muraille. Il me regarde au travers des treillis.* (Cant. 2. 5.)

» Ensuite Nôtre-Seigneur donna à mon
» ame une nouvelle impression de ses di-
» vines perfections, qui étoit tout en-
» semble amour & lumiere : mais il sem-
» ble que l'amour engendroit la lumie-
» re. Lorsque mon ame, dans son im-
» pression, contemploit Dieu comme vie,
» ses soupirs ne pouvoient rien dire, si-
» non, *ô vie* ! *ô amour* ! elle portoit un
» amour substanciel & *foncier*, qui lui
» faisoit souhaiter que sa vie fut perduë
» dans cette divine source de vie. Elle
» concevoit les hautes veritez du pre-
» mier chapitre de l'Evangile de saint
» Jean, où le Verbe est representé com-
» me lumiere & comme vie, où il est
» parlé de la plenitude de cette vie di-
» vine qui nous a rendu participans de
» son abondance, du bonheur infini des
» ames qui sont nées en Dieu, & non
» point de la chair & du sang ; de la
» communication ineffable de cette vie
» par la grace & par l'amour, & de l'in-
» fluence du Verbe, comme chef des
» chrêtiens, & sur tout des ames sain-
» tes. Ah ! qui pourroit dire l'excellen-
» ce de cette communication. Je ne par-
» le pas seulement de celle qui se fait
par

par la grace, mais de cette communication experimentale. Il n'y a langue humaine qui la puiſſe exprimer. Néanmoins de ce que j'ai dit, il eſt facile de concevoir que ces impreſſions ſont à l'ame une nourriture divine. Je croi que je paſſai plus d'une année dans cette impreſſion des divins attributs: mais c'étoit avec tant de netteté, & de ſimplicité; qu'il me ſembloit que je ne voyois la diſtinction des attributs que comme unité; au lieu que lorſque la connoiſſance de la très-ſainte Trinité me fut donnée, je voyois & diſtinction, & unité.

Pour expliquer la maniere dont la connoiſſance des divins attributs me fut donnée; voici ce que j'en puis dire. Pendant une Semaine ſainte, mon eſprit ſe trouva appliqué à l'unité de Dieu; & dans cette unité, je vis cette grandeur immenſe, cette infinité adorable, l'éternité ſans commencement & ſans fin. J'étois hors de moi-même, & je m'écriois, O bonté! ô immenſité! ô éternité! Tout ce qu'on peut dire en comparaiſon de cette vûë, n'eſt rien. Il faut s'abîmer juſqu'aux enfers

» pour adorer ce grand Dieu. J'y con-
» noiſſois plus qu'on ne ſçauroit dire ou
» écrire. Toutes ces perfections qu'on
» nomme, ce n'eſt point tout cela. Il
» faut laiſſer les mots & les noms, & ſe
» contenter de dire DIEU. O Ciel! en
» quel état étoit mon ame? cela me rem-
» pliſſoit & me transformoit entierement.
» Je voyois que toutes choſes appartien-
» nent à ce Dieu, duquel derive tout ce
» qui eſt bon & tout ce qui eſt beau: &
» dans cette vûë, je m'écriois, Ah! vous
» êtes Dieu, & grand Dieu. Ce mot,
» *Dieu*, demeura gravé en mon ame;
» en ſorte qu'elle ne ſçavoit plus que
» cela.

» Après ce grand attrait, mon eſprit
» fut occupé en chacune des perfections
» divines, où il ſe conſommoit en actes
» d'adoration, d'admiration, d'anéan-
» tiſſemens, & d'abandon. Il voyoit ce
» me ſemble aſſez clairement, que tout
» ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu-même;
» & il étoit bien éloigné de faire des re-
» cherches curieuſes pour en ſçavoir da-
» vantage. Pour le reſpect, j'étois com-
» me un moucheron devant cette haute
» Majeſté. Cela n'empêchoit point l'a-

mour ; mais il étoit tout autre qu'auparavant, c'est-à-dire, fort & vigoureux, & non plus dans la tendresse & les larmes. Je ressentois une espece de complaisance de ce que mon Dieu étoit si beau, si bon, si plein de Majesté. J'étois ravie de n'être rien, & de ce que Dieu étoit tout ; parce que si j'eusse été quelque chose par moi-même, il n'eût pas été tout. Quelquefois mon ame se voyant comme absorbée dans la Majesté de Dieu, s'écrioit, O largeur ! ô longueur ! ô profondeur infinie, immense, incomprehensible, ineffable, adorable ! Vous étes, ô mon Dieu ! & tout ce qui est, n'est qu'autant qu'il subsiste en vous & par vous. O éternité ! ô beauté ! ô bonté ! ô pureté ! ô amour !

Enfin après tant de purifications & de preparations de la part de Dieu, l'humble veuve reçut dans sa vingt-septiéme année, ce qui étoit depuis si long-tems l'objet de ses vœux, & ce qui peut être regardé comme une des plus sublimes faveurs où puisse être élevée sur la terre, une ame mortelle. Rien n'est plus admirable que le recit qu'elle en fait. Le voici.

» Un matin que j'étois en oraiſon,
» Dieu abſorba mon eſprit en lui par un
» attrait extraordinairement puiſſant.
» Je ne ſçai en quelle poſture demeura
» mon corps. La vûë de la très-Sainte
» Trinité me fut encore communiquée,
» & ſes operations manifeſtées, mais
» d'une façon plus élevée & plus diſ-
» tincte. L'impreſſion que j'en avois euë
» la premiere fois, avoit operé ſon prin-
» cipal effet dans l'entendement : & il
» me ſemble que la divine Majeſté n'a-
» voit eu d'autre deſſein que de m'inſ-
» truire. Mais ici, quoique l'entende-
» ment fût autant, & peut-être plus
» éclairé ; la volonté eut le deſſus, par-
» ce que la grace preſente étoit toute
» pour l'amour, & par l'amour. Je
» voyois les communications internes des
» trois Perſonnes, comme je les avois
» vûës la premiere fois ; mais je fus bien
» plus amplement inſtruite de la gene-
» ration éternelle du Verbe. O que ce-
» la eſt ineffable ! que le Pere ſe con-
» templant, engendre un autre lui-mê-
» me, qui eſt ſon image & ſon Verbe ;
» que cette generation ne ceſſe point, &
» que le Pere & le Verbe, par leur

amour mutuel, produisent cet esprit «
d'amour, qui leur est égal en tout. «
Cette vûë à quelque chose de la vraye «
beatitude; parce que, non-seulement «
on connoît Dieu, mais encore on en «
jouït par une fruition amoureuse. «

Etant donc toute abîmée en la con- «
templation de cette suradorable Ma- «
jesté, je reconnoissois ma bassesse, je «
la confessois devant Dieu, que j'ado- «
rois profondément. Tout d'un coup «
j'oubliai la personne du Pere & celle «
du Saint-Esprit, & me trouvai toute «
absorbée en celle du Verbe divin, qui «
caressoit mon ame, & lui donnoit à «
entendre qu'il étoit l'époux de toutes «
celles qui lui sont fidéles. J'entendois «
cette verité, & j'en avois une très- «
grande certitude; & cette connoissance «
étoit une preparation prochaine à voir «
cette verité effectuée en moi. En ce mo- «
ment, cette suradorable Personne «
s'empara de mon ame, l'embrassa avec «
un amour inexplicable; l'unit à soi, & «
la prit pour son épouse. L'embrasse- «
ment se fit par des touches divines, & «
des penetrations du Verbe en moi, & «
de moi en lui: ensorte que n'étant plus «

,, à moi, je demeurai à lui par *intimité*
,, d'amour & d'union. Mon ame se
,, voyant si riche par la jouïssance de
,, son bien infini, vouloit pourtant, par
,, un doux acquiescement, être sa cap-
,, tive. Elle vouloit tout pour lui, & rien
,, pour elle; n'aimant rien que d'être
,, dénuée de tout, & contente de pou-
,, voir le posseder lui seul. O que cet-
,, te jouïssance est douce! c'est un labi-
,, rinthe d'amour, où l'on est enyvré,
,, & saintement enchanté. On ne sçait
,, ce qu'on est, ni si l'on est; parce que
,, l'on est perdu dans cet ocean d'amour.
,, Par petits momens je me connoissois,
,, & un rayon de lumiere me donnoit la
,, vûë du Pere & du Saint-Esprit. Aussi-
,, tôt je faisois des actes d'adoration, de
,, soumission & d'amour: puis, sans que
,, je m'en apperçusse, je retournois dans
,, les embrassemens du Verbe, où j'étois
,, perduë comme auparavant; & alors
,, je me voyois comme impuissante à ren-
,, dre mes hommages au Pere & au Saint-
,, Esprit; parce que le Verbe captivoit
,, mon ame, & toutes ses puissances, &
,, me vouloit toute pour lui. Dans l'ex-
,, cès de son amour & de ses embrasse-

mens, quand il me permettoit de por- “
ter mes regards sur le Pere & sur le S. “
Esprit, c'étoit afin que ces regards ren- “
dissent témoignage de ma dépendance. “
D'ailleurs il me sembloit que je ne sor- “
tois point de l'unité de l'essence : c'est- “
là que je crus connoître & experimen- “
ter que le Verbe est veritablement l'é- “
poux de l'ame. Cependant il ne se pas- “
soit rien d'imaginaire en moi. Il fau- “
droit que j'eusse la sainteté des Sera- “
phins, pour pouvoir dire ce qui se passa “
dans cette extase & ces ravissemens “
d'amour. L'ame n'y fait que pâtir, & “
il ne lui seroit pas possible de s'en dis- “
traire, ni d'y mettre du plus ou du “
moins ; car elle a été prévenuë, & s'est “
plûtôt vûë dans la possession, qu'elle “
n'a connu qu'elle y devoit entrer. Elle “
experimente sans cesse ce moteur gra- “
cieux, qui dans l'accomplissement de “
ce mariage mystique, la consume d'un “
feu sacré infiniment doux & agréable, “
& lui fait chanter un épithalame con- “
tinuel. Les livres ni l'étude, ne peu- “
vent en apprendre les façons de parler “
qui sont toutes célestes. Aussi vien- “
nent-elles du doux air des embrasse- “

„ mens mutuels de ce Verbe ſuradorable, & de l'ame, que par les baiſers de ſa divine bouche, il remplit de ſon eſprit & de ſa vie. Je ne ſçaurois penſer à tout cela, ſans une nouvelle émotion de cœur, & le ſentiment en eſt toûjours demeuré en mon ame. Ce mot, *Verbe éternel*, m'eſt une nourriture qui me remplit ſans ceſſe, & un parfum, dont mon ame eſt continuellement embaumée.

„ Cependant *la tendance* ayant ceſſé par la joüiſſance; ce ſont des carreſſes, ce ſont des amours qui conſument l'épouſe, qui la font expirer entre les bras de l'époux.... Je m'arrête à penſer ſi je pourrois trouver quelque comparaiſon qui puiſſe ſervir à faire connoître ma penſée ſur les embraſſemens du Verbe & de l'ame; mais je n'en trouve point. L'ame paroît ſentir que le Verbe eſt Dieu, conſubſtantiel & égal à ſon Pere, immenſe, éternel, infini: que toutes choſes ont été faites & ſubſiſtent par lui. Toutefois elle lui parle avec une familiarité inconcevable; & ſe regardant comme ſon épouſe, elle lui dit: Vous êtes

à moi, & je ſuis à vous. Allons, mon «
époux, allons vaquer aux affaires que «
vous m'avez commiſes. Ainſi en tout «
elle recherche ſa gloire, ſelon les con- «
noiſſances qu'il lui en donne; & n'a «
plus d'autre paſſion, que de le faire «
regner comme maître abſolu ſur tous «
les cœurs, quoi qu'il lui en doive «
coûter. «

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans l'interieur de la jeune veuve; à l'exterieur, elle ne paroiſſoit occupée que des ſoins domeſtiques, dont on ne pouvoit comprendre comment elle n'étoit pas accablée. En faiſant les affaires de ſa ſœur, elle ſongeoit à aſſurer le ſalut du grand nombre de ſerviteurs, & de gens de travail qui avoient rapport à elle. Elle ne trouvoit rien d'impoſſible, rien au-deſſous d'elle, lorſqu'il s'agiſſoit de les retirer des occaſions d'offenſer Dieu, ou de les porter à quelque action ſainte: & elle étoit ſi bien entrée dans leur eſprit, qu'avec une ſimplicité charmante, ils lui rendoient compte de toutes leurs actions, s'entr'accuſant même charitablement de leurs fautes. Quelquefois profitant de leurs bonnes diſpo-

ſitions, elle les aſſembloit pour leur faire des inſtructions ſur leurs devoirs. Elle les reprenoit avec bonté & avec zéle, quand ils s'en étoient écartez tant ſoit peu ; & ces bonnes gens lui étoient ſoumis comme des enfans à leur mere ; juſques-là, qu'elle les faiſoit lever quand ils s'étoient couchez ſans avoir prié Dieu. Elle étoit leur refuge dans tous leurs beſoins, & leur mediatrice auprès de ſon frere quand ils avoient encouru ſa diſgrace. Souvent ils tomboient malades par trouppe ; & elle ſe faiſoit tout à la fois leur garde, leur medecin, & leur ſervante. Au milieu de tout cela, elle dit qu'elle étoit contrainte de ceder aux touches interieures de celui qui poſſedoit ſon cœur ; qu'elle ſe proſternoit à terre, pour le careſſer en s'humiliant, & lui proteſtoit qu'il l'obligeoit infiniment de lui donner les moyens de lui rendre quelque petit ſervice par ces actions baſſes, dans leſquelles elle trouvoit un tréſor ; qu'il continuoit & redoubloit ſes careſſes, & que pour lors elle étoit contrainte de s'enfermer, de peur d'être apperçuë. Car ſon ame bruloit d'un feu qui lui ôtoit la liberté de reſpirer,

& l'obligeoit à lui parler tout haut pour exhaler ce feu. *O mon amour!* s'écrioit-elle, *je n'en puis plus : ou laissez-moi un peu respirer, ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce qu'une ame enfermée dans la prison d'un corps ne peut supporter.*

Quelquefois elle se sentoit remplie d'un amour vehement, qui ne lui laissoit pas le pouvoir de faire aucun acte exterieur pour se soulager. Cela duroit deux ou trois jours; pendant lesquels il lui sembloit que son cœur dût éclater : & elle en ressentoit dans le corps une douleur si grande, que si ces accès eussent duré davantage, elle assure qu'elle en seroit morte. La dissipation des affaires ne pouvoit même la distraire, & ne laissoit pourtant pas de la soulager un peu à l'exterieur. Enfin son cœur, comme une fournaise embrasée à laquelle on donne du jour, se dilatoit avec des paroles si ardentes, qu'il sembloit, dit-elle, que ce fussent autant de flammes lancées par une vengeance d'amour vers celui qui l'avoit tant fait souffrir. Semblable à ces animaux mystérieux, dont parle Ezechiel, qui alloient & revenoient sans

cesse sur leurs pas selon que l'esprit les determinoit : elle disoit à son divin époux tout ce que l'amour lui inspiroit ; mais le plus souvent, elle se plaignoit à lui de ce qu'il ne la faisoit pas mourir d'amour.
„ Je ne faisois, dit-elle, autre chose ni
„ nuit ni jour ; & il m'étoit comme im-
„ possible d'arrêter cette impetuosité,
„ n'ayant, pour ainsi dire, aucun pouvoir
„ sur moy. Cela, continuë-t-elle, se peut
„ vraiment appeller un martyre, mais
„ il est très-aimable, parce qu'il vient
„ du bien-aimé. Le corps cependant
„ souffroit, parce que je me voyois en
„ un vuide de tout, & que la nature ne
„ recevoit point de soulagement de l'in-
„ terieur ; au contraire elle en recevoit
„ de la peine, jusque-là, qu'il sembloit
„ que la poitrine dût s'ouvrir. On ne le
„ croiroit pas, mais il s'en faut bien que
„ je dise tout ce qui en est. J'ai été plus
„ long-tems en cet état qu'en aucun au-
„ tre, & je m'en étonnois à cause des
„ occupations que j'avois, & qui ne pa-
„ roissoient guere compatibles avec une
„ telle disposition. D'un autre côté,
„ mon directeur craignant que ces vio-
„ lents assauts du divin amour ne m'af-

foibliſſent trop, jugea à propos de mo- «
derer mes penitences, & j'obéïs. «

Dans ces tranſports, elle parloit quelquefois à Dieu avec une privauté, dont ceux qui n'ont pas aſſez de connoiſſance des voyes ſublimes par où l'Eſprit Saint fait marcher certaines ames choiſies, ſeroient un peu ſurpris. Ceux qui ont fait quelque progrés dans l'étude de la Theologie myſtique, en jugeront autrement. D'ailleurs la ſainte veuve n'épargnoit rien pour ſe tenir dans le reſpect qui eſt dû à la majeſté divine, mais elle n'étoit pas la maîtreſſe de ces impreſſions. Toutes les grandeurs de Dieu, dit-elle, dont j'avois continuellement «
la vûë, excitoient un ſi grand amour «
dans mon ame; qu'elle oublioit la ma- «
jeſté ſans l'oublier pourtant; mais c'eſt «
que je ne la voyois plus qu'amour. Atti- «
rée par ce regard, j'étois comme captive, «
ou plûtôt comme une folle qui dit ſans «
raiſon tout ce qu'elle dit. Il n'y a point «
de paroles plus charmantes, que celles «
que fourniſſoit à mon cœur la vehe- «
mence de l'amour. Hors de l'oraiſon «
actuelle, ce n'étoit que tranſports, & «
qu'élans. Allant à l'oraiſon, je treſ- «

» failloisen moi-même, & disois : Allons
» dans la solitude, mon cher amour ;
» afin que je vous embrasse à mon aise,
» & que respirant mon ame en vous, elle
» ne soit plus que vous-même par union
» d'amour. Enfin, dès que j'étois à l'o-
» raison, je me sentois saisie par l'amour,
» & il me tenoit collée à lui, en sorte que
» je n'étois plus à moi. Ces divins em-
» brassemens étoient interrompus par le
» sommeil, qui étoit une espece de mar-
» tyre à mon ame, & qui me faisoit écrier,
» Ah ! mon bien-aimé, quand serai-je
» delivrée de cette misere ? Souvent cou-
» chée sur mon cilice, & reveillée par
» l'amour, je chantois en l'honneur de
» mon bien-aimé, un Cantique que son
» esprit me faisoit produire. Puis mon
» corps étant brisé de fatigues, j'étois
» contrainte de dire : Mon divin amour,
» je vous prie de me laisser prendre un
» peu de repos afin que je puisse mieux
» vous servir, puisque vous voulez que
» je vive. La même chose arrivoit lors-
» qu'au fort de mes occupations ce bien-
» aimé m'occupoit trop ; car je le priois
» de me laisser agir ; lui promettant de me
» laisser après cela consumer dans ses

chaſtes & divins embraſſemens. Je prenois quelquefois un livre; mais les efforts que je me faiſois, pour m'appliquer à ce que je liſois, n'aboutiſſoient qu'à me cauſer de violents maux de tête : & il en étoit à peu près de même des prieres vocales que j'étois obligée de partager, pour ne les pas manquer ; ſinon lorſque j'étois à la campagne à l'écart, où je chantois ; car alors le chant me ſoulageoit. De tems en tems auſſi je jettois, pour me diſtraire, les yeux ſur les campagnes ; mais mon épithalame continuoit toujours, & j'étois occupée de toute autre choſe, que de ce que je regardois. Auſſi ce que j'en faiſois n'étoit que pour amuſer la partie inferieure, afin qu'elle ne pût nuire à l'eſprit.

J'ai déja dit que ſon union avec Dieu, quoique très-intime, ne lui ôtoit point la liberté de vaquer à ſes affaires : mais il n'en étoit pas de même des converſations où elle ſe trouvoit engagée, il ne lui étoit pas poſſible d'en ſuivre aucune. Ceux avec qui elle étoit plus ſouvent, s'en apercevoient ; & ſon beaufrere prenoit quelquefois plaiſir à lui

faire des questions sur ce qu'on avoit dit. Alors le rouge lui montoit au visage, & de peur de lui faire de la peine, on changeoit de discours. Cette abstraction alla si loin, qu'elle ne reconnoissoit pas même les personnes avec qui elle avoit souvent traité d'affaires ; & qu'elle fût obligée de faire de grands efforts, pour qu'on ne s'apperçût pas de ce qui se passoit entre elle & le sacré Verbe incarné, dont elle continuë à parler d'une maniere toujours nouvelle & toujours inspirée.

» C'étoit, dit-elle, un continuel re-
» nouvellement d'alliance entre mon
» ame & son bien-aimé. Si sortant de
» l'union, il m'en eût fallu parler ; cela
» m'eût fait voler, pour m'élancer en-
» core en lui. Je m'y suis trouvée sur-
» prise en parlant à mon confesseur ; car
» je me sentois ravir la parole, & il me
» falloit asseoir promptement, & *pâtir*
» en mon ame un plaisir indicible. L'u-
» nion se fortifie de plus en plus ; & il
» faut que ce Dieu d'amour soit le posses-
» seur de tout. On ne peut plus lire ni
» écrire, ni reciter aucune priere. Ce
» sont des retours redoublez, où l'ame
se

se consomme. Elle languit, elle meurt « sans cesse; & néanmoins cette lan- « gueur est sa force, & cette mort est sa « vie. L'Esprit la mene où il veut, sans « qu'elle lui resiste; & lors que, je ne sçai « par quelle inclination secrete, ou par « inadvertance, quelque objet veut ar- « rêter sa volonté; l'époux la ravit à soi, « & par sa divine motion lui donne une « activité amoureuse, qui lui fait chanter « ses amours. Ce sont des mouvemens « divins que la langue humaine ne sçau- « roit exprimer, une privauté, des har- « diesses, des retours d'amours inexpli- « cables. Lorsque j'étois obligée d'aller « à la campagne, mon esprit étoit bien « satisfait de se voir libre du grand tra- « cas; & alors le divin Epoux me faisoit « experimenter dans le silence un nou- « veau mariage, me tenant plusieurs « jours de suite, sans me permettre un « respir, ni aucun retour. Je portois l'ef- « fet de ce que dit saint Paul, que *la pa- « role de Dieu est efficace, qu'elle separe l'a- « me d'avec l'esprit; & qu'elle est plus pe- « netrante qu'une épée à deux tranchans.* « (Hebr. 4. 12.) En cette souffrance, « je sentois une plenitude plus dure à «

» supporter que toutes les douleurs d'u-» ne mort cruelle. Je prenois ma course » pour me distraire ; où plûtôt le corps, » sans la participation de l'esprit, cher-» choit de la distraction. J'allois comme » une insensée dans les allées des bois » & des vignes. Puis l'esprit revenant à » soi, abbatoit le corps qui se laissoit » tomber où il se trouvoit. Alors il n'y » avoit rien autre chose à faire que de » souffrir la domination de la sacrée Per-» sonne du Verbe. L'ame en souffrant » aime d'un amour fixe, qui lui est in-» fus : elle voit néanmoins qu'elle aura » son retour par la privauté dont el-» le a été ennoblie : mais elle veut la » souffrance ; parce qu'elle ne peut vou-» loir que ce que le bien-aimé veut & » fait en elle par son amoureuse loi.

C'est apparemment sur de pareilles experiences que quelques mystiques ont soûtenu que la volonté pouvoit aimer sans le secours de l'entendement. Quoiqu'il en soit, la servante de Dieu dit encore qu'il y avoit des tems où l'entendement & la volonté gardoient également le silence, & qu'alors le seul fond de l'ame chantoit son Cantique d'amour

te qu'il ne faut pas prendre dans l'exacte rigueur des termes, puisque l'ame ne peut agir que par les puissances. Mais alors le Cantique sembloit tellement imprimé dans la substance de l'ame; que sans parler, ses respirs formoient l'harmonieuse melodie qui ravissoit son ame dans la pensée de ces paroles, ***mon Dieu! mon Dieu!*** dont la signification avoit pour elle une étenduë infinie. Souvent à demi endormie, elle les entendoit au fond de son ame; & quelque fois même elle en étoit éveillée.

Son fils l'ayant prié, lorsqu'elle étoit en Canada, de dissiper certains doutes qu'il avoit sur quelques expressions de ses écrits, qui lui paroissoient dures. Elle répondit que tout cela ne se faisoit point par methode, mais par l'abondance de l'esprit de grace; en quoi l'ame éprouve ce que dit saint Paul, que *le Saint-Esprit prie pour nous avec des gemissemens inexplicables.* (Rom. v. 26.) Qui pourroit, ajoûta-t-elle, nombrer « les jeux sacrez, & les saintes inventions « du divin amour? il n'y a que l'Esprit « divin, qui meut ainsi ses enfans, qui « les puisse écrire. On feroit un gros vo- «

» lume de chacun de ces états, lorſqu'on
» en experimente l'acte formel ; & cela
» delaſſeroit la nature qui ſouffre.

Quelquefois dans ces violens accès, il lui prenoit un nouveau deſir de mourir, qui la conſumoit de ſorte, qu'elle deſſéchoit à vüë d'œil. Elle s'en plaignoit à celui qui étoit l'auteur de ſa peine.
» O amour ! lui diſoit-elle, quand vous
» embraſſerai-je ? N'avez-vous point pi-
» tié de moi dans le tourment que je
» ſouffre ? helas ! helas ! mon amour,
» ma beauté, ma vie ! au lieu de me
» guerir, vous vous plaiſez à mes maux.
» Vôtre amour le peut-il ſouffrir ? ve-
» nez-donc, que je vous embraſſe, &
» que je meure entre vos bras ſacrez !
Dans un autre tranſport, elle s'écrioit,
» Amour ! ſuradorable amour ! le ſuprê-
» me ami de mon cœur, que fais-je ici
» bas ſur la terre parmi les ſouilleures
» du monde ? Ne ſçavez-vous pas, ô
» mon bien-aimé ! qu'aux ames qui vous
» aiment, c'eſt une choſe inſuportable
» que d'être ſeparées de vous, & de
» vous voir offenſer par de ſi miſerables
» ſujets ? Un jour, ſouffrant les aſſauts
de l'amour, & tout enſemble la vüë de

ses fautes, ces deux peines qui la pressoient également, la firent s'écrier, O pureté! ô netteté! de quelle importan- « ce est la moindre faute! Retranchez- « donc en moi ce qui s'oppose au pur « amour. Mon doux amour! mes deli- « ces adorables! ne sçavez-vous pas que « mon desir est veritable? ouy, vous le « sçavez, car mon mon cœur est nud « en vôtre presence. Que je sois donc « toute vôtre, comme vous êtes tout « mien: possedez-moi, & que je vous « possede par un mélange d'amour. Au- « tel sacré, que ce sacrifice se fasse sur « vous! Brasier adorable, faites brûler « celle, qui ne veut vivre que dans vos « flâmes! Mais, ô secret impenetrable! « je vis & je meurs tout ensemble. Je « vis, parce qu'on ne peut être uni à « vous, sans vivre de vôtre vie; & je « meurs, parce que cette union est une « mort, qui fait fuïr tout ce qui n'est pas « vous. Ainsi vivante & mourante, je « ne suis pas à moi, mais à vous.

Il n'est pas étonnant que cette ame, ainsi livrée aux saintes saillies & aux plus extrêmes ardeurs de l'amour, tirât sa force de la communion; mais que des

austeritez, dont le recit fait fremir, fussent pour son corps, déja abbatu par ces operations divines, une source de force, sans quoi elle auroit succombé: c'est un de ces mystéres de la vie mystique, que ne comprennent pas même ceux qui en font l'experience.

Le martyre d'amour qui faisoit alors la disposition habituelle de la vertueuse veuve, consiste particulierement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudroit aimer, & autant qu'on le connoît aimable. Car plus on aime & plus l'on veut aimer : l'amour par ses accroissemens continuels devient insatiable ; & cette *insatiabilité*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, échauffe & dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort.

Le desir ardent qu'elle avoit de voir Dieu aimé, la portoit quelquefois à de saintes folies. Ayant rencontré dans la ruë un Religieux de sa connoissance, elle l'aborda, & d'un air d'enthousiasme, « mon Pere, lui dit-elle, aimez-» vous Dieu ? car si vous ne l'aimez pas, » je ne puis vous parler. Une autre fois, étant en oraison, elle entendit au fond

de son ame ces paroles du Cantique, *Vulnerasti cor meum, Soror mea Sponsa; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum;* (Cant. 4. 9.) & aussi-tôt elle répondit : Si je vous ai blessé, ce n'est qu'en vous renvoyant les traits que vous lanciez sur mon cœur. « Ce qui suit dans son Journal, merite encore d'être raporté ; il renferme de grands secrets de cet amour qui faisoit tout à la fois sa joye & son tourment.

D'autres fois, disoit-elle, je sentois que mon esprit vouloit suivre l'Esprit du divin Sauveur, qui sembloit aussi le vouloir attirer à lui. Le corps souffroit & ressentoit vivement cette division : mais la douceur de l'union de la sacrée personne du Verbe avec l'Esprit répandoit dans la partie inferieure une serenité, qui la tiroit de la langueur, & me faisoit concevoir par experience ce que dit l'épouse au Cantique : *Mon ame est toute fondue d'amour, lorsque mon bien-aimé a parlé.* (Cant. 5. 6.) Puis je retournois dans un autre état d'union, qui causoit l'activité amoureuse, & les douces privautez avec le divin Epoux. La nature n'y

» participoit point par ſentiment, mais
» elle y étoit ſoutenuë par une voye fort
« ſecrette. Il n'eſt pas poſſible de dire
» combien il y a de reſſorts dans ces voyes
» de l'Eſprit, ſur tout quand on conti-
» nuë dans un amour actuel où l'Eſprit
» de Dieu ſe plaît à découvrir à l'ame
» ſon épouſe, ſes richeſſes & ſes magni-
» ficences divines.

C'eſt ainſi que le Verbe incarné faiſoit ſouffrir à ſon épouſe tout ce que l'agonie a de plus douloureux. Souvent pour exhaler ſon feu, elle étoit obligée d'aller à l'écart ſe plaindre tout haut à celui qui la faiſoit ſouffrir. D'autres fois la violence de ces aſſauts, l'obligeoit à ſe jetter par terre. Quand elle étoit devant le monde & qu'elle n'étoit pas en liberté de ſortir, il lui falloit s'appuyer, ou tenir ſes mains attachées à ſa ceinture; encore avoit-elle bien de la peine à empêcher qu'on ne s'apperçût de quelque choſe. De tems en tems elle perdoit tout ſentiment; ce qui ſe faiſoit avec beaucoup de douceur. Souvent elle ſentoit dans le cœur comme ſi on le lui eût percé à grands coups redoublez. Enfin elle eſt convenuë depuis, qu'en-

core qu'elle ſoupirât après la ſolitude, jamais elle n'eût pû reſiſter à la violence de l'amour, ſi elle n'eût été occupée autant qu'elle l'étoit dans ſes affaires exterieures.

Un jour elle tomba malade. Les medecins appellez la trouverent fort ſouffrante, mais ne comprirent rien ni dans ſon mal, ni dans la maniere dont elle le declaroit. Entre autres choſes elle diſoit qu'elle ſentoit au cœur une douleur comme ſi elle y eût été bleſſée avec un fer émouſſé. On ne laiſſa pas de lui faire bien des remedes, qui tous furent parfaitement inutiles. A la fin les medecins la quitterent, en diſant que celui-là ſeul pouvoit guerir la playe de ſon cœur qui la lui avoit faite.

Ce fut ainſi que Madame Martin vêcut juſqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, regardant tous ces tranſports, ces langueurs & ce martyre habituel, comme les épreuves du noviciat de la vie interieure qu'elle eſperoit de mener, & qu'elle mena en effet juſqu'à ſa mort, dans une plus grande paix. Voici comme elle s'exprime ſur ce changement. Enfin, dit-elle, N. S. m'ôta ces grands «

» transports ; & ces accès violens qui
» m'avoient tant fait souffrir ; & depuis
» ce tems-là mon ame est demeurée dans
» son centre, qui est Dieu. Ce centre
» est en elle-même, & elle y est au-dessus
» de tout sentiment. C'est une chose
» si simple & si delicate que je ne la
» puis exprimer. On peut parler de tout,
» on peut lire, écrire, travailler, &
» faire tout ce que l'on veut, sans se distraire
» de cette occupation, & sans
» cesser d'être uni à Dieu. Au bout de
» quelque tems, je craignis de tomber
» dans l'illusion ; & je m'addressai à
» Dieu, pour le conjurer qu'il ne le permît
» pas. Il me répondit interieurement
» : Demeure-là ; je veux que tu
» fasses ici ce que les Bien-heureux font
» dans le ciel. Je compris par ces paroles
» que cet état est d'une grande pureté,
» & que qui sçait s'appliquer à Dieu,
» benir sa bonté, & demeurer collé à
» lui par union d'amour dans le fond de
» son ame, où tout est calme, & dégagé
» des sens ; jouït, autant qu'il le peut
» ici bas, des biens & de la felicité des
» Saints. Les orages des tentations n'arrivent
» point là, & rien ne peut tirer

l'ame de cet heureux séjour, que son « infidelité. «

Quoique la parole de Dieu l'eût rassurée sur son état, elle ne laissa pas d'en parler à son confesseur & à un autre Pere Feuillant, nommé Dom Eustache de Saint Paul, fort habile homme dans la science des Saints. L'un & l'autre approuva sa voye, & l'exhorta à la fidelité envers un Dieu, qui se montroit si liberal à son égard. Ce qu'elle dit, que les tentations ne vont point jusqu'au séjour de l'ame dans la disposition qu'elle vient de décrire, elle l'explique ailleurs en ajoûtant que dans cet état, les tentations n'entrent point jusqu'au fond de l'ame, qui est le cabinet de Dieu, & où l'épouse jouït de l'époux dans la paix. Tandis que les sens sont dans le trouble.

Cependant son fils, dont l'éducation seule l'avoit jusques-là retenuë dans le siécle, étant en âge de se passer de ses soins, elle songea tout de bon à suivre la voix du Seigneur qui l'appelloit à la Religion. A mesure que le divin Sauveur la remplissoit de son esprit, le monde lui devenoit insupportable; & bien-

tôt la necessité où elle se trouvoit d'y demeurer encore, quoique Dieu lui donnât des assurances que cela ne dureroit pas long-tems, fût pour elle un vrai » martyre. Est-il possible, lui dit-elle un jour, dans un transport, où cette pei» ne l'avoit jettée; est-il possible, mon » chaste amour, que vous ne soiyez point » touché de mes plaintes & de mes ge» missemens? vous me faites voir & goû» ter les biens qui sont cachez dans vos » trésors évangeliques; vous char» mez mon ame par leur beauté; vous » me consumez dans ma langueur: quel » plaisir prenez-vous de me faire ainsi » souffrir? Ah! il faut pourtant que vous » m'éloigniez de ce monde, puisque son » esprit est si contraire au vôtre. Ac» cordez-moi donc cette grace, ou ôtez» moi la vie.

Jusques-là elle n'avoit point encore fait choix d'aucune Religion. La lecture des œuvres de sainte Therese la faisoit pancher du côté des Carmelites: mais le Général des Feuillans étant venu sur ces entrefaites à Tours, lui offrit une place aux Feuillantines, & lui ajoûta que si elle vouloit prendre ce parti;

l'Ordre se chargeroit de l'éducation de son fils. Cette proposition n'étoit pas, ce semble, à rejetter, d'autant plus qu'elle levoit en un moment tous les obstacles qui retenoient la servante de Dieu dans le siécle. D'ailleurs les Feuillantines faisant profession d'une grande solitude; & leur régle étant très-austére, il y avoit dequoi la dedommager de ce qui l'attiroit aux Carmelites. Mais Dieu avoit d'autres desseins, & cette ame fidéle ne pouvoit se determiner qu'à ce qu'elle connoissoit être de sa volonté. Elle ne fit donc point de réponse positive au Général des Feuillans, & continua de consulter Dieu. Sur ces entrefaites les Ursulines s'établirent à Tours. Madame Martin avoit entendu parler de ces Religieuses; & avant même qu'elle sçût rien de leur Institut, elle s'étoit sentie fortement attirée à se ranger parmi elles. La connoissance qu'elle eut de leurs fonctions, fortifia cet attrait, & elle n'espera point de trouver ailleurs dequoi contenter le desir extrême qu'elle avoit de travailler au salut du prochain. Mais comme elle n'avoit point de bien, elle ne voyoit pas grande apparence

qu'elle pût être reçuë dans une maison qui n'étoit pas encore bien fondée ; & elle croyoit que la prudence ne lui permettoit pas de refuser les offres du Géneral des Feuillans. Après que sa raison eut ainsi long-tems combattu contre ses desirs ; un jour ces mêmes desirs furent changez en une inspiration si forte, qu'il lui sembloit que tout ce qu'il y avoit au monde la menaçoit de ruine ( ce sont ses termes ) si elle ne se sauvoit promptement aux Ursulines. La premiere chose qu'elle fit alors, fut d'exposer à son confesseur tout ce qui se passoit dans son ame ; & ce Religieux, quelque envie qu'il eût de donner une Sainte à son Ordre, ne balança pas sur son exposé, à lui dire que, non-seulement Dieu la vouloit aux Ursulines, mais que pour ne se pas rendre coupable d'infidelité, il falloit qu'elle usât de diligence, & ne differât pas d'un moment l'execution d'un ordre qui lui étoit intimé d'une maniere si sensible.

Ce n'étoit pas seulement aux Feuillantines qu'on l'avoit voulu engager. Dans le tems de sa plus grande incertitude sur le choix d'une Religion, l'Evê-

que de Dol passant par Tours, & surpris de ce qu'on lui disoit de l'excellent esprit, & de l'éminente vertu de la jeune veuve, la voulut voir. Il fut charmé de l'entretien qu'il eut avec elle, & n'omit rien pour l'engager à le suivre dans son Diocese, où il pretendoit commencer par elle, l'établissement d'un Monastére de la Visitation, qu'il vouloit y fonder. Elle le pria de lui donner le tems de consulter Dieu; & au bout de quelques jours, elle lui répondit qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir profiter de l'honneur qu'il lui faisoit; mais qu'elle croyoit que Dieu ne la vouloit pas chez les filles de Sainte Marie.

Cependant la difficulté qui l'avoit empêchée d'abord de songer aux Ursulines, subsistoit encore toute entiere; lorsqu'elle apprit que la Mere Françoise de saint Bernard, qui étoit fort de ses amies, venoit d'être éluë Superieure de la nouvelle maison de Tours. Cette election lui fit concevoir quelque esperance; mais il y eut plus. La Superieure, que Dieu conduisoit par des voyes assez semblables à celles de Madame Martin; ne se vit pas plutôt chargée de sa Commu-

nauté ; qu'elle fut fortement inſpirée d'y attirer ſon amie : & dès le jour même qu'elle fut éluë, elle la fit appeller pour lui communiquer ſon deſſein. La ſervante de Dieu reçût avec toute la reconnoiſſance poſſible la propoſition que lui faiſoit la Superieure : mais ce n'étoit pas ſa coûtume de rien conclure, ſans en avoir traité avec Dieu & avec ſon Pere ſpirituel. Ainſi elle pria la Mere de ſaint Bernard de trouver bon qu'elle prît du tems avant que de rien reſoudre. Etant retournée chez elle, & voulant examiner devant le Seigneur l'offre qu'on venoit de lui faire, elle retomba tout à coup dans ſes premieres irreſolutions ; mais d'une maniere d'autant plus violente, que ce n'étoit plus qu'une pure tentation. L'artifice qu'employa particulierement le Tentateur pour la porter à reſiſter aux volontez de Dieu, fut de lui remettre devant les yeux, le peu de ſoin qu'elle avoit des interêts de ſon fils & des ſiens, & de lui faire croire qu'elle étoit dans l'obligation de reſter dans le ſiécle, pour reparer les fautes qu'elle avoit faites en cette matiere. Cette attaque fut aſſez longue ; mais en-
fin

fin Dieu vint au secours de sa servante. Il lui fit connoître qu'elle n'avoit rien fait que par son ordre ; & il lui inspira une ferme confiance que sa divine providence auroit soin d'un fils, pour qui elle n'avoit voulu amasser d'autre trésor que ceux du ciel. Dès que les tenebres de son esprit furent dissipées, & qu'il n'y eût plus qu'à s'élever au-dessus des tendresses de la nature, en se separant de son fils, elle se resolut à faire le sacrifice ; & les Ursulines ayant consenti de la recevoir sans dot : le jour fut pris pour son entrée.

La vertueuse veuve croyoit toucher le port, lorsqu'un orage imprevû l'en écarta. Son fils disparut tout-à-coup ; ce qui la mit dans une grande inquietude, & donna à penser à bien du monde. On ne manqua pas de dire qu'il falloit qu'une femme fût bien imprudente & bien dénaturée, d'abandonner son fils à l'âge où il avoit le plus besoin de sa vigilance ; & cela, après qu'elle ne s'étoit nullement mise en peine de lui amasser dequoi vivre honnêtement, & le pousser selon son état. L'esprit de tenebres se mit de la partie, & transformé,

à son ordinaire, en Ange de lumiere, lui livra les plus rudes assauts. La pauvre mere, dans cette situation, crut devoir aller chercher de la consolation auprès de la Superieure des Ursulines. A peine étoit-elle au parloir, que son directeur y entra. Il ne sçavoit rien encore de ce qui faisoit le sujet de la douleur dont sa penitente étoit accablée; elle le lui apprit, & s'attendit bien que ce Religieux, qui avoit pour elle une tendresse vrayment paternelle, prendroit part à sa peine : mais elle se trouva bien loin de compte, lorsque le pere, prenant un ton extremement severe, lui dit, ou qu'elle n'avoit guere de foi, si elle ne croyoit pas que cet accident fût arrivé par un ordre secret de la providence; ou, si elle le croyoit, qu'elle n'étoit guere soumise aux ordres de Dieu. Qu'elle faisoit assez voir que ses vertus étoient superficielles, & qu'elle devoit bien craindre que ce ne fussent plûtôt des ruses du demon de l'hypocrisie, que le fruit d'une veritable pieté.

Il y a beaucoup moins à craindre pour les grandes ames, d'une conduite austére de la part des directeurs, que de

cette lâche complaiſance où tombent la plûpart, faute de ſçavoir de quelle importance il eſt de ne pas laiſſer entrevoir aux perſonnes qu'ils dirigent, l'idée qu'ils ont de leur vertu. Dom Raymond de ſaint Bernard étoit un grand maître dans cet art; & il ſçavoit d'autant mieux la route par laquelle il falloit mener les ames à la plus haute perfection; qu'il y marchoit lui-même, & qu'il y avoit fait de grands progrès. Tandis qu'il parloit, ſa penitente étoit à ſes pieds, s'humiliant encore plus qu'on ne l'humilioit. Cependant ſon cœur, abîmé dans la triſteſſe, jetta un ſoûpir: le directeur en prit occaſion de lui faire de ſanglans reproches ſur ſa ſenſibilité. Il ajoûta à cela les choſes les plus dures & les plus mépriſantes; après quoi il lui commanda de ſe lever, & de ſortir, en lui diſant que la maiſon de Dieu n'étoit pas faite pour des ames auſſi imparfaites qu'elle étoit. L'humble veuve obéït, fit une profonde reverence, & ſe retira. Dès qu'elle fut ſortie, le Pere & la Superieure demeurerent quelque tems comme immobiles dans l'admiration d'une vertu ſi rare,

& la compassion succedant à l'admiration, ils ne purent se défendre de verser bien des larmes.

Mais quelque affligée que fût Madame Martin, le fond de son ame étoit dans sa paix ordinaire. Deux choses sur tout la fortifioient dans cette disgrace. La premiere étoit la circonstance du tems auquel elle avoit perdu son fils, qui étoit celui auquel on lit dans l'Evangile, que le Fils de Dieu entra dans Jerusalem à l'insçu de ses parens, & qu'il fut trois jours perdu pour eux. La seconde étoit la prédiction que lui avoit fait quelque tems auparavant, un saint Religieux, qu'elle recevroit bientôt une grande faveur du ciel; mais que pour s'y disposer, il lui faudroit porter une grande croix. Elle ne douta point que cette croix ne fût la fuite de son fils, & que par cette épreuve Dieu ne la préparât à son entrée en Religion. Elle ne se trompa point. Comme elle avoit mis de tous côtez des gens en campagne, son fils ne pût aller bien loin, & fut trouvé sur le pont de Blois, d'où on le ramena à Tours, le troisiéme jour de son départ. On a sçû depuis que son

dessein étoit d'aller à Paris, chez le correspondant de son oncle; & que ce qui lui avoit fait prendre cette resolution, étoit un certain air sombre & froid avec lequel son oncle & sa tante, dont jusque-là il n'avoit reçu que des caresses, le regardoient, depuis qu'ils sçavoient la resolution de sa mere, que lui-même ne sçavoit pas encore.

Le retour de cet enfant ne fit point cesser les murmures que sa fuite avoit excitez. Cependant une voix interieure qui suivoit par tout la vertueuse mere, lui faisoit comprendre qu'il étoit tems de quitter le monde. Son confesseur la pressoit de son côté, & elle se resolut à obéïr sans délai. Cette resolution ne fut pas plûtôt prise, que tous ses doutes & ses scrupules s'évanoüirent. Son union avec N. S. fut accompagnée d'une impression si forte, qu'elle en perdoit le repos de la nuit. Le fruit de cette operation, fut un abandon general d'elle-même & des interêts de son fils; une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus des sentimens de la nature; une paix inebranlable & une admirable allegresse, qui la fit voler à l'execution des or-

dres du ciel. Une ame si flexible aux moindres mouvemens de la grace, & si bien disposée à faire tout ce qu'elle connoîtra être la volonté de Dieu, peut s'assurer qu'elle n'agit guére que par l'impression que lui donne l'Esprit Saint, & que c'est lui qui régle toutes ses demarches par son souffle divin. Madame Martin prit donc jour pour entrer au Noviciat des Ursulines ; & ce jour venu, elle appella son fils, & lui parla en ces termes.

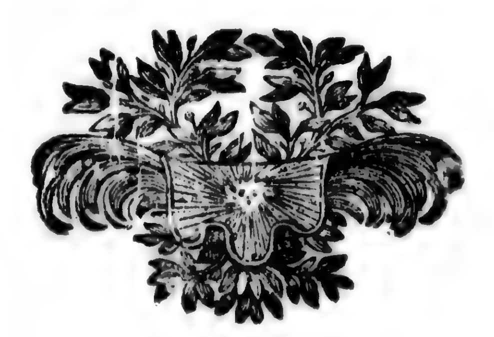
» Mon fils, je ne puis plus differer à » vous faire part d'une chose que j'ai » crû vous devoir tenir cachée jusqu'à » present. Dès le moment que je perdis » vôtre pere, avec qui je n'ai vêcu que » deux ans ; Dieu m'inspira le dessein de » quitter le monde, & d'embrasser la » vie Religieuse. Il ne m'en demandoit » pas alors l'execution, parce que je vous » étois necessaire ; mais aujourd'hui cet- » te raison ne subsiste plus. Il faut donc, » mon cher fils, que j'obéïsse. Quel » honneur pour moi, que Dieu m'ait » ainsi choisie pour le servir dans sa » maison ! & quel avantage pour vous » d'avoir une mere qui ne sera plus oc-

occupée qu'à offrir au Seigneur des vœux « pour vôtre salut ! vous jugez bien que « je n'ai pas besoin de votre consente- « ment, puisque le grand Maître a par- « lé : je veux cependant bien vous le de- « mander, & je m'assure que vous ne « me le refuserez pas. « A ces mots, elle regarda son fils sans rien dire, & d'un air serieux mêlé de tendresse, qui le deconcerta ; aussi fut-il assez long-tems interdit, & dans son étonnement il ne pût faire que cette réponse d'enfant. Je « ne vous verrai donc plus, ma chere « mere ? Il ne s'ensuit pas, reprit la cou- « rageuse mere ; vous me verrez, mon « cher fils, tant qu'il vous plaira. Puisque cela est, repartit l'enfant encore « tout émû, je le veux bien. Alors la « servante de Dieu continua ainsi : J'au- « rois eu bien de la peine, mon cher fils, « à me separer de vous, si vous vous y « étiez opposé ; mais puisque vous y con- « sentez, je me retire, & vous laisse en- « tre les mains de Dieu. Vous n'avez « point de biens ; mais celui que j'ai choi- « si pour mon heritage, sera aussi le vô- « tre, & si vous avez sa crainte, vous « possederez le plus précieux trésor de la «

» terre. Vous n'aurez plus de mere ici
» bas; mais dans le ciel vous en avez,
» une, qui vous dedommagera bien de
» la perte que vous allez faire. Soyez-
» lui fidéle; ayez en elle une entiere con-
» fiance, & elle ne vous manquera ja-
» mais au besoin. Je vous ai recomman-
» dé à ma sœur, qui m'a promis d'avoir
» soin de vous. Ayez pour elle le même
» amour & le même respect que vous
» avez eu jusqu'ici pour moi. Elle finit, en donnant à ce cher fils de très-salutaires avis; elle l'embrassa & se disposa à partir.

C'étoit un matin 23. de Janvier. Elle étoit allée de bonne heure recevoir la benediction de son Archevêque, qui la voulut voir: un assez grand nombre de ses amis & de ses parens lui firent cortege, & son fils étoit à ses côtez. La plûpart de ceux qui l'accompagnoient, & presque tous ceux qui se trouverent sur son passage, voyant cet enfant fondre en pleurs, ne purent retenir leurs larmes. Elle n'y fut pas insensible, & elle a depuis avoüé que son fils lui avoit alors fait tant de compassion, qu'il sembloit qu'on lui arrachât l'ame: mais rien ne

parut de cette ſenſibilité. A la porte du monaſtére, elle trouva ſon confeſſeur, & ſe jetta à ſes pieds. Le Pere lui donna ſa benediction. Elle ſe proſterna enſuite devant la Superieure, qui la reçut avec de grandes marques de joye. Elle ne s'attendoit, n'ayant point apporté de dot, qu'à être ſœur converſe : mais elle avoit à faire à une fille bien éloignée de ces manieres intereſſées, qu'on ne voit que trop ſouvent parmi les perſonnes qui devroient être les plus degagées des biens de la terre. Elle fut reçuë pour être Religieuſe de Chœur, & commença dès le jour même, les exercices du Noviciat.



# LIVRE TROISIE'ME.

## SOMMAIRE.

*A son entrée en Religion on lui fait quitter toutes ses penitences. La maniere dont elle se comporte avec les autres Novices, & à l'égard de ses Superieures. Son fils lui cause de grandes inquietudes. Dieu lui promet qu'il aura soin de son fils, & cette promesse commence d'abord à s'executer. Elle s'offre à souffrir pour lui tout ce qu'il plaira au Seigneur, & son offre est acceptée. Ses peines cessent, & elle jouït d'une grande paix. Elle est pour la troisiéme fois éclairée dans un ravissement sur le mystére de la sainte Trinité. Elle prend l'habit de Religion, & reçoit l'intelligence de la sainte écriture. Effets de cette faveur. Elle entre dans de grandes peines. Elle perd son directeur, & demeure sans soutien de la part des hommes. Un confesseur la fait beaucoup souffrir. Elle est delivrée pour quelque tems de ses peines, & fait ses vœux. Elle retombe dans ses peines. Elle est fort pressée interieurement de se mettre dans la conduite des PP. Jesuites. On lui ordonne de s'ouvrir au Pere de la Haye, qui lui fait mettre par écrit tout ce qui lui est arrivé jusques-là, & la console beaucoup. Le fruit qu'elle tire de ses peines. On la charge de l'instruction des Novices. Les commencemens de sa vocation pour le Canada dans un songe mysterieux. Son exactitude à s'acquitter de son emploi, & la grace qu'elle avoit reçuë pour cela. Elle compose son Catechisme sous le titre d'Ecole Chrétienne. Quelques-unes des maximes qu'elle inspiroit à ses Novices, & les faveurs qu'elles produisoient. Nouveau ravissement où le Canada lui est montré. On forme en ce pays-là le dessein d'y établir des Ursulines. Madame de la Peltrie est fortement inspirée de con-*

*sacrer sa personne & son bien au service des Sauvages. Elle en reçoit l'ordre dans un ravissement. Elle s'y engage par vœu dans une maladie, & sur le champ elle est guerie. La Mere de l'Incarnation reçoit de nouvelles graces de Dieu qui la disposent à la vie Apostolique. Sentiment de Monsieur de Bernieres sur ce qui se passe entre Dieu & elle dans un ravissement. Sa vocation au Canada est approuvée de quelques-uns, & combatuë de plusieurs. Les obstacles qu'elle y rencontre. La maniere dont on l'éprouve, & sa conduite au milieu de tout cela.*

TOut ce que la Religion a de plus penible, étant beaucoup au-dessous de ce que pratiquoit déja la nouvelle Novice depuis bien des années ; on peut juger combien le joug du Seigneur lui parut doux, & quels charmes elle trouva dans la vie tranquille & retirée qu'elle commença de mener dans le cloître. La premiere épreuve à laquelle on mit son obéïssance, fut de lui faire quitter toutes ses austeritez pour la reduire au train de la vie commune ; & sa prompte soumission à cet ordre fit bien voir que c'étoit l'Esprit de Dieu qui l'avoit portée à exercer de si excessives austeritez sur elle-même. Elle ne ressentit pas même le moindre mouvement contraire à ce que l'on souhaita d'elle.

Une autre chose donna encore une

grande idée de sa sainteté ; ce fut la maniere simple dont elle se comporta avec les autres Novices. On s'attendoit qu'étant dans un âge mûr, & ayant des connoissances & une experience, qui devoient naturellement lui rendre assez insipide la conversation de ces jeunes filles ; ce seroit beaucoup gagner sur elle que de n'en rien témoigner à l'exterieur : mais on fut bien surpris de la voir s'accommoder avec un air fort aisé à toutes leurs manieres, entrer même, autant qu'il étoit possible, dans leurs petits amusemens ; & leur cacher si adroitement tous les dons de la nature & de la grace que le Seigneur avoit mis en elle, qu'on l'eut prise pour la plus ignorante de toutes, & la moins versée dans les affaires du monde & dans les voyes de Dieu. Il arriva de là, que toute cette jeunesse charmée de cette simplicité & de ces manieres franches qu'elle voyoit en elle, & saisie au même tems de je ne sçai quel sentiment interieur de veneration que leur inspiroit un certain air de sainteté que respiroient ses actions les plus communes ; conçurent pour elle cet amour tendre & respectueux, qu'on ne porte

qu'aux ſaints. Sa conduite à l'égard de la maîtreſſe des Novices n'étoit pas moins édifiante. Cette bonne Religieuſe, qui ne pouvoit s'empêcher de la reſpecter, ne ſe laſſoit point d'admirer juſqu'où alloit ſa ſoumiſſion & ſon exactitude dans l'obſervance des moindres régles & des plus legeres pratiques. De cette ſorte la Maîtreſſe & la Novice ſe cauſoient mutuellement bien de la confuſion ; l'une par les marques de conſideration qu'elle ſe voyoit forcée de donner à ſon éleve ; & celle-ci, par l'humble dependance, & le reſpect profond qu'elle témoignoit en toute rencontre à celle qu'elle regardoit comme l'Ange du Seigneur qui la devoit conduire dans la terre de promiſſion. Au reſte, ce qui la fit ſi aiſément deſcendre aux menuës obſervances de la Religion ; c'eſt qu'elle comprit que la volonté de Dieu ne s'y trouvoit pas moins que dans les plus grandes choſes ; & qu'elle n'oublia jamais que c'eſt uniquement de la conformité de nôtre volonté à celle de Dieu que les plus grandes actions tirent leur prix. Avec ces principes tout lui devint précieux ; & on s'apperçut bien-tôt qu'on n'avoit rien à

craindre pour elle des dons qu'elle avoit reçus du ciel.

Cependant la joye que goûtoit la servante de Dieu dans sa chere solitude, ne fut pas long-tems bien pure. Plus son fils avoit été facile à lui accorder le consentement, qu'elle avoit bien voulu lui demander ; plus dans la suite fit-il d'efforts pour le retracter, & pour rendre cette retractation efficace. Ce changement ne vint pourtant pas de lui. Une des choses qui y contribuerent le plus, ce fut qu'il entendit de tous côtez blâmer la conduite de sa mere ; mais ce qui le mit en feu, c'est que ses compagnons d'étude commencerent à lui faire une cruelle guerre, sur ce qu'il avoit souffert que sa mere l'eut abandonné sans biens, pour s'aller enfermer dans un cloître. Quelques-uns même lui firent remarquer qu'étant sans ressource, il ne pouvoit manquer de tomber dans le mépris, & il ne s'apperçut que trop qu'il en étoit déja quelque chose. Cela joint aux tristes reflexions qu'il avoit déja faites, lui firent prendre sans peine les impressions qu'on voulut lui donner ; & un jour que ses compagnons le trouverent

plus ému qu'à l'ordinaire, Ils l'aborderent en fort grand nombre; & prenant sur le champ leur resolution : Allons, « lui dirent-ils, tous ensemble, allons « faire tant de bruit à la porte des Reli- « gieuses, que nous les obligions à te ren- « dre ta mere. « Il les crut, & les suivit; & en un moment, ils mirent en alarme tout le quartier.

La grace ne détruit point la nature: & la servante de Dieu avouë dans ses memoires, que cette épreuve lui fut extrémement sensible. Entendant les cris étranges de cette jeunesse mutinée, elle distingua bien-tôt la voix de son fils qui d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, crioit de toute sa force qu'on lui rendît sa mere. C'étoit à chaque fois autant de coups de poignard qui lui déchiroient le sein, & ce qui redoubla sa peine, ce fut la crainte qu'elle eut que la Communauté, lassée de tant d'importunitez, & effrayée de tous ces tumultes; ne la renvoyât. J'en traitois, dit-elle, humblement & « amoureusement avec Nôtre-Seigneur, « pour l'amour duquel j'avois abandon- « né mon fils; & par ce moyen mon ame «

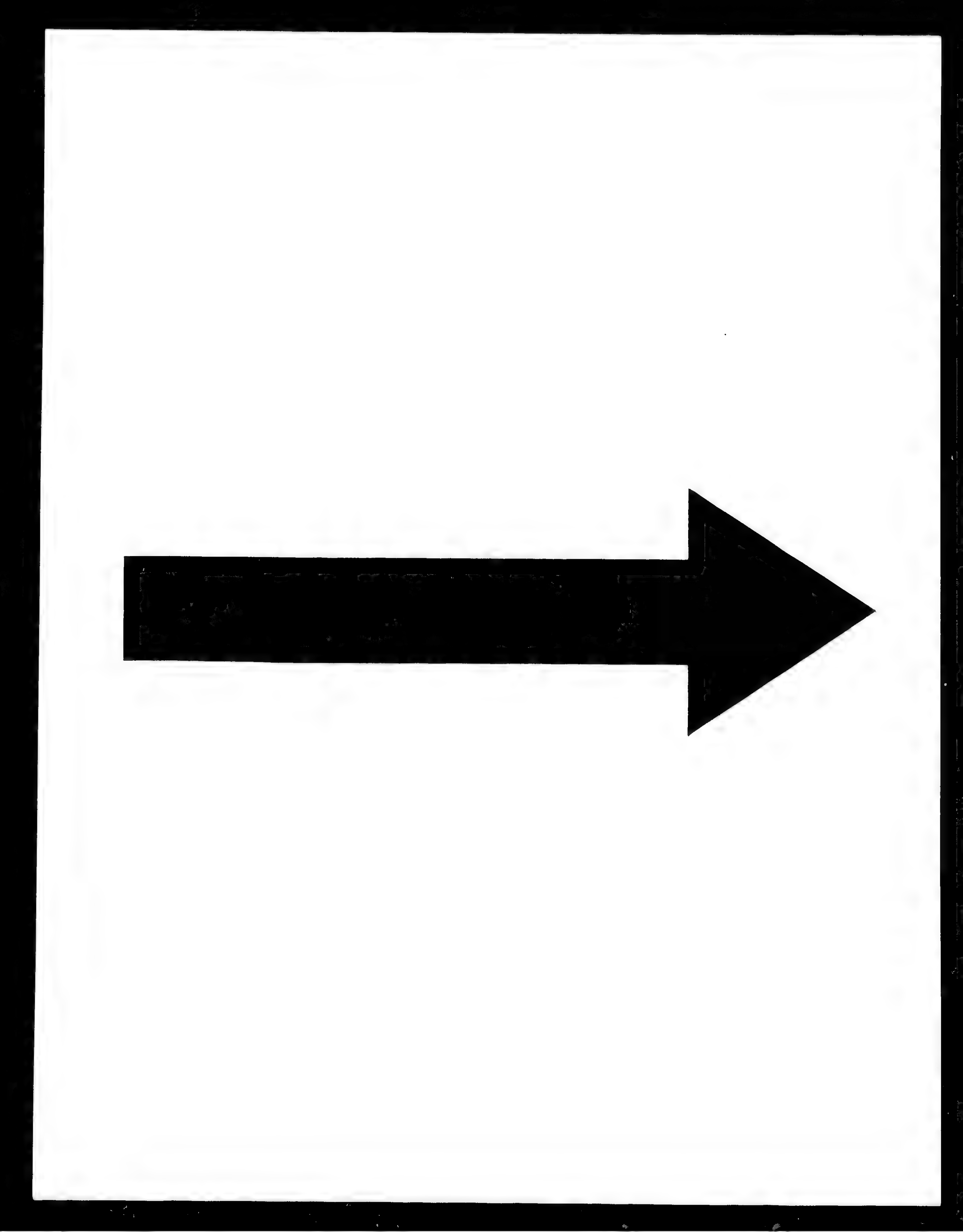
» demeuroit en paix. Nos Meres pleu-
» roient de compaſſion, entendant les cris
» & les pleurs de cet enfant. Il venoit à
» l'Egliſe lorſqu'on diſoit la Meſſe, &
» paſſant la tête par la fenêtre de la grille
» de la communion : Hé! diſoit-il, les
» larmes aux yeux, & d'une voix entre-
» coupée de ſanglots, rendez-moi ma
» mere. Il alloit au parloir, & preſſoit
» la Touriere de dire qu'on me rendît,
» ou qu'on le fît entrer avec moy. On
» m'envoyoit le voir : je le conſolois, je
» l'apaiſois par quelque petit preſent, que
» me fourniſſoient les Religieuſes ; & je
» remarquois qu'en s'en allant, il mar-
» choit à reculons pour me voir par les
» fenêtres du dortoir, & qu'il n'en dé-
» tournoit point les yeux, qu'il n'eût
» perdu de vûë le Monaſtére.

Cette bourraſque dura long-tems, & c'étoit preſque tous les jours à recommencer. D'ailleurs on parloit plus mal que jamais du deſſein de la vertueuſe mere, & elle n'ignoroit rien de tout ce qu'on en diſoit. Car il ſe trouve toujours de ces eſprits mal faits, officieux à cauſer du chagrin, & qui prenant les choſes par le plus mauvais endroit, veu-

lent

ſent encore qu'on leur ait obligation des mauvais quarts d'heure que leurs rapports indiſcrets ont fait paſſer. Marie de l'Incarnation ( c'eſt le nom que Madame Martin prit en entrant en Religion, & que nous lui donnerons deſormais ) ſoutint tous ces aſſauts a[illegible] une fermeté qui étonnoit les uns, ch[illegible]ent les autres, & raviſſoit en a[illegible] tous ceux qui ſe connoiſſoient en [illegible], & en grandeur d'ame. J'avois, dit-elle, devant les yeux tout ce qui pouvoit arriver, & j'en portois amoureuſement la croix pour l'amour de mon cher Jeſus, lequel un jour, comme je montois les degrez de l'appartement des Novices, m'aſſura par paroles interieures, & avec un grand amour, qu'il auroit ſoin de mon fils.

L'effet ſuivit d'aſſez près la promeſſe. Le Pere Recteur des Jeſuites de Rennes étant venu à Tours vers ce même tems; l'Archevêque de cette Ville & Dom Raymond de ſaint Bernard, l'engagerent à ſe charger de faire étudier l'enfant dans ſon College. Il étoit tems de lui procurer une ſemblable éducation: le chagrin qu'il avoit conçu de la perte



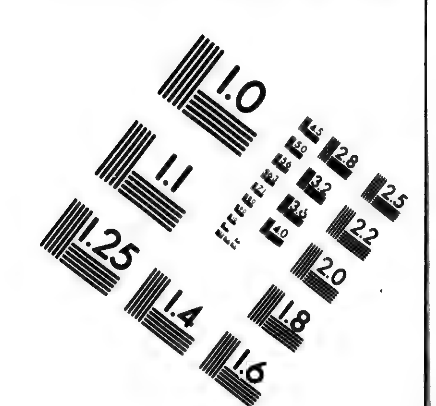
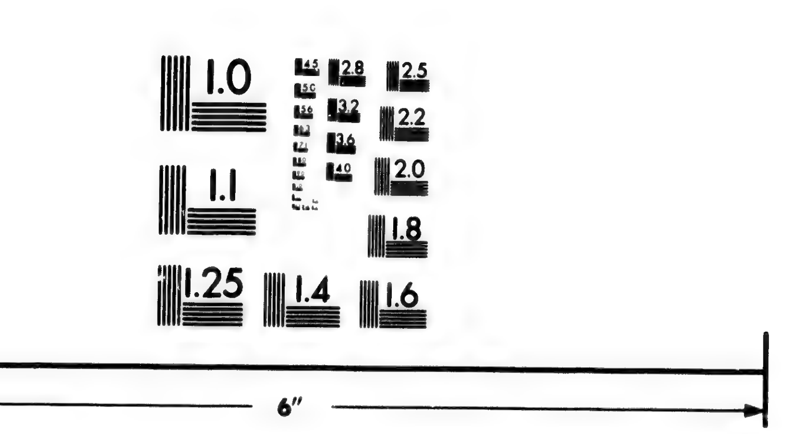
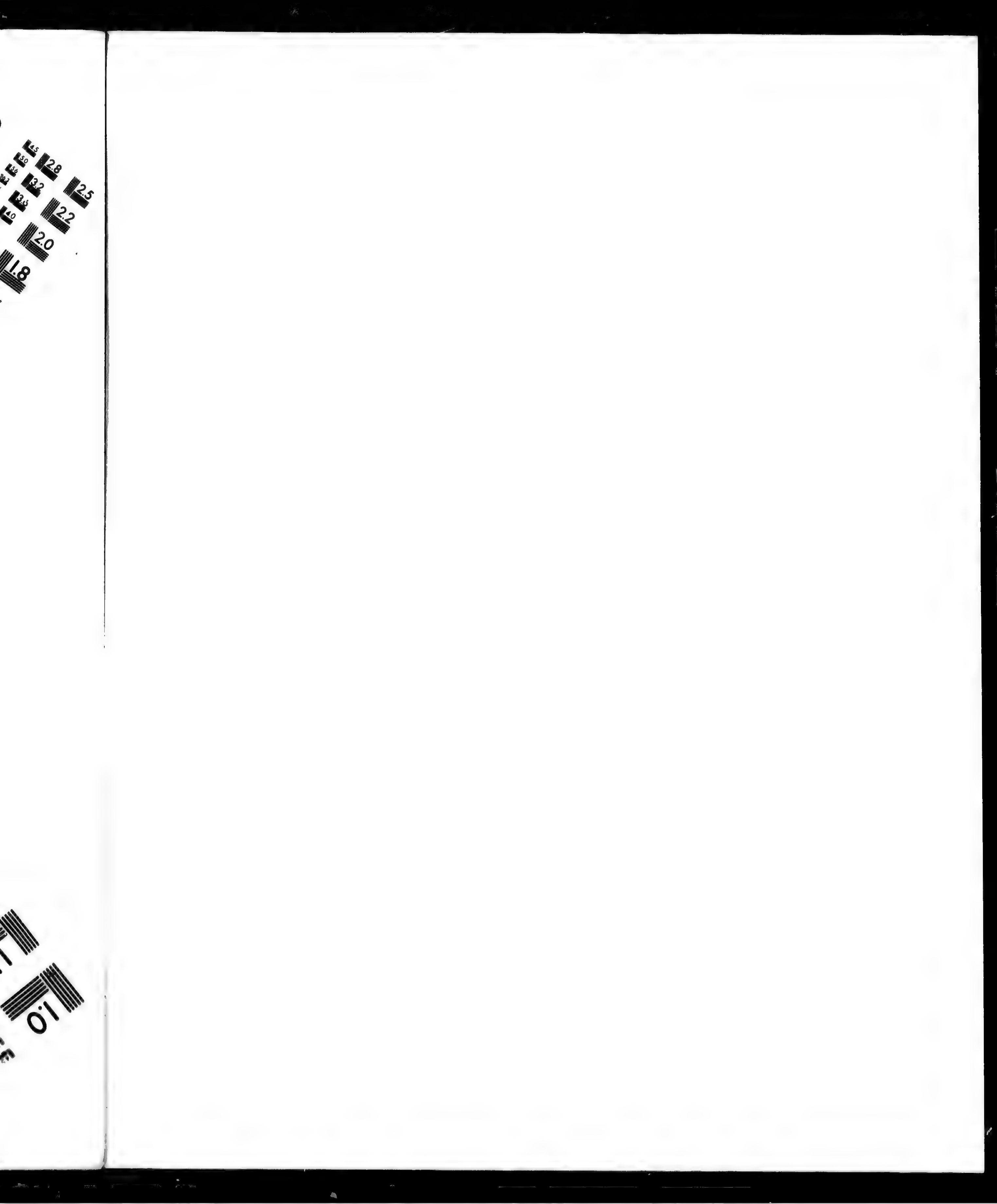


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

de sa mere, l'avoit tellement dérangé de ses exercices de pieté & de ses études, qu'on eut tout sujet de craindre qu'il ne se débauchât tout-à-fait. Ce devoit être une chose bien sensible à une mere qui n'avoit jamais souhaité à son fils que l'innocence & la pieté, & qui pour lui procurer ces deux précieux trésors, avoit differé de douze ans son entrée en Religion. Aussi l'ennemi de son salut s'en étoit-il servi pour lui persuader de retourner dans le siécle. Mon » entendement, dit-elle, fut tellement » obscurci, que je commençai à regar- » der comme des imaginations toutes » les certitudes que j'avois cru avoir » touchant ma vocation. Pour tout cela » neanmoins je ne sortois pas de la fami- » liarité avec Nôtre Seigneur. Un jour » il m'inspira la pensée de lui demander » de souffrir encore davantage pour mon » fils : & aussi-tôt je lui dis avec beau- » coup d'ardeur : O mon amour ! faites- » moi souffrir toutes les croix qu'il vous » plaira pourvû que cet enfant ne vous » offense point ; car j'aimerois mieux » mille fois le voir mourir que de le voir » tombé dans un seul peché. Ouy, je

consens d'être martyrisée en toutes « manieres, pourvû que vous en preniez « le soin. A peine avois-je dit cela que « je me sentis exaucée. « Nous verrons dans la suite le besoin qu'avoit le jeune enfant de ce saint pacte que fit sa mere avec la divine Majesté, & les effets qu'eurent les souffrances de la mere à l'égard du fils.

Cependant à peine la servante de Dieu respiroit-elle après cette seconde attaque, qu'il lui en fallut soutenir une troisiéme qui eut encore quelque chose de bien rude. Quoique depuis son mariage elle n'eût presque point vêcu avec son pere, si ce n'est la premiere année de son veuvage ; cependant ce bon homme fut si touché de la voir entrer en Religion, que quand elle alla lui dire adieu, il l'assura qu'il en mourroit. Effectivement il mourut au bout de six mois. On prit encore occasion de cet accident pour declamer contre sa retraite ; mais Dieu qui ne permet point qu'on soit éprouvé au-dessus de ses forces, la soutint dans toutes ces occasions d'une maniere si sensible, que jamais elle ne goûta plus de douceurs, & ne jouït d'une plus grande paix.

Enfin tous les orages ceſſerent, & le
monde tout corrompu qu'il eſt, commença de rendre juſtice à ſon courage,
& avoua qu'il falloit qu'une ſageſſe toute celeſte fût l'ame & la regle de ſa conduite. On en jugea ainſi par la maniere
tout-à-fait admirable dont elle ſe comportoit parmi tant de ſujets de s'affliger
& de ſe troubler. » Mais ſi l'on avoit vû,
» dit-elle, ce que Dieu operoit dans mon
» ame, aſſurément on m'eût aidé à chan-
» ter ſes miſericordes. L'état d'union où
» j'étois pour lors, ajoûte-t-elle, tenoit
» l'ame même en ſilence; & j'étois com-
» me une perſonne à qui ſortant du com-
» bat, on donneroit un lit de fleurs odori-
» ferantes pour ſe repoſer. Mon ame en
» ce tems étoit adherante aux douces
» impreſſions de l'eſprit du ſacré Verbe
» incarné qui la diſpoſoit à de grandes
» choſes dont il ne lui découvroit pas en-
» core le ſecret. Mais elle n'en deſiroit
» pas ſçavoir davantage; car elle ne
» vouloit qu'aimer. Cette curioſité que
Marie de l'Incarnation dit ici qu'elle
avoit ſoin d'éviter dans les voyes ſpirituelles: elle l'a toujours regardée comme
une des choſes des plus capables de faire

faire de faux pas dans le chemin de la perfection. Cette demangeaison de sçavoir, a cependant, ajoûte-t-elle, quelque chose d'assez specieux, puisqu'il s'agit de connoître des choses saintes & divines ; mais elle renverse & trouble les puissances ; ensorte qu'à peine peut-on distinguer l'esprit de grace d'avec l'esprit de nature, ce qui fait tomber l'ame en de lourdes fautes, & la tient continuellement errante dans la voye de l'esprit. Si j'étois capable, continuë-t-elle, de donner conseil aux ames que Dieu appelle à la contemplation ; ce seroit de rendre aux directeurs de leur conscience un compte fidéle de tout ce qui s'y passe ; car la candeur émousse la pointe de la curiosité, & rend l'ame simple & capable des graces de Dieu. « La fervente Novice pouvoit bien mieux que beaucoup d'autres, donner des leçons de simplicité & de discretion aux personnes qui aspirent à s'unir de plus en plus avec Dieu, elle à qui Dieu se communiquoit sans reserve à mesure que ces vertus croissoient en elle : c'est ce qui paroît par ce qui lui arriva au tems dont je parle. Je croi que

l'on verra avec plaisir le recit qu'elle en fait elle-même. » Le jour de la Fête de » l'Ange Gardien, étant dans ma cellu- » le, il me vint une pensée que les cellu- » les sont comme des cieux, ainsi que dit » saint Bernard, & que les Anges y ha- » bitent Sur cela je me sentis fortement » élevée en esprit par le maître des An- » ges, qui m'unissoit à lui, mais avec » une très-grande souffrance. Cela se » faisoit sans que j'eusse aucune vûë par- » ticuliere; seulement j'étois comme une » matiere que l'on prepare à quelque » chose de fort rare. L'exterieur même » s'en ressentoit, & j'y souffrois de la dou- » leur. Je fus trois ou quatre heures dans » cet état violent jusqu'à ce qu'il fallut » aller au chœur pour l'oraison. Dès que » je fus devant le saint Sacrement, cette » grande violence cessa, & avec une » douceur que je ne puis dire, je me » sentis toute changée dans l'interieur. » Il me fallut asseoir, parce que mes sens » se retirerent peu à peu. En un mo- » ment mon entendement fut illustré de » la vûë de la très-sainte Trinité, avec » l'impression de ces paroles du surado- » rable Verbe incarné; *Si quelqu'un*

*m'aime, mon Pere l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons nôtre demeure en lui.* ( Joan. 24. ) Cette impression portoit l'effet de la promesse faite dans ces paroles ; & les operations des trois divines Personnes en moi, furent plus éminentes qu'elles n'avoient encore été. Elles me les donnoient à connoître & à experimenter par une penetration d'elles en moi & la très-sainte Trinité en son unité s'emparoit de mon ame, comme d'une chose qui lui étoit propre, & qu'elle avoit renduë capable de sa divine impression. Il me fut declaré que la premiere fois que j'avois reçu une semblable faveur, c'étoit pour instruire mon ame du plus auguste & du plus incomprehensible de nos mystéres : la seconde, afin que le Verbe me prit pour son épouse ; mais qu'à cette troisiéme fois, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, se donnoient & se communiquoient à moi, pour posseder entierement mon ame. Alors l'effet s'en ensuivit ; & comme les trois divines Personnes me possedoient, je les possedois aussi dans la participation des trésors du ciel. Le Pere Eternel étoit

» mon pere ; le furadorable Verbe mon
» époux ; & le Saint-Efprit, celui qui par
» fon operation difpofoit mon ame, &
» lui faifoit recevoir fes impreffions di-
» vines. J'avois la vuë très-vive de mon
» néant ; & je ne parlois que de cela
» dans les momens où je pouvois m'é-
» crier. Je me voyois perduë dans le tout ;
» & dans cette perte, je jouïffois d'un
» plaifir indicible. Je croi que cette
» jouïffance à quelque chofe de fembla-
» ble à celle des bienheureux. La Ma-
» jefté divine, dans laquelle j'étois abî-
» mée, agiffoit, demeurant dans mon
» ame pour la careffer, & fembloit lui
» rendre tout permis. Auffi les actes
» qu'elle faifoit, n'étoient pas d'elle-
» même ; mais elle fentoit qu'ils étoient
» produits par celui dans lequel elle
» étoit. Ah ! qui pourroit dire avec quel
» honneur Dieu traite l'ame lorfqu'il
» l'éleve à fes divins embraffemens! je croi
» qu'elle rentreroit dans le néant, fans
» la douceur dont il a la bonté de tem-
» perer fon operation. Ce raviffement
» dura une demi-heure, au bout de la-
» quelle je me trouvai appuyée fur ma
» chaire. J'eus affez la liberté pour dire

Complies, malgré les reſtes des écoulemens divins dont mon ame avoit été inondée, & dont elle étoit encore toute liquefiée ; ſemblable à un vaiſſeau, qui demeure humecté, après même qu'on en a tiré la liqueur dont il étoit rempli. Je m'apperçus au ſortir de l'Egliſe, que j'étois comme une perſonne yvre, & qui ne peut comprendre les choſes qui ſe preſentent à ſes ſens ; & je demeurai long-tems renfermée en moi-même, ſans pouvoir être attentive à rien.

Tout ceci ſe paſſoit avant que la ſervante de Dieu fut revêtuë du ſaint habit de la Religion. On lui donna enfin le voile, & pendant la ceremonie, il parut en elle quelque choſe de celeſte, dont toute l'aſſemblée fut extremement ſurpriſe. Ce fut environ dans le même tems qu'elle reçut dans un degré fort éminent, l'intelligence de l'Ecriture ; en ſorte que ſans le ſecours, ni des verſions françoiſes, qu'on ne connoiſſoit guere encore parmi les catholiques en France, ni des explications des interprètes ; elle pouvoit lire, ſans être arrêtée, tous les livres ſaints. A la faveur de la lumiere

qui répandit dans son ame une clarté si divine, bien des secrets cachez dans l'un & l'autre Testament, lui furent décou-
» verts. J'y voi, dit-elle, toutes sorte de
» viandes pour la nourriture des ames,
» & les differentes manieres de s'en re-
» paître; les uns tournant tout en cor-
» ruption, & les autres en recevant une
» vie de grace & d'amour. J'y découvre
» aussi une grande quantité de fautes qui
» se commettent, même par des person-
» nes fort spirituelles; les pertes qu'el-
» les font, pour ne pas suivre les con-
» seils qui nous y sont donnez; & les
» grands biens qui y reçoivent les ames
» fidéles, je dis vraiment fidéles; car
» Dieu veut une exacte pureté en toute
» chose, à proportion des graces qu'il
» départ. De tems en tems je me lance
» en lui pour lui parler de tout cela;
» puis je reçois de son infinie liberalité,
» de nouvelles connoissances. Enfin tout
» se termine à l'amour. L'esprit se sent
» libre, & fortement uni à Dieu par un
» nouvel embrassement qui se fait à la
» faveur de toutes ces decouvertes, les-
» quelles bien qu'elles ne soient pas aus-
» si présentes & aussi distinctes hors de

l'oraison, qu'elles le sont à l'oraison : « ne laissent pas de revenir à propos, dans « les occasions, selon le besoin où je me « trouve. «

Dans un autre endroit, elle dit que lorsqu'elle étoit au chœur, l'intelligence d'un passage de l'Ecriture, qui lui étoit donnée pendant l'Office, lui enlevoit l'esprit avec tant de violence, que si le chant ne l'eût soulagée; elle eut été contrainte d'éclatter. Mes sens, dit-elle encore, étoient tellement tou- « chez, que j'avois de puissans mouve- « mens de battre des mains, & de provo- « quer tout le monde à chanter les louan- « ges d'un Dieu si grand & si digne que « tout se consume pour son amour & « pour son service. Je me sentois portée, « comme l'épouse des Cantiques, *à me* « *réjouir, & à sauter d'aise, dans le sou-* « *venir des mammelles de l'Epoux*, (Cant. « 1. 3.) que souvent je suçois par l'es- « prit de ses divines paroles. Je voyois « dans les Pseaumes, ses justices, ses ju- « gemens, ses grandeurs, ses amours, « son équité, ses beautez, ses magnifi- « cences, ses liberalitez; enfin, qu'il « avoit au sens de l'Eglise son épouse, «

» *des mains d'or faites au tour, pleines*
» *d'hyacinthes*, ( Cant. 5. 14. ) & pro-
» pres pour faire découler leur plenitu-
» de ſur les ames ſes amantes. Je con-
» noiſſois que la bonté de ce divin époux
» avoit mis mon ame dans un pâturage
» gras & fertile, où elle s'entretenoit
» dans un admirable embonpoint, & où
» elle avoit des biens à regorger.

Quelque attention qu'eût la ſœur de l'Incarnation à ne rien laiſſer appercevoir des graces extraordinaires qu'elle recevoit du ciel, elle ne pût cacher celle-ci. Dès qu'on l'eût remarqué, preſque tous les entretiens que la régle permet, ne roulerent plus que ſur l'Ecriture ſainte, & cette divine parole que ces Religieuſes écoutoient dans un eſprit de ſimplicité pour s'édifier, & non par vanité pour paroître ſçavantes, produiſit de merveilleux effets dans tous les cœurs. Un jour une Novice ayant prié la ſervante de Dieu de lui dire le ſens de ces paroles, par où commence le ſacré Cantique, *qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche* : la maîtreſſe des Novices qui ſe trouva preſente, lui fit apporter une chaire, & lui ordonna de dire tout ce

qui lui viendroit à l'esprit sur ce passage. Elle obéït, & dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla long-tems, selon que l'amoureuse activité la possedoit, & mit aussi toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. A la fin elle perdit la parole, & fut quelque tems dans une espece d'extase : la même chose lui arrivoit assez souvent au chœur, & elle dit elle-même que jour & nuit, quoiqu'elle fît, elle étoit dans un continuel transport. Le 18^e. Pseaume sur tout avoit «
pour moi des attraits qui me ravissoient «
le cœur, & emportoient mon esprit. «
Ouy, ouy, m'écriois-je, mon amour, «
*vos témoignages sont veritables ; ils se* «
*justifient d'eux-mêmes.* Ils rendent sa- «
ges ceux qui ont moins de lumiere. En- «
voyez-moi par tout le monde, afin de «
les enseigner à ceux qui les méprisent. «
A ce trait, il en succedoit un autre : «
c'étoit une suite qui ne finissoit point : «
& une fois, dans le transport que me «
causoit la psalmodie, comme on eût «
entonné le Pseaume *Laudate Dominum* «
*de cœlis*, je dis du François, pour du «
Latin, loüant la sacrée personne du «
Verbe, par laquelle toutes choses ont «

» été faites. En marchant, je ne me sentois point toucher la terre. Tout cela » au reste n'étoit point une impression » qui s'épanchât dans les sens : tout ce » que je voyois dans la Religion me paroissoit grand. Je ne trouvois que de » la douceur dans l'obéïssance. Je me » sentois une ouverture de cœur parfaite pour mes Superieures ; & j'étois veritablement mortifiée, lorsqu'elles n'agissoient pas sur moy avec la même autorité que sur les autres Novices. Une » des choses qui me contentoient le plus, » c'est que les Novices ne se mêlent de » rien. O que c'est un grand repos à une » ame Religieuse !

Enfin ce torrent de graces sensibles & de delices spirituelles, commença de s'arrêter ; & Dieu voulut faire comprendre à sa servante qu'il étoit tems de communiquer à ses vertus cette force & ce courage, qui s'acquiert dans l'infirmité, comme il le dit lui-même à saint Paul. Marie de l'Incarnation s'étoit toujours bien attenduë qu'elle ne seroit pas exempte des rigueurs & des épreuves, par lesquelles tous les Saints ont passé, & ausquelles ceux qui ont été les plus

cheris de Dieu, ont toujours eu la meilleure part: & elle s'y dispofa par une foumiffion parfaite à tout ce qu'il plairoit à fon époux ordonner d'elle. Elle concevoit bien que fi à l'égard des pecheurs qu'il veut gagner, fa bonté lui fait temperer les rigueurs d'une penitence neceffaire, par tous les adouciffemens que peut permettre fa juftice irritée: il eft de fa fageffe de mêler parmi les benedictions de fa douceur, & les tendres careffes dont il prévient les ames fidéles, une falutaire amertume, qui les purge de leurs plus petites fouillures, & donnent une grande folidité à leur vertu. Il y avoit donc à peine deux mois qu'elle avoit quitté le monde, lorfqu'elle reffentit les premieres approches de l'ennemi; mais cela fe diffipa bientôt, & ce ne fut que quelques jours après avoir été revêtuë de l'habit de Religion qu'elle fe trouva tout de bon aux prifes avec toutes les puiffances de l'enfer aufquelles Dieu fembloit l'avoir abandonnée. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'elle a écrit de fes combats. Ceux qui ont quelque experience dans la vie fpirituelle, fçavent ce qui fe paffe dans une ame

qui est reduite en cet état, les autres n'ont pas besoin, & peu même sont capables de ce recit.

Il suffit de dire que la sainte Novice, attaquée par les plus violentes tentations de blasphême, d'impureté, de desespoir, d'orgueil, & d'infidelité; en apparence sans aucun secours du ciel, qui sembloit être de fer pour elle; sans aucune consolation de la part de son confesseur, pour qui elle ne se sentoit plus de confiance, & dont les paroles ne la touchoient plus; livrée aux agitations d'une imagination troublée, & feconde en expediens pour la tourmenter; persuadée que tout le passé n'étoit qu'illusion; & que trompée la premiere, mais par sa faute, elle avoit ensuite trompé son directeur: sans goût pour les choses du ciel; ne pouvant plus souffrir l'oraison, ni aucun exercice de pieté; s'imaginant à tous momens consentir aux plus extravagantes, & aux plus impies suggestions de l'ennemi: en un mot, n'ayant plus que tenebres dans l'esprit, qu'erreurs dans l'imagination, que revolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens: se vit, presque sans milieu, transportée

des

des plus tendres embrassemens de l'époux, dans une espece d'enfer. Dieu ne fait passer par cet état, que les plus grandes ames, & c'est une des plus infaillibles marques pour les distinguer. Une main invisible les soutient au bord de tant de précipices. Certains rayons du Soleil de justice percent de tems en tems les nuages épais qui les enveloppent; les éclairent, & les raniment; mais cela ne dure pas, & il n'en reste aucune trace. On y pratique dans le degré le plus sublime toutes les vertus, sur tout la soumission aux ordres de Dieu, & le desir de souffrir pour lui. On y amasse des trésors inépuisables de merites, & rien ne contribuë davantage à élever à une éminente sainteté. Mais il n'est pas possible d'exprimer ce qu'il en coute. Marie de l'Incarnation ne fut point épargnée par son celeste époux, dont l'amour refugié au fond de son ame, y faisoit en même tems par un mélange, & une alternative incroyable à ceux qui ne l'ont point éprouvé; sa force, son soutien, sa paix, son esperance, & son plus sensible martyre. Pour comble d'affliction elle perdit son directeur qui

fut appellé à Feuillans pour y être Superieur. Quoique dans cette sorte d'épreuves il semble qu'on ne tire aucun secours de son pere spirituel, pour qui même d'ordinaire on se sent une grande haine, & qu'on évite autant qu'il est possible; on le trouve néanmoins fort à dire quand on le perd. Aussi n'y a-t-il point de situation où l'on ait plus besoin d'un guide; mais il seroit presque aussi dangereux d'en avoir qui ne fussent pas également fermes, éclairez, prudens, compatissans, attentifs à distinguer ce qui vient de Dieu, ou de l'operation du démon, & ce qui ne doit être attribué qu'à l'humeur & au temperament; que d'en manquer tout-à-fait. Effectivement sans cela les ames ne profitent point, & quelquefois perissent par cela même, qui dans les desseins de la providence, devoit les établir dans une éminente sainteté.

Dom Raymond de saint Bernard avoit toutes les qualitez que je viens de dire, & celui qui lui succeda n'en avoit aucune. D'ailleurs le nouveau directeur ne connoissoit point sa penitente, & selon toutes les apparences, il ne sçavoit

pas douter dans une matiere où les plus clairvoyans ne marchent qu'à tâtons, & ne jugeoit pas à propos de consulter. Ainsi on ne peut juger combien la servante de Dieu eut à souffrir sous une telle conduite ; mais sa vertu étoit au-dessus de ces fâcheux contre-tems, & son experience dans les choses de Dieu, où plûtôt la direction interieure de l'Esprit Saint, suppléoit à ce qui manquoit à son confesseur. Tout son recours étoit à Dieu ; & comme elle sçavoit que cet état étoit dangereux, si elle n'en profitoit pour devenir parfaitement humble, presque toute son occupation interieure étoit de s'anéantir devant la majesté de Dieu. Elle ne laissoit pas néanmoins de se relever par une grande confiance. Quelquefois Dieu lui laissoit entrevoir qu'elle n'avoit rien perdu de ses bonnes graces ; le plus souvent elle le trouvoit insensible à tout ce qu'elle pouvoit faire pour le toucher : mais de quelque maniere qu'il en usât, elle confessoit qu'il agissoit par amour, & elle acquiesçoit à tout par un retour amoureux, qui l'affermissoit de plus en plus dans une resignation parfaite aux volontez de son époux,

Son confesseur ne lui parla de ses premieres dispositions, que comme de très-dangereuses illusions, pendant lesquelles on l'avoit mal conduite. Il ne croyoit apparemment qu'une partie de ce qu'il disoit, mais il hazardoit beaucoup; & dans une épreuve où la tentation de desespoir est presque continuelle; s'il n'eût eu à faire à une femme forte, il en seroit peut-être arrivé quelque accident funeste. Avec cela il abandonnoit trop sa penitente à elle-même, jusques-là qu'il fut une fois plusieurs mois sans la voir. Pour surcroit d'affliction, on apprit de Rennes que le jeune Martin, après y avoir été pendant quelque tems l'exemple du College, commençoit à se déranger, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne se perdît entierement. Il n'en falloit pas tant pour jetter cette mere desolée dans un abîme de douleurs. Elle n'y succomba pourtant pas. Elle pensa d'abord que le démon faisoit jouer ce nouveau ressort, pour mettre obstacle à sa profession, dont le tems approchoit. Aussi-tôt elle se soumit à tout ce que le ciel en ordonneroit. Il sembloit que Dieu n'attendît que ce sacrifice de son humble servante,

pour mettre fin à l'inquietude que lui causoit la conduite de cet enfant. Il la consola interieurement, & l'assura qu'il auroit soin de son fils. Peu de tems après l'enfant revint à Tours, une de ses tantes le prit chez elle, & il commença à mener une vie plus reglée. Sa sainte mere délivrée de ce souci, fut enfin avertie de se preparer à faire ses vœux. L'accablement de peines où elle étoit toujours, ne lui permit pas de goûter d'abord la joye que devoit lui causer une si heureuse nouvelle : mais le sacré Verbe ne voulut pas qu'une épouse si fidéle & si chaste, éprouvât des rigueurs, dans le tems même qu'elle s'unissoit à lui par des liens indissolubles. La veille de sa profession elle sentit en un moment toutes ses peines cesser, & se trouva dans une disposition interieure, qu'elle seule peut nous bien faire connoître.

Il sembloit, dit-elle, que toutes les « impressions de mes souffrances fussent « changées en des sentimens d'un amour « le plus tendre que j'eusse encore res- « senti. Je disois, ô mon cher amour ! « quoique jusqu'à present j'aye été vo- « tre épouse par les vœux que je vous «

» faisois ; je vais l'être encore d'une tou-
» te autre maniere. Toutes les puissan-
» ces de mon ame étoient tellement plon-
» gées dans un ocean d'amour, qu'elle
» n'en sortoit point, non plus qu'une
» personne qui seroit abîmée dans le fond
» de la mer. Je suppliois ce divin époux
» que cela ne parût point au-dehors, &
» qu'il me laissât libre pour l'action que
» j'allois faire. Il me l'accorda : toute-
» fois pendant la ceremonie j'eus beau-
» coup de peine à conserver toute l'atten-
» tion necessaire pour ne rien omettre,
» & ce ne fut pas sans de grandes diffi-
» cultez que je vins à bout de lire & de
» proferer la formule de mes vœux.
» Après l'action j'experimentai en mon
» ame des choses, dont j'ai encore la
» memoire bien recente, mais dont je
» ne puis rien exprimer. Dès que je fus
» retirée dans ma chambre, les assauts
» du divin Amour furent si pressans,
» qu'il fallut me prosterner, ne sçachant
» en quelle posture tenir mon corps.
» J'étois si transportée, qu'en marchant
» par la maison, il me sembloit que tout
» fût mort pour moi. Je ne pouvois en-
» tendre ni comprendre que mon époux.

Toutes mes puissances étoient retirées au fond de l'ame, où elles étoient avec Dieu comme dans leur centre, de sorte que l'exterieur demeuroit aussi sans sentiment. Plusieurs jours après je ressentois encore dans le corps, la douleur que m'avoit causée cet attrait.

Le lendemain de ma profession étant prosternée devant mon oratoire, je sentis mon cœur s'élargir dans un entretien avec mon divin Epoux, sur la grande misericorde qu'il m'avoit faite. Ce fut alors qu'il me donna à entendre avec une très-grande clarté qu'il vouloit que desormais je volasse continuellement à lui, à l'imitation de ces esprits suprêmes qui sont les plus proches de lui, qui le connoissent, qui l'aiment, & qui sont comme l'habitation de sa divine Majesté. Ces paroles m'animerent de nouveau; & je voyois le chemin de l'amour si applani & generalement toutes choses si faciles, que je m'offrois & m'abandonnois sans cesse au bien aimé, pour faire & souffrir tout ce qui lui seroit le plus agreable. Je passai ainsi huit jours; après quoi me voilà réplongée dans l'abîme

» de mes croix. Il ne me ſembloit pas
» qu'il dût jamais y avoir de conſolation
» pour moi. J'offrois tout cela à Nôtre-
» Seigneur, & je lui ſacrifiois de grand
» cœur l'inclination que je ſentois à
» chercher du ſecours hors de lui. Je
» croyois que toutes les creatures m'a-
» voient en horreur, & je penſois que c'é-
» toit avec juſtice. Plus je me voyois
» baſſe, plus je ſentois un inſtinct inte-
» rieur, qui me diſoit : Cherche encore
» à t'avilir davantage. Que les peines
» qu'on reſſent en cet état ſont grandes!
» c'eſt une diviſion des deux parties, qui
» fait connoître combien leurs préten-
» ſions ſont oppoſées. L'eſprit plus éclai-
» ré & plus délicat que jamais, ne veut
» aucun mélange de la partie inferieure,
» qui ſe voyant ainſi privée de tous les
» biens dont l'eſprit joüit, cherche ail-
» leurs du ſoulagement : mais elle n'en
» trouve pas, & ſouffre une peine qui
» tient de l'agonie. Quand je découvrois
» mes ſouffrances à ma Superieure, elles
» diminuoient un peu : mais je fus inte-
» rieurement portée à me priver de ce
» petit ſoulagement, le ſeul que je re-
» çuſſe.

On n'eſt jamais plus près de recevoir la conſolation du ciel, que quand on renonce à celle de la terre: mais parmi les perſonnes, même ſpirituelles, peu ſçavent faire un ſage diſcernement entre le ſecours qui vient de l'homme, & que la nature recherche, & celui qui vient de Dieu, & que l'eſprit de grace fait deſirer & pourſuivre. On ne ſçauroit prendre plus de précautions qu'en prit la nouvelle Profeſſe, pour ne pas faire de fauſſes demarches dans une occaſion ſi delicate, où pour peu qu'on s'écarte, on s'égare à l'infini. Dès le moment qu'elle eut perdu Dom Raymond, elle ſe ſentit fortement inſpirée d'avoir recours aux Peres de la Compagnie de Jeſus, qui n'étoient point encore établis à Tours: cependant comme elle eſperoit que Dom Raymond de ſaint Bernard reviendroit; elle ſe perſuada qu'en attendant ſon retour, elle ne devoit point quitter le confeſſeur qu'elle avoit alors: mais enfin, n'en recevant abſolument aucun ſecours, ſes premiers mouvemens revenoient ſans ceſſe, & ce combat la fit aſſez long-tems ſouffrir. Elle ne ſe feroit peut-être même jamais determinée à

parler à aucun Jesuite, si sa Superieure ne l'y eût obligée.

Il y avoit alors à Tours un de ces Peres nommé le Pere George de la Haye, qui y avoit prêché l'Avent, & qui y devoit prêcher le Carême. Il venoit de tems en tems faire des exhortations aux Ursulines, & il avoit rempli toutes ces filles d'une très-grande estime pour sa vertu & pour sa capacité. La Mere de l'Incarnation avoit été touchée plus que personne de ses discours, & la seule crainte de tomber dans l'inconstance & la legereté, si ordinaire & si pernicieuse aux personnes devotes, l'empêchoit de lui ouvrir son cœur. Sa Superieure, qui sçavoit la maniere dont son confesseur se comportoit avec elle, & qui étoit convaincuë qu'elle ne feroit jamais d'elle-même aucune démarche pour s'addresser à un autre, lui ordonna de découvrir son cœur au Pere de la Haye, qu'elle pria de venir la voir, & lui recommanda de ne rien cacher à un homme qui meritoit toute sa confiance. Le Pere de la Haye n'eut pas été un quart d'heure avec la servante de Dieu, qu'il reconnut les grands trésors de graces

dont Dieu l'avoit remplie. Elle de ſon côté fut entierement ſurpriſe, qu'en deux paroles il eût remis le calme dans ſon cœur, & l'eût delivrée de quantité de mauvaiſes craintes, qui lui faiſoient un tort conſiderable, & perſuadée par cette experience, que c'étoit là le guide qu'elle devoit deſormais ſuivre, elle s'abandonna ſans reſerve & ſans qu'elle pût s'en défendre, à ſa conduite. Le Pere cependant ne ſe contenta pas de la declaration verbale qu'elle lui avoit faite de ſes tentations, de ſes peines interieures & des faveurs celeſtes dont Dieu l'avoit prévenuë, il voulut en avoir un écrit ſuivi & exact. Elle connut en même tems que Dieu approuvoit ce commandement, & elle ſe ſentit une ferme confiance qu'il l'aideroit dans l'execution. Elle aſſure qu'elle étoit charmée qu'il lui fût permis de dire tous ſes pechez, & de faire voir le mauvais uſage qu'elle avoit fait des graces dont elle avoit été favoriſée; & qu'en un moment toute ſa vie lui fut remiſe devant les yeux; de ſorte que ſon écrit ne lui couta rien à faire.

Le Pere de la Haye n'eut pas plûtôt

lû ce memoire, & pris tout le tems de s'instruire, & de consulter le Seigneur sur une affaire qui lui paroissoit delicate; qu'il dit à la Mere de l'Incarnation, qu'il reconnoissoit l'esprit de Dieu dans tout ce qui s'étoit passé en elle, & qu'elle seroit bien coupable, si jamais elle aimoit quelque autre chose qu'un bienfaiteur si magnifique. A ces paroles toutes ses peines se dissiperent, & son époux redoublant ses caresses, lui fit sentir que ce changement étoit le fruit de son obéïssance. Elle passa ainsi tout le tems pascal jusqu'à l'Ascension; puis tout d'un coup elle se trouva replongée dans ses plus grandes peines. Mais il paroît que cela ne dura pas, & n'eut aucune suite. Voici de quelle maniere elle dit que tout cela prit fin. » Un soir comme je me
» promenois par obéïssance dans une al-
» lée du jardin, fortement unie à Dieu,
» à qui je faisois de nouvelles protesta-
» tions de vigilance sur moi-même; j'eus
» un instinct très-puissant de m'arrêter,
» de demander pardon du plus profond
» de mon cœur au celeste époux, & de
» lui promettre une éternelle fidelité.
» A peine eu-je obéï, qu'à l'instant tou-

tes mes tentations & toutes mes croix « s'évanoüirent. Il me sembla que je « n'avois jamais souffert, & je demeurai « remplie d'une paix très profonde. «

Elle raporte ensuite les grands avantages qu'elle tira de ses peines, la necessité qu'il y avoit pour elle de passer par ces épreuves pour parvenir à la parfaite pureté de cœur & à la perfection de l'humilité chrêtienne; le desir que cet état de souffrances interieures lui laissa dans le cœur de souffrir encore davantage. Elle ajoûte qu'elle préferoit ces croix & ces tentations aux douceurs & aux consolations spirituelles, à cause des biens inestimables qu'en retirent ceux qui les prennent de la main de Dieu, & qui en font un usage conforme aux adorables desseins de sa providence. J'y ai connu, dit-elle, le grand amour « que Dieu me portoit, & ce qui étoit « en moi de contraire à cet amour. J'y ai « appris à mourir à mes sentimens, & à « me défaire, quoi qu'il m'en doive coûter, de tout ce qui peut me retarder « dans ma course. Quand je reflechis « sur mes sentimens mortifiez, & privez « de leurs desirs; mon esprit se satisfait: «

» je prie Nôtre-Seigneur de n'en avoir
» point pitié ; mais de me rendre digne
» de n'avoir ni desirs, ni sentimens, que
» pour lui : car dans mon ame je vois
» clairement & j'experimente combien
» cela est necessaire, & combien l'es-
» prit tend toujours à cette grande pu-
» reté. Or il est impossible d'avoir ces
» connoissances par d'autres voyes, que
» par celle de la croix. Dans l'abondan-
» ce des plaisirs sensibles on porte joyeu-
» sement tout ce qui arrive, & quelque
» fois l'imperfection se cache dans cette
» joye & n'est pas connuë : mais lorsque
» tout est retiré au fond de l'ame, & que
» la partie inferieure est privée de tout
» secours ; on connoît tout ce qui a en-
» core vie & sentiment ; on est bien de-
» sabusé de l'opinion qu'on avoit de sa
» vertu ; & on voit avec évidence qu'on
» n'a pas encore commencé à se morti-
» fier parfaitement. C'est ce qui fait met-
» tre tout d'abord la main à l'œuvre, &
» on n'attend point à étouffer les senti-
» mens de cette partie imparfaite ; qu'ils
» commencent à se vouloir soulever.

Cependant sa Superieure la voyant tout-à-fait renduë à elle-même, songea

à tirer d'un si excellent sujet tous les secours dont Dieu l'avoit rendu capable. Elle la fit d'abord sous-maîtresse des Novices ; puis elle la chargea absolument des instructions qu'on a accoutumé de faire à ces jeune filles ; & ce fut alors que Dieu commença à lui faire sentir les premiers mouvemens de sa vocation pour le Canada. Voici comme elle en parle. Une nuit après avoir entretenu très-familierement mon divin Epoux, je m'endormis ; & pendant mon sommeil, il me sembla que j'étois seule avec une Dame, que j'avois recontrée par je ne sçai quel hazard. Je la pris par la main, & je l'emmenai avec moi, marchant à grands pas & avec bien de la fatigue ; parce que nous avions bien des obstacles à surmonter pour arriver où nous aspirions. D'ailleurs j'ignorois la route qu'il falloit suivre. Je ne laissois pas d'avancer toujours, tirant avec moi cette bonne Dame. Enfin nous arrivâmes à une belle place, à l'entrée de laquelle il y avoit un homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les Apôtres. Il étoit le gardien de ce lieu-là : & par

» un ſigne de main, il nous fit connoître
» le chemin qu'il falloit prendre pour y
» entrer. Ce lieu étoit raviſſant ; le pavé
» étoit comme de marbre blanc ou d'al-
» bâtre par carreaux, & les liaiſons d'un
» beau rouge. Il y regnoit un grand ſi-
» lence, qui inſpiroit je ne ſçai quel
» charme. J'avançai, & de loin j'ap-
» perçus à main gauche une petite Egli-
» ſe de marbre blanc, d'une très-belle
» architecture antique ; & ſur cette
» Egliſe la ſainte Vierge étoit aſſiſe, te-
» nant le petit Jeſus entre ſes bras. Au
» bas de ce lieu, qui étoit très-éminent,
» il y avoit un grand & vaſte pays plein
» de montagnes & de vallées, & tout
» couvert de brouillards épais, excepté
» une petite maiſon qui ſervoit d'Egliſe
» à tout le pays. La Mere de Dieu re-
» gardoit ces vaſtes contrées, qui cau-
» ſoient autant de pitié que d'effroi, &
» ou l'on ne pouvoit deſcendre que par
» un chemin rude & étroit. D'abord la
» ſacrée Vierge me parut auſſi inflexi-
» ble que le marbre ſur lequel elle étoit
» aſſiſe. Je ne laiſſai pas de m'avancer
» vers elle. Dès que je fus proche, je
» lâchai la main de ma compagne ; &

par

« par un tressaillement d'amour, je cou-
« rus vers cette divine Mere, étendant
« les bras, ensorte qu'ils pouvoient at-
« teindre aux deux bouts de la petite
« Eglise. J'attendois qu'elle me fît quel-
« que grace ; mais comme elle regardoit
« ce pauvre pays, je ne la pouvois voir
« que par derriere. Peu de tems après,
« je la vis tout à coup devenir flexible,
« & jetter les yeux sur son divin Fils, au-
« quel elle faisoit entendre quelque cho-
« se d'important : & il me sembloit qu'el-
« le lui parloit de ce pays & de moi. Ce-
« pendant les bras toujours étendus je
« soupirois après elle. Alors avec une
« grace ravissante, elle se tourna vers
« moi en souriant amoureusement & elle
« me baisa sans me dire mot. Puis elle
« se retourna vers son Fils, & continua
« de lui parler, ayant toujours, ainsi
« qu'il me paroissoit, quelque dessein
« sur moi. Elle se tourna une seconde
« fois & me baisa derechef. Elle parla
« encore à son très-adorable Fils & me
« baisa pour la troisiéme fois. Mon ame
« fut remplie d'une onction toute celes-
« te ; la beauté de cette divine Mere me
« parut ravissante ; mais ma compagne

» ne la vit point, parce qu'elle s'étoit ar-
» rêtée pour descendre dans ce grand
» pays dont j'ai parlé. Je me reveillai là-
» dessus, portant en mon cœur une paix
» & une douceur qui ne peut venir que
» du ciel. Cela me dura plusieurs jours,
» & m'unit très-intimement avec la Me-
» re & le Fils.

Dans quelques autres écrits, où la servante de Dieu parle de ce songe mysterieux, on trouve quelques circonstances dont elle ne parle point ici, & qui ne doivent point être oubliées ; il y en a même qui feroient juger qu'elle en avoit eu un second assez peu different du premier. Elle dit qu'elle & sa compagne marchoient dans l'impetuosité de l'esprit vers la mer, du côté où l'on faisoit les embarquemens ; que cette grande place où on la fit entrer, étoit environnée de grands édifices, qui paroissoient des monastéres : que de ce lieu, qui étoit fort élevé, il y avoit un petit degré pour descendre dans un pays immense & tenebreux : qu'on n'y pouvoit passer sans un peril éminent ; parce qu'il étoit fort étroit & embarrassé de précipices dont la vûë seule faisoit frayeur : qu'elles

franchirent néanmoins ce pas, & qu'elles allerent jusqu'à un lieu nommé la Tannerie : que tandis que la sainte Vierge s'entretenoit d'elle avec son Fils, son cœur s'enflâmoit de plus en plus, & son ame ressentoit je ne sçai quoi de divin : que jusques-là, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit eu un grand zéle du salut des ames : mais qu'après les caresses de la sainte Vierge, & l'onction que ses sacrez baisers laisserent dans son ame ; son esprit fut en un moment tout hors de lui, & commença de voler par tout le monde, pour chercher des ames rachetées du sang de Jesus-Christ, qu'il accompagnoit par tout les ouvriers de l'Evangile ; qu'il se joignoit à eux dans leur ministére pour aider ces ames abandonnées, & qu'il parloit avec une sainte hardiesse au Pere Eternel en leur faveur.

La Mere de l'Incarnation n'étoit pas de ces personnes, qui uniquement occupées des projets d'une sainteté peu commune, à laquelle elles se flattent aisement qu'elles sont appellées, mais qu'elles envisagent toujours dans un avenir éloigné, negligent absolument

la pratique des vertus propres de leur état present, & sur tout celle de l'humilité du cœur, & de l'exactitude à remplir tous leurs devoirs. Elle ne perdoit point de vûë les desseins que Dieu avoit sur elle, & qui se developpoient insensiblement avec une très-grande évidence; mais l'attention qu'elle y apportoit, ne faisoit que donner de la vivacité à son application aux emplois qui lui étoient confiez. Son office étoit, comme je l'ai dit, d'enseigner aux Novices & aux jeunes Professes, les principes de la morale & de la doctrine Evangelique, & de leur faire prendre l'esprit de l'Institut qu'elles avoient embrassé; il ne se peut rien ajouter au soin qu'elle se donnoit pour cultiver ces jeunes plantes, Dieu lui avoit donné beaucoup de facilité à s'énoncer sur les mystéres de la foi. Elle avoit sur cela des lumieres, qui ne lui pouvoient venir que d'enhaut, & l'Esprit Saint l'avoit rempli d'une grace de sagesse qui la faisoit parler d'une maniere inspirée. Quelquefois pendant ses instructions certains passages de l'Ecriture lui venant à la bouche, il falloit qu'elle s'arrêtât pour souffrir en silen-

ce, ce ſont ſes termes, tout ce que ſon eſprit concevoit, après quoi ayant recouvré la liberté de parler, elle répandoit abondamment de ſa plenitude ſur ſes éleves.

Elle ne ſe bornoit pas aux inſtruction verbales qu'elle faiſoit aux jeunes filles dont elle avoit la direction. Elle compoſa pour leur uſage un Catéchiſme qui eſt peut-être le meilleur que nous ayons en nôtre langue ; on l'a donné au public ſous le nom de l'Ecole Chrêtienne, & on peut aſſurer au moins qu'il n'en eſt point où les choſes ſoient expliquées avec plus d'ordre, de préciſion, & de netteté, & que le choix & l'application des paſſages de l'Ecriture, font bien voir que la Mere de l'Incarnation a été une des perſonnes de ſon ſiécle qui ayent mieux poſſedé les livres ſaints. Ceux qui ne cherchent dans la lecture de ces ſortes d'ouvrages, qu'à s'inſtruire de leur Religion, n'en ſçauroient trouver qui la leur apprenne mieux que celui-ci ; & tout y reſpire cette merveilleuſe ſimplicité laquelle fait éviter une ſorte de curioſité qui ne manque guere de produire l'orgueil & le li-

bertinage de l'esprit & l'insensibilité du cœur. On a aussi trouvé parmi les papiers de la servante de Dieu plusieurs Sentences qu'elle remettoit souvent devant les yeux de ses Novices, & qui ne sont qu'une très-petite partie de ce qu'elle en avoit recueilli. Je crois qu'on verra ici avec plaisir ces précieux restes qui ont échapé à deux incendies, & à la modestie de l'humble Instructrice. Rien n'est plus capable de faire connoître son veritable esprit.

I. Une ame que Dieu appelle à la vie continuelle de l'esprit, doit s'attendre à passer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme. Il faut l'avoir éprouvé pour concevoir jusqu'où cela va, & dans quel abandonnement doit être l'ame, pour se laisser conduire où Dieu la veut mener.

II. Plusieurs s'efforcent d'avoir le don d'oraison, & ne se mettent nullement en peine d'avoir l'humilité & la vraye abnegation d'eux-mêmes; sans quoi néanmoins il n'y a point de vraye oraison, & dont le défaut doit rendre toutes nos devotions suspectes.

III. Le grand parleur n'a pas le don

d'oraiſon ; il n'a pas même celui de la devotion. Il n'eſt pas poſſible d'avoir le cœur & la bouche ouverts en même tems, à Dieu & aux hommes.

IV. La pureté de l'ame eſt une diſpoſition eſſentielle pour s'unir à Dieu. Car comme la mer ne peut rien ſouffrir d'impur ; ainſi Dieu qui eſt un Ocean infini de perfections, rejette les ames qui ne lui ſont pas ſemblables en pureté.

V. Il n'y a rien qui ſoit plus capable de perdre l'ame, que la curioſité dans l'oraiſon, & le deſir de ſçavoir plus que Dieu ne veut apprendre. Il n'y a que dans le deſir d'aimer qu'on ne puiſſe pas exceder.

VI. On dit que la contemplation eſt oiſive, & cela eſt vrai en un ſens : mais ſon oiſiveté eſt active & accompagnée de grands travaux que la nature reſſent au-delà de ce qui ſe peut dire, pour ſoumis que ſoit l'eſprit. La vie la plus ſublime conſiſte dans ces deux points ; dans la pratique exterieure des vertus de l'Evangile, & dans la familiarité interieure avec Dieu. Je ne l'aurois jamais crû, ſi je n'en avois été aſſurée par une voye que je ne puis mettre ſur le papier.

Ouy, nous obligeons Dieu, s'il eſt permis de parler ainſi, quand nous nous jettons entre ſes bras pour les careſſer.

VII. Le Pere Eternel a fait voir à une perſonne, que ce qu'on lui demande par le cœur de ſon Fils, il eſt toujours diſpoſé à l'accorder.

VIII. Dès qu'un cœur eſt navré, il aime par tout; pourvû qu'il entretienne les playes de l'amour, & qu'il ne les referme point par de miſerables medicamens; c'eſt-à-dire, par les fauſſes raiſons de l'amour propre.

IX. Il faut tous les jours commencer à aimer Dieu; & croire aujourd'hui, qu'hier on ne l'aimoit pas veritablement. Les degrez de ce ſaint commerce, ſont de voir defectueux tout ce qui eſt derriere ſoi.

X. Je ne puis comprendre comment une ame s'amuſe à s'entretenir avec les creatures, ayant toujours en ſoi le Createur.

XI. Si une ame, qui a Dieu pour Pere, n'eſt pas contente: c'eſt qu'elle reflechit trop ſur elle-même.

XII. Plus l'ame s'approche de Dieu; plus elle connoît ſon néant: & quoi-

qu'elle ſoit dans un très-haut degré d'amour ; elle s'en humilie davantage en ſa préſence. Cela me fait comprendre le ſens de cette parole de Nôtre-Seigneur : *Celui qui s'humilie ſera exalté* : ( Luc 18. 14. ) & de cette autre, *Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur ; & vous trouverez le repos de vos ames.* ( Matth. 11. 29. )

XIII. L'obéïſſance, quand on a l'intention droite, ſupplée à tout. Comment une ame religieuſe pourroit-elle vouloir aimer Dieu, & être aimée de lui ; ayant de la peine à ſe ſoumettre ?

XIV. Point de chemin plus court pour parvenir à la perfection de la vie interieure, que le retranchement univerſel de réflexions ; non-ſeulement ſur tout ce qui peut donner de la peine ; mais même ſur tout ce qui ne porte point à Dieu & à la pratique de la vertu.

XV. L'empreſſement que l'on a d'achever une choſe pour en commencer une autre ; fait que toutes les deux ſont imparfaites.

XVI. Il n'eſt pas poſſible de mener long-tems la vie de l'eſprit, ſans paſſer par de grandes épreuves.

XVII. Avoir de la resignation dans les souffrances, c'est une marque certaine qu'on est proche de Dieu & de ses misericordes. Dans les infirmitez que Dieu nous envoye, nous ne devons rien desirer, sinon qu'elles ne nous empêchent point de le servir. Quant aux souffrances qui y sont attachées, c'est un present qu'il nous fait, & que nous devons cherir.

XVIII. Prier & souffrir; c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux pour obliger les Eglises triomphante, militante, & souffrante; & pour nous-mêmes.

Voilà le lait dont la sainte Mere nourrissoit ses filles. Il ne faut pas s'étonner, si une si excellente nourriture dans des sujets parfaitement disposez, produisit ces fruits de benediction, qui ont donné tant de saintes à la Congregation des Ursulines; on en a fait connoître quelques-unes au public. Mais on sera peut-être bien-aise d'apprendre que parmi ces Religieuses, qui sous la direction de la Mere de l'Incarnation se sont élevées à la plus sublime vertu; une des plus distinguées fut Angelique de la Vallie-

re, dite la Mere de la Conception ; qui aprés avoir illustré son Ordre par la pratique des plus heroïques vertus ; finit une vie si sainte par une mort encore plus précieuse ; s'étant fait une victime souffrante & mourante, pour obtenir du ciel la conversion de son illustre niéce, & a ainsi procuré à l'Eglise dans un siécle corrompu, un des plus rares exemples de la penitence chrêtienne.

Je ne dis rien ici de la Mere Marie de saint Joseph, qui fut encore une éleve de la Mere Marie de l'Incarnation ; parce que j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler dans la suite de cette Histoire. Au reste, rien n'étoit plus selon le cœur de nôtre sainte Instructrice, que l'emploi dont l'obéïssance l'avoit chargée. Effectivement, & par l'interêt que sa qualité d'épouse lui faisoit prendre à ce qui regardoit la gloire du sacré Verbe ; & par la vuë des desseins qu'il paroissoit avoir sur elle : il ne lui étoit pas possible de s'occuper d'autre chose, que des moyens de le faire connoître & aimer : & l'unique desir que formoit son cœur étoit que Jesus-Christ fût adoré dans toutes les parties du monde. Dès «

» mon entrée aux Ursulines, dit-elle,
» un certain instinct me dit que la divi-
» ne bonté me mettoit dans cette sainte
» maison, comme en dépôt, jusqu'à ce
» qu'elle disposât de moi selon ses des-
» seins. Je repoussois toujours ce senti-
» ment, dans la crainte que ce ne fût
» un piége du diable; mais il revenoit
» sans cesse. Je ne raisonnois point, je
» n'examinois point: seulement je m'a-
» bandonnois entre les mains de Dieu.
» Enfin à l'âge de trente-quatre à trente-
» cinq ans, j'entrai dans l'état qui m'a-
» voit été montré. Je fus saisie d'un es-
» prit Apostolique, par le mouvement
» duquel je me promenois dans la vaste
» étenduë des Indes, de la Chine & du
» Japon, & j'y accompagnois les ou-
» vriers de l'Evangile, ausquels je me
» sentois étroitement unie; parce qu'ils
» se consumoient pour les interêts de
» mon celeste époux. Je perçois jusques
» dans les Regions les plus inaccessibles,
» ou il y avoit des ames raisonnables,
» que je connoissois appartenir toutes à
» Jesus-Christ. Je voyois le démon en
» triompher & les ravir au domaine de
» mon divin Maître, qui les avoit ache-

tées de ſon ſang. Ces vûës me faiſoient entrer dans des langueurs extrêmes. J'embraſſois ces pauvres ames, & mon cœur ne ceſſoit point de preſſer le Pere Eternel, par une activité amoureuſe, d'avoir pitié de leur égarement. L'Eſprit de grace m'emportoit en une ſi grande hardieſſe, qu'il me paroiſſoit que je n'étois pas libre de faire autrement. O Pere ! lui diſois-je, que tardez-vous, puiſqu'il y a ſi long-tems que mon bien-aimé a répandu ſon ſang? c'eſt pour les interêts de mon époux que je prie, & vous lui avez promis toutes les nations. Par une lumiere qui étoit infuſe en mon ame, je voyois clairement & comme en plein jour, le ſens des paſſages de l'Ecriture ſainte où il eſt parlé du ſouverain pouvoir que le Pere a donné au Verbe incarné ſur tous les hommes ; & ce que le Saint-Eſprit dit de lui. Ce grand jour, qui me découvroit tant de merveilles ; embraſoit mon ame d'un amour qui me conſumoit. Il eſt juſte, m'écriois-je, il eſt juſte, Pere Eternel, que mon époux ſoit le maître. Donnez-moi une voix aſſez puiſſante, pour être en-

» tenduë des extremitez de la terre ; » & pour publier par tout que mon divin époux est digne de regner dans » tous les cœurs. Mes gemissemens, » comme autant de fleches embrasées, » alloient percer les cieux. Portée en » esprit parmi les ames qui ne connoissent pas Jesus-Christ, je lui rendois » pour elles les hommages qu'elles lui » doivent : je les embrassois, & les voulois concentrer dans le sang précieux » de cet adorable Seigneur.

Il n'étoit pas possible qu'un feu si devorant se contînt dans l'interieur : aussi fit-il de si grandes impressions sur les sens, que la Mere de l'Incarnation parut toute changée, & qu'on apprehenda pour sa vie. On lui ordonna donc de se distraire autant qu'il lui seroit possible. Elle fit tout ce qu'elle pût pour obeïr ; mais ses efforts furent inutiles, & il fallut s'abandonner à celui qui mortifie, & qui vivifie. Son directeur étoit alors le Pere Jacques Dinet, Recteur du nouveau College de Tours, & qui fut peu de tems après appellé à la Cour, pour y être confesseur du Roi Loüis XIII. Un jour que la Mere de l'Incarnation

lui rendoit compte de ſes ſentimens par raport au ſalut des ames, & qu'elle lui parloit du ſonge myſtérieux que nous avons rapporté : elle fut bien ſurpriſe d'entendre dire au Pere qu'il n'y avoit rien là, qui ne pût arriver, & qu'apparemment le Canada étoit le pays qui lui avoit été montré. Jamais elle n'avoit entendu parler du Canada, & il ne lui étoit point encore venu à l'eſprit qu'elle dût contribuer à la converſion des Infidéles autrement que par ſes prieres & par celles des autres, qu'elle avoit un fort grand ſoin de procurer à ces ames infortunées. Il eſt pourtant vrai que je ne ſçai quoi d'extraordinaire qui paroiſſoit en elle, faiſoit dire à ſes Sœurs, qu'aſſurément Dieu avoit de grands deſſeins ſur elle, & qu'elle ne mourroit pas dans leur monaſtére.

Cependant à meſure que ſon zéle prenoit de nouveaux accroiſſemens, l'amour qui allumoit ce feu dans ſon cœur, ſembloit prendre plaiſir à lui faire reſſentir de tems en tems de ces peines que produit la perſuaſion qu'on gemit en vain, & que l'on pouſſe des ſoupirs qui ne ſont pas écoutez. Après qu'elle eut

porté quelque tems cette souffrance, elle commença à respirer. » Je croyois, « dit-elle, que le Pere Eternel avoit » pour agreables mes poursuites, mais » qu'il me manquoit quelque chose pour » être exaucée. Je me consumois à ses » pieds; je m'abîmois au centre de ma » bassesse & de mon néant, afin qu'il » plût à sa divine bonté de mettre en » moi ce qu'il y trouvoit de manque. » Alors j'experimentai un écoulement, » & un rayon divin en mon ame, qui » m'unit encore plus étroitement au » cœur de Jesus; ensorte que je ne par- » lois & ne respirois que par lui.

On peut voir dans les lettres qu'elle écrivit dans ce tems-là, & qui ont été données au public, les choses admirables que lui faisoit produire cette union intime avec le sacré Verbe. Enfin Dieu commença à lui developer ce qu'il ne lui avoit montré jusque-là, que d'une maniere fort énigmatique. Un jour, qu'elle étoit au Chœur en oraison, elle fut en un moment ravie hors d'elle-même. La vision qu'elle avoit eüë en songe, lui fut representée avec toutes les mêmes circonstances, & il lui fut dit que

que ce pays étoit le Canada, & qu'il falloit qu'elle y allât faire une maison. Ces paroles, dit-elle, qui portoient « esprit & vie, reduisirent mon ame dans « le plus profond anéantissement. J'eus « néanmoins assez de force pour dire : ô « grand Dieu ! vous pouvez tout ; & moi « je ne puis rien. S'il vous plaît de m'ai- « der, me voilà prête. Ma volonté fut « unie à celle de Dieu, sans qu'aucune « reflexion eût précedé. Le seul com- « mandement de Dieu fit cette union, « d'où s'ensuivit une extase amoureuse, « dans laquelle cette infinie bonté me fit « des caresses, qu'une langue humaine « ne sçauroit exprimer. Je ne voyois plus « d'autre pays pour moi que le Canada, « & mes courses ordinaires étoient par- « mi les Hurons, où je me joignois aux « Missionnaires. J'y étois unie d'esprit « au Pere Eternel, sous les auspices du « sacré Cœur de Jesus pour lui gagner « des ames. Ces courses & ces occupa- « tions me causoient une abstraction « presque continuelle, qui faisoit beau- « coup souffrir mon corps. «

Vers le même tems la servante de Dieu reçut une lettre du Pere Joseph

Poncet de la Riviere Jesuite, qu'elle ne connoissoit point, & qui n'avoit pû être instruit par aucune voye humaine de ses dispositions, par rapport au zéle du salut des ames. Ce grand Religieux qui a été une des plus vives lumieres de sa Compagnie, & dont la memoire est en benediction dans les Colonies Françoises de l'Amerique, qu'il a presque toutes arrosées de ses sueurs, & quelques-unes même de son sang, lui faisoit part de sa vocation à la Mission de Canada, & avoit joint à sa lettre une Relation de ce qui se passoit dans ce pays, avec un petit bourdon, comme pour l'inviter par ce symbole à entreprendre le voyage avec lui. La Mere de l'Incarnation, quoique fort charmée d'une telle invitation, n'y répondit néanmoins que par une civilité. Elle n'étoit presque plus la maîtresse de son zéle, qui s'enflammoit de jour en jour : mais la chose lui paroissoit tellement au-dessus de ses forces & de sa condition, qu'elle ne pouvoit pas se resoudre à en parler même aux directeurs de sa conscience. Elle n'avoit plus le Pere Dinet. Le Pere de la Haye & Dom Raymond de saint Ber-

nard étoient absens, & elle étoit entre les mains du Pere Sain Jesuite, qui ne la dedommageoit pas des pertes qu'elle avoit faites. Mais tandis qu'elle ne songeoit qu'à bien connoître la volonté de Dieu, & à se mettre en état de l'executer: la providence ménageoit sans qu'elle en sçût rien, les moyens de faire réüssir les desseins qu'elle avoit sur elle.

Les Jesuites du Canada, & sur tout ceux qui étoient avec les Hurons, souhaitoient depuis long-tems l'établissement des Ursulines à Quebek, & le Pere Paul le Jeune Superieur de toute la Mission, faisant cette année là, selon ce qui se pratiquoit alors, la Relation de ce qui s'étoit passé d'édifiant dans cette nouvelle Eglise; s'y exprima en ces termes sur ce dessein: Ne se trouvera-t-il point quel- «
que ame sainte, qui veuille ramasser «
ce sang du Fils de Dieu, pour le salut «
des pauvres Sauvages? «

Il y avoit alors à Alençon une jeune Dame de condition, fort riche, nommée Magdeleine de Chauvigny, fille de M. de Vaubougon, & veuve de M. de la Peltrie, de la maison de Tounoys. Elle avoit apporté en naissant des inclina-

tions ſi nobles & ſi heureuſes, & elle avoit reçu de ſes parens une ſi belle éducation, qu'elle s'étoit renduë dès l'âge le plus tendre, l'admiration de la ville, & les délices de ſa famille. Dès qu'elle fut capable de faire des reflexions, elle crut que Dieu vouloit ſeul poſſeder ſon cœur, & commença de prendre des meſures pour entrer dans quelque Religion : mais Dieu avoit d'autres vuës, & comme il la deſtinoit au même deſſein que Marie de l'Incarnation, il ne permit pas que ces deux femmes, par qui il vouloit faire de grandes choſes, priſſent d'abord un parti, qui auroit privé l'une des biens, & l'autre de la connoiſſance des affaires & de l'experience qui leur étoient neceſſaires pour executer l'œuvre importante qu'il leur devoit confier.

Mademoiſelle de Chauvigny ſe laiſſa donc engager par obéïſſance dans l'état du mariage, mais ſa liberté lui fut bientôt renduë : M. de la Peltrie qu'elle avoit épouſé, la laiſſa veuve fort jeune & ſans enfans ; n'ayant eu qu'une fille, qui ne vint au monde que pour augmenter le nombre des prédeſtinez. La premiere penſée qu'eut Madame de la Peltrie de

qu'elle se vit maîtresse de disposer d'elle-même, fut de reprendre son ancien projet d'entrer en Religion ; mais elle ne s'y arrêta pas long-tems. Elle étoit née avec une extrême tendresse pour les malheureux, & elle se persuada que Dieu ne l'avoit mise en l'état où elle étoit, que pour la rendre la mere des pauvres. Peu de tems après son zéle changea d'objet, & elle se sentoit emportée en esprit dans les pays étrangers pour y contribuer au salut des ames : elle en étoit là lorsque la Relation dont j'ai parlé, lui tomba entre les mains. Cette lecture fit sur son esprit une si forte impression, qu'elle conçût dès-lors le dessein de se consacrer avec tout son bien, au salut des filles sauvages. Cependant une telle entreprise, jusques-là sans exemple, ne devoit pas être entierement resoluë avant que d'avoir bien consulté le Seigneur : c'est ce que fit la jeune veuve, & le ciel ne tarda pas à l'éclairer. Un jour de la Visitation de la Vierge, comme elle étoit en oraison, Jesus-Christ se fit entendre à son cœur, & lui dit que sa volonté étoit qu'elle allât en Canada pour y executer le dessein qu'elle avoit formé, & l'assura

qu'elle recevroit de très-grandes graces dans ce pays barbare. *Hé ! quoi, Seigneur*, reprit-elle, *est-ce à une vile creature & à une pecheresse comme moi, qu'il faut faire de semblables faveurs ? Vôtre bassesse*, lui repartit le Sauveur, *ne fera que relever l'éclat de ma misericorde. Je veux me servir de vous en ce pays-là : & malgré les obstacles qui s'opposeront à l'execution de mes ordres ; vous irez en Canada, & vous y mourrez.*

Ces paroles remplirent la Servante de Dieu d'une douce confiance, & mirent la paix dans son ame : mais pour avoir reçu sa Mission immediatement de Dieu-même ; elle ne s'en crut pas moins obligée à prendre toutes les précautions que la prudence demande en de pareilles occasions. Elle consulta plusieurs personnes fort éclairées dans les voyes de Dieu, qui toutes l'assurerent qu'elle étoit appellée en Canada. Mais à peine avoit-elle commencé de prendre des mesures pour suivre sa vocation, qu'elle tomba malade, & fut à l'extremité. On n'attendoit plus que le moment de la voir expirer, & la recommandation de l'ame étoit faite, lorsqu'elle fut inspirée de

faire vœu d'aller en Canada pour y bâtir une Eglise en l'honneur de saint Joseph, & pour y employer sa vie & ses biens au service des filles sauvages, sous les auspices de ce grand Saint. Elle obéït à l'inspiration, & s'étant aussi-tôt assoupie, elle se trouva à son réveil sans douleur & sans fiévre. Les Medecins qui l'avoient desesperée, apprirent cette nouvelle avec bien de la surprise. Ils voulurent s'instruire par eux-mêmes d'une chose qui ne leur paroissoit pas croyable. S'étant rendus chez elle, un d'eux lui prit le bras; & après lui avoir tâté le poulx: Où est donc vôtre fiévre, Mada- « me? lui dit-il; seroit-elle allée en Cana- « da? Ouy, répondit la Dame, elle y est « allée. Mais ni le Medecin, ni aucun des assistans, n'avoit garde de comprendre ce qu'il y avoit de vrai dans cette réponse.

Pendant que les choses s'acheminoient si bien pour la réüssite des desseins que Dieu avoit sur la Mere de l'Incarnation; sa divine Majesté purifioit, & perfectionnoit de plus en plus cette grande ame; & je croi que ceux qui, de quelque maniere que ce soit, sont appellez à procurer

le ſalut du prochain, me ſçauront quelque gré de n'avoir negligé aucun trait du modéle que je leur préſente d'un cœur vrayment Apoſtolique, & qui, pour être dans la perſonne d'une femme; n'en eſt que plus capable de les animer & de les confondre. Ecoutons-la parler.

» La divine Majeſté voulant me dé-
» pouiller abſolument de mon propre
» vouloir dans les choſes mêmes qu'elle
» m'avoit commandées; afin que tout fût
» d'elle, & qu'il n'y eût rien de la crea-
» ture; me fit connoître un jour pendant
» mon oraiſon, qu'il alloit me reduire à
» ce denuément total & parfait. Je trai-
» tois alors avec elle du ſalut des ames,
» dans l'accès ordinaire qu'il lui plaiſoit
» de me donner. En un moment elle m'ô-
» ta tout pouvoir de continuer ce com-
» merce, & ravit mon ame en une exta-
» ſe qui la mit dans ſon ſouverain & uni-
» que bien. Là, parmi ſes careſſes ordi-
» naires, elle me découvrit le grand
» avantage qu'il y a à lui gagner des
» ames, & m'incita à lui demander cette
» grace. Alors mon ame prenant vive-
» ment les interêts de ſon époux, vou-

loit par une amoureuſe impatience que ſon Royaume s'étendît, & s'offroit pour cet effet en ſacrifice, fallût-il donner mille vies. Je conjurois le Pere Eternel de me mettre en état d'executer les commandemens qu'il m'avoit fait de lui bâtir en Canada une maiſon où il fût glorifié avec Jeſus & Marie. Je le priois d'y joindre le grand ſaint Joſeph; parce que j'avois de fortes impreſſions que c'étoit lui que j'avois vû être le gardien de ce pays. J'avois une certitude qu'il agréoit mes inſtances, que je ne faiſois que par le mouvement de ſon eſprit. Cette majeſté ſuprême jettoit ſes regards ſur moi, & me faiſoit entendre que par un amoureux effort, j'avois voulu ravir ſa volonté; mais que par ſon amour, elle vouloit triompher de la mienne. Il ſe fit alors une operation en mon ame, qui la reduiſit à une delicieuſe agonie. Je me vis en un moment abſorbée en Dieu, qui par un amour de complaiſance, me vouloit ſurmonter, en m'ôtant ma volonté au regard de mes pourſuites pour l'amplification du Royaume de ſon Fils. En effet il me martyriſoit; car à peine me

» permettoit-il de jetter un ſoupir pour
» prendre du relâche dans un tourment
» qui m'ôtoit la vie, & me charmoit tout
» enſemble. Alors je m'apperçus que je
» n'avois plus de volonté, & que Dieu
» vouloit pour moi. J'acquieſçai & me
» confeſſai vaincuë. Je chantai le triom-
» phe de mon vainqueur, & reconnus
» la juſtice de ſon divin vouloir. Dès
» ce moment je fus délivrée des lan-
» gueurs que me cauſoient mes pour-
» ſuites. C'étoit un repos, une paix, un
» non vouloir, une demeure dans la vo-
» lonté de Dieu, avec lequel je traitois
» des interêts du ſacré Verbe incarné ;
» & cela me dura une année entiere.

Monſieur de Bernieres Louvigny, auteur du Chrêtien interieur, & qui au milieu de la corruption du ſiécle, eſt parvenu à ce qu'il y a de plus ſublime dans la vie myſtique, s'étend bien au long dans ſes memoires ſur l'inſigne faveur dont je viens de parler, & qu'apparemment la ſervante de Dieu lui avoit particulariſée plus qu'elle ne fait ici. Voici ce qu'il en dit. » Je me ſouviens
» que cette grande Religieuſe parloit fort
» bien de l'excellence de la vie Apoſtoli-

que, & qu'elle en avoit des ſentimens «
admirables. Mais elle ſouffrit un jour «
une operation bien extraordinaire. «
Comme elle s'efforçoit de prendre la «
volonté divine, pour ne la quitter ja- «
mais, & la flêchir à l'établiſſement du «
Royaume de ſon Fils ſur toutes les na- «
tions : Nôtre-Seigneur prit la ſienne ; «
& depuis elle n'a point eu de volonté «
propre ; mais la ſeule volonté de Dieu «
a été ſa volonté. C'eſt une grande ame, «
ſolidement vertueuſe, qui a une pro- «
fonde humilité, une charité éminente, «
& qui ne perd point l'union actuelle «
avec Dieu. Elle dit donc que Dieu la «
dépouilla de ſon propre vouloir, ou, «
pour me ſervir des paroles dont Dieu «
uſa en ſon endroit ; il triompha de ſa «
volonté ; non qu'il lui ôtât cette puiſ- «
ſance, qui eſt le principe des actions «
ſpirituelles, ou qu'il la privât de ſa li- «
berté : mais la volonté divine s'empara «
tellement de la ſienne ; qu'elle ne pou- «
voit plus vouloir que ce que Dieu vou- «
loit. Ainſi, on eût pû lui donner ce «
nom admirable que Dieu avoit pro- «
mis à une nation qui devoit être toute «
à lui ; *on vous appellera, ma volonté eſt* «

» *en elle.* ( Isaye 62 4. ) Cette faveur
» merveilleuse commença par une espe-
» ce d'agonie, pendant laquelle il lui
» resta quelque aspiration, pour con-
» sentir à la perte de sa volonté. Cette
» agonie fut très-delicieuse : car comme
» il n'est rien de plus affligeant, que de
» suivre les desirs de la propre volonté :
» il n'est rien au contraire de plus doux,
» que de ne vivre que de la volonté de
» Dieu.

La Mere de l'Incarnation fut toute une année dans cette disposition de paix & de delices. Au bout de ce tems-là, elle se sentit fortement poussée de s'ouvrir sur sa vocation au Canada. Elle avoit encore pour directeur le Pere Salin. Ce Religieux étoit de ceux qui ne connoissent dans les voyes de Dieu qu'une sorte d'illusion ; & qui croyent qu'on ne peut jamais y faire de mauvais pas, en rejettant tout ce qui est tant soit peu extraordinaire. Aussi dès que sa penitente lui eut ouvert la bouche sur son dessein ; il la lui referma bien-tôt, en lui disant que c'étoit là de pures fantaisies, ausquelles elle faisoit fort mal de s'amuser. L'humble Religieuse, à ces

paroles, s'aneantit aux pieds de la divine Majesté. Mais quelque connoissance qu'elle eût, & quelque aveu qu'elle fît de sa bassesse ; elle ne laissa pas de protester à Dieu que rien au monde ne l'empêcheroit de lui obeïr. Elle fut bien surprise dans le même tems, de voir que son dessein, qu'elle avoit tout-à-fait caché, étoit divulgué, qu'on lui en parloit souvent, & qu'on lui en écrivoit même de plusieurs endroits. Elle ne crut pourtant pas devoir pour cela s'ouvrir davantage ; & fit aux lettres qu'elle reçut, & aux discours qu'on lui tint sur ce sujet, des réponses fort vagues ; & qui ne faisoient concevoir rien autre chose, sinon que son cœur étoit épris d'un fort grand zéle pour le salut des infidéles. Effectivement il alloit au-delà de tout ce qu'on en peut dire ; & elle l'avoit tellement communiqué à toutes ses Sœurs ; que dans la Communauté on faisoit continuellement des prieres, des penitences, & des communions à cette intention.

Cependant le mouvement qui l'avoit portée à s'ouvrir au Pere Salin sur sa vocation au Canada, la poussoit encore

plus fortement à en écrire au Pere de la Haye. Mais le Pere Salin l'avoit tellement intimidée, qu'elle n'osoit en parler davantage. Lorsqu'elle étoit en cette peine, le Pere de Lydel autre Jesuite, la vint visiter. Elle crut devoir s'ouvrir à lui, & ce Pere lui conseilla d'en écrire au Pere de la Haye qui la connoissoit mieux que personne. Elle le fit, & la réponse du Pere de la Haye, fut qu'elle devoit se disposer à ce que la divine providence ordonneroit d'elle, & qu'il esperoit que ses bons desirs s'executeroient.

Quelque tems auparavant la servante de Dieu avoit appris que Dom Raymond de saint Bernard songeoit aussi à passer en Canada. Effectivement ce Religieux prenoit des mesures pour cela avec les Jesuites; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & sa Congregation s'opposa à son pieux dessein. Dans le tems que la Mere de l'Incarnation lui écrivit, il regardoit son voyage en Canada, comme une affaire qui ne pouvoit manquer par aucun endroit. Il n'entra pourtant pas d'abord dans les vûës de sa penitente, & elle eut beau

lui écrire pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé en elle à ce sujet, il ne la voulut point écouter. Enfin elle le conjura d'examiner la chose devant Dieu. Il le fit, & se rendit. Il se rappella son caractere d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination ; les faveurs qu'elle avoit reçuës du ciel dès sa plus tendre enfance, & la fidelité qu'elle y avoit fait paroître. Il se ressouvint de ses premiers instincts, qui la portoient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile ; de son zéle en mille occasions pour la gloire de Dieu ; de ses desirs si ardens, & néanmoins si peu empressez. Il considéroit cette paix si inalterable, au milieu des plus violentes saillies de son amour ; cette élevation d'ame jointe à la plus profonde humilité & à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut que paroissant avoir une certitude que tout venoit du Seigneur, elle n'avoit cependant nulle attache à son sens. Il reconnut donc le doigt de Dieu dans le dessein qu'elle lui proposoit ; & il lui manda qu'il ne pouvoit se dispenser de l'approuver. Il travailla ensuite à lui

procurer tous les ſecours qui pouvoient dépendre de lui pour l'execution. Mais le ciel qui ne le vouloit pas lui-même en Canada, lui refuſa auſſi la conſolation d'avoir contribué à y établir la ſervante de Dieu. Il vit rompre en aſſez peu de tems toutes les meſures qu'il avoit priſes pour elle & pour lui. Dans le même tems la Mere de l'Incarnation ſe trouva en butte à toutes les contradictions imaginables. Pluſieurs perſonnes, qui avoient paru favorables à ſon deſſein, le deſaprouverent ouvertement. Sa Superieure même qui lui avoit applaudi plus qu'aucun autre, ſe declara hautement contre elle, & alla juſqu'à lui dire que ſi Dieu lui accordoit ce qu'elle lui demandoit avec tant d'ardeur, ce ne ſeroit que pour punir ſa temerité.

La courageuſe Mere voyant ainſi tout le monde réüni contre elle, montra une fermeté d'ame qui a peu d'exemples. Elle écrivit à Dom Raymond pour le conſoler & pour le fortifier ; & rien n'eſt plus grand que les ſentimens de confiance & de ſoumiſſion aux ordres de la providence, dont ces lettres ſont remplies. Elle en recevoit elle-même des Miſſion-

naires

naires de Canada, qui servoient plus que toute autre chose à la soutenir au milieu de ses traverses. Ces Religieux connoissoient son zéle pour le salut de leurs chers Neophytes ; & ils ne manquoient point d'occasion de lui écrire, pour l'encourager à ne pas abandonner une si belle entreprise, Enfin ils crurent que c'étoit assez deliberé, & qu'il falloit se hâter de venir à l'execution. Ils n'avoient encore rien d'assuré pour le temporel : mais des hommes remplis de toute la plenitude de l'esprit Apostolique ne sçavoient pas s'inquieter touchant les moyens, quand la chose étoit dans l'ordre de Dieu : & sûrs de la providence pour les ressources, ils ne songeoient qu'à choisir des sujets, dont la sainteté répondît à la grandeur du ministére qui leur devoit être confié.

Ce fut dans cette vûë que le Pere le Jeune, Superieur de la Mission, pour s'assurer de la vertu de nôtre Mere par une voye qui ne pût être suspecte ; lui écrivit deux lettres consecutives, où, après lui avoir exageré avec beaucoup de force, les dangers & les difficultez de son projet : il ajoute qu'il n'y avoit

qu'une présomption intolerable, pour ne pas dire diabolique, qui pût la faire aspirer à des emplois si élevez au-dessus de son sexe & de ses forces. L'humble servante de Dieu reçut ces lettres avec la même joye, que si elles lui eussent annoncé l'ordre de partir. Elle ne se lassoit point de les lire, & un jour qu'elle en parloit à son directeur; « N'est-» ce pas là un bon Pere? lui dit elle, » je voi bien que si j'étois auprès de lui, » il me traitteroit en veritable ami. Peu de tems après, elle reçut un avis secret qu'on prenoit de bonnes mesures pour faire venir en Canada des Ursulines, & qu'elle étoit la premiere sur laquelle on jettoit les yeux. Mais deux années s'écoulerent encore sans qu'on parlât de rien: ce qui lui donna occasion de faire paroître d'une maniere bien sensible sa parfaite dépendance de la volonté de Dieu, & la fermeté de sa confiance, que tant de délais & d'obstacles ne purent jamais ébranler. Enfin sur la fin de la seconde année elle sçut par un instinct, qui ne pouvoit avoir rien de naturel, que le tems de son départ approchoit: & elle ne se trompa point.

L'heure marquée par le Seigneur, pour l'accomplissement de ce grand dessein, étoit venuë ; & il s'executa de la maniere que nous allons voir.



# LIVRE QUATRIE'ME.

## SOMMAIRE.

*Madame de la Peltrie prend des mesures pour fonder des Ursulines en Canada. Son pere la veut remarier, ce qu'elle fait pour parer ce coup. M. de Bernieres de concert avec elle, la demande en mariage. Ce mariage est rompu. Madame de la Peltrie est inquiettée par sa famille, & gagne un grand procès. Elle part pour Paris, ou M. de Bernieres la suit. Le P. Poncet les determine à demander la Mere de l'Incarnation pour commencer l'établissement de Quebek. Dieu fait connoître à sa servante que ses desseins sur elle vont s'accomplir On propose de ne prendre que des Religieuses de Paris. Madame de la Peltrie s'y oppose, & part pour aller demander la Mere de l'Incarnation à M. l'Archevêque de Tours Elle arrive à Tours & obtient ce qu'elle souhaite. Empressement de toutes les Religieuses pour la Mission de Canada. La Mere de saint Bernard est choisie pour étre la compagne de la Mere de l'Incarnation, & prend le nom de saint Joseph. Ses parens touchez de Dieu lui donnent leur consentement comme malgré eux Une bonne fille de Tours se donne à Madame de la Peltrie, à condition qu'elle sera Religieuse dans le monastére de Quebek. La famille de la Mere de l'Incarnation s'oppose à son voyage Fermeté de la Mere, & ce qui la rassure. Ses dispositions interieures par rapport à son voyage. Les mesures que prend M. l'Archevêque de Tours pour assurer la fondation, & ce qui se passe entre lui, Madame de la Peltrie, & les Religieuses. Depart de Tours & entrevuë de la Mere de l'Incarnation & de son fils à Orleans. Toute la troupe arrive à Paris où Monsieur de Bernieres tombe malade. Monsieur de Paris refuse à Madame*

*de la Peltrie, une Religieuse Ursuline du Fauxbourg saint Jacques. La Reine mere veut voir Madame de la Peltrie & les deux Religieuses, & l'accueil qu'elle leur fait. Le fils de la Mere de l'Incarnation demande à être reçu chez les Jesuites, & ne l'obtient pas. Arrivée de la troupe à Dieppe. La Mere de St. Joseph est sur le point d'être arretée en France par sa famille. Les Religieuses & Madame de la Peltrie s'embarquent avec le Superieur des Missions. Sentimens de la Mere de l'Incarnation au tems de l'embarquement. Elle court risque de faire naufrage. Les Religieuses vivent pendant toute la traverse comme si elles eussent été dans un monastére. Autres particularitez de leur voyage. Arrivée à Quebek, leur reception. Elles visitent les cabannes sauvages, & apprennent leur langue. La Mere de l'Incarnation souffre beaucoup dans cette étude. Elle reconnoît que le Canada est le pays qui lui avoit été montré en songe. Elle est éluë Superieure, & forme une nouvelle Congregation de celle de Paris & de celle de Bordeaux. On forme le dessein en France de réunir toutes les Ursulines dans une seule Congregation sur le plan qu'elle avoit dressé. Ferveur admirable des Religieuses sous son gouvernement.*

MAdame de la Peltrie, tirée des portes de la mort, de la maniere merveilleuse que nous avons dit, se persuada, que n'ayant recouvré la vie qu'après la promesse qu'elle avoit faite de la consacrer avec tous ses biens au service des filles sauvages, elle n'étoit plus maîtresse d'elle-même, & ne pouvoit, sans se rendre coupable de la plus indigne infidelité, manquer à son

vœu. Mais elle n'eut pas plûtôt mis la main à l'œuvre, qu'elle rencontra des difficultez qui auroient rebuté un courage moins ferme que le sien ; & il faut convenir qu'elle se trouvoit dans une situation qui rendoit son entreprise moralement impossible. M. de Vaubougon son pere, s'étoit mis dans la tête de la remarier, & avoit pris tellement la chose à cœur, que s'appercevant de la repugnance qu'elle y avoit, il lui declara qu'elle le feroit mourir, si elle refusoit de lui donner cette satisfaction. Cette declaration, que Madame de la Peltrie ne crut pas devoir prendre à la lettre ; ne fit pas sur son esprit toute l'impression que M. de Vaubougon en avoit esperé : ce qui l'obligea à la prendre du côté de la conscience. Il engagea donc quelques Religieux à la voir, & à lui representer ce qu'elle devoit à son pere, à qui elle causeroit infailliblement la mort si elle s'opiniâtroit dans son refus. Ils lui exagererent ensuite les avantages qu'elle trouveroit dans un nouvel établissement pour satisfaire sa charité envers les pauvres. Mais ces batteries furent encore sans effet, & la

vertueuse veuve fit paroître parmi toutes ces sollicitations, une fermeté qu'on n'avoit pas attenduë d'elle. Cependant elle souffroit tout ce que peut ressentir un bon cœur, qui se trouve dans l'obligation de mécontenter la personne du monde, pour qui il a une plus veritable & plus legitime tendresse. Dans cette affliction d'esprit, elle s'addressa à un Religieux dont elle connoissoit la prudence, & le pria de lui dire par quelle voye, sans manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, elle pouvoit se delivrer des poursuites, relever les inquietudes, & dissiper le chagrin d'un pere, qui lui étoit veritablement cher. Le Religieux, après avoir un peu pensé à ce qu'on lui proposoit; répondit qu'il ne voyoit qu'un moyen d'accommoder toutes choses : que ce moyen étoit de faire en sorte que M. de Louvigni Bernieres la demandât en mariage : que ce Gentilhomme, qui avoit du bien & qui étoit fort connu de M. de Vaubougon, seroit le gendre que le bon vieillard agréeroit le plus : & que d'un autre côté, il étoit bien sûr que M. de Bernieres, qui vivoit comme un Ange, & qui s'étoit engagé par vœu, à

vivre dans le celibat ; feroit aifement difpofé à ne fe rendre le maître de fa liberté, que pour lui aider à conferver fon cœur à celui, à qui elle l'avoit confacré.

L'extrême embarras où fe trouvoit la jeune Dame, lui fit goûter cet expedient, & l'empêcha de voir ce qu'il avoit de fingulier. Elle écrivit fur le champ à M. de Bernieres ; elle lui découvrit l'extremité où la reduifoit fon pere, & le moyen qu'on lui avoit fuggeré de s'en tirer : & elle le conjuroit au nom du maître qu'ils s'étoient également engagez de fervir feul le refte de leur vie, de ne fe pas rendre difficile dans une occafion où il s'agiffoit de fon falut. M. de Bernieres n'entra pas dans ce projet auffi aifément qu'avoit fait Madame de la Peltrie. Il étoit bien affuré de la vertu de cette Dame ; mais comme il ne s'étoit point trop caché de fon vœu, il voyoit bien qu'il ne pouvoit confentir à ce qu'on demandoit de lui, fans donner une Scene au public, qui ne pouvoit pas être inftruit des conditions aufquelles il s'engageroit. D'un autre côté, le grand bien qui pouvoit revenir de ce mariage, ba-

lançoit les raisons qui le portoient à en rejetter la proposition. Dans cette perplexité, il redoubla ses prieres, & conclut à remettre la chose entre les mains de son directeur & de quelques personnes de pieté qui avoient part à sa confiance. Tous lui dirent nettement que la gloire de Dieu demandoit qu'il fît ce qu'on souhaitoit de lui, & qu'ils n'y voyoient aucun inconvenient qui put balancer ce qu'ils y trouvoient d'avantageux pour les interêts de la nouvelle Eglise du Canada. M. de Bernieres n'étoit point de ces gens de bien qui abondent dans leur sens; mais la singularité de l'affaire dont il s'agissoit, l'empêcha encore pendant quelques jours de se resoudre. Enfin il se rendit, & écrivit à un Gentilhomme de ses amis, nommé M. de la Bourbonniere, qu'il le prioit d'aller trouver de sa part M. de Vaubougon; & de demander pour lui Madame sa fille en mariage.

Jamais demande de cette nature ne fut plus agreablement reçuë. M. de Vaubougon ne se possedant pas de joye, ne pût répondre à M. de la Bourbonniere; & tout ce qu'il put faire, fut de

le mener chez Madame de la Peltrie. Le consentement de la jeune Dame ne fut pas difficile à obtenir ; mais la joye ne fut pas de longue durée, ni pour le pere, ni pour la fille. M. de Bernieres retomba bientôt dans ses irresolutions, & prit le parti de temporiser. Ce retardement n'accommoda pas M. de Vaubougon, qui ne pouvoit avoir l'esprit en repos, qu'il ne vît sa fille mariée. Il entra en quelque soupçon que les avances que l'on avoit faites pour ce mariage, ne fussent un jeu pour l'amuser. Un jour qu'il étoit de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, il alla trouver sa fille, & lui dit qu'elle choisît sur le champ, ou de signer un papier qu'il lui presentoit, & qui lui devoit faire perdre la meilleure partie de son bien, ou de faire parler M. de Bernieres d'une maniere positive. Madame de la Peltrie répondit qu'on s'allarmoit sans sujet ; que M. de Bernieres lui avoit mandé, il n'y avoit pas long-tems, que sans une affaire de consequence qui le retenoit à Caën, il seroit déja à Alençon ; qu'il apporteroit pour la terminer, toute la diligence possible ; mais qu'il craignoit

fort que ce ne fût pas encore aussi-tôt qu'il le souhaiteroit, & qu'elle pouvoit s'assurer qu'il ne perdroit pas un moment pour se rendre chez M. son pere. Elle fut assez heureuse pour se tirer par cette réponse du mauvais pas où elle se trouvoit ; mais comme elle prévit que l'on ne manqueroit pas de revenir à la charge ; elle fit prier M. de Bernieres de faire un voyage à Alençon, parce qu'il étoit de la derniere consequence qu'ils conferassent ensemble au plutôt.

M. de Bernieres quitta tout pour faire ce que desiroit Madame de la Peltrie. Ils se virent en presence des amis communs, mais sans que M. de Vaubougon en sçût rien. On commença par examiner si le mariage proposé étoit expedient, & l'on convint que non, parce qu'il devoit nuire aux affaires de M. de Bernieres, dont les heritiers eussent pû être inquietez avec le tems, par ceux de Madame de la Peltrie. Sur quoi on conclut qu'ils ne se marieroient point ; mais que pendant quelque tems ils feindroient de l'être. La mort de M. de Vaubougon, qui arriva peu de jours après que M. de Bernieres fut retourné

à Caën, facilita la feinte; mais la Dame pensa être prevenuë par sa famille. Quelques-uns de ses proches, qui ne voyoient qu'avec chagrin les grandes liberalitez qu'elle faisoit aux pauvres & aux Eglises; prirent le dessein de la faire enlever, & declarer incapable de gouverner son bien à cause de la dissipation qu'elle en faisoit. Effectivement le Presidial de Caën leur donna une Sentence favorable : mais M. de Bernieres ayant conseillé à Madame de la Peltrie, d'en appeller au Parlement de Normandie; elle le fit & se transporta à Rouen, où M. de Bernieres la suivit. Son affaire fut bientôt en état d'être jugée, & son Procureur lui dit qu'elle gagneroit infailliblement sa cause, si elle vouloit faire serment d'une chose très-juste. Elle le refusa par une delicatesse de conscience fort mal entenduë, & pensa tout gâter. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes n'ont pas. La vertueuse veuve s'adressa à saint Joseph, renouvella son vœu touchant le Canada : & contre toutes les apparences gagna son procès. Ses parties en furent si surprises, qu'elles ne douterent point qu'il n'y eut

en cela une conduite toute particuliere de la providence, & se reconcilierent de bonne foi avec elle. Sur ces entrefaites le bruit se répandit qu'elle étoit mariée avec M. de Bernieres, & elle eut bien des railleries à soutenir de la part du monde, qui l'avoit vuë engagée plus que personne, dans tous les exercices de la plus haute devotion. Sa vertu & sa douceur calmerent bientôt ce petit orage; & tout étant reglé dans sa famille : elle partit pour Paris dans le dessein de terminer sa grande affaire.

Ce voyage donna à penser à ses parens, qui n'étant pas apparemment bien convaincus qu'elle fut mariée, reprirent le dessein de l'enlever. Elle en fut avertie & se tint sur ses gardes. Dès qu'elle fut à Paris, elle commença par consulter tout ce qu'on lui fit connoître de personnes d'une sainteté éclairée. Ceux qu'elle vit plus souvent, furent le Pere de Condren, General de l'Oratoire, & M. Vincent, Instituteur de la Congregation de saint Lazare. L'un & l'autre, après avoir examiné mûrement son projet, & l'attrait du ciel qui le lui avoit fait concevoir, assurerent qu'il venoit

de Dieu ; & elle ne trouva personne qui ne pensât de même. Elle ne songea donc plus qu'à user de diligence pour l'execution. Elle manda M. de Bernieres qui partit sans differer. Jusqu'à son arrivée Madame de la Peltrie n'avoit osé paroître dans les ruës de Paris que deguisée en servante, à la suite de sa fille de chambre, qu'elle faisoit passer pour une Dame de condition : & cela parce qu'elle sçavoit qu'on la cherchoit. Mais quand M. de Bernieres se fut rendu auprès d'elle ; comme on ne la vit jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fût mariée, & on cessa de l'inquieter.

Cependant M. de Bernieres convaincu que dans cette affaire, plus que dans aucune autre, la diligence étoit necessaire ; travailla tout de bon à la terminer incessament. Lui & Madame de la Peltrie virent le P. Poncet, qui se disposoit à partir pour Quebek par les premiers vaisseaux. Ils le consulterent principalement sur le choix des sujets dont ils devoient composer la petite Communauté que Madame de la Peltrie vouloit établir en Canada. Ce Pere les determina aisement à s'assurer d'abord de la

Mere de l'Incarnation ; & dès qu'il eut ſur cela leur parole, il en écrivit à la ſervante de Dieu, qui n'en fut nullement ſurpriſe. Elle ignoroit parfaitement tout ce qui ſe paſſoit à Paris ; mais elle ſentoit dans ſon cœur, que les deſſeins de Dieu ſur elle, alloient s'accomplir. La lettre du Pere Poncet ne laiſſa pas de lui cauſer une joye à laquelle elle crut devoir donner un peu d'eſſor. Elle la fit paroître ſur tout dans une lettre qu'elle écrivit à Madame de la Peltrie, où l'on voit que les Saints, qui ſont ſi étroitement unis avec Dieu, ont fort peu à faire pour l'être parfaitement entre-eux, & que la vertu eſt le lien le plus fort & le plus naturel de l'amitié.

Madame de la Peltrie comptoit de partir par la flotte qui devoit faire voile au printems prochain : mais elle y trouva des difficultez de la part de Meſſieurs de la Compagnie du Canada, qui mirent tout en uſage pour l'engager à differer ſon voyage à l'année ſuivante, à moins qu'elle ne voulut paſſer ſeule. Madame de la Peltrie, qui vouloit mener avec elle ſes Religieuſes, & qui ne pouvoit, ſans s'expoſer à manquer ſon coup, reſ-

ter à Paris tout le tems qu'on lui demandoit, tint bon, & il fut resolu qu'il se feroit une assemblée pour résoudre cette affaire. Elle se tint chez M. Fouquet, alors Conseiller d'Etat. Outre M. de Bernieres & Madame de la Peltrie, on y appella le P. Estienne Binet, Provincial des Jesuites, le P. de la Haye & le P. Charles Lallemant, ancien Missionnaire de Canada. Les Deputez representerent que Madame de la Peltrie avoit parlé trop tard; que tous les vaisseaux étoient frettez; qu'il n'y avoit plus de place pour ses balots ni pour ses provisions. Madame de la Peltrie repondit que s'il n'y avoit que cette difficulté-là, elle seroit bientôt levée: qu'encore que Messieurs de la Compagnie fussent obligez de la passer gratuitement avec tous ses effets, & tout ce qu'elle feroit venir les deux années après son arrivée: elle offroit néanmoins de fretter un bâtiment à ses depens. A cela il n'y eut point de replique; & il ne fut plus question que de voir d'où on prendroit des Religieuses. Madame de la Peltrie declara qu'elle vouloit la Mere de l'Incarnation. On lui representa que M.

M. d'Eſchaux, Archevêque de Tours, de l'humeur dont on le connoiſſoit, n'y conſentiroit jamais, & qu'il valoit mieux prendre des Urſulines du Fauxbourg S. Jacques. Madame de la Peltrie ne ſe relâcha point, quoique lui pût dire le P. Binet, qui avoit fort à cœur qu'on n'allât point chercher des filles hors de Paris. Il fallut ſe rendre. Le P. de la Haye fut celui qui contribua le plus à faire decider en faveur de la Mere de l'Incarnation, qu'il ſçavoit mieux que perſonne, être le plus digne ſujet qu'on pût choiſir pour une entrepriſe ſi delicate.

Il fut donc conclu que M. le Commandeur de Sillery, lequel, outre qu'il étoit membre de la Compagnie de Canada, étoit en ce tems-là l'ame de toutes les entrepriſes qu'on formoit pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, les Peres Binet & de la Haye, que M. de Tours conſideroit beaucoup; écriroient à ce Prélat, pour l'engager à donner à la Miſſion de Canada la Mere de l'Incarnation avec une Compagne; & que Madame de la Peltrie porteroit la lettre, & l'appuyeroit de tout ce que ſon zéle lui pour-

roit suggerer pour fléchir l'Archevêque. Le Pere Binet écrivit encore au Pere Grand-Ami Recteur du College de Tours, & lui enjoignit de ne rien omettre de ce qui dependroit de lui, pour que Madame de la Peltrie fût satisfaite. Toutes ces mesures étant prises, Madame de la Peltrie consigna l'argent necessaire pour équipper un bâtiment de transport; & le P. Lallemant se rendit à Dieppe, où se devoit faire l'embarquement, dont il fut chargé. Madame de la Peltrie, bien contente de voir que tout réüssissoit à son gré, écrivit à la Superieure des Ursulines de Tours, & à la Mere de l'Incarnation, & se hâta d'expedier ses affaires pour se rendre à Tours. Elle y arriva le 19. de Fevrier 1639. accompagnée de M. de Bernieres, qui ne la quittoit point. La premiere chose qu'ils firent, fut d'aller prendre langue du Pere Grand-Ami: & ils le prierent d'aller d'abord seul chez l'Archevêque, pour le preparer à la demande qu'on lui devoit faire. Il y consentit, & à peine eut-il exposé la chose dont il s'agissoit, que le Prélat surpris & charmé au-delà de tout ce que l'on peut di-

re, l'interrompit ; & le regardant fixement : Hé ! quoi, mon cher Pere, s'é- « cria-t-il, est-il donc vrai que Dieu « veuille bien avoir de mes filles pour « un si pieux dessein ! Ho ! je ne suis pas « digne de cette grace : mais en trouve- « ra-t-on qui soient assez courageuses, « pour passer les Mers ? « Le Pere lui ayant dit où les choses en étoient ; l'Archevêque lui dit d'aller de sa part, commander à la Superieure des Ursulines, de donner entrée chez elle à Madame de la Peltrie, & de lui faire la même reception qu'elles lui feroient à lui-même.

Le Pere Recteur, qui ne s'étoit pas attendu à un succès si facile & si prompt, courut en diligence intimer l'ordre agreable dont il étoit chargé. A peine étoit-il sorti de l'Archevêché, que M. de Bernieres & Madame de la Peltrie y entrerent. M. de Tours les reçut de la maniere la plus gracieuse, & ne fut pas longtems sans reconnoître que le P. Grand-Ami ne les avoit point flattez dans la peinture qu'il lui avoit faite de l'un & de l'autre. Il admira leur pieté, il fut charmé de leur zéle, & leur promit toute l'assistance & toute la protection qui de-

pendroit de lui. Dès le même jour le Pere Recteur retourna chez le Prelat, & l'assura que la Mere de l'Incarnation étoit toujours dans ses mêmes sentimens & dans ses mêmes ardeurs : que l'esprit Apostolique s'étoit répandu dans la Communauté ; qu'il n'y avoit pas dans toute la maison une fille, qui ne brûlât de zéle du salut des ames, & qui ne fût prête à sacrifier mille vies pour sauver une seule sauvage : & que c'étoit quelque chose de ravissant que de les voir & de les entendre. L'Archevêque attendri jusqu'aux larmes, ne pût répondre autre chose, sinon que Madame de la Peltrie pouvoit prendre la Mere de l'Incarnation & telle des Religieuses qui lui agréeroit davantage. Pendant ce tems M. de Bernieres avoit conduit Madame de la Peltrie au Monastere des Ursulines. La Superieure à la tête de toutes les Religieuses l'attendoit sous la porte, & dès qu'elle parût, la Communauté separée en deux chœurs, entonna le *Veni Creator*, & ensuite le *Te Deum*. La Dame alla ainsi en ceremonie à l'Eglise, où elle demeura quelque tems prosternée devant l'Autel. Sa priere finie, elle

se releva, & fut extremement surprise de voir toutes ces filles à peu près dans la situation où l'on conçoit que furent les personnes qui se trouverent au Cenacle dans le tems de la descente du saint Esprit. Elles l'environnoient toutes, lui embrassoient les genoux, se jettoient à son cou, & baignées de pleurs lui disoient des choses si touchantes, qu'elle en avoit le cœur percé. Puis comme chacune craignoit de n'avoir pas été remarquée; elles alloient dans sa chambre les unes après les autres, renouveller leurs instances, & les accompagnoient de tout ce qui se peut imaginer de plus touchant. De là, elles alloient au parloir faire la même chose auprès de M. de Bernieres, le prier d'interceder pour elles auprès de Madame de la Peltrie, sur l'esprit de laquelle on leur avoit dit qu'il pouvoit plus que personne. Cette ferveur dura tout le tems que Madame de la Peltrie fut dans cette maison, & pendant lequel on fit, avec l'agrément de l'Archevêque, les prieres de quarante heures.

Il n'y avoit dans toute cette nombreuse Communauté de tranquille, que la

Mere de l'Incarnation, qui étoit assurée de son sort, & une jeune Religieuse de vingt-deux ans, nommée Marie de saint Bernard, qui n'avoit pas moins d'envie que les autres d'aller en Canada, mais qui plus timide, & plus persuadée de son indignité pour un ministére qui lui paroissoit demander une vertu heroïque, & une sainteté consommée, n'osoit faire aucune démarche. C'étoit un Ange sur terre, & il est difficile de voir une ame plus prévenuë des benedictions du ciel, plus fidéle à la grace, plus courageuse, & plus accomplie dans tout ce qui peut rendre recommandable aux yeux de Dieu & des hommes, une épouse de Jesus-Christ. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit ressenti de très-vives atteintes de ce zéle du salut des ames, qui l'a devorée jusqu'à sa mort, & dont elle a été la victime. La Mere de l'Incarnation qui l'avoit élevée, & pour qui elle n'avoit rien de caché, n'avoit jamais douté qu'elle ne fût la Compagne que Dieu lui destinoit; sur tout depuis que la sainte fille lui eut fait le recit d'une chose assez extraordinaire, qu'elle-même ne regardoit que comme un songe, mais ou

ſa ſainte maîtreſſe trouvoit toutes les marques d'une veritable viſion, ce que l'évenement juſtifia. Mais independamment de toute autre choſe, la Mere de ſaint Bernard étoit ſans contredit le meilleur ſujet que l'on pût choiſir pour l'expedition du Canada. Sa vertu avoit extrememement meuri ſa raiſon, & dans une ſi grande jeuneſſe, elle faiſoit voir par toute ſa conduite, une prudence que les années ne donnent pas toujours. Dès que Madame de la Peltrie fut entrée dans le Monaſtére, cette jeune Religieuſe ſentit tout ſon zéle & toute ſa ferveur ſe ranimer : mais n'oſant ſe preſenter ni à la Dame ni à M. de Bernieres, elle ſe contenta de s'offrir à Dieu, comme une victime toute prête à être immolée pour ſa gloire. Apres qu'elle eut fait ce ſacrifice, elle ſe tint en repos. Elle ne laiſſoit pas cependant de reſſentir quelques mouvemens qui la faiſoient roder tantôt autour du parloir, où M. de Bernieres paſſoit preſque tout le jour ; tantôt auprés de la chambre de Mad. de la Peltrie, ſans pouvoir ſe reſoure à y entrer : juſqu'à ce qu'enfin la M. de l'Incarnation l'ayant rencontrée, la

prit par la main, & ſur le champ l'alla preſenter à M. de Bernieres, qu'elle pria de l'examiner avec bien de l'attention. Le ſerviteur de Dieu commença par engager la jeune Religieuſe à lui rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon interieur au ſujet de la Miſſion de Canada : & comme il avoit un diſcernement exquis, il jugea d'abord de cette fille, ce qu'en avoit jugé la Mere de l'Incarnation. Il lui dit donc d'avoir bon courage ; & qu'il ne tiendroit pas à lui que ſes vœux ne fuſſent accomplis.

La vertueuſe fille, encouragée par ces paroles, alla du parloir, droit à la chambre de la Mere Superieure. C'étoit encore la Mere Françoiſe de ſaint Bernard qui gouvernoit cette maiſon. Elle reçut fort mal la jeune Religieuſe ; & pour lui ôter d'abord toute eſperance de rien obtenir, elle lui dit qu'elle ſe preparât à prendre la chambre & l'office de celle qui ſeroit choiſie pour la Miſſion. La ſervante de Dieu fit paroître en cette occaſion ſon humilité & ſa confiance. Elle ſe retira ſans rien repliquer à ſa Superieure, & ne ſongea plus qu'à fléchir

le ciel, dont elle attendoit tout. Elle renouvella à Dieu le ſacrifice de ſa vie, le conjura avec les plus fortes inſtances, que ſes pechez ne miſſent aucun obſtacle aux deſſeins de la divine providence ſur elle; prit ſaint Joſeph pour ſon protecteur en cette affaire auprès du Seigneur, & lui promit de prendre ſon nom, s'il lui obtenoit la grace qui faiſoit l'unique objet de ſes vœux.

Enfin les prieres de quarante heures finies, la Communauté fut aſſemblée pour faire l'élection. Toutes les Religieuſes furent propoſées, parce que toutes s'étoient miſes ſur les rangs: mais il n'y en eut aucune en qui on ne trouvât quelque obſtacle qu'il n'étoit pas aiſé de ſurmonter. Marie de ſaint Bernard fut la ſeule en qui on ne vit aucun empêchement qui ne pût être facilement levé. La Superieure même, qui avoit témoigné d'abord qu'elle ne conſentiroit jamais qu'on jettât les yeux ſur elle; ſe trouva tout à coup changée, & ne pouvant ſe diſpenſer de reconnoître quelque choſe de merveilleux dans ce changement: elle declara qu'elle donneroit les mains à tout, ſi on pouvoit avoir le

consentement des parens de la jeune Religieuse, pour lesquels on devoit avoir de grands égards.

Marie de saint Bernard étoit fille de M. de la Troche Savonniere, d'une des meilleures familles d'Anjou. On deputa à ce Gentilhomme un exprès, pour lui apprendre ce qui se passoit à Tours. Il en fut surpris au-delà de ce que l'on peut dire, aussi bien que Madame de la Troche, & ils ne répondirent à l'envoyé qu'en ordonnant qu'on mît les chevaux au carosse pour aller s'instruire eux-mêmes d'une chose qu'ils ne pouvoient encore croire, & pour s'y opposer au cas que l'avis fût veritable. Pendant qu'ils se disposoient à partir, un Religieux Carme entra dans le Château, & demanda pour quel voyage étoient les preparatifs qu'il voyoit. On lui dit dequoi il s'agissoit. Il parut étonné à son tour de la resolution de M. & de Mad. de la Troche: & comme s'il eût été envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur : il dit des choses si touchantes, pour leur faire comprendre l'honneur que Dieu faisoit à leur famille, que cela joint au ton pathetique

dont il parloit, les fit en un moment changer de pensée. M. de la Troche écrivit sur le champ à sa fille, qu'elle faisoit faire à ceux qui lui avoient donné le jour, un sacrifice qui leur couteroit bien des larmes; qu'il acquiesçoit néanmoins avec soumission aux ordres du ciel: qu'elle allât puisque Dieu l'appelloit, & que lui & sa mere lui donnoient & lui souhaitoient mille benedictions. Toute la lettre étoit si tendre & si belle, que la lecture en ayant été faite en presence de la Communauté; toutes les Religieuses fondirent en larmes. La seule Mere de saint Bernard y parut insensible: la grace qui s'étoit emparée de son cœur, y avoit étouffé tous les sentimens naturels, & lui avoit inspiré une grandeur d'ame & une intrepidité qui ne l'abandonnerent jamais depuis. Elle changea de nom comme elle s'y étoit engagée, & se fit appeller Marie de S. Joseph. Elle a rendu ce nom celebre dans toute la nouvelle France, où elle a laissé une odeur de sainteté qui dure encore, & que le ciel a confirmée par plus d'un miracle.

Toutes choses étant ainsi terminées,

on se disposa à partir pour Paris. Madame de la Peltrie avoit réüssi en tout, au-delà de ses esperances; mais Dieu permit que sa joye fût temperée par une affliction qu'elle ressentit vivement, & qui lui vint d'où elle la devoit moins craindre. Une fille, avec qui elle avoit été élevée, pour qui elle n'avoit rien de caché, & qui lui avoit promis de ne l'abandonner jamais; ne vit pas plûtôt l'affaire engagée sans retour, que la vûë des perils, qu'elle auroit à essuyer sur mer, l'effraya. Elle pria sa maîtresse de trouver bon qu'elle s'en retournât à Alençon, & il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentimens. La Mere de l'Incarnation fut chargée de chercher un sujet qui remplaçât cette fille, & elle l'eut bien-tôt trouvé. Un Pere Jesuite proposa une fille de fort honnête famille, nommée Charlote Barré, qu'il sçavoit être toute remplie du zéle du salut des ames. On la fit venir. Elle s'offrit à tout & ne demanda qu'une condition à sçavoir qu'elle seroit reçuë Religieuse dans le Monastére qu'on alloit fonder. On le lui promit, & elle se donna sans reserve à Madame de la Pel-

trie. Elle avoit un oncle Chanoine & un frere, qui firent tous leurs efforts pour la retenir, mais inutilement. Elle justifia parfaitement dans la suite tout le bien que son directeur avoit dit d'elle, & fut sous le nom de la Mere de saint Ignace, la premiere Professe du Monastére de Quebek.

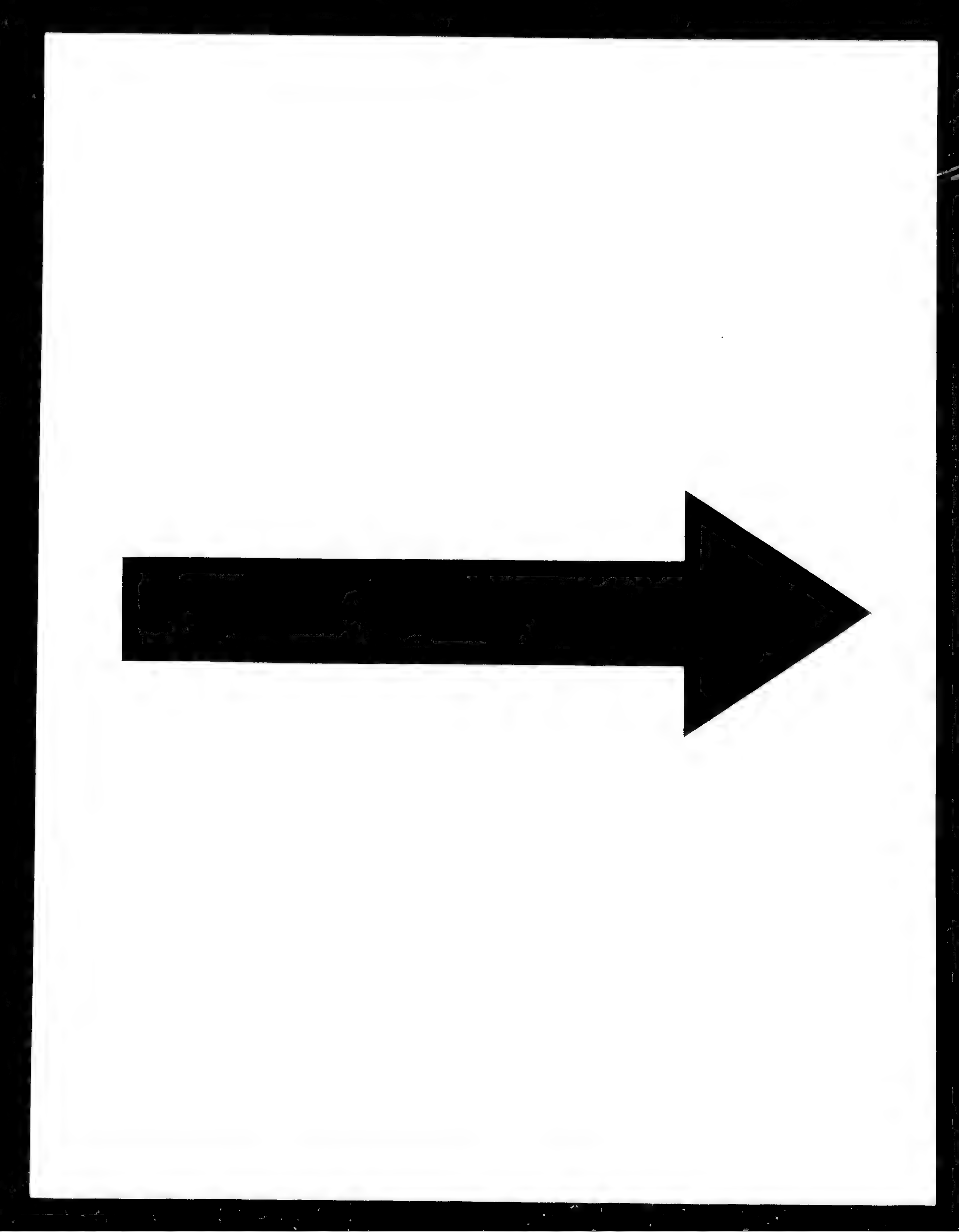
On n'avoit pas cru trouver aucune difficulté au sujet de la Mere de l'Incarnation, & jusqu'à la veille du départ, la servante de Dieu, qui n'avoit rien dit de son dessein à sa famille; ne croyoit pas que rien dût l'arrêter de ce côté-là. Elle s'étoit trompée. A la premiere nouvelle qu'apprit de son voyage celle de ses sœurs, chez qui elle avoit demeuré; elle mit toute la Ville en rumeur pour rompre le coup. Elle s'addressa à l'Intendant & à l'Archevêque: elle parla à tous ceux pour qui elle crut que la Mere de l'Incarnation avoit quelque déference; & voyant qu'elle n'avançoit rien par toutes ces voyes-là: elle crut faire davantage par les procedures de justice; elle alla trouver sa sœur avec un Notaire, à qui elle fit dresser dans le parloir même, une opposition dans les for-

mes à son voyage. Apparemment elle ne prétendoit par là que l'intimider : mais cette ressource lui ayant encore manqué, elle lui declara qu'elle ne prendroit plus aucun soin de son fils, à qui jusque-là elle avoit bien voulu servir de Mere. Elle fit plus : l'enfant étoit à Orleans, où le Pere de la Haye l'avoit fait placer pour achever ses études ; elle lui écrivit tout ce qui venoit de se passer, lui donna avis que sa mere devoit passer par Orleans ; l'instruisit de ce qu'il devoit faire pour l'arrêter en France, & lui fit bien comprendre combien il lui importoit de ne pas manquer son coup.

Il falloit bien d'autres batteries que celles-là pour ébranler la Mere de l'Incarnation. Ceux qui connoissoient le credit de sa sœur, ne sçavoient pas trop que penser des mouvemens qu'elle se donnoit : mais pour elle il ne lui en coûta pas un seul moment d'inquietude. Elle étoit convaincuë que Dieu la vouloit en Canada ; & rien n'étoit capable de lui faire naître le moindre doute sur ce voyage. Elle sçavoit d'ailleurs que S. Joseph, patron de la nouvelle France, favorisoit son entreprise, & entre plu-

ſieurs preuves qu'elle en avoit euës, elle en raporte une fort ſinguliere. Le jour que Madame de la Peltrie partit de Paris pour ſe rendre à Tours ; la ſervante de Dieu, qui n'avoit eu aucun avis de ce départ, ſe ſentit tout [illegible]ꞌup fortement preſſée de quitter [illegible]'elle faiſoit, & de s'en aller dan[illegible]hapelle qu'on avoit bâtie au bou[illegible] jardin, en l'honneur de ſaint Joſeph, pour remercier ce grand Saint de quelque faveur particuliere, dont elle n'étoit pas encore informée. Elle reſiſta quelque tems, mais enfin elle fut obligée de ſe rendre, & peu de tems après, elle ſçut que Madame de la Peltrie étoit en chemin pour la venir chercher, & alloit arriver à Tours.

Une autre choſe l'occupoit encore davantage, & étoit ſeule plus que ſuffiſante pour l'empêcher de faire attention aux oppoſitions qu'on formoit à ſes deſſeins. C'étoit un ſentiment qui fut imprimé en ſon ame que Dieu lui préparoit de grandes croix dans l'expedition qu'elle meditoit. Voici comme elle en parle. Jour & nuit je ne pouvois ni « manger, ni dormir, ni faire aucune «



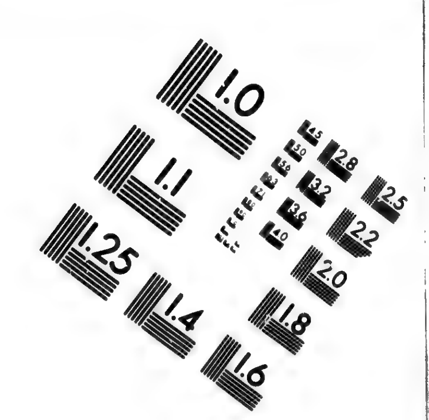
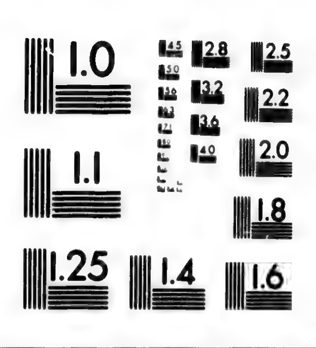
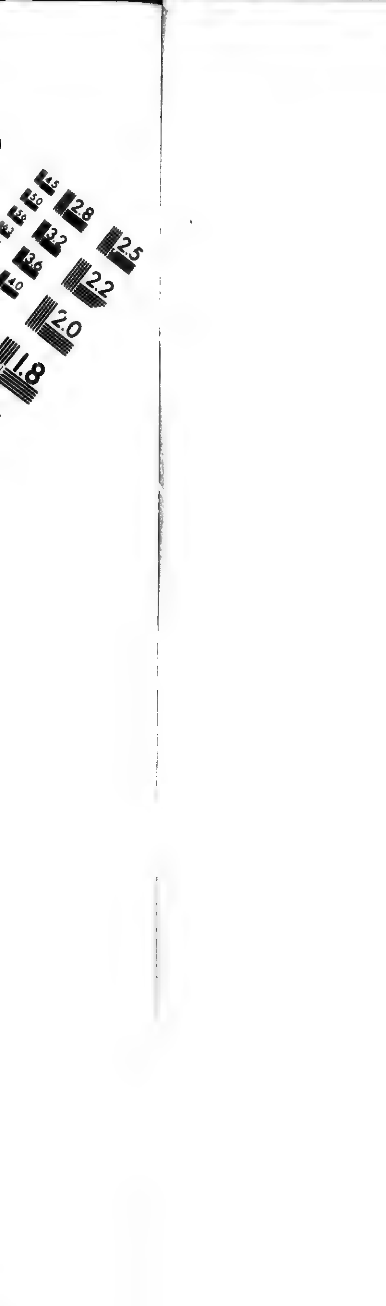


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8


1.0

» fonction de mon esprit, tant il étoit
» abstrait & aliené de toutes choses, &
» occupé de la representation de ce qui
» me devoit arriver en Canada. Je vis
» des croix sans fin, un abandon de la
» part de Dieu & des creatures dans un
» degré très-crucifiant. Il me fut mon-
» tré que j'allois entrer dans une vie ca-
» chée & inconnuë : & il me sembloit
» que la Majesté de Dieu me disoit par
» une insinuante penetration : Il faut
» que desormais vous me serviez à vos
» dépens. Allez me donner des preuves
» de la fidelité que vous me devez, par
» une parfaite correspondance aux gra-
» ces que je vous ay faites. Je ne puis
» dire en quel étonnement & en quel
» effroi se trouva mon esprit par cette
» vuë. Je sentois toutefois en moi-mê-
» me une si grande resolution pour faire
» & souffrir tout ce qu'il plairoit à la di-
» vine Majesté ; qu'au moment même je
» m'abandonnai pour suivre ses ordres
» en toutes choses. On n'apperçut rien
» au dehors de ce que je souffrois, parce
» que j'étois embarrassée en diverses af-
» faires. Toutefois je me trouvois com-
» me une personne seule, & j'experimen-
tois

tois déja une affreuse solitude d'esprit, «
qui me rendoit insensible a la separa- «
tion qui s'alloit faire de tout ce que «
j'avois de cher au monde. «

Cependant M. l'Archevêque de Tours voulant n'avoir rien à se reprocher touchant les deux Religieuses qu'il donnoit à Madame de la Peltrie; fit dans son Palais une assemblée des personnes qu'il honoroit le plus de sa confiance, il pria M. de Bernieres & Madame de la Peltrie de s'y trouver, & voulut que la Superieure des Ursulines avec une autre Religieuse, la Mere de l'Incarnation & la Mere de saint Joseph, y fussent aussi presentes. Quand tout le monde fut venu, il prit la parole, & dit qu'il avoit une joye sensible de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur ses filles, pour une entreprise aussi heroïque & aussi sainte que celle dont il s'agissoit: mais que la sagesse vouloit, & que sa conscience demandoit qu'il ne conclût rien, sans voir un fond assuré pour le monastére qu'on avoit dessein de bâtir; qu'à cet effet il prioit Madame de la Peltrie de lui marquer les avances qu'elle étoit resoluë de faire & de passer en

ſa préſence le Contrat de fondation. Madame de la Peltrie répondit qu'elle étoit dans le deſſein de donner tout ſon bien, qu'elle declara en détail ; que pour s'ôter, & à tout autre, les moyens d'en rien retrancher, elle ſe donnoit elle-même ; mais qu'elle le prioit de la diſpenſer de paſſer pour le preſent le Contrat de fondation, parce que n'ayant pas pris pour cela ſes meſures en partant de Paris, il lui ſeroit difficile de faire les choſes ſi à propos, qu'il ne s'y trouvât quelque nullité : que s'il vouloit commettre à Paris quelque perſonne en qui il eût confiance, on feroit en ſa preſence le Contrat, & qu'on y ſuivroit autant qu'il ſeroit poſſible, toutes ſes intentions.

Le Prélat ſe rendit à de ſi bonnes raiſons, & agréa les propoſitions que lui faiſoit Madame de la Peltrie. Il nomma pour travailler à cette affaire, en ſon nom, le Pere de la Haye, & Dom Raymond de ſaint Bernard, alors Provincial de ſon Ordre. Il ne pouvoit prendre de meilleures ſûretez pour ſes Religieuſes, qu'en remettant leurs interêts entre les mains de deux hommes auſſi

éclairez que l'étoient ceux-là, & qui avoient autant à cœur que lui, qu'on ne fit rien au desavantage de ses filles. Tout étant ainsi arrêté, l'Archevêque vouloit dire la Messe afin de communier de sa main la Mere de l'Incarnation & sa Compagne : mais son extrême vieillesse & ses infirmitez ne le lui permirent pas. Il la fit donc celebrer par son Aumônier, & communia avec les deux Religieuses. Il retint ensuite toute la compagnie à dîner ; & tandis qu'après le repas le Secretaire expedioit les obediences des deux Missionnaires, il leur fit une fort belle exhortation sur les devoirs qu'elles auroient à remplir dans le nouveau genre de vie qu'elles alloient mener. Dès qu'il eut cessé de parler, la Mere de l'Incarnation le pria de vouloir bien leur commander le voyage qu'elles entreprenoient, afin qu'elles eussent le merite de l'obéïssance : il y consentit, & leur parla d'une maniere si touchante, que tous les assistans en furent attendris. Il voulut ensuite que les quatre Religieuses chantassent le Pseaume *In exitu Israël de Egypto*, & le Cantique *Magnificat* ; ce qu'elles firent

à deux chœurs, avec beaucoup de devotion. Puis il leur donna sa benediction, & addressant la parole à M. de Bernieres & à Madame de la Peltrie : » Voici, leur dit-il, mes filles que je » vous confie : voici deux pierres fon- » damentales de l'édifice que vous vou- » lez élever dans le nouveau monde, en » l'honneur de Jesus & de Marie. Qu'el- » les y soient comme deux pierres pré- » cieuses, semblables à celles des fonde- » mens de la Hierusalem celeste. Que » ce Temple soit à jamais un lieu de paix, » de benedictions & de graces, plus fe- » cond que ne fut celui de Salomon. » Que les portes de l'enfer ne préva- » lent point contre lui, & ne lui puisse » jamais nuire, non plus qu'à celui de » Pierre. Que Dieu y habite comme pere » & comme époux, jusqu'à la consom- » mation des siécles.

Après ces paroles, qui furent comme le testament de ce venerable vieillard, les Religieuses retournerent à leur Convent. Les adieux se firent ; on peut juger avec quelle charité, & combien de larmes, de tendresse & de devotion furent versées. Enfin on mon-

ta en carrosse dès le même jour, qui fut le 22. Fevrier 1639.

Dès que le jeune Martin sçut que sa mere étoit à Orleans, il l'alla trouver à l'Auberge où elle étoit descenduë, & d'abord, dissimulant ce qu'il sçavoit de son dessein; il parut d'une surprise extrême de la voir dans une hôtellerie. Il lui demanda ensuite où elle alloit. Elle lui répondit qu'elle alloit à Paris. Mais « continua-t-il, ne passerez-vous point « Paris? Je pourrai, répondit la mere, « descendre jusqu'en Normandie. « Le jeune homme vit bien qu'elle ne vouloit pas s'expliquer; c'est pourquoi il ne lui repliqua qu'en tirant de sa poche, & lui mettant en main la lettre que sa tante lui avoit écrite, & la revocation en bonne forme d'une pension que cette femme avoit créée en sa faveur sur tous ses biens, pour reconnoître les services de sa mere. La servante de Dieu prit ce papier, le lût, & levant les yeux au ciel: O que le démon, s'écria-t-elle, a « d'artifices pour traverser les desseins « de Dieu! puis regardant son fils: Il « y a huit ans, mon fils, lui dit-elle, que « je vous ai quitté pour me donner à «

» Dieu ; depuis ce tems-là vous-a-t-il
» manqué quelque chose ? non répartit
» l'enfant. Hé bien ! réprit la vertueu-
» se mere, le passé doit vous répondre
» de l'avenir. Quand je vous quittai
» pour l'amour de celui qui m'en avoit
» donné l'ordre ; je vous donnai à lui,
» & je le priai de vous servir de pere.
» Vous voyez qu'il a été audelà même
» de nos esperances. Il continuera com-
» me il a commencé. Montrez-vous
» seulement un digne fils du meilleur
» des peres. Gardez ses commande-
» mens. Ayez en sa providence pater-
» nelle une entiere confiance : & vous
» éprouverez qu'il ne manque point à
» ceux qui le craignent. Je vais en Ca-
» nada, mon fils, il est vrai, mais c'est
» pour obéïr à Dieu qui me l'ordonne.
» Quel honneur pour moi d'être choisie
» pour l'execution d'un si grand des-
» sein ! & quelle joye n'en devez-vous
» point avoir si vous m'aimez ? Ces pa-
roles, & l'air dont elles furent dites, changerent en un moment le jeune écolier. Il s'abandonna sans reserve à la divine providence, brûla les papiers qu'on lui avoit envoyez, & fit à Dieu dans la

ſimplicité de ſon cœur, un ſacrifice de tout ce qu'il pouvoit avoir ſur la terre, qui fut pour lui dans la ſuite, une ſource intariſſable de graces.

Cependant toute la troupe pourſuivit ſon voyage, & arriva à Paris. Les Urſulines du Fauxbourg Saint Jacques avoient fait offrir leur maiſon aux deux Religieuſes; mais elles ne purent l'accepter ſi-tôt, leurs affaires ne leur permettant pas pour lors de s'éloigner de leur compagnie, & on choiſit la maiſon de M. de Meules, Maître d'hôtel chez le Roy, à cauſe du voiſinage de la maiſon profeſſe des Jeſuites. On n'avoit pas encore eu le tems de ſe reconnoître, que M. de Bernieres tomba malade & fut à l'extremité. Ce contre-tems dérangea fort les affaires de la Miſſion dont il étoit comme l'ame: mais il contribua beaucoup à tromper les parens de Madame de la Peltrie, dont l'aſſiduité auprès du malade ne laiſſa aucun lieu de douter qu'elle ne fut ſon épouſe.

Dès que M. de Bernieres fut en état d'agir, il uſa de tant de diligence, qu'avant la fin du mois tout fut conclu, & le Contrat de fondation paſſé. Une pe-

tite negociation, dont le ſuccès ne fut pas heureux, troubla un peu la joye qu'on avoit de ſe voir ſi près du port. Les deux Religieuſes qui s'étoient enfin transportées au Monaitére du Faux-bourg ſaint Jacques, y avoient gagné une vertueuſe fille, nommée la Mere de ſaint Hierôme. La permiſſion des Superieurs immediats étoit donnée, & il ne reſtoit plus qu'à avoir l'agrément de l'Archevêque de Paris, qu'on s'étoit flatté d'obtenir ſans peine. Il fut effectivement accordé à la premiere demande : mais dès le lendemain il fut retracté, ſans qu'on en ait jamais pû ſçavoir le motif, & quoi qu'on pût faire pour regagner le Prélat, il tint ferme. Il fit plus : car ſçachant que Madame la Ducheſſe d'Aiguillon & Madame la Comteſſe de Brienne, qui avoient pris vivement les interêts du nouvel établiſſement, s'étoient engagées à le flêchir ; il ſe retira pour n'être pas obligé de refuſer à ces Dames ce qu'il étoit déterminé à ne leur point accorder. Quelques jours après Madame la Comteſſe de Brienne alla prendre Madame de la Peltrie, & les deux Religieuſes pour les

mener à Saint-Germain, où la Reine ſouhaitoit les voir. Il ne ſe peut rien ajouter à l'accueil que Sa Majeſté leur fit. Cette Princeſſe ne ſe laiſſoit point d'admirer la generoſité avec laquelle Madame de la Peltrie, dans un âge ſi peu avancé, alloit ſe conſacrer avec tout ſon bien, au ſervice des filles ſauvages. Le grand merite de la Mere de l'Incarnation, dont elle avoit été prévenuë, & qu'elle reconnut bien-tôt par elle-même, dès qu'elle l'eût un peu entretenuë, la charma ; & le courage avec lequel ſa Compagne, dans une ſi tendre jeuneſſe, & malgré la délicateſſe de ſa complexion, s'expoſoit à tant de dangers & de traverſes ; l'attendrit juſqu'aux larmes. Elle voulut ſçavoir juſqu'aux moindres circonſtances d'une entrepriſe ſi extraordinaire ; & apprenant ce qui s'étoit paſſé à l'occaſion de la Religieuſe Urſuline de Paris, elle envoya ſur le champ un Gentilhomme à l'Archevêque, pour l'engager à donner cette fille à Madame de la Peltrie : mais le Prélat qui s'étoit apparemment douté qu'on feroit encore jouër cette machine, prit ſi bien ſes meſures, qu'il ne fut pas

possible au Gentilhomme de le trouver.

Ce ne fut point là au reste la seule mortification que la Mere de l'Incarnation eut à Paris. Son fils avoit mandé au Pere de la Haye, qu'il desiroit fort se faire Jesuite, & qu'il le prioit d'être son intercesseur auprès du Pere Provincial. Ce Pere crut que rien n'étoit plus propre pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit, que la présence de sa mere, à qui il communiqua la lettre de son fils, & l'on peut juger la joye qu'elle en conçut. Après avoir consulté ensemble sur ce qu'il y avoit à faire, ils conclurent qu'il falloit sans tarder faire venir l'enfant à Paris. Il vint & on le présenta au Pere Binet. Ce Pere l'examina, & ne le jugeant pas propre à son Institut, se trouva assez embarassé. Il ne vouloit pas faire un réfus à la Mere de l'Incarnation dans une chose qu'elle paroissoit avoir fort à cœur ; & d'ailleurs il ne pouvoit se resoudre à se charger d'un sujet qui ne lui paroissoit pas de service. Le biais qu'il prit, fut de dire qu'il avoit déja le nombre de Novices qu'il lui falloit, & que si Martin persistoit, on le pourroit recevoir après qu'il

auroit fini ſon cours de Philoſophie. Ce qui lui faiſoit peine dans cet enfant, étoit un commencement de ſurdité dont il craignoit les ſuites; outre qu'il ne lui croyoit qu'un eſprit mediocre. Auſſi lors qu'après ſa Philoſophie il ſe preſenta de nouveau, on lui dit nettement qu'on ne croyoit pas que Dieu le voulût Jeſuite. Il y a de l'apparence qu'en effet Dieu le vouloit ailleurs : mais il eſt certain que le Pere Binet fut trompé dans le jugement qu'il porta de lui. Il ne lui parut jamais depuis aucune atteinte de ſurdité, & il a donné des preuves qu'il avoit l'eſprit fort bon. Il entra quelque tems après dans la Congregation de S. Maur, y a été élevé aux premiers emplois, & s'y eſt extremement diſtingué par ſon merite & par ſa ſainteté, comme on le peut voir dans l'hiſtoire de ſa vie qui eſt imprimée.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, elle partit avec ſa compagnie au commencement d'Avril, aprés avoir laiſſé à un trés-grand nombre de perſonnes de tout état, avec qui elle eut occaſion de s'entretenir, une haute opinion de ſa ſainteté & des excellentes

qualitez dont le ciel l'avoit enrichie. Cette reputation, qui se soutint & crût même de jour en jour, ne fut pas inutile à son Monaître, & l'on peut dire que sa meilleure ressource dans la suite fut l'estime que l'on avoit conçuë d'elle. En arrivant à Roüen, elle trouva le Pere Lallemant, qui lui assura que tout étoit prêt à Dieppe pour l'embarquement. Toute la troupe s'y rendit, & le Pere Lallemant les y accompagna. La Mere de l'Incarnation & la Mere de S. Joseph logerent chez les Ursulines, où elles trouverent dans la Mere Cecile de sainte-Croix, dequoi se dedommager de la perte qu'elles avoient faite à Paris. Mais à peine la Mere de l'Incarnation avoit-elle commencé à remercier Dieu de lui avoir enfin donné une nouvelle Compagne, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avoit si heureusement amenée jusqu'au port. M. & Madame de la Troche n'avoient pas été longtems à se repentir du consentement qu'ils avoient donné à leur fille pour le voyage de Canada. Toute leur famille, & sur tout M. l'Evêque de la Rochelle,

qui étoit frere de Madame de la Troche ; avoit trouvé fort mauvais qu'ils se fussent rendus si aisément. On leur manda qu'on n'envoyoit en Amerique que des filles de mauvaise vie, & que d'y laisser aller la leur, c'étoit faire à leur famille une tache que rien ne laveroit jamais.

Quelque peu fondé que fût ce reproche, M. & Madame de la Troche y furent si sensibles, que sans perdre un moment de tems, ils écrivirent à leur fille, qu'ils revoquoient la permission qu'ils lui avoient donnée, & envoyerent après elle un homme de confiance, avec ordre de l'arrêter en quelque endroit qu'il la trouvât. On peut juger quelle fut la douleur & l'inquietude de la jeune Religieuse à cette nouvelle. Elle ne s'y laissa pourtant point abatre : & tandis que la Mere de l'Incarnation songeoit à fléchir le ciel par toutes sortes de moyens, & traittoit de cette affaire avec Dieu seul ; Marie de S. Joseph fit tant par ses lettres, que son pere fut encore une fois obligé de lui donner son consentement. Mais afin que sa famille n'eût rien a lui reprocher, il écrivit au

Provincial des Feuillans à Paris, qu'il le prioit de s'informer de tout ce qui regardoit le voyage de sa fille ; & qu'il le faisoit le maître de la retenir ou de la laisser partir, selon ce que sa prudence lui feroit juger être le plus convenable. Ce choix rassura nos deux ferventes Religieuses. Dom Raymond de S. Bernard connoissoit de longue main la Mere de S. Joseph ; il l'avoit vûë à loisir à Paris, & s'étoit pleinement convaincu qu'elle n'alloit que par l'ordre de Dieu. Néanmoins afin de marquer à M. de la Troche qu'il ne vouloit rien negliger pour s'acquiter avec exactitude de la commission dont il l'avoit chargé : il se transporta à Dieppe ; & cette bourasque, dont on avoit tant apprehendé les suites, n'eut point d'autre effet que de procurer aux servantes de Dieu le plaisir de revoir encore une fois, un des hommes du monde qu'elles estimoient le plus, & en qui elles avoient une plus veritable confiance.

Comme il n'y avoit rien qui arrêtât à Dieppe, on n'y demeura pas long-tems. Madame de la Peltrie vouloit monter le petit bâtiment qu'elle avoit fretté ; mais

Meſſieurs de la Compagnie avoient donné des ordres exprès qu'on ne le ſouffrît pas, & qu'on la reçût avec tout ſon monde ſur leur meilleur vaiſſeau, qui ſe nommoit le S. Joſeph; ce qui fut executé. M. de Bernieres eût bien ſouhaité d'accompagner juſqu'à Quebek Madame de la Peltrie, & ſes Religieuſes; mais il jugea lui-même qu'il leur rendroit plus de ſervice en reſtant en France, pour prendre ſoin du bien de la Fondatrice, & travailler aux affaires de la fondation. Effectivement on peut dire que ſans les ſoins extraordinaires qu'il ſe donna, les Religieuſes euſſent apparemment été contraintes de repaſſer en France. D'ailleurs ce que ce grand ſerviteur de Dieu ne put pas faire par lui-même dans la nouvelle France, il eut la conſolation de le faire depuis par un de ſes neveux, qui paſſa quelques années aprés dans cette Miſſion, & qu'on peut compter parmi les plus ſaints Eccleſiaſtiques qui ayent jamais été dans cette nouvelle Egliſe.

Enfin le 4. May 1639. le vent étant bon, on appareilla de grand matin. Les trois Urſulines furent menées de leur

Monastére, à celui des Hospitalieres, pour y prendre trois Religieuses de cette maison, qui alloient aussi faire un établissement à Quebek, par les soins & les liberalitez de Madame la Duchesse d'Aiguillon. Il tardoit bien à la Mere de l'Incarnation que le moment fût arrivé de risquer sa vie pour son Dieu. » Je voyois, dit-elle, que ma vie n'étoit » rien; mais c'étoit tout ce que je pou- » vois sacrifier, & j'y joignois encore » mon cœur & mon amour. Voyant » donc que j'étois prête d'en venir aux » effets, en m'embarquant sur Mer, & » tout moi-même étant dans cette dis- » position & dans un sentiment qui » m'emportoit, je me prosternai devant » le S. Sacrement dans le chœur des » Meres Hospitalieres, & je m'offris à la » Majesté de Dieu, en holocauste per- » petuel. Alors j'experimentai que le » S. Esprit possedoit mon ame, & lui » donnoit des mouvemens conformes à » l'action que j'allois faire. O Dieu! qui » pourroit dire ce qui se passa en cette » donation & en cet abandonnement de » tout moi-même? De mon côté, je » voyois que l'esprit qui me conduisoit,

rendoit

rendoit temoignage à ma conſcience, «
que je n'avois jamais rien fait de ſi bon «
cœur : & d'ailleurs j'avois un ſentiment «
que le ſacré Verbe incarné, Roy & «
Monarque de toutes les nations, aimoit «
& agréoit mon ſacrifice. Lorſque j'é- «
tois en cet entretien, Madame la Gou- «
vernante nous fit remonter en ſon car- «
roſſe pour nous mener au bord de la «
Mer. Nous étions entourées de monde ; «
& cependant mon eſprit étoit ſi forte- «
ment occupé, qu'à grand peine pou- «
voit-il ſe divertir de ſon attention. On «
n'eut pas jugé cela de moi, tant je «
paroiſſois à l'exterieur libre & dégagée. «
Lorſque je mis le pied dans la chalou- «
pe, il me ſembla entrer en paradis ; «
puiſque je commençois à riſquer ma «
vie pour l'amour de celui qui me l'a «
donnée. Je chantois en moi-même les «
miſericordes de Dieu, qui me condui- «
ſoit avec tant d'amour. Cependant on «
étend les voiles ; le vent nous empor- «
te, & je quitte la France pour n'y re- «
tourner jamais ; & dans une ferme re- «
ſolution de conſacrer ma vie au ſervi- «
ce des nations ſauvages pour les aſſu- «

» jettir à leur Roi legitime, mon celeste
» & divin Epoux.

Outre les six Religieuses dont nous avons parlé, Madame de la Peltrie & sa Demoiselle; le Pere Vimond, qui venoit d'être nommé Superieur general des Missions du Canada, s'embarqua sur le S. Joseph. Le recit que fait la Mere de l'Incarnation des circonstances de son voyage, est si naturel, & elle lie si bien tout ce qui se passa dans la route & son arrivée au terme, avec les dispositions interieures de son ame; que je ne croi pas pouvoir mieux faire que de la laisser parler. Voici donc ce que j'en trouve dans ses memoires.

» Il y avoit long-tems que mon esprit
» avoit pris la route de Canada, & qu'il
» voyageoit dans les vastes forêts de ce
» nouveau monde, pour chercher les
» moyens de travailler à la gloire de
» Dieu: mon corps qui se voyoit dans
» l'impuissance de le suivre, étoit dans
» une violence qui le faisoit gemir, &
» qui m'eût fait bien de la peine, si la
» volonté de Dieu ne se fût renduë la
» maîtresse de la mienne. Mais dès que je

me vis ſeparée de la France & que je ſentis que mon corps ſuivoit mon eſprit ſans que rien lui fît obſtacle ; je commençai à reſpirer. J'étois comblée de joye d'être continuellement expoſée pour l'amour de mon celeſte époux, à cet élément infidéle ; & tout le tems de la traverſée me fut l'occaſion d'un continuel ſacrifice. Nuit & jour je m'offrois à Dieu dans les perils qui ſe preſentoient ; & ſur tout dans un accident que ceux qui n'ont pas frequenté ces mers, auront de la peine à croire. Ce fut une glace detachée de la mer du Nord, ſi haute & ſi groſſe, que du haut des hunes du vaiſſeau, on n'en découvroit point la cime, laquelle ſe perdoit dans la brume. On y voyoit, ou l'on croyoit y voir, des donjons avec leurs creneaux. On eut dit une Ville flottante, & il y a des Villes qui n'ont pas l'étenduë qu'avoit cette glace. Nos marins même, accoutumez à ces ſortes d'écueils, avoüoient qu'ils n'en avoient jamais rencontré qui en approchât. Cependant cette monſtrueuſe glace, que la brume nous avoit cachée, venoit fondre ſur nous avec im-

» petuosité : & comme nous n'avions pas
» assez de vent pour la parer, le nau-
» frage paroissoit inévitable. Tout le
» monde crioit misericorde, & le Pere
» Vimond avoit déja donné l'absolution
» generale. Durant ce desordre mon
» esprit & mon cœur étoient dans la
» plus grande tranquillité dont il soit
» possible de jouïr, & je n'eus pas un
» mouvement de frayeur. Ainsi je me
» trouvois dans un état tout propre à
» faire un holocauste parfait de moi-
» même. J'avois en vuë toutes les fa-
» veurs que Nôtre-Seigneur m'avoit fai-
» tes au sujet du Canada : son comman-
» dement, ses promesses, sa conduite ;
» & avec tout cela j'étois indifferente
» pour vivre ou mourir ; & toute ma
» pente étoit dans l'accomplissement des
» volontez de Dieu. Madame nôtre Fon-
» datrice se tenoit comme collée à moi,
» afin que nous pussions mourir ensem-
» ble. Je disposois mes habits pour n'ê-
» tre point dans un état indecent lorsque
» le vaisseau se fracasseroit. Enfin le Pe-
» re Vimond fit un vœu à la Mere de
» Dieu au nom de tout l'équipage ; &
» aussi-tôt ma Sœur de S. Joseph com-

mença les Litanies de la Vierge, auſ- «
quelles tout le monde répondit. A «
peine cela étoit fini, que le Timonier «
ayant reçu ordre de mettre le gouver- «
nail d'un côté, le tourna ſans y penſer, «
de l'autre, & nous ſauva par megar- «
de; car par là il mit de côté la glace «
que nous avions devant nous, & qui «
n'étoit plus éloignée que de la longueur «
d'une pique. Ce danger fut le plus «
grand que nous courûmes. «

Nôtre voyage dura trois mois, pen- «
dant leſquels nous gardâmes exacte- «
ment nos régles. Nous avions une «
très-belle chambre, où nous diſions «
nôtre office à deux chœurs; les Meres «
Hoſpitalieres d'un côté, & nous de -
l'autre. Nôtre-Seigneur nous fit auſſi «
la grace d'entendre tous les jours la «
Meſſe, & d'y communier, excepté «
treize jours, que l'agitation du vaiſ- «
ſeau ne le permit pas. Nous fûmes en- «
core en danger deux autres fois; l'une «
en deſcendant à la premiere terre pour «
nous acquiter de nôtre vœu. On ſe «
jetta dans la chaloupe avec tant de «
precipitation, que nous fûmes ſur le «
point de tourner ſous le navire; & l'au- «

» tre, parce que les brumes nous ayant
» fait perdre nôtre route, nous nous
» égarâmes environ ſoixante lieuës ſur
» des rochers cachez ſous l'eau. Dès
» que nous fûmes ſortis de ce danger,
» nous commençâmes à voir des Sauva-
» ges, ce qui nous cauſa bien de la joye.
» Ces pauvres gens, qui n'avoient ja-
» mais vû de perſonnes faites comme
» nous, paroiſſoient dans une grande
» ſurpriſe. Le Pere Vimond leur dit
» dans le ſtyle de leur pays, que nous
» étions des filles de Capitaines; que
» pour l'amour d'eux, pour inſtruire
» leurs filles, afin qu'elles ne fuſſent pas
» brûlées dans les feux, & qu'elles ſçuſ-
» ſent ce qu'il falloit faire pour être
» éternellement heureuſes; nous avions
» tout quitté. Ils ne le pouvoient com-
» prendre; & comme il nous conduiſi-
» rent par terre juſqu'à Quebek; l'é-
» tonnement que nous leur avions cau-
» ſé, leur faiſoit continuellement jetter
» les yeux ſur nôtre vaiſſeau. Il faut
» avouer qu'il y a du plaiſir à être dans
» la ſouffrance, quand on a le cœur
» gagné à Dieu. Quoique nous fuſſions
» traitées & logées auſſi-bien qu'on le

peut être sur mer, & dans un très-beau Navire, accommodé de tout; il y a néanmoins tant à souffrir pour les personnes de nôtre sexe & de nôtre condition, qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. En mon particulier, je pensai mourir de soif; parce que les eaux douces s'étoient gâtées dès la rade, & que mon estomach ne pouvoit supporter les boissons fortes. Je passai aussi presque tout le voyage sans dormir, & cette insomnie étoit accompagnée d'une douleur de tête si violente, qu'elle ne peut l'être davantage sans causer la mort. Avec cela, je possedois une paix très-grande dans l'union de mon souverain & unique bien, & je n'en faisois pas moins tout ce que je croyois utile pour le service du prochain.

Enfin nous arrivâmes à Quebek le premier jour d'Août 1639. où le petit Navire de Madame de la Peltrie, qui avoit fait plus de diligence que nous, avoit déja donné avis que nous approchions. L'allegresse fut grande dans la Ville: car outre le plaisir que causoit nôtre venuë, celle de cinq

» Missionnaires, n'apportoit pas une
» moindre joye à toute la Colonie. M.
» de Montmagny, Gouverneur de Que-
» bek, qui avoit eu la bonté d'envoyer
» au-devant de nous un Canot chargé
» de rafraichissemens; nous reçut sur
» la gréve avec tout l'accueil possible;
» & dès que nous parûmes, les ouvra-
» ges cesserent, & on ferma les bouti-
» ques. La premiere chose que nous fi-
» mes au sortir du vaisseau, fut de baiser
» cette terre en laquelle nous étions ve-
» nuës pour y consommer nos vies au
» service de Dieu & de nos pauvres Sau-
» vages. On nous conduisit à l'Eglise où
» le *Te Deum* fut chanté: ensuite M.
» le Gouverneur nous mena au Fort, où
» il nous regala splendidement. Après
» le repas, lui-même, accompagné de
» tous les Jesuites qui étoient pour lors
» à Quebek, nous conduisit aux lieux
» destinez pour nôtre demeure.

» Le lendemain, le nouveau Superieur
» des Missions, & le Pere le Jeune, qui
» sortoit de charge, nous menerent aux
» plus proches cabanes pour visiter les
» Sauvages nos très-chers freres. Nous
» y reçûmes des consolations bien gran-

des, en les entendant chanter en leur langue les loüanges de Dieu. Le premier Chrêtien nous donna ſa fille, & en peu de jours nous en eûmes un aſſez grand nombre, outre toutes les filles Françoiſes qui étoient capables d'inſtruction. En attendant qu'on nous eût bâti un Monaſtére, on nous logea dans une maiſon où il n'y avoit que deux petites chambres. Bien-tôt ce fut un Hôpital, la petite verole s'étant miſe parmi nos petites Sauvages, dont trois ou quatre moururent. Comme nous n'avions pas encore de meubles, les lits étoient ſur le plancher, & tout étoit ſi plein, qu'il nous falloit paſſer par deſſus les lits. Dans cette extrême indigence, Dieu inſpira un ſi grand courage à mes Sœurs, qu'elles n'eurent aucun dégoût de la ſaleté des Sauvages. Madame nôtre Fondatrice voulut tenir le premier rang dans les pratiques de charité dont nous avions de ſi belles occaſions à chaque inſtant: & quoi qu'elle fût d'une complexion fort delicate; elle s'employoit avec un zéle merveilleux dans les offices les plus humbles & les plus re-

» butans. O que c'eſt une choſe pré-
» cieuſe que d'avoir les prémices de l'eſ-
» prit, ſur tout lorſqu'il inſpire le zéle
» du ſalut des ames !

» Cependant pour ſatisfaire au deſſein
» qui nous avoit fait venir en ce pays,
» il nous fallut apprendre les langues des
» Sauvages, & le Pere le Jeune, qui
» avoit été nommé nôtre confeſſeur, fut
» encore chargé de nous aider dans cet-
» te étude. C'étoit quelque choſe de
» bien nouveau pour nous ; & quant à
» moi, l'application à une langue ſi dif-
» ferente de la nôtre, me cauſa bien de
» la douleur de tête. Il me ſembloit
» qu'apprenant par cœur des mots & des
» verbes ; car nous étudions par régle
» & par methode, c'étoit autant de pier-
» res qui me rouloient dans la tête.
» Cette douleur, jointe aux reflexions
» que je faiſois ſur la rudeſſe & ſur la
» difficulté d'une langue barbare, me
» faiſoit croire qu'humainement je n'y
» pouvois réüſſir, & j'en traittois amou-
» reuſement avec Nôtre-Seigneur qui
» m'aida de telle ſorte, qu'en très-peu
» de tems je fus en état d'entendre & de
» parler avec aſſez de facilité. Mon étu-

de m'étoit une oraiſon qui faiſoit éva- «
nouir toute la barbarie de cette langue. «
La ſervante de Dieu ajoute, qu'à ſon arrivée dans le pays, & après qu'elle eut bien examiné toutes choſes ; elle connut clairement que c'étoit celui que Nôtre-Seigneur lui avoit fait voir ſix ans auparavant. Que ces hautes montagnes, ces vaſtes forêts, ces pays immenſes, la ſituation & la forme des lieux qui ſe preſentoient à ſa vûë, étoient les mêmes qui lui avoient été montrez, & qui étoient encore auſſi preſents à ſon eſprit, qu'à l'heure même de ſon ſonge. Que cela lui donna une nouvelle ferveur & une pente à s'abandonner ſans reſerve pour tout ſouffrir, & pour faire tout ce que Nôtre-Seigneur voudroit d'elle dans ce nouvel établiſſement.

Il faut pourtant avouer que quelque ferveur qui ſoutint le zéle des ſervantes de Dieu, leur petit nombre, l'incommodité du logement, la ſaleté & la mauvaiſe odeur des Sauvages, qui paſſent tout ce qu'on en peut dire, & le peu de moyens qu'elles avoient de ſe garentir de tant d'incommoditez, les auroient bientôt fait ſuccomber ſi on n'eût tra-

vaillé en diligence à les mettre plus au large, & si il ne leur fût venu du secours de France. Les lettres de la Mere de l'Incarnation exciterent dans les maisons de Paris & de Tours, une si grande ardeur pour partager des croix qu'on leur faisoit voir si aimables ; qu'en assez peu de tems, il y eut à Quebek une Communauté formée, dont la Mere de l'Incarnation fut éluë Superieure : ce ne fut pas au reste, en deguisant ce qu'il y avoit à souffrir dans ce nouveau genre de vie, que la servante de Dieu persuada à tant de saintes filles de venir partager ses travaux. Elle ne dissimula rien. » Pour gouter la vocation du Canada, » mandoit-elle à la Superieure du monastére de Tours, il faut de necessité » mourir à tout, & si l'ame ne s'efforce » de le faire, Dieu le fait lui-même, & » se rend inexorable à la nature, pour » la reduire à cette mort, qui par une » espece de necessité, l'éleve à une éminente sainteté. Je ne puis vous dire ce » qu'il en coûte pour en venir là. Dans une autre lettre, après avoir parlé d'une grande perte qu'avoient fait toutes les Communautez de Quebek, elle

ajoute ; ce ne ſont pas ces choſes-là «
qui font ſouffrir, mais c'eſt une cer- «
taine conduite de Dieu ſur l'ame, qui «
eſt plus penible à la nature que les «
tortures & les gênes. Lorſque je vous «
dis que les ouvriers de l'Evangile ſont «
morts, & que leur vie eſt cachée en «
Dieu, c'eſt qu'ils ont paſſé par cette «
conduite, ſe joignant à Dieu, & ſe ren- «
dant avec lui inexorable à eux-mêmes «
pour faire mourir toute vive cette na- «
ture, qui eſt ſi nuiſible aux parfaits «
imitateurs de Jeſus-Chriſt. Il me ſem- «
ble que je vous vois dans l'impatience «
de ſçavoir ſi j'ai tant ſouffert ; oui, «
mon cœur ne vous peut rien celer, & «
je ne ſuis pas encore au bout, auſſi «
ne ſuis-je pas encore arrivée à la per- «
fection de ceux dont je vous parle. «

Cependant le nouveau renfort qu'on reçut de France, fit retomber ces ſaintes filles dans le premier inconvenient qu'on avoit évité d'abord : car ce qui avoit ſuffi pour mettre au large cinq ou ſix perſonnes ; devint fort étroit quand le nombre fut accru. On ne pouvoit comprendre comment elles pouvoient vivre ainſi étant les unes ſur les autres, pêle-

mèle avec les filles Sauvages, qui les empoisonnoient par leur infection, qu'il faloit décrasser tous les jours, & qui par leur mal propreté, les mettoient souvent dans la necessité, ou de ne prendre presque aucune nourriture, ou de souffrir en se nourrissant des choses presqu'aussi difficiles à supporter que la faim même : mais l'amour divin dont elles étoient embrasées, leur faisoit trouver parmi tant de souffrances des delices, que la vie la plus douce ne fait point gouter. » Et graces à Dieu, dit la Supe-» rieure, la tendresse qu'il m'a donnée » pour les Sauvages, est toujours la mê-» me. Je les porte dans mon cœur d'une » façon pleine de suavité, pour tâcher » par mes chetives prieres & mes petits » travaux, de les gagner au Seigneur; » & je porte en mon ame une dispo-» sition constante de donner ma vie pour » leur salut. C'est ce qui m'a fait faire » un vœu particulier d'obéïssance au » Pere Superieur de la Mission, pour me » laisser conduire en tout ce qu'il lui » plairoit exiger de moi.

Un autre inconvenient que causa l'arrivée des nouvelles Religieuses, don-

na lieu à la Mere de l'Incarnation de faire paroître son grand ascendant sur les esprits, & le talent qu'elle avoit pour les affaires. Parmi les filles qui composoient la Communauté naissante de Quebek, il y en avoit qui étoient venuës de Tours, d'autres de Paris. Ces deux maisons ne sont pas de même Congregation, car les Ursulines sont divisées en deux, lesquelles different en des choses assez essentielles. Elles n'ont pas le même habit, & celles de Paris font un quatriéme vœu solemnel d'instruire les filles, que celles de Tours ne font point. Il faut avoir pratiqué les Communautez Religieuses pour sçavoir jusqu'où va l'attachement qu'on y a aux anciennes coûtumes; & combien il est difficile de les faire changer pour en substituer d'autres en leur place. Si c'est une foiblesse, on peut dire qu'il n'en est point de plus generalement répanduë; & l'on doit, ce semble, l'excuser d'autant plus aisément dans des filles qu'on sçait quels differens la seule forme de l'habit a excitez parmi des hommes veritablement respectables par la solidité de leur

esprit, & par l'étenduë de leur érudition.

La Mere de l'Incarnation se trouva donc dans la necessité de faire changer d'usage & de maniere au moins à une partie de ses filles; car il n'y avoit pas moyen de laisser dans la maison des Religieuses qui eussent des habits differents, & qui ne gardassent pas les mêmes regles; outre que c'eût été encore une chose impraticable que de laisser aux Novices, qui seroient reçuës dans le pays, la liberté de choisir entre les deux Congregations, celle qui auroit été plus de leur goût. Mais quoique ce fut une necessité de prendre un milieu, il n'en étoit pas plus aisé à trouver. La sage Superieure ne laissa pas de l'entreprendre, & aprés bien des prieres & des entretiens avec ses filles, elle convint enfin avec elles, 1°. Que toutes feroient les quatre vœux, avec cette clause néanmoins que les Religieuses venuës de Tours, ne feroient le quatriéme vœu que pour le tems qu'elles seroient en Canada: ensorte que si quelque raison les obligeoit à retourner en France, elles

les en ſeroient déchargées. 2°. Que toutes porteroient l'habit tel qu'on le porte à Tours. Ces deux principaux articles étant reglez, on convint des autres à l'amiable, & on en fit de nouveaux par rapport au pays, qui furent agréez également de tout le monde. Cela fait, la Mere de l'Incarnation envoya ſon projet à Paris & à Tours; & non ſeulement on n'y fit aucune difficulté de l'approuver & de le ſigner; mais il parut ſi ſage & ſi bien concerté; qu'on propoſa de réünir ſur ce plan, en n'y changeant que ce qui ne convenoit qu'au Canada, les deux Congregations du Royaume : mais ce deſſein n'a pû encore être executé juſqu'à preſent; & ce beau modéle, qui avoit fait eſperer que tout l'Ordre ne feroit qu'une même Congregation, n'a ſervi qu'à en ajoûter une nouvelle qui reconnoît la Mere Marie de l'Incarnation pour ſa Fondatrice.

L'uniformité étant ainſi établie dans le Monaſtére de Quebek, on peut juger avec quelle ferveur Dieu fut ſervi par des filles qui avoient tout quitté, entrepris de ſi grands voyages, &

couru de ſi grands riſques, pour le faire connoître à des Sauvages. Il n'y a que ceux qui ſçavent goûter la joye du Seigneur, qui puiſſent comprendre avec quelle ſainte allegreſſe on vivoit dans cette maiſon, où l'on faiſoit ſes delices de tout ce que la nature a le plus en horreur, & où l'on voyoit pratiquer des vertus qui auroient fait honneur aux Solitaires de la Thebaïde. La vie même de ces ſaintes filles, n'avoit rien dans le fond de moins dur que celle de ces anciens penitens; mais tout leur devenoit facile ſous la conduite d'une Superieure, qui ne leur faiſoit ſentir le droit qu'elle avoit de leur commander, que pour les ſoulager & prendre ſur elle ce qu'il y avoit de plus rebutant & de plus penible. D'ailleurs on reſpiroit dans tout le pays un air de ſainteté qui ne manque jamais d'accompagner les Egliſes naiſſantes. Les Fondateurs de celle-ci vivoient encore; & la Mere de l'Incarnation, qui naturellement n'exageroit point, & qui n'étoit pas capable d'être touchée d'une vertu peu commune; diſoit qu'il n'étoit pas poſſible de n'aſ-

pirer pas à une éminente perfection, ayant pour conducteurs des Saints qui retraçoient ſur la terre la vie des Apôtres. Je vois, dit-elle, dans une de ſes “
lettres, des ames ſi épurées de tout, “
qu'il ſemble qu'elles ne ſoient plus de “
la terre ; Dieu les conduiſant dans “
un denuëment ſi grand, qu'il ſemble “
qu'elles ne tiennent plus qu'à Dieu. Il “
opere en elles ce degagement d'une “
maniere ſi admirable, qu'elles ne con- “
noiſſent plus rien que leur néant dans “
cet unique Tout. C'eſt à qui ira, dit- “
elle ailleurs, aux lieux les plus éloi- “
gnez & les plus dangereux, & où il “
n'y a aucun ſecours humain. Les ſou- “
haits qu'on fait ici les uns pour les au- “
tres ſont : allez, nous ſommes ravis “
que vous ſoyez dans un lieu d'aban- “
donnement. Plût à Dieu que vous y “
donniez vôtre vie pour le Seigneur. “
Voilà ce qu'on appelle de vrais imita- “
teurs de Jeſus-Chriſt ? Peut-on reſter “
dans la tiedeur à la vûë d'un zéle ſi ar- “
dent, & le moyen de ne pas vouloir “
avancer toujours dans la carriere de la “
ſainteté quand on a pour guides des “
hommes qui y courent à pas de geant ? “

# LIVRE CINQUIE'ME.

## SOMMAIRE.

*Ce que la Mere de l'Incarnation eut à souffrir en Canada soit interieurement, soit exterieurement. Tout le monde se réünit pour lui faire de la peine. Sentimens qu'elle a d'elle-même pendant cette épreuve, & le fruit qu'elle en tire. D'où venoient toutes ces souffrances. Dans un transport de componction elle fait à Dieu un aveu general & detaillé de toutes les fautes qu'elle a jamais commises. Le soin extrême qu'elle prenoit d'éviter les moindres imperfections. Elle renouvelle sa confession generale aux pieds de son confesseur. Par ses prieres & ses souffrances, elle obtient de grandes graces à son fils. Ce cher fils entre en Religion, & sa mere connoit par un redoublement de peines, qu'il court risque de ne pas faire ses vœux. Divers avis qu'elle lui donne. De quelle maniere la revolte des passions qu'elle souffroit, étoit compatible avec l'intime union avec Dieu. Son exactitude à garder toutes les regles de la vie commune, & le soin qu'elle a d'éviter la singularité. Elle sort de charge & change de directeur. Elle fait vœu de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu. Son directeur la fait souffrir pour l'éprouver. Effets de son union avec Dieu. Le cas qu'elle fait des épreuves par où elle a passé. La Sainte Ecriture opere en elle des effets divers selon les temps, mais toujours plus parfaits. Sa devotion au cœur de Jesus. Sa douleur dans la ruine de la chrêtienté des Hurons, elle secoure puissamment ces pauvres sauvages refugiez à Quebek. Incendie general de son Monastére, & ses dispositions interieures à ce sujet. La Colonie françoise est en danger de perir; on la presse en vain de retourner en France. Elle est chargée de rebâtir le Monastére, & la sainte Vierge l'assiste d'une maniere sensible.*

A Juger par les apparences, il ne reſtoit plus rien à deſirer à la Mere de l'Incarnation. En poſſeſſion du tréſor qui faiſoit depuis tant d'années l'unique objet de ſes vœux, au milieu d'un peuple de Sauvages, à qui du matin au ſoir elle annonçoit le Royaume de ſon époux; dans le centre de la plus fervente chrêtienté qui fût peut-être alors dans l'Egliſe; dans le continuel exercice de ce que la penitence a de plus auſtére, & la charité de plus éminent; rien ne ſe preſentoit à ſon eſprit & à ſes yeux, qui ne fût capable de la ravir dans l'admiration des miſericordes de ſon Dieu. Mais la joüiſſance n'eſt que pour le terme, & le Seigneur doit ce ſemble à ſa gloire, à ſon Egliſe, & à ſes élûs, de fournir ſans ceſſe de nouvelles occaſions d'agir, & de ſouffrir pour ſon amour à ces grandes ames, qui par leur fidelité, leur courage & leur pureté, ſont parvenuës à cet heureux état, où tout ſe convertit pour elles en merite. C'eſt auſſi la conduite qu'il tint alors plus que jamais avec ſa ſervante, qui décrit ainſi la ſituation où elle ſe trouvoit, & dont nous avons vû qu'elle avoit

eu un pressentiment si vif avant son départ de Tours.

» Pour venir plus au particulier de mes » dispositions interieures, & de la con» duite de Dieu sur moi, depuis nôtre » embarquement; j'étois entrée dans l'ex» perience de ce que la divine Majesté » m'avoit fait connoître me devoir ar» river. Cela commença par le change» ment de la paix que je possedois aupa» ravant, en celle qu'elle me donna du» rant la navigation : paix solide & pro» fonde, mais quoiqu'en moi, éloignée de » moi; dautant que pour sa subtilité, je » ne la voyois que comme dans une re» gion fort éloignée; ce qui étoit très» pénible à la nature, & crucifioit fort » l'esprit; car les puissances de l'ame de» meurerent comme mortes & attachées » à la croix. L'on conçoit dans cet état, » ce que c'est que servir Dieu à ses de» pens. De cette disposition j'entrai dans » une autre bien plus crucifiante encore. » Je me voyois dépouillée, ce me sem» bloit, de tous les biens de la grace, & » de tous les talens naturels exterieurs » & interieurs que Dieu avoit mis en moi. » Je perdois la confiance en ceux qui me

conduisoient & les personnes les plus «
saintes & pour qui j'avois eu plus d'ou- «
verture, étoient celles de qui je rece- «
vois les plus grands sujets de mortifi- «
cation, Dieu permettant qu'elles euf- «
sent des tentations continuelles d'aver- «
sion contre moi. «

On apprend par ses lettres, mais d'une maniere assez confuse, qu'elle eut beaucoup à souffrir de la Mere de saint Joseph, & qu'elle fut suspecte à la communauté de Tours au sujet de la réünion des deux Congrégations de son Ordre, dont nous avons parlé; il paroît même que son directeur s'indisposa contre-elle. Et pour surcroît d'afflictions, Madame de la Peltrie, après avoir demeuré un an avec les Religieuses, alla se loger ailleurs. Un gentilhomme & une Demoiselle étant venus pour établir l'Isle de Montreal, elle se joignit à eux, & reprit tous les meubles qu'elle avoit prêtez aux Ursulines, ce qui les reduisit à de fâcheuses extremitez. Le Gouverneur general & le Superieur des Missions eurent beau l'avertir qu'elle n'étoit pas en sureté à Montreal, elle obstina à y rester; on eut ensuite avis qu'elle

penſoit plûtot à commencer un ſecond établiſſement pour d'autres Religieuſes, qu'à donner au premier, qui manquoit de tout, les ſecours dont il avoit un extrême beſoin. Mais ces orages ceſſérent tout à coup; chacun reprit ſes premiers ſentimens pour la Mere de l'Incarnation. Mad. de la Peltrie retourna à Quebek, & s'attacha plus que jamais à la maiſon des Urſulines, d'où elle ne ſortit plus. Je n'ai pû ſçavoir en quoi conſiſtoient & combien durerent les peines que la Mere de S. Joſeph cauſa à ſa Superieure. Il eſt conſtant que le cœur de cette ſainte fille n'y eut point de part; que la croix fut commune, & que rien ne contribua peut-être davantage à épurer ces deux grandes ames, qui n'en furent que plus unies dans la ſuite. La Mere de l'Incarnation écrivit alors à ſon ancienne Superieure de Tours, que ſa vie étoit toute tiſſuë de croix, d'humiliations, de mépris, & que Dieu lui faiſoit la grace d'y trouver une manne ſecrette plus délicieuſe que celle du deſert de Sina, & qui lui ſembloit émanée de la main du Sauveur: que ce n'eſt pas peu entreprendre que de faire un établiſſement

dans un autre bout du monde : qu'elle pouvoit dire hardiment, ***mon Jesus est crucifié, & je le suis avec lui*** : tant les croix lui étoient familieres. Tout cela montre assez qu'elle eut au dehors des choses à souffrir qu'elle ne dit pas ; mais ce qu'elle souffroit au-dedans étoit encore tout autrement sensible que ces contradictions exterieures ; & voici comme elle continuë à parler de la disposition où se trouva son esprit pendant cette rude épreuve.

Je me voyois infiniment digne de «
mépris, & la plus vile creature qui «
fût au monde. Dans ce sentiment, je «
ne pouvois me lasser d'admirer la bon- «
té & l'humilité de mes sœurs, de vou- «
loir bien me souffrir & dépendre de «
moi, je n'osois presque lever les yeux, «
tant étoit pesant le poids de cette hu- «
miliation ; & c'est ce qui me portoit à «
descendre aux actions les plus basses, «
ne m'estimant pas digne d'en faire «
d'autres. Aux recreations je n'osois «
presque parler, & j'évitois pourtant «
toute singularité, autant qu'il m'étoit «
possible. J'avois l'esprit libre pour les «
fonctions de ma charge, & l'étude de «

» la langue ; & je n'ai pas sçû que per-
» sonne se fut apperçu de ce que je souf-
» frois, quoiqu'alors je m'imaginasse
» que tout le monde voyoit ma misere
» comme je la voyois. Je m'ouvrois peu au
» Pere le Jeune, me trouvant dans l'im-
» puissance de le faire davantage ; mais
» ce grand serviteur de Dieu en connois-
» soit assez pour me porter compassion,
» & pour craindre les suites. Parmi ces
» tenebres affligeantes, il s'élevoit quel-
» quefois un rayon de lumiere qui éclai-
» roit mon ame & l'embrasoit d'amour.
» J'étois tout-à-coup saisie d'un trans-
» port extraordinaire ; en sorte qu'il me
» sembloit être dans le paradis, & joüir
» de Dieu qui me carressoit par ses em-
» brassemens. Mais que cela passoit vi-
» te ! Ce n'étoit que comme un de ces
» rayons du Soleil qui percent inopiné-
» ment la nuë, & disparoissant dans l'ins-
» tant, font paroître le jour encore plus
» obscur qu'il ne paroissoit auparavant.
» Aussi ces grandes caresses ne servoient-
» elles qu'à appesantir de plus en plus
» mes croix, & me rendre mes peines
» plus sensibles ; car je passois d'un abî-
» me de lumiere & d'amour, dans une

abîme de tenebres douloureuſes ; du «
ſéjour de la gloire je me ſentois pre- «
cipitée & plongée dans un enfer, où «
regnoient des triſteſſes mortelles. Ce qui «
me cauſoit les peines les plus ameres, «
étoit une tentation de deſeſpoir, née «
en moi dans ces tenebres, ſans que «
j'en connuſſe la cauſe. Je me fuſſe per- «
duë dans cette tentation, ſi la bonté «
de Dieu ne m'eût ſoutenuë par une «
vertu ſecrete. Car j'étois quelque fois «
arrêtée ſubitement, & je me voyois «
réellement ſur le bord de l'enfer. Là «
il me ſembloit que de la bouche de l'a- «
bîme ſortiſſent des flâmes pour m'en- «
gloutir. Je ſentois même en moi une «
diſpoſition qui me portoit à m'y preci- «
piter pour faire déplaiſir à Dieu. Mais «
auſſi-tôt la bonté divine, par un écou- «
lement de l'Eſprit ſaint, ſembloit ex- «
citer la partie ſuperieure à vouloir en «
effet être precipitée dans l'enfer, non «
pour lui déplaire, mais afin que ſa juſ- «
tice fut ſatisfaite dans le châtiment de «
mes indignitez. Cet acte étoit une ſim- «
ple vuë de foi. Je voyois que je meri- «
tois l'enfer, & je voulois bien y être «
jettée pour un tems, pourvu que je ne «

» fusse point privée de l'amitié de Dieu.

Tout ce recit est bien instructif, & si les personnes tentées se comportoient toujours de la sorte, elles s'épargneroient bien des peines & en épargneroient aussi beaucoup à leurs conducteurs. Il n'est pas rare de trouver, même dans des ames assez peu avancées, de ces sortes de dispositions. Ce n'est pas toujours Dieu qui agit : il n'a qu'à laisser faire le tentateur, l'humeur même assez souvent y contribuë. Le dessein de Dieu en le permettant, est d'humilier l'ame; ce qu'elle a à faire, est de pratiquer la patience, de garder le silence, d'être humble & soumise. Avec cela on goûtera au milieu du trouble des passions & des sens revoltez, une paix solide qui soutiendra. On ne s'abandonnera point à l'inquietude ni à l'humeur contre soi-même, & contre son directeur. On ne jugera point son Juge; on ne blâmera que soi-même, parce qu'on n'aura les yeux ouverts que sur ses défauts & sur sa misere, qu'on supportera avec douceur.

Dans la verité, ces sortes de situations sont d'admirables moyens de se purifier de plus en plus; car comme la na-

ture, pour fortifier le corps, produit des dérangemens d'humeurs, qui nettoyent les vaisseaux des impuretez qu'ils avoient contractées, & redonne aux esprits & aux humeurs même, un mouvement plus vif & plus reglé : aussi dans l'ordre de la grace, rien n'établit plus solidement une ame dans la vertu, que ce desordre des passions, qui se fait sentir de tems en tems à ceux mêmes qui ont plus travaillé à les reprimer. On connoît alors ce que l'on ne connoissoit pas, qu'il y a dans nos vertus mêmes & dans nos meilleures actions, des imperfections & des impuretez qui nous retardent dans la voye de Dieu. Le mal est que ces crises n'ont pas toujours les suites avantageuses qu'elles pourroient avoir ; parceque pour cela il faut pratiquer des vertus qui sont infiniment rares. La Mere de l'Incarnation exprime bien naïvement la maniere dont elle prit l'épreuve dont nous parlons, & le fruit qu'elle en tira.

Je me souviens, dit-elle, d'une lu- «
miere que Dieu me donna au com- «
mencement de ma conversion, par la- «
quelle il me fit voir que j'avois derrie- «

» re moi toutes les choses créées, & que
» je courois nuë à sa divine Majesté. Ce-
» la se fait tous les jours aux dépens de
» mes sentimens. Je pensois alors que ce
» fût fait, parce que j'avois toutes cho-
» ses sous les pieds : mais helas! je ne
» connoissois pas encore ce que j'avois
» en moi de superflu : & c'est ce que le
» divin Jesus ôte tous les jours. Plus j'ap-
» proche de lui, plus je reconnois que
» j'ai encore quelque chose qui me nuit;
» & je crie sans cesse à ce divin époux,
» qu'il retranche tout sans pitié. Il le
» fait, & c'est un martyre continuel, tant
» dans l'interieur que dans l'exterieur.
» Ce que j'aimois le plus, c'est ce qui
» me fait souffrir davantage. Or bien
» que cet état soit crucifiant, je ne le
» voudrois pourtant pas changer pour
» toutes les delices imaginables, puis-
» qu'il me conduit à mon celeste époux,
» que je veux par dessus toutes choses.

Si les ames que Dieu éprouve, pouvoient toujours parler ce langage; leurs épreuves leur seroient bien plus utiles. Mais pour n'être point abbatu, pour être même fortifié par la voye de la tribulation & de la tentation, il faut avoir

jetté de profondes racines d'une ſincere humilité. Quelquefois, continuë la « ſervante de Dieu, je voyois les diver- « ſes raiſons des changemens d'état où je « me trouvois; & j'avois le pouvoir d'en « parler au ſuradorable Verbe incarné. « Un excès de douleur interieure me « pouſſoit à lui confeſſer toutes les fautes « que j'avois commiſes, & qui avoient « ſouillé ſes dons & fait injure à l'eſprit « de grace, par lequel il m'avoit condui- « te. Je lui declarois dans l'amertume « de mon cœur, que par mes infidelitez « j'avois donné de la vigueur à l'eſprit « de nature, ce qui avoit fait injure à « ſes adorables deſſeins. Comme je lui « parlois avec des ſoupirs touchans, & des « exclamations preſſantes; toutes les im- « puretez, que j'avois commiſes en la vie « ſpirituelle, ſe rendoient preſentes à « mon eſprit; & ce qui autrefois m'a- « voit paru comme rien, me ſembloit « horrible. Ah! qui pourroit exprimer « les voyes de cette divine pureté, ce « qu'elle exige des ames qui ſont appel- « lées à la vie interieure! combien l'a- « mour divin eſt terrible, penetrant, « inexorable, & irreconciliable ennemi «

» de la nature dont il n'y a que lui qui
» connoiſſe les voyes détournées, & qui
» les puiſſe redreſſer ! Une fois étant de-
» bout proche le ſaint Sacrement, il me
» parut une grande flâme qui ſortoit
» par un ſoupirail, lequel me ſembloit
» être celui de l'abîme. Alors par une
» certaine ſaillie, je me ſentis portée en
» tout moi-même par un mépris de Dieu,
» m'y jetter. Son infinie miſericorde me
» retint : cette vûë effroyable ceſſa, &
» avec elle ſon operation. Je croi que ſi je
» n'euſſe rencontré à propos un lambris
» auquel je m'attachai, je fuſſe tombée.
» Je portois ſeule ma croix ; les creatu-
» res ne ſervoient qu'à l'appeſantir. Il
» n'y avoit que cette vertu ſecrette de
» Dieu qui me ſoutenoit. Elle me faiſoit
» porter ma croix par acquieſcement
» aux ordonnances divines & avec ſou-
» miſſion aux impreſſions de la divine
» juſtice que je reconnoiſſois très-équi-
» table, excepté dans les momens où je
» reſſentois ce vuide total que j'ai dit :
» car alors mon ame étoit toute enve-
» loppée de tenebres. Elle ne voyoit que
» ce qu'elle ſouffroit, à ſçavoir qu'elle
» étoit entierement contraire à Dieu.
Mais

Mais ces momens passez, je n'étois pas « plutôt revenuë à moi, que je consentois à tout sans pouvoir demander ma « délivrance. «

On voit dans quelques memoires particuliers, que la Mere de l'Incarnation regardoit en partie ces souffrances comme une suite de l'offre qu'elle avoit faite à Dieu, de souffrir pour son fils, dans le tems que cet enfant ne donnoit pas lieu d'esperer qu'il suivît jamais les traces de sa sainte mere, & pour une de ses niéces, qu'elle connut être dans un grand danger de se perdre, & qu'on a vûë depuis prendre la place & le nom de sa vertueuse tante dans le Monastére des Ursulines, où elle est morte en grande odeur de vertu. Voici comme la servante de Dieu s'exprime sur cela, en continuant de parler de ses peines.

Outre la qualité de Juge que l'ame « voyoit dans le sacré Verbe incarné; « elle le regardoit encore comme son « époux, qui nonobstant ses défauts, ne « lui avoit point ôté la qualité d'épouse: « mais il la vouloit épurer sans pitié par « le feu de sa divine justice. Avec ce- « la il ne lui donnoit aucune vûë de la «

« durée ni des ſuites de cette épreuve :
« ce qui l'abbatoit & l'humilioit infini-
» ment. Alors piquée d'un amour dou-
» loureux, qui la faiſoit crier comme
» un autre Job ſur ſon fumier ; elle s'a-
» dreſſoit à lui, & lui diſoit : Qui me
» donnera des larmes de ſang pour pleu-
» rer toutes mes impuretez ? ô mon ce-
» leſte époux ! comment avez-vous per-
» mis qu'une ame que vous avez tant
» cherie, vous ait fait tout ce tort ? &
» comment ne l'avez-vous pas jettée ſous
» les pieds des démons ? Recevez donc
» au moins la confeſſion de mes crimes,
» & châtiez-moi ſelon vos adorables ju-
» gemens. Je vous en conjure moi-mê-
» me, tant je voi de juſtice que vôtre
» amour ſoit ſatisfait. O que de châtimens
» je dois ſubir ! car outre ce que meri-
» tent mes propres iniquitez, vous ſça-
» vez, ô mon divin époux ! que pour les
» deux ames que je vous ai demandées,
» je me ſuis offert à ſouffrir la puni-
» tion des fautes qu'elles auroient com-
» miſes contre vôtre divine Majeſté ; &
» qui les auroient pû rendre indignes de
» la faveur que vous leur avez faite en
» les tirant du monde.

Dans l'ardeur de ce transport, l'humble servante de Dieu fit une confession générale de tous les pechez de sa vie, que je ne croi pas devoir omettre; rien n'étant plus propre à faire connoître jusqu'à quel point elle avoit conservé l'innocence de son Baptême. Elle continuë donc ainsi : Vous sçavez, ô mon " chaste époux! qu'au commencement " que vôtre divine bonté m'appella ex- " traordinairement, qui fut à l'âge de " dix-neuf ans; après que vous m'eûtes " fait voir l'erreur où j'étois, me croyant " dans un état bien parfait : après que " par l'excès de vos infinies misericordes " vous m'eûtes lavée dans vôtre sang " précieux : dans une occasion qui se " présenta, je raisonnai, & je deliberai " si je ne retournerois pas dans la route " du siécle, & dans la condition dont " vous m'aviez delivrée. La tentation, " qui sous l'ombre d'une raison specieu- " se & comme necessaire, m'ébranla, " m'eût infailliblement entraînée, si par " vôtre immense bonté vous ne m'eussiez " éclairée & affermie dans vôtre voye. " Vous sçavez aussi qu'en deux autres " occasions, lorsque j'étois encore dans "

„ le ſiécle, je m'amuſai à de certaines
„ complaiſances qui tenoient de l'eſprit
„ de nature ; que ſous ombre de bien,
„ j'y croupis quelque tems ; & que ſi
„ vôtre miſericorde ne m'en eût tirée,
„ j'aurois étouffé l'eſprit de grace, par
„ lequel vous me conduiſiez ſi amoureu-
„ ſement. Ah ! que j'ai de douleur, &
„ combien je merite d'enfers ! Oui, oui,
„ il eſt juſte, ô mon divin amour ! que
„ vous ſoyez ſatisfait.

„ En une occaſion, étant Religieuſe,
„ je fis, ainſi qu'il me paroît, un acte
„ d'hypocriſie : j'eus de faux ſentimens
„ d'humilité, qui me firent aller prier
„ ma Superieure de m'humilier, & je
„ croi qu'elle m'eût bien mortifiée de
„ me prendre au mot ; car mon inten-
„ tion, comme je croi, n'étoit pas pure.
„ J'avois un orgueil ſecret qui me faiſoit
„ agir ; c'eſt pourquoi je merite toutes
„ ſortes d'humiliations. Exterminez-
„ donc, Juſtice increéée, exterminez ſans
„ pitié le néant & la pouſſiere. Il n'y a
„ point de châtiment qui ne ſoit trop
„ doux pour moi.

„ Une autre fois, ſous ombre de juſti-
„ ce, je donnai un avis à ma Superieu-

re ; & au fond ce n'étoit qu'une vertu "
plâtrée : & vous avez souffert tout ce- "
la, ô mon divin Epoux ! il est juste "
que maintenant vous en preniez ven- "
geance. Me voilà courbée, châtiez- "
moi selon les loix que vôtre amour a "
établies. Ah ! je vous demande par- "
don, anéantie sous les pieds des dé- "
mons. Dans des entretiens que j'ai eus "
avec des personnes d'esprit, je me suis "
laissée aller à des pertes de tems, à des "
badineries, à des puerilitez, eu égard "
à la gravité, à la sincerité, à la pure- "
té de vôtre divine conduite sur moi. "
Je m'abandonnois à la complaisance "
de ces entretiens qui m'avoient portée "
à me trop épancher & à faire part aux "
sens de ce que j'experimentois de spiri- "
tuel dans l'interieur. Vôtre esprit cẽseur "
me fit voir l'importance de cette faute, "
sans quoi je serois tombée dans de "
grands relâchemens au regard de cette "
pureté dégagée que vous voulez de "
moi ; vous ne me chatiâtes pas pour "
lors ; il est donc juste que maintenant "
vous en tiriez raison, & que vous pu- "
nissiez ma vanité, qui n'a été autre chose "
qu'un desir secret de ma propre excel- "

„ lence. Ah ! qu'il eſt vrai que vous ne „ voulez point qu'on gauchiſſe dans les „ voyes du pur amour ! Je ſuis venuë „ ſouiller vôtre nouvelle Egliſe ; je me „ ſuis creuſé des citernes pleines de bouë „ qui m'infectent de telle ſorte, que „ leurs exhalaiſons ſont capables de me „ perdre. Il ſemble que vous ayez per- „ mis au démon d'être de la partie pour „ émouvoir toutes mes paſſions tour à „ tour. D'ailleurs je me ſens comme liée „ & captive, & perſonne ne me ſçau- „ roit delivrer que vous.

„ C'eſt donc de vous ſeul que j'attends „ ce ſecours ; car mes liens m'empê- „ chent de faire le bien que je veux, „ & mes paſſions me veulent faire com- „ mettre le mal que je ne veux pas, & „ que je hais ; ô Dieu de miſericorde ! „ mettez-y la main, ſans quoi c'eſt fait „ de moi. Pardon de toutes mes ſaillies, „ de toutes mes imprudences, de tous „ les ſentimens imparfaits, dans leſ- „ quels je me ſuis échapée : Ce qui „ m'humilie d'avantage, c'eſt qu'avec „ la baſſeſſe de mon cœur, qui me fait „ eſtimer digne de tout rebut, lorſqu'on „ me touche, j'ai le ſentiment tres-vif.

Ce ſont auſſi mes pechez qui ſont cau- «
ſe que je porte une charge, qui ne me «
permet pas de m'employer ſelon mon «
deſir à l'inſtruction de nos cheres Neo- «
phytes. Helas ! mon chaſte époux, «
vous ſçavez les pentes que vous m'a- «
vez données pour cela. Ce qui me reſ- «
toit de conſolation, c'étoit de leur ap- «
prendre à vous connoître & à vous ai- «
mer. «

Voilà les plus grands pechez qu'eut alors commis la Mere de l'Incarnation dans toute ſa vie. Faut-il s'étonner que Dieu ait orné de tant de faveurs, & honoré de tant viſites une ame toujours ſi pure & ſi bien preparée à le recevoir ? Elle ne ſe relâcha jamais de cette extrême attention à ſe conſerver autant qu'il étoit en elle, exempte des moindres taches. Cependant elle ne ſe fut pas plûtôt humiliée en preſence de ſon Dieu, que ſes peines diminuerent conſiderablement. Elle devint plus libre, & fut delivrée de ces agonies mortelles, qu'elle ſouffroit preſque continuellement. Il ne lui reſta plus qu'une revolte de ſes paſſions & une tentation de haine contre le prochain ; ſur tout contre une per-

ſonne qui ne manquoit aucune occaſion de lui faire de la peine. Elle dit qu'ayant plus de liberté, elle étoit plus en danger de pecher, & que ſans un ſecours extraordinaire de Dieu, elle eut fait pluſieurs fautes, & qu'encore qu'il la ſoutint toujours, une diſpoſition qui lui paroiſſoit ſi éloignée de la charité, dont ſon cœur devoit être embraſé, l'humilioit extrémement ; enſorte qu'elle avoit beſoin de toute ſa force pour ſe ſupporter elle-même.

Au milieu de tout cela, elle vaquoit à ce qui étoit de ſa charge avec une liberté d'eſprit qui ſurprenoit ſon confeſſeur ; & ce fut dans le fort de cette épreuve, qu'elle conclut la grande affaire de l'union des deux Congregations dans ſa Communauté. L'idée de ſes pechez étoit ſans ceſſe retracée à ſon eſprit avec des traits ſi vifs, qu'elle ne pouvoit plus ſe ſouffrir elle-même. Un jour qu'elle en étoit plus frappée qu'à l'ordinaire, & que ſon cœur étoit briſé de contrition ; elle s'aviſa de ſe revêtir d'une haire qu'elle porta très-long-tems ſans l'ôter, pas même la nuit pour repoſer. Au bout de quelque tems ſon confeſ-

ſeur l'alla voir ; & ayant appris ce qu'elle avoit fait, lui en fit de très-grands reproches, & lui ordonna d'aller ſur le champ quitter cet inſtrument de penitence. Avant que d'obéïr, elle ſe jetta à ſes pieds, & le ſupplia de vouloir bien écouter la declaration qu'elle vouloit lui faire de tous ſes pechez & de toutes ſes imperfections, afin qu'il conçût juſqu'où alloit ſa malice. Le Pere la rebuta d'abord ; mais enfin ſes larmes & ſes inſtances le toucherent. Elle lui fit donc une confeſſion generale de toute ſa vie, ſans examen ; mais avec une ſi vive lumiere, qu'elle n'eût pas été plus exacte quand elle eût employé pluſieurs jours à s'examiner. Elle ajoute que cette parole de l'Ecriture, s'accomplit en elle, *J'examinerai Hieruſalem avec des lanternes*, ( Sophon. 1. 12.) tant le pur amour ſe montroit cenſeur jaloux, & inexorable.

De ſi exceſſives ſouffrances n'étoient pas ſeulement l'ouvrage d'un amour purifiant, qui ne pouvoit rien ſouffrir d'impur dans ſon épouſe ; le fils que nôtre ſainte Superieure avoit laiſſé dans le ſiécle, & pour qui elle s'étoit en quel-

que ſorte dévouée à la juſtice divine; tenoit une conduite dont le contre-coup retomboit ſur elle. Dès qu'il ſe vit refuſé par les Jeſuites, il ne penſa plus qu'à ſon plaiſir & à ſe pouſſer dans le monde. La ſervante de Dieu en fut inſtruite. » La » crainte que j'avois, lui manda-t-elle » quelque tems après, que vous ne » tombaſſiez dans les precipices où vous » couriez, me fit faire un accord avec » Dieu pour porter la peine duë à vos » pechez, & qu'il ne vous chatiât point » par la privation du bien qu'il m'avoit » fait eſperer pour vous. Enſuite de cette » convention vous ne ſçauriez croire » combien j'ai ſouffert à ce ſujet. Le jeune homme retiré de cet abîme par la vertu des prieres & des ſouffrances de ſa mere, ſe fit Benedictin dans la Congregation de ſaint Maur, ainſi que nous avons déja vû. Il dit lui-même qu'il paſſa ſon noviciat dans un entier oubli du ſiécle, & que nourri de la grace, il porta avec joye le joug de l'obéïſſance & des auſteritez de ſa Régle. Son entrée en Religion avoit fort adouci les peines que la Mere de l'Incarnation enduroit à ſon ſujet; mais quelques per-

ſonnes s'étant oppoſées à ſa profeſſion à cauſe de quelques dettes qu'il avoit contractées dans le monde ; la ſervante de Dieu connut par un redoublement de ſouffrances, le danger où il étoit de ne pas conſommer ſon ſacrifice : juſques-là que dans le fort de cette tempête, dont aſſurément elle ne pouvoit être inſtruite par aucune voye naturelle ; elle fut contrainte de ſortir de table & de ſe retirer, pour l'aller offrir à Dieu. On voit par la lecture des memoires qu'elle lui addreſſa ſur la fin de ſa vie, combien ſes ſentimens ſur ce qui le regardoit, étoient purs, élevez, & dignes de l'Evangile ; & il n'eſt perſonne qui ne s'y convainque parfaitement qu'il lui couta infiniment plus pour l'enfanter à Jeſus-Chriſt, que pour avoir été ſa mere ſelon la chair.

Enfin le jeune novice fut reçu à la profeſſion religieuſe, & commença dès-lors à courir ſans diſcontinuer, à pas de Geant, dans la carriere de la perfection. La mere de l'Incarnation en apprit la nouvelle avec la joye que l'on peut concevoir.

Les lettres qu'elle lui écrivit alors

sont si belles, si touchantes, si remplies de l'esprit de Dieu, elle y mêle avec une si noble simplicité les sages avis qu'elle lui donne, & ses propres dispositions; qu'on ne sçauroit les lire sans en être ému & porté à la pratique de ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. » Je
» benis la bonté de Dieu, dit-elle dans
» l'une, des desirs qu'il vous donne;
» prenez garde de ne vous point embar-
» rasser l'esprit dans des raisonnemens
» superflus, qui vous pourroient causer
» une continuelle perte de tems: & il
» arriveroit que vous ne vous en defe-
» riez pas facilement, parce que la pas-
» sion étant émuë par des desirs trop
» impetueux, offusque la lumiere de
» l'esprit; ensorte qu'il est mal-aisé de
» juger d'une vocation: elle se fait con-
» noître bien plus parfaitement par une
» confiance douce & amoureuse, & par
» une longue perseverance, qui n'ôte
» point la paix du cœur que par un
» bouillon ardent, & par une agitation
» continuelle qui n'est que dans les sens.
» Il me paroît que dès mon enfance,
» Dieu me disposoit à la grace que je
» possede à present; car j'avois plus l'es-

prit dans les terres étrangeres pour y considerer les genereuses actions de ceux qui y travailloient & enduroient pour Jesus-Christ, qu'au lieu où j'habitois, Il me prenoit quelque fois des saillies si fortes, que si les respects humains ne m'eussent retenuë, j'aurois couru après ceux que je voyois porter avec zéle au salut des ames. Je ne sçavois pas alors pourquoi j'avois tous ces mouvemens, aussi n'étoit-il pas tems; car celui qui dispose les choses suavement, vouloit que je passasse par divers états, avant que de manifester sa volonté à la plus indigne de ses creatures. Il s'est passé bien des choses dans les distances des tems : vous les sçaurez un jour, mon très-cher fils, je vous ai seulement dit ici en abregé pour vôtre consolation & pour vôtre instruction, ce qui se passoit en moi dans mon enfance.

Quant aux pensées que vous me proposez, croyez-moi, ne vous portez à rien qu'à suivre Dieu; je veux dire, que vous vous abandonniez à sa conduite avec une douce confiance, & que vous attendiez dans la paix du

» cœur, ce qu'il aura projetté pour vous.
» Après cela ne vous mettez point en
» peine, il vous conduira par la main;
» c'eſt ainſi qu'il ſe comporte envers les
» ames qui cherchent à le contenter, &
» non à ſe ſatisfaire elles-mêmes. O qu'il
» eſt doux de ſuivre Dieu ! je ne vous
» dis pas ceci afin que vous étouffiez ſon
» eſprit; mais afin que vous le ſerviez
» dans une plus grande pureté, & que
» vous ne reſpiriez que dans l'accompliſ-
» ſement des deſſeins qu'il a ſur vous
» pour ſa gloire & pour la ſanctifica-
» tion de vôtre ame. L'obéïſſance exac-
» te à tous vos ſuperieurs ſera la pier-
» re de touche, qui vous fera connoître,
» ſi vous êtes dans cette diſpoſition.
» Ah ! mon cher fils, que cette depen-
» dance des deſſeins de Dieu ſur vous,
» eſt importante ! c'eſt le grand ſecret
» pour vous ſanctifier, & pour vous
» rendre capable d'être utile aux autres.
» Je ſuis ravie de voir ici des ſaints,
» ( c'eſt ainſi que j'appelle les ouvriers
» de l'Evangile, ) dans un dénuement
» épouventable: & veritablement cette
» parole de l'Apôtre leur peut bien être
» appliquée, *vous êtes morts, & vôtre*

*vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu.* (Coloſ. 3. 3.) Je n'ai point de termes pour dire ce que j'en connois. Meditez cette ſentence, & penſez qu'il y a bien du chemin à faire avant que d'être ſemblable à nôtre divin maître. Ce que la creature ne peut d'elle-même, Dieu le fait ici d'une façon qu'on n'auroit jamais penſé. Ne croyez pas que je vous parle de la diſette des choſes temporelles, de la pauvreté du vivre, de la privation de toutes les choſes qui peuvent conſoler les ſens, des peines qui les peuvent affliger, des contradictions, des adverſitez, & des choſes ſemblables. Non, tout cela eſt doux, & l'on n'y penſe pas quoiqu'il ſoit ſans fin, ce ſont des roſes, & je vous aſſure que la joye que j'y reſſens m'a ſouvent miſe en ſcrupule.

Si vous avez eu de la joye, lui dit-elle dans une autre, en recevant mes lettres, ne doutez pas que je n'en aye eu une ſemblable à la lecture des vôtres. J'y ai vû les providences, les amours, les miſericordes de Dieu ſur vous, pour leſquelles je le loüerai éternellement. Oui, mon fils, Dieu veut

» que vous l'aimiez : commencez donc,
» & croyez qu'hier vous ne l'aimiez pas
» veritablement : les degrez du saint
» amour sont de cette qualité, qu'on ne
» voit de parfait que ce qui est devant
» soi, & qu'on estime defectueux tout
» ce qui est passé. Prenez-y bien garde,
» & vous remarquerez que cela est vrai,
» & que c'est une des plus importantes
» veritez de la vie spirituelle. Vous
» marchez sur les vestiges des Saints qui
» vous ont devancé, & vous habitez les
» cellules qu'ils ont sanctifiées par leur
» vertu ; courez sans relâche après eux.
» Les Saints ne sont saints que par cette
» inclination, & s'il faut ainsi parler, par
» cette sainte opiniâtreté qui leur a fait
» oublier toutes choses par un mépris
» volontaire, afin de s'attacher à ce di-
» vin Prototype, & vraye cause exem-
» plaire de ses enfans. J'ai eu quelque-
» fois le desir de sçavoir si vôtre cœur
» est touché de cette douce émotion &
» en quel degré Dieu vous met ; car il
» vous faut quitter tout autre mouve-
» ment volontaire, & suivre uniquement
» les pentes de la grace pour arriver à
» ce commerce avec nôtre souverain
bien

bien. Je demeure pourtant volontiers dans mon ignorance, & me contente de lui demander pour vous cette faveur.

Vous voulez ſçavoir comment il eſt poſſible d'avoir le corps ſi près de Dieu, & l'eſprit ſi éloigné de lui ; cette miſere eſt grande, & c'eſt pour l'ordinaire un effet de nos infidelitez. Le vrai moyen de nous en retirer, eſt cette douce & volontaire ſervitude de cœur avec une attache ſans retour aux volontez de nôtre maître. Cette ſervitude attire après ſoi tout l'eſprit, par une douce & amoureuſe violence qui captive bien les ſens, mais qui ne les tuë pas, & qui le nourrit même quelquefois de ſes biens. Vous ajoutez : comment ſe peut-il faire, que l'eſprit étant une fois uni à Dieu, qui le remplit de tant de douceur, s'en retire ſi facilement ? cela n'eſt que trop facile à ce miſerable amour que nous avons pour nous-mêmes. On dit que depuis qu'un cœur eſt navré il aime par tout : cela eſt vrai, quand il conſerve ſes playes, & qu'il demeure ſen-

» ſible aux coups des inſpirations divi-
» nes ; mais quand il les referme par ſes
» miſerables medicamens ; ( c'eſt ainſi
» que j'appelle les raiſons de l'amour
» propre , ) il change de vie , & n'a plus
» de mouvemens que pour lui-meme.
» C'eſt cette miſerable vie de nôtre
» amour propre, qui emporte après ſoi
» tout l'eſprit, & qui le retire de l'u-
» nion avec Dieu. Et de là naiſſent les
» violences qu'il nous faut faire, lorſque
» par la ſynderefe qui nous picque ,
» nous ſommes preſſez de retourner à
» celui de qui nous nous ſommes ſepa-
» rez ; car comme nous avons repris
» la vie de la nature , il faut encore une
» fois mourir à la nature pour y arriver.
» Vous voulez que je demande pour
» vous à Nôtre-Seigneur le don d'orai-
» ſon , je lui demande celui de l'humi-
» lité & de la vraye abnegation de vous-
» même , ſans laquelle il n'y a point de
» vraye oraiſon, ni d'eſprit interieur.
» L'oraiſon & l'abnegation doivent aller
» de pair , autrement toutes nos devo-
» tions ſont ſuſpectes ; mais vous avez
» d'excellens maîtres , capables d'éclair-

cir tous vos doutes ; & ce me seroit «
une presomption de vous en dire da- «
vantage. «

Les avis certains que la sainte mere recevoit de toutes parts des progrès que son fils faisoit dans la sainteté, & que par son merite il se rendoit une des plus vives lumieres de son Ordre, sa promotion au sacerdoce, & ensuite aux premieres charges de sa Congregation, la conversion de sa niéce, & la maniere ardente & sincere dont cette fille se donna toute à Dieu : tout cela remplit son ame d'une allegresse qui n'aida pas peu à la soutenir au milieu de ses croix, elle les voyoit même diminuer de jour en jour, & elle finit le recit qu'elle en fait par des reflexions si solides, & qui marquent si bien le caractére de son esprit, que je ne croi pas devoir les ometre. On pourroit, dit-elle, me demander «
ce que j'entends par la revolte des pas- «
sions dont j'ai parlé, & qui après mes «
grandes peines interieures de trois an- «
nées, m'ont encore duré plus de qua- «
tre ans, avec une aigreur dans le sang «
contre quelques personnes saintes, & «
si cela peut compatir avec l'union in- «

» time. J'ai déja dit que cela se peut,
» & voici comment.
» Il est à remarquer que les passions
» émuës par une revolte semblable à
» celle dont il s'agit, ne sont pas com-
» me celles qui viennent d'un naturel
» facile à s'émouvoir, ni comme celles
» dont les mouvemens sont fondez dans
» les mauvaises habitudes. Ceux qui
» travaillent à reprimer celles-cy, ont
» pour l'ordinaire de grandes peines à
» surmonter. Il leur faut de la medita-
» tion, des motifs, de l'examen, de l'é-
» tude, des resolutions, de la fidelité :
» & il leur reste encore après tout cela
» des attachemens à bien des choses, &
» sur tout à eux-mêmes, qui durent
» long-tems : mais dans la revolte dont
» il est ici question, bien loin qu'on soit
» arrêté à tenir ou à poursuivre ce que
» desire la passion émuë ; on porte le
» tout comme une mortification très-
» sensible. Ce qui arrive de mal, n'est
» pas volontaire, c'est seulement un ali-
» ment propre à nourrir l'humilité &
» l'abnegation de la personne, & un
» poids qui fait que l'on a un grand mé-
» pris de soi-même. S'il échappe quel-

que parole ou quelque pensée, c'est «
par égarement : si l'on est contrarié, «
& persecuté pour la justice, on sent «
bien un mouvement de colere ou d'a- «
version ; mais il n'en sort aucun mau- «
vais effet ; car on porte dans le fond «
de l'ame une crainte de Dieu, qui fait «
qu'on hait la vengeance, & qui pré- «
vaut sur la passion. On ne laisse pas «
de broncher quelque fois par foiblesse, «
lorsque rencontrant quelque person- «
ne de confiance, on dit quelque pa- «
role de plainte ; mais au même mo- «
ment, l'ame reçoit tant de confusion «
de sa lâcheté, que ce lui est le motif «
d'une très-grande humiliation. Elle «
se croit une inconstante, qui n'a ni «
vertu, ni solidité. Néanmoins tout ce- «
la compatit avec l'union intime dont «
joüit le centre de l'ame en une region «
de paix, qui semble separée de l'ame «
même. «

Je laisse à penser si cette ame est «
dans la crainte, voyant en soi tant de «
foiblesses. Elle apprehende d'être trom- «
pée : elle est convaincuë que ses pas- «
sions n'ont été qu'endormies, & que le «
peu qu'elle croyoit avoir eu d'inte- «

» rieur, n'a pas été de Dieu. Elle a dans
» la penſée que toute ſa paix & tous ſes
» dons ont été faux ; ou que ſi c'étoit des
» faveurs du ciel & de veritables gra-
» ces, elle les a perduës par ſa faute.
» J'avois d'autres croix, dont je ne pou-
» vois demander à Dieu d'être délivrée ;
» mais l'Eſprit qui me conduiſoit, me
» pouſſoit à demander de l'être de celle-
» ci, & cela en vûë de la veritable pu-
» reté ſi peu cherchée, ſi peu trouvée,
» ſi peu poſſedée dans la vie ſpirituelle.
» Après toutes mes demandes, il me
» ſembloit que j'étois encore plus capti-
» ve, & que le ſacré Verbe incarné ſe
» plaiſoit à mes chaînes. Alors je m'a-
» bandonnois à ſes voyes, & je m'of-
» frois à ſouffrir tant qu'il l'auroit pour
» agreable.

Il eſt aſſez ordinaire de voir les perſonnes que Dieu méne par des voyes ſingulieres pecher contre les loix communes de la regularité, & même faire des fautes que ne font pas ceux qui n'ont pas été prévenuës de tant de graces. Les foibles en ſont mal édifiez ; les plus ſages ne ſçavent ſouvent pas ce qu'ils en doivent juger ; parce que leur expe-

rience leur a bien appris en general qu'une ame peinée n'est pas toujours assez à elle pour faire toutes les attentions que demande une exacte regularité, & que Dieu permet même quelquefois que ses élus tombent dans des fautes, précisement pour les humilier ; mais ils n'ont pas toujours assez de lumiere pour discerner dans de certaines occasions ce qui vient de la peine d'avec ce qui n'a point d'autre principe que la corruption du cœur & l'illusion de l'esprit. La Mere de l'Incarnation n'exposa jamais ses Sœurs au danger de se scandaliser. Sa conduite fut toujours uniforme, & un modéle vivant de la Régle. Elle étoit la premiere à tout, & elle se feroit volontiers chargée de tout, si elle n'eût été persuadée qu'il n'étoit pas moins de son devoir de faire pratiquer le bien, que de le pratiquer elle-même. Mais son humilité & sa charité lui faisoient tous les jours inventer de nouveaux moyens de tromper la ferveur de ses filles, & de se charger d'une partie de la peine attachée à leurs emplois, sans rien diminuer de leur merite. On la voyoit presque en même tems avec

des enfans, les nettoyant, les careſſant, les inſtruiſant ; avec des ouvriers, les animant, les conſolant ; dans les offices les plus bas, ſe faiſant la ſervante des autres ; & avec cela ne manquant à rien des ſoins plus relevez & plus difficiles qu'exigeoit ſon emploi. Quelque fatiguée, & même quelque incommodée qu'elle fût, jamais elle ne manqua d'être la derniere couchée, & la premiere levée ; toujours ou en prieres, ou en action, elle commandoit plus par exemple, que par paroles. N'ayant pû obtenir, ou pour éviter la ſingularité, plus blâmable encore dans les Superieurs, qui doivent être comme le centre de la vie commune, que dans les particuliers, n'ayant pas jugé à propos de demander la permiſſion de retrancher pour prier, du tems qu'elle devoit être au lit, elle prioit ſur ſa couche, & ſatisfaiſoit à ſa devotion en gardant ſa Regle. Ce fut ce même motif qui la porta à ſe priver de la communion journaliere, convaincuë que Dieu témoin & auteur de ſes bonnes intentions, ne manqueroit pas de la dedommager de ce qu'elle ſacrifioit au bien de la Regle. Elle fut même

toujours si ferme à ne se distinguer jamais en rien ; que sur la fin de sa vie, sa Superieure, pour l'obliger à faire ses oraisons dans un lieu où elle ne fût point exposée à toute la rigueur d'un froid excessif ; fut contrainte d'assembler pour ce saint exercice, toute la Communauté, dans une chambre où il y avoit un poële ; & il fallut interposer l'obéïssance, pour lui faire prendre quelque chose de particulier, lorsque ce qu'on servoit au refectoir se trouvoit fort préjudiciable à sa santé.

Dans une lettre qu'elle écrivit environ ce tems-là à son fils, & où elle continuë à lui marquer la route qu'il devoit tenir pour arriver à une éminente sainteté, elle dit des choses touchant la situation où elle se trouvoit alors, dont j'ai cru devoir ici rapporter les propres termes : les voici, » Benissons cette douce & aimable providence, qui par des « voix si cachées à nos foibles lumieres, « nous a choisis pour son service, & « pour y consumer tous les momens de « nôtre vie. Ah ! qu'il est bon de ne souhaiter que cette sainte consommation, « & de n'avoir de pente que pour la «

» gloire de celui qui seul merite d'être
» glorifié ! mon fils, quand on a cette
» inclination, on ne tient à rien dans
» cette vie. Il y a seulement deux cho-
» ses où l'ame trouve son compte, en
» attendant qu'elle ait le bonheur de se
» voir detachée de cette vie mortelle.
» La premiere est la pratique des maxi-
» mes de l'Evangile, ou du moins un
» effort continuel pour le pratiquer ;
» l'autre est la douce familiarité avec
» Dieu, qui par ses divines touches per-
» met à l'ame de s'entretenir, & s'il faut
» ainsi parler, de s'égayer avec lui,
» quoiqu'elle ne se voye que poudre &
» & cendre en la presence de sa Majes-
» té suprême. Sans ces deux secours je
» ne puis comprendre qu'on puisse vivre
» en ce monde parmi les épines & les
» tracas, qui sont si capables d'étouffer
» l'esprit interieur : la nature y trou-
» vant toujours son interêt, & ne s'y
» attachant que trop. C'est pour cela
» que plusieurs retournent en arriere,
» & que si peu perseverent dans la pre-
» miere ferveur de leur vocation : car
» pour y demeurer, il est besoin d'une
» continuelle mort de soi-même, qui est

cet aneantissement, cette consommation dont je vous parle, pour laquelle il faut un grand courage & une generosité qui ne se relâche jamais. Mais aussi agissant de la sorte avec le secours de nôtre divin Jesus, l'ame se trouve enfin degagée de ses liens, court & vole au-dessus des sens & de l'amour propre. Ce n'est pas qu'elle ne ressente encore quelquefois des attaques de la nature corrompuë ; mais la force que Dieu lui donne, surmonte tout : elle opere avec facilité & même avec plaisir, en sorte qu'elle experimente la verité de ces paroles : ***Mon joug est doux & mon fardeau leger*** : cette force même s'augmente dans l'exercice des deux points que je vous viens de marquer : mais ne pensez pas qu'il faille regarder les maximes de l'Evangile, & ce qui est de plus grande perfection dans une speculation de vertus, qui ne soient pas conformes à nôtre condition ni à nôtre vocation interieure ; mais en de certains points où il faut s'attacher fortement selon nôtre état present. Or voici les maximes où je m'exerce à present, & ausquelles je me

» ſuis même engagée par vœu.

I. Etant accuſé d'avoir fait quelques fautes, ne s'en point excuſer, encore qu'on ſoit innocent, & n'accuſer point ceux qui les auroient faites pour ſe decharger; ſi ce n'eſt qu'au jugement d'un ſage directeur il y aille de la gloire de Dieu.

II. Veiller ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur pour ne point ſe laiſſer ſurprendre à dire des paroles de plainte & d'exageration, lorſqu'on penſe être, ou qu'on eſt en effet offenſé, choqué, rebuté, humilié, ſoit de paroles, ſoit par des actions.

III. Ne rien dire à ſa loüange, ne rabaiſſer qui que ce ſoit tacitement ou de parole, lorſqu'il eſt loüé de quelqu'un ou qu'il eſt queſtion, ſelon l'ordre de charité, de le loüer, & de lui dire des choſes obligeantes.

IV. S'exercer à une pieuſe & charitable affection envers ceux pour qui l'on a une antipathie naturelle; prendre en bonne part leurs actions, & juger bien de leurs intentions.

V. Fuir l'émulation & la jalouſie des biens & des ſatisfactions d'autrui, ſoit

interieures ſoit exterieures ; mais plûtôt s'en réjoüir & s'eſtimer indigne d'en poſſeder autant.

VI. S'exercer à un eſprit de patience envers le prochain ſelon les maximes preſcrites dans l'Evangile.

VII. Travailler au retranchement des tendreſſes ſur ſoi-même, & des reflexions ſuperfluës ſur ce qui pourroit donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur interieure & exterieure, à la manſuetude & humilité de cœur conformément à l'Evangile.

IX. Ne prendre pas volontairement de l'ombrage, ni de la defiance pour de petites apparences & ne point s'en laiſſer aller à l'inquietude.

X. Souffrir avec amour & douceur les douleurs du corps & les affections de l'eſprit ; les humiliations & les mortifications de la part de Dieu & du prochain.

XI. Mortifier certains petits apetits, inclinations, & pentes naturelles en tout ce qui ſe pourra, ſans faire tort au ſpirituel ni au corporel.

XII. Obéïr avec fidelité aux mouve-

mens & inſpirations de Dieu, & en tout ce qui vient d'être propoſé; ſuivre l'obéïſſance & la direction du Pere ſpirituel.

» Quand je vous dis qu'il ne faut pas » s'attacher à une ſuite de vertus ſpeculatives, c'eſt que comme il y a divers » degrez & états dans la vie ſpirituelle, » il y en a un entre les autres où l'entendement à plus de part que la volonté; » & ſi l'ame n'eſt fidéle & genereuſe, » elle ne ſe peine guere à faire des reflexions ſur la pratique des vertus ſolides; ce qui fait qu'elle bronche ſouvent, & qu'elle donne ſujet de croire » qu'elle n'a pas de mortification. Au » lieu que dans l'état où l'entendement » & la volonté agiſſent de concert, l'ame travaille & avance beaucoup, ſans » ſe peiner toutefois, dans la pureté de » cœur, dans la pratique des vertus, & » dans la droiture en toutes ſes actions. » Mais enſuite il y a encore un autre » état qui la met dans une eſpece de neceſſité de la pratique fidéle de l'imitation de Jeſus-Chriſt, & cette neceſſité » eſt dans une paix interieure qui ne ſe » peut exprimer. Il n'eſt plus ici queſ-

tion ni de cette forte application qu'on a lorſqu'on commence, ni d'une certaine ferveur qu'on experimente dans les ſens, & qui fait qu'on s'examine par des actes reglez & comptez. L'ame dans ſa paix voit tout d'un coup en ſon Jeſus, les vertus divines qu'il a pratiquées : elle les voit dans un attrait fort doux, qui la porte à ſuivre dans ſes actes ſon divin modéle ; & enfin elle ne peut & ne veut être qu'un continuel holocauſte à la gloire de Dieu, en l'honneur de celui de Jeſus, depuis le moment de ſon incarnation juſqu'à ſa mort ſur la croix.

Elle a donc deux choſes en cette imitation ; la pratique exterieure des maximes de l'Evangile, & la familiarité intime avec Jeſus, par rapport à ſa vie interieure. Je n'aurois jamais cru, mon très-cher fils, que la vie la plus ſublime conſiſte en cela, ſi je n'en étois aſſurée par une voye que je ne puis marquer ſur le papier ; car il y a des temps d'extaſes & de raviſſemens, qui ſembleroient être quelque choſe de plus ſublime : mais non, nôtre Jeſus, ſa ſainte Mere, & les ſaints

» Apôtres, nous ſont des témoins fidé-
» les du contraire. Quoique toutes ces
» choſes là ſoient bonnes & ſalutaires,
» quand elles proviennent de l'Eſprit de
» Dieu, ce n'eſt rien en comparaiſon
» des vertus, ni des diſpoſitions interieu-
» res des graces dont je viens de parler,
» & qui ſont toute ma vie, ma force,
» & mon ſoutien. Je ſuis de vôtre avis
» que nos entretiens doivent tendre à la
» fin ou nous aſpirons, & je vous avouë
» que je n'ai point de conſolation ſolide
» en cette vie, que dans la pente qui
» me fait ſoupirer après cette bienheu-
» reuſe fin. Obtenez-moi de Dieu que
» je prenne les vrais moyens qui y con-
» duiſent, que je ne m'y égare point, &
» que je ne me cherche point moi-même,
» au lieu de chercher celui, dont l'imita-
» tion eſt nôtre veritable regle. Il n'y a
» rien que nous devions tant apprehen-
» der que les devotions écartées, & qui
» ne ſont pas fondées ſur les maximes &
» ſur la vie de Jeſus-Chriſt; pour l'or-
» dinaire la fin en eſt funeſte.

Une ame ſi élevée, une femme d'une vertu ſi heroïque, d'une capacité, & d'une experience dans les voyes de Dieu qui

qui la mettoient au premier rang parmi les maîtres de la vie ſpirituelle, & dont la reputation ſe répandoit de tout côté, avoit tout ce qui faut pour donner du luſtre & du credit à un parti, & on ne manqua point de travailler à l'engager dans celui des nouveaux Auguſtiniens, qui faiſoit alors tant de bruit dans l'Egliſe; mais on trouva une perſonne trop ſolidement établie ſur les fondemens inébranlables de l'humilité, de la ſimplicité, & de la veritable abnegation de ſoi-même; on voit dans ſes écrits, que pour couper court aux inſtances qu'on lui fit ſur cela, elle ne fit point de réponſe aux lettres qu'on lui en écrivit, & la choſe n'alla pas plus loin.

Cependant les ſix années de ſa ſuperiorité étant écoulées, elle ſortit de charge, & elle commença à gouter le plaiſir que les Saints trouvent dans la dépendance. Vers le même tems, le Pere Jerôme Lallemant fut nommé Superieur général des Miſſions, & la ſervante de Dieu connut par une très-forte inſpiration, que ce Pere, qui joignoit à une éminente vertu, un merite rare, & une experience conſommée dans les voyes

du ciel, étoit celui que Dieu lui avoit donné pour l'aider à consommer le grand ouvrage de sa sanctification, & pour achever d'établir dans sa Congregation naissante, une forme de vie reglée & durable : car jusques-là on n'avoit pû encore faire que des reglemens provisionnels & generaux, parce qu'il falloit du tems pour prévoir tous les inconveniens, entrer dans tous les détails, & regler tout.

Ce fut en effet par là que le nouveau Superieur commença l'exercice de sa charge, qui outre le soin des Missions, le mettoit encore à la tête de cette nouvelle Eglise. Il agit donc en même-tems, & comme Superieur, par autorité, afin qu'on ne pût plus revenir de ce qui auroit été une fois arrêté ; & comme ami, par voye de mediation ; afin que tout étant reglé du consentement des parties interessées ; on eût moins de peine à se soumettre. Effectivement, dès qu'il avoit mis quelque article par écrit, en quoi il ne fit guere que suivre le plan de la Mere de l'Incarnation ; il vouloit que chaque Religieuse lui en dit en toute liberté son sentiment, & qu'en-

ſuite on en fît la lecture à la Communauté pour être reçu par ſuffrages ſecrets ; & ce n'étoit qu'après toutes ces précautions, qu'il y appoſoit le ſceau de ſon autorité. Auſſi faut-il avouër qu'il ne ſe peut rien de plus ſage, rien de mieux concerté, ni plus propre au deſſein que ces ſaintes filles s'étoient propoſé, en allant s'établir dans le Canada.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, voici ce qu'elle dit elle-même des diſpoſitions où elle ſe trouvoit, lorſque le nouveau Superieur prit ſoin de ſa conſcience. « Je me trouvai à l'arrivée du Pere Lallemant dans une très-grande liberté d'eſprit, & dans une entiere ouverture de cœur pour lui communiquer l'état de mon ame ; & lui de ſon côté ſe ſentit porté à m'aider de tout ſon pouvoir. Il eſt vrai qu'il m'éprouva en diverſes manieres. Dans l'Octave de Noël il me vint une forte penſée, que ſi je m'engageois par vœu à chercher la plus grande gloire de Dieu & tout ce qui ſeroit de plus grande perfection, ſa divine Majeſté m'aſſiſteroit ; je me ſentis preſſée interieurement de le dire à mon direc-

» teur; lequel après avoir recomman-
» dé l'affaire à Dieu, me permit de
» voüer à Dieu, de faire, souffrir, penser,
» dire tout ce que je connoîtrois être de
» plus parfait, & qui me paroîtroit être
» de sa plus grande gloire. Aussi-tôt je
» me sentis extrêmement fortifiée, &
» Nôtre-Seigneur me fit de grandes gra-
» ces par cet engagement. Dans ce vœu
» étoit compris le vœu d'obéïssance à
» mon directeur.

Le Pere Lallemant de son côté crut devoir éprouver sa penitente à proportion du progrès qu'elle avoit fait, & de l'engagement qu'elle venoit de prendre. La premiere chose sur quoi il l'attaqua, fut la maniere libre & familiere dont elle traittoit avec Nôtre-Seigneur.
» Pour profiter de ses avis, dit sa Ser-
» vante de Dieu, je me faisois de gran-
» des violences; mais il ne m'étoit pas
» possible d'y réüssir. Je demandois à ce
» chaste Epoux de mon ame, qu'il lui
» plut me faire la grace d'obéïr à celui
» qui me tenoit sa place; & lors même
» que je lui faisois cette demande, je
» me trouvois sans reflexion dans un
» doux & intime commerce avec lui.

Alors je lui disois ; ô mon chaste Amour ! il faut que j'obéïsse, souffrez que je me retire de vous. Je faisois donc effort pour sortir de cette privauté ; mais insensiblement je me retrouvois comme auparavant. Je passai quelque tems en cet état, & bien que j'experimentasse que le sacré Verbe incarné se plaisoit à mon obéïssance, lorsqu'il me laissoit le pouvoir d'obéïr, hors de là néanmoins je me trouvois en un doux commerce avec lui ; ce qui fit qu'enfin on me permit de suivre l'attrait.

Dans cet état d'union avec Dieu, il est impossible de subsister en aucun dessein qui puisse mettre de l'opposition à son operation ; comme dans l'usage actuel de certaines pratiques, où il faut que l'entendement travaille & reflechisse : ni de s'arrêter sur des objets corporels & materiels, & même sur des choses fort spirituelles ; mais qui ne sont pas au même degré d'élevation que celles dont Dieu prend soin d'occuper l'ame. J'en excepte les sacrez mystéres de nôtre foi : car encore que l'ame ne puisse medi-

» ter, elle a néanmoins une façon de les
» contempler & d'en parler avec Dieu,
» lorſqu'il l'y attire, laquelle eſt d'une
» très-grande douceur : & même com-
» me ces divins myſtéres appartiennent
» au ſuradorable Verbe incarné, la
» moindre penſée qui en frappe l'eſprit,
» embraſe l'ame, qui y voit tant de cer-
» titude & de ſainteté, qu'elle n'a pas
» beſoin de raiſonnement ni de reflexion
» pour en connoître davantage. En effet
» étant unie à la ſacrée perſonne du
» Verbe, elle eſt dans la ſource qui lui
» imprime toutes veritez, & qui la fait
» vivre de ſes influences. C'eſt cette
» nourriture celeſte dont parloit ce di-
» vin Sauveur, lorſqu'il diſoit : *Si quel-*
» *qu'un entre par moi, qui ſuis la porte ;*
» *il entrera & ſortira, & trouvera des*
» *pâturages.* ( Joan. 10. 9.) Ainſi l'a-
» me a vie en lui & de lui, d'une façon
» raviſſante & qui ſe peut mieux expe-
» rimenter que dire.

Voilà de quelle maniere Dieu recom-
penſa l'engagement heroïque, que ſon
humble ſervante avoit pris à ſon ſervi-
ce. Mais ſi ce Maître liberal ne ſe laiſſe
jamais vaincre en liberalité ; les ames

qu'il a percées du trait de ſon amour, ne demeurent jamais, ou bien rarement en arriere. Il n'y avoit rien dont la Mere de l'Incarnation ne s'avisât pour marquer ſon amour & ſa reconnoiſſance envers ſon bien-aimé ; & tout lui paroiſſoit aiſé. Il n'y avoit que cette revolte des paſſions qu'elle ſentoit toujours, qui l'empêchât de joüir d'une paix bien pure. Enfin elle fut fortement inſpirée de s'addreſſer à la ſainte Vierge. Elle le fit, & à l'inſtant elle ſe ſentit ſoulagée : il lui ſembla qu'on lui ôtoit de deſſus les épaules un vêtement extremement peſant ; & il ſe fit dans la partie ſenſitive de l'ame comme un écoulement de paix, qui changea toute ſon averſion en un amour très-cordial. Elle apprit quelque tems après, par l'arrivée des vaiſſeaux, qu'au même moment qu'elle avoit été ſi parfaitement déchargée de toutes ſes peines ; ſa niéce dont nous avons déja parlé, & qui avoit tant de part à ſes ſouffrances, avoit pris le voile au Monaſtére des Urſulines de Tours.

Tout ſe reſſentit dans la ſervante de Dieu de cet heureux changement. « Il

„ ne me feroit pas poſſible, dit-elle, de
„ décrire le deluge de paix où mon ame
„ ſe trouva plongée, dès qu'elle ſe vit en-
„ tierement libre de ſes liens, & réta-
„ blie dans tout ce qu'elle croyoit avoir
„ perdu. Non-ſeulement elle voyoit
„ qu'elle n'avoit fait aucune perte ;
„ mais elle connoiſſoit par experience,
„ qu'elle avoit fait un très-grand amas
„ de tréſors. Elle ſentoit que ce qui lui
„ avoit ôté la vûë du bien qu'elle poſ-
„ ſedoit dans l'intime union avec l'E-
„ poux, n'avoit été qu'une cendre qui
„ cachoit ſon feu, & qui couvroit ſes
„ lumieres pour ſon bien, & ſon pro-
„ grès dans les vertus ſolides.
„ Envifageant cet état, je ne me pou-
„ vois laſſer de benir Dieu, de m'avoir
„ fait paſſer par tant d'épines. Je lui de-
„ mandois pardon de ne lui avoir pas
„ été aſſez fidéle dans mes tenebres, &
„ j'entrois dans une confuſion, qui
„ m'humilioit en ſa divine preſence au-
„ deſſous de toutes choſes. Je loüois, & be-
„ niſſois ce divin Sauveur, en lui diſant
„ avec le Prophète : *Il m'eſt avantageux*
„ *que vous m'ayez humiliée* (Pſal. 118.)
„ Et certes pour tous les tréſors de la

terre, je ne voudrois pas n'avoir point passé par cet état d'humiliation qui me paroît d'un prix infini. Il me semble que j'ai été dans ces cavernes de Lions & de Leopards, dont parle l'épouse au Cantique; & que pour n'être pas endommagée par leurs morsures, je me suis sauvée dans les retraites de mon celeste époux, c'est-à-dire dans les saintes & sacrées maximes de l'Evangile, qui comme des torrens de richesses, ont coulé de sa divine bouche. S'il a dit, faites du bien à ceux qui vous font du mal; c'est une loi qu'il me semble avoir écrite dans mon cœur, avec une force & une impression toute d'amour. Je l'experimente dans les occasions, non en me mortifiant; mais par une pente & une inclination qui me porte là. Comme j'ai eu des affaires très-épineuses depuis que je suis en Canada, & que j'ai été obligée de traiter avec toutes sortes de personnes, ces divines maximes ont été ma force & mon soutien.

Rien ne rassuroit cette ame fidéle, que l'amour qu'elle avoit pour les humi-

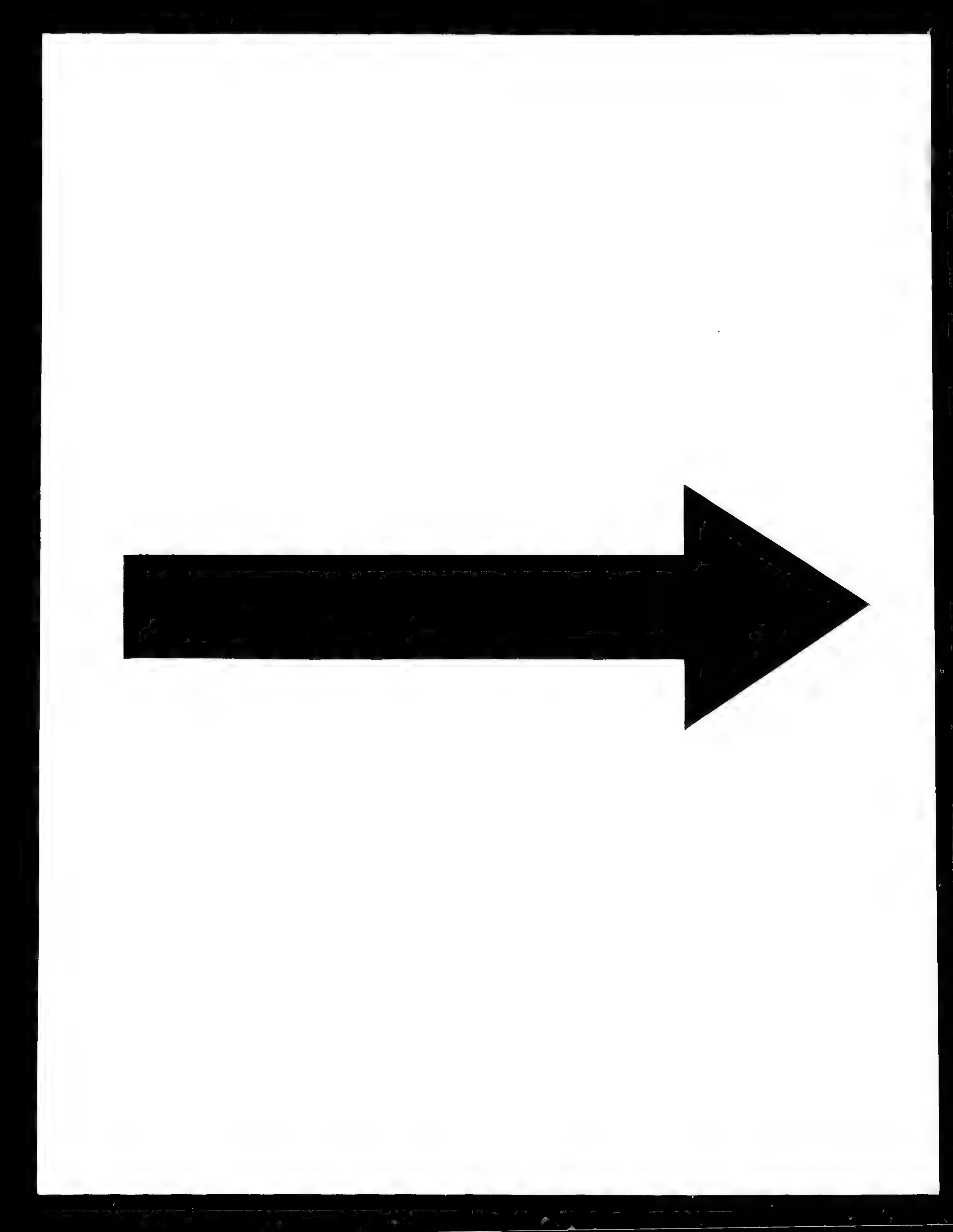
liations, & les graces qu'elle avoit reçuës du ciel ne lui donnoient point d'autre inquietude, que la crainte de n'être pas assez humble, ce qui est la preuve la plus marquée du progrès qu'on a fait dans l'humilité. Ce redoublement de faveurs du ciel en étoit encore une preuve bien évidente; il se rendoit sensible d'un jour à l'autre. Voici ce qu'elle en dit dans son memoire. „ Avant que je „ fusse Religieuse, & même avant que la „ divine Majesté m'eût éclairée sur la „ sainte Trinité : les lumieres que Dieu „ m'avoit données sur l'Ecriture Sainte, „ produisoient en moi une foi si vive, qu'il „ me sembloit que j'eusse volontiers „ passé par les flâmes pour soutenir ces „ veritez. C'étoit des clartez qui portoient tout ensemble leur certitude, & „ leur efficacité. Elles me donnoient une „ esperance ferme que je jouïrois des „ biens qui m'étoient manifestez; & cette esperance me faisoit m'oublier moi-„ même pour plaire à ce divin Epoux, „ me faisant faire des actions, & expo-„ ser à des perils qui surpassoient ce que „ peut une personne de mon sexe. Les „ passages de saint Paul, qui traittent

des operations & des effets que ces di- "
vines lumieres produisent dans les a- "
mes, me consumoient d'amour. Au "
tems de ma vocation à la Religion, "
les passages qui traittent des conseils "
de l'Evangile, m'étoient comme au- "
tant de soleils qui faisoient voir à mon "
esprit leur éminente sainteté, & qui "
en même tems enflammoient toute "
mon ame en l'amour de leur possession "
& operoient efficacement ce que Dieu "
vouloit de moi dans la pratique des di- "
vines maximes du suradorable Verbe "
incarné. Toutes ces vûës & toutes ces "
graces m'étoient données sans aucune "
étude de ma part; mais à la façon "
des éclairs que l'on voit, avant que "
d'entendre le tonnerre. J'avois une "
certaine experience que tout cela pro- "
cedoit de celui qui avoit pris possession "
du centre de mon ame qui la consu- "
moit de son feu, & qui en faisoit re- "
jaillir les étincelles & l'éclat pour me "
conduire & me diriger. Au tems de "
mon attrait pour le Canada, toutes "
les maximes & les passages qui trait- "
tent du domaine & de l'amplification "
du Royaume de Jesus-Christ & de "

„ l'importance du ſalut des ames pour
„ leſquelles il a répandu ſon ſang, é-
„ toient comme autant de fleches qui
„ me perçoient le cœur, & me don-
„ noient une angoiſſe amoureuſe pour
„ preſſer le Pere Eternel de faire juſti-
„ ce à ce Fils bien-aimé, du Prince des
„ tenebres lequel lui raviſſoit ce qui lui
„ avoit tant couté.
„ Dans la paix profonde que la bonté
„ de Dieu fit ſucceder à mes tentations,
„ l'union de mon divin Epoux operoit
„ en moi par ſes impreſſions ſaintes, les
„ vertus *foncieres* de ſes divines maxi-
„ mes, d'une façon très-ſpirituelle. Cet-
„ te année-là j'eus de grandes croix à
„ cauſe de la perſecution des Iroquois;
„ car comme j'entrois dans les interêts
„ de mon divin Epoux, la ruïne de ſon
„ Egliſe me crucifioit interieurement,
„ quoique mon ame fut exterieurement
„ ſoumiſe à ſes ordres. Ce fut alors que
„ les Peres de Brebeuf & Lallemant,
„ (c'étoit le neveu de ſon directeur) fu-
„ rent brulez; les Peres Garnier & Da-
„ niel maſſacrez, & tous les Miſſionnai-
„ res des Hurons, avec le reſte de ces
„ pauvres Chrêtiens, contraints de ſe

refugier à Quebek. Oh ! que ce coup me fut sensible ! c'étoit la chose la plus pitoyable qui fût encore arrivée. Les Peres qui avoient échappé au fer, ou au feu des Iroquois, avoient plus souffert qu[illegible]eux qui étoient morts. Dans l'aff[illegible] que je portois en mon ame, la [illegible]solation qui me restoit, étoit [illegible] proche de ces pauvres fugitifs, & d'esperer que nous aurions leurs filles. Dans cette vuë, j'étudiai la langue Huronne ; car jusque-là je ne m'étois appliquée qu'à celle des Algonkins, & des Montagnais.

Les secours spirituels ne furent pas les seuls que la Mere de l'Incarnation procura à ces pauvres Sauvages chassez de leur pays. Ce fut quelque chose de merveilleux, que la tendresse & l'ardeur qu'elle fit paroître à les soulager en tous leurs besoins. Dieu ne tarda pas à reconnoître sa charité, & celle de toutes ses filles ; mais il les recompensa en Dieu qui connoît le fond des cœurs, & le veritable prix des choses, c'est-à-dire, que sçachant que dans cette sainte maison on regardoit les croix & les



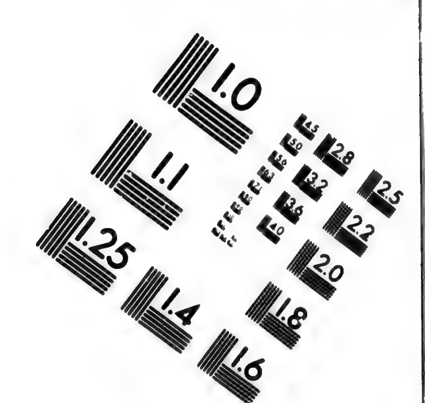
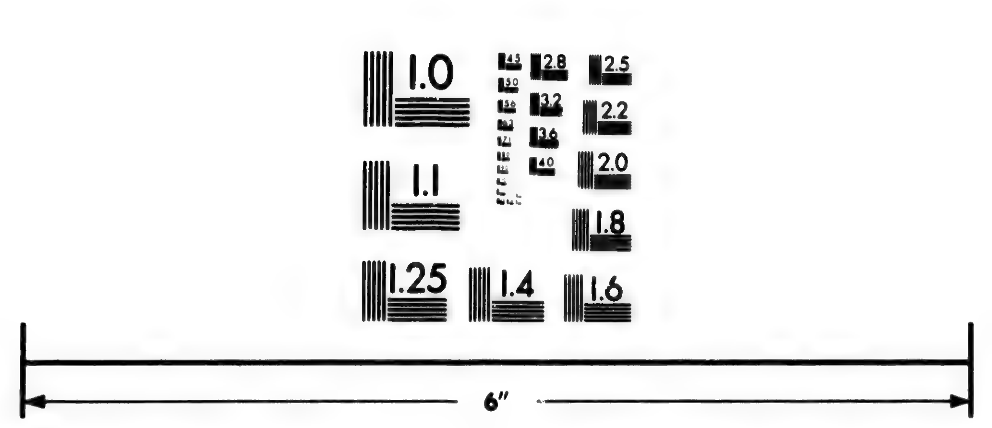
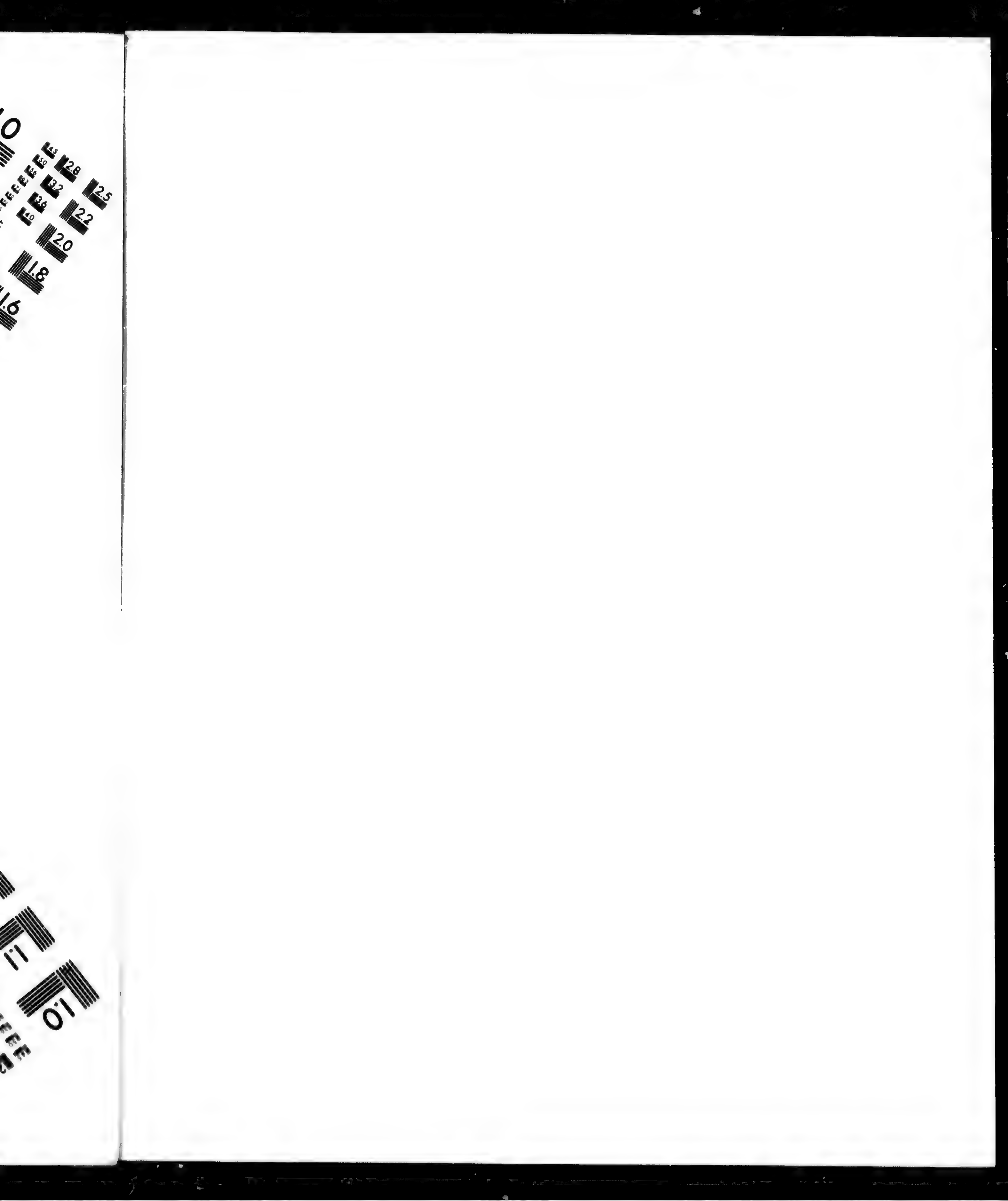



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





ſouffrances comme ce qu'il y a de plus précieux au monde ; il la reduiſit en un moment à la plus extrême indigence. Le feu prit la nuit au Monaſtére ; & comme il n'eſt preſque pas poſſible en ce pays-là, d'arrêter les incendies à cauſe de la nature du bois dont on ſe ſert pour les bâtimens ; on n'avoit pas encore eu le tems de venir au ſecours, que Madame de la Peltrie, toutes les Religieuſes & les Penſionnaires, parurent ſur la neige la plûpart nuds-pieds ; toutes très-mal vétuës, expoſées à un froid exceſſif. Quoique le feu ſortît en même tems par tous les endroits de la maiſon, la Mere de l'Incarnation ne laiſſa pas d'en faire pluſieurs fois le tour avant que d'en ſortir, accompagnée ſeulement d'une bonne Sœur qui eut le courage de ne la point quitter. Leur deſſein étoit de ſauver bien des choſes, mais ce fut en vain : tout étoit embraſé, le feu les ſuivoit par tout, & ſembloit n'oſer les toucher. C'étoit d'un autre côté un ſpectacle bien étonnant que la vûë de ces ſaintes filles, qui paroiſſoient de beaucoup plus tranquilles que ceux qui les voyoient. Madame de la Peltrie,

qu'on ſçavoit être fort ſenſible au froid & qui n'avoit preſque rien ſur ſon corps, & la Mere de ſaint Joſeph qui étoit malade, attiroient ſur tout les yeux de tout le monde. Un petit combat de charité qui s'éleva entre les Religieuſes, toutes ſe voulant ceder les unes aux autres, le peu qu'on avoit pû emporter de hardes & de chauſſures, & leur tranquillité, ou plûtôt leur indifference ſur un accident qui leur ôtoit abſolument tout ce qu'elles poſſedoient au monde, fut ce qui occupa le plus les ſpectateurs. Preſque tous fondoient en larmes; les uns de devotion, les autres de compaſſion; quelques-uns même s'en impatienterent; & il y eut un homme qui ſe mit à crier: *Voilà de grandes folles ou de grandes ſaintes!* Dès qu'on vid le mal ſans remede, le Superieur des Jeſuites mena toute la troupe dans une ſale de ſa maiſon, où il leur fit allumer un grand feu, & où il leur donna des étoffes pour ſe couvrir. Enſuite il les conduiſit chez les Religieuſes Hoſpitalieres qui les reçurent & les traitterent pendant un mois avec une joye & une attention dont

il n'y a que les Saints qui ſoient capables.

A l'exemple de ces charitables filles, & des Peres Jeſuites, qui donnerent tout ce dont ils purent abſolument ſe paſſer ; il y eut entre les François une émulation charmante à ſoulager cette Communauté affligée. Les pauvres mêmes voulurent y avoir part ; l'un venoit apporter une ſerviette, l'autre une chemiſe ; d'autres une poule, des œufs, des legumes. Juſqu'aux mendians s'arrachoient le pain de la bouche, & uſoient en quelque façon de violence pour faire accepter leurs petits preſens. Cependant on n'étoit encore qu'au mois de Decembre ; & pour comble de diſgrace, les vaiſſeaux l'année ſuivante, ne vinrent que fort tard. Ainſi malgré la charité des fidéles, les pauvres Religieuſes eurent bien à ſouffrir dans un pays qui ne produiſoit preſque rien alors, & où les plus aiſez étoient reduits au pur neceſſaire. C'eut été bien pis encore ſi la providence n'eut pourvû à leurs plus preſſans beſoins, en leur donnant une reſſource du côté qu'elles l'attendoient le

le moins. Elles avoient une petite metairie qu'elles laissoient en friche, parce que le rapport ne valoit pas ce qu'il en coutoit pour la cultiver. Leur confesseur, touché de la misere où il les voyoit, entreprit de mettre ce petit bien en valeur; & sa charité lui donnant des forces, il s'en fit lui-même le laboureur. Dieu benit son travail, & il recueillit assez de bled, d'orge & de pois, pour nourrir toute la Communauté.

Le recit que la Mere de l'Incarnation fait dans ses lettres du détail de l'incendie dont je viens de parler, n'est pas de cette histoire; mais ses dispositions dans une si triste conjoncture en sont; & je ne dois pas les omettre. J'eus une « si forte conviction, dit-elle, que cet « accident étoit une suite de mes pe- « chez, qu'on n'eût jamais pû me per- « suader le contraire; c'est pourquoi « mon ame accepta ce châtiment avec « une très-grande tranquillité en criant « misericorde à Dieu, de ce que toutes « mes Sœurs en pâtissoient. Je voyois ce « coup comme le châtiment d'un bon « pere & d'un fidéle époux, qui nous « visitant de la sorte dans l'octave de sa «

» ſainte Nativité, nous vouloit mettre
» dans un état conforme à celui de ſa
» crêche. Mon ame n'eut jamais une
» plus grande paix qu'en cette occaſion
». Je ne me ſentis pas un moment de
» peine, de triſteſſe, ni d'inquietude;
» mais une grande union avec celui qui
» faiſoit en nous cette circonciſion. Je
» diſois ſans ceſſe, & par une impreſ-
» ſion dont je n'étois pas la maîtreſſe:
» Vous avez fait cela, mon chaſte é-
» poux; ſoyez en beni. Ah que ce que
» vous avez fait, eſt bien! mon conten-
» tement eſt que vous ſoyez content en
» ce que vous avez fait. Les benedic-
» tions que mon ame donnoit à Dieu en
» ce deſaſtre, étoient auſſi frequentes
» que mes reſpirs; & il n'étoit pas en
» mon pouvoir de ſortir de cette amou-
» reuſe activité. Mon ame, par une
» union de toute elle-même à la divine
» volonté, nageoit avec un amour de
» complaiſance dans l'accompliſſement
» de cette ſainte & adorable volonté,
» ſans rien examiner; & je n'aurois pu
» faire autrement quand je l'aurois vou-
» lu. J'avois fait bâtir cette maiſon &
» ſouffert de grands travaux & de gran-

des contradictions pour la mettre en « l'état où elle étoit : & comme j'étois « convaincuë que j'y avois commis de « grandes imperfections, je me mettois « du côté de la divine justice, & lui té- « moignois mes complaisances, de ce « que par cet évenement, elle avoit tout « anéanti. Ainsi mon activité interieure « ne pouvoit mettre fin à ses loüanges, « qui bien qu'elles fussent dans une très- « intime familiarité avec Dieu, proce- « doient néanmoins d'un cœur amou- « reusement humilié. «

Il falloit des sentimens aussi élevez que ceux-là, pour soutenir la servante de Dieu dans la triste situation où elle se trouvoit. Ce n'étoit pas seulement l'incendie de son Monastére qui pouvoit mettre son grand cœur à l'épreuve ; c'étoit les dangers ausquels toute la Colonie Françoise du Canada étoit alors exposée. Les Anglois d'un côté, & les Iroquois de l'autre, la tenant dans de continuelles allarmes. Mais il s'en falloit bien que tout le monde fût aussi assuré qu'elle sur ce qui regardoit sa Communauté, & plusieurs de ceux qui s'y interessoient davantage, étoient d'avis

que toutes les Religieuſes repaſſaſſent en France. On eut beau faire, aucune n'y voulut entendre ; & Dieu beniſſant leur courage, les craintes que l'on avoit des Anglois & des Iroquois, ſe diſſiperent, & on parla de rebâtir le Monaſtére. Le Pere Paul Ragueneau Superieur général des Miſſions, avança ſix mille francs ; M. d'Aillebout, Gouverneur du Canada, employa tout ſon credit pour leur procurer le reſte. La Mere de l'Incarnation fut chargée de la conduite des bâtimens, & on lui donna pour adjoint le Pere François le Mercier, qui fut depuis Superieur général, & qui eſt mort en odeur de ſainteté aux Iſles de l'Amerique, où il a long-temps exercé la même charge.

La confiance en Dieu, & l'abandon à ſa providence, viennent à bout de ce que la plus extrême temerité n'oſeroit ſouvent hazarder. Les affaires des Urſulines de Quebek étoient alors dans une ſituation où toute la prudence humaine ne voyoit aucune reſſource ; car outre la perte qu'elles avoient faite dans leur incendie ; la fondation du Monaſtére ſe trouva reduite à la moitié, par la ne-

gligence de quelques uns de ceux à qui Madame de la Peltrie avoit commis ses affaires. Presque dans le même tems Dieu retira de ce monde quelques personnes de qualité qui aidoient fort les Religieuses à subsister. Enfin le vaisseau qui leur apportoit toutes leur provisions de France, ou fit naufrage, ou tomba entre les mains des Pirates. Tant de contre-tems n'arrêterent pas un moment la Mere de l'Incarnation. Si-tôt qu'elle eut reçu l'ordre de bâtir, elle commença ; & quoique tout lui manquât, l'ouvrage avançoit avec tant de vîtesse, qu'il n'y avoit pas jusqu'aux ouvriers qui n'y reconnussent quelque chose de miraculeux. La servante de Dieu attribuoit cette benediction du ciel à la protection de la sainte Vierge, que la Superieure, par une espece d'inspiration, peu avant la ruine du Monastére, en avoit fait reconnoître pour la Mere & la Superieure perpetuelle. Cette protection de la Reine du ciel, avoit quelque chose de fort sensible pour la Mere de l'Incarnation. Je l'avois, dit- « elle, continuellement présente en tout « ce que je faisois, & par tout où j'allois. «

» Je ne la voyois pas des yeux du corps ; » mais en la maniere dont le suradorable Verbe incarné se communique à » moi, par amour, & par union actuel- » le & perpetuelle. Outre cette union, » que j'avois en mon interieur avec la » Mere de Dieu, qui me faisoit lui par- » ler avec une activité très-simple & très- » forte, je la sentois auprès de moi. Elle » m'accompagnoit par tout, & chemin » faisant je m'entretenois avec elle. De- » puis ce tems-là, j'ai sçu d'une person- » ne fort cherie de Dieu, & qui reçoit » de sa bonté des graces particulieres, » que quelque tems après nôtre incen- » die, la sainte Vierge, dans une vision » intellectuelle, lui revela que ce seroit » elle qui repareroit nôtre maison, & » qu'elle auroit soin de nous. Cette per- » sonne ne sçavoit rien alors de l'amou- » reux commerce dont il a plû à cette » Mere de bonté de m'honorer.

Ce ne fut pas seulement dans la bâtisse du Monastére qu'il parut du mira- » cle. Nous avions tout perdu, dit en- » core la servante de Dieu, cependant » nous avons fait rebâtir nôtre maison : » nous sommes vêtuës, nous sommes

meublées. Cela nous a couté plus de « trente mille livres. On nous en a prê- « té ſeulement ſix mille. Nous avons « eu aſſez peu d'aumônes ; & néanmoins « il ne nous reſte que quatre mille li- « vres à payer. Enfin il y a plus de vingt- « quatre mille livres qui viennent de « la providence ; car il me ſeroit impoſ- « ſible de dire d'où cela eſt venu. » Mais tandis que la ſainte Mere, ſur ce fond inépuiſable rébâtiſſoit ſon Monaſtére : le ſaint Eſprit, dont ſon cœur étoit depuis ſi long-tems le ſanctuaire, ſembloit prendre plaiſir à l'orner de plus en plus de ſes dons précieux, & à en faire une demeure digne de lui. C'eſt ce qui nous reſte à faire voir dans le dernier livre de cette Hiſtoire.

# LIVRE SIXIE'ME.

## *SOMMAIRE.*

*La Mere de l'Incarnation entre dans un état plus sublime, quoique plus simple en apparence Divers degrez de la pauvreté spirituelle, par où elle a passé. Elle décrit en abregé & par maniere de recapitulation toute la suite de sa vie mystique. Ce qu'elle pensoit de la necessité de l'action de l'entendement dans la contemplation. Ce que c'est que la vraye & substancielle pauvreté d'esprit. Sa disposition pendant les dernieres années de sa vie. Les effets qu'elle produisoit pour la pratique des vertus. Elle tombe dans une grande maladie, dont elle avoit été avertie dans un songe mysterieux. Elle demande en vain à être déchargée de la superiorité. Arrivée d'un Evêque & de plusieurs Ecclesiastiques dans le Canada. La servante de Dieu est saisie d'une grande frayeur des jugemens de Dieu. Comment elle se comporte dans cet état. Mort de Madame de la Peltrie, & son éloge. La Mere de l'Incarnation retombe malade. Sa patience dans les plus vives douleurs on lui ordonne de demander à Dieu sa guerison, & elle l'obtient. Sa convalescence cause une grande joye dans le pays. Elle retombe pour la troisiéme fois. Elle meurt victime de son zéle pour le salut des Sauvages. Ses obseques. Ses qualitez naturelles: ses vertus, sa soumission & sa docilité: sa patience & son humilité. Sa charité & la recompense que Dieu y avoit attachée: sa mortification, son obéissance, sa simplicité. Dieu revele la gloire dont elle jouit, & par quelles vertus elle l'avoit meritée.*

BIen des gens s'imaginent que l'état mystique consiste dans les extases, dans les visions, & dans les revelations ; que plus on a part à ces faveurs celestes, plus on est avancé dans cette voye & dans le chemin de la sainteté ; & que quiconque n'experimente rien de semblable, n'a qu'une vertu fort commune. C'est une erreur grossiere. Il en est une plus delicate ; c'est celle de ceux qui persuadez qu'on peut veritablement être privé de ces dons si précieux, & néanmoins s'élever à une très-haute perfection ; ne laissent pas de regarder ces choses extraordinaires, comme la plus grande marque d'une sainteté consommée. Sans doute qu'ils ne font pas assez de reflexion sur les miracles qu'operoient les Apôtres dans le tems même, que grossiers & charnels & avec une foi imparfaite, ils n'avoient pas même l'idée de la perfection évangelique. Il ne faut être que mediocrement instruit de ce qui regarde la vie spirituelle, pour sçavoir que le ravissement est un effet presque purement naturel d'une grace extraordinaire, & ne vient que de ce que les sens ne sont point faits aux ope-

rations du ciel. D'où il arrive qu'après un certain tems on n'y est plus si sujet, & qu'on ne les remarque point dans quelques Saints qu'on ne peut douter qu'ils n'ayent été plus specialement sanctifiez que les autres. Il y a donc un état plus relevé que celui des extases, quoique plus simple, & en apparence plus commun, où Dieu répand ses lumieres & ses ardeurs, sans aucun secours & sans aucune contradiction de la partie animale & sensitive. Tel a été l'état où a vêcu la Mere de Dieu, & avec quelque proportion plusieurs autres Saints. C'est où aspirent & où parviennent quelquefois les ames qui ont été le plus favorisées des graces sensibles. C'est dans un état si sublime que nous allons voir la Mere de l'Incarnation jusqu'à sa mort.

» Je vais maintenant parler, dit-elle, de l'état dans lequel Nôtre-Seigneur m'a conduite, depuis que je suis rentrée dans la charge de Superieure pour la seconde fois. C'est un état de victime continuelle; mais plus spirituel & plus parfait qu'auparavant. Quoiqu'il soit assez difficile de s'ex-

primer ſur ce qui s'y paſſe, j'en dirai «
néanmoins, puiſque l'obéïſſance me «
l'ordonne, tout ce que je pourrai, ai- «
dée du divin Eſprit, qui ſans ceſſe me «
comble de ſes miſericordes. «

Pour commencer, j'oſe dire que la «
bonté & la magnificence de mon di- «
vin Epoux me fait la grace de me com- «
muniquer les effets des divines paroles «
qui compoſent le ſermon de la monta- «
gne. C'eſt une choſe digne de grande «
admiration, qu'un Dieu qui a des mil- «
lions d'ames dont il eſt purement ai- «
mé, veuille jetter les yeux ſur la der- «
niere de ſes creatures, & lui donner «
une ſi grande part à ſon amour. J'ai «
donc experimenté qu'il y a divers de- «
grez en la vraye pauvreté d'eſprit, «
lorſque Nôtre-Seigneur m'inſpira la «
vocation à la vie religieuſe. Je ne puis «
dire la nudité où j'étois déja. Il me «
ſembloit que tout n'étoit rien, & «
qu'en Dieu je poſſedois plus que tout «
ce qui a l'Etre. Par ma vocation à la «
Religion, toute mon ame eut une pen- «
te à cette éminente pauvreté d'eſprit «
que je ſçavois tenir le premier rang «
dans la vie ſublime du Fils de Dieu. «

» Je voyois que son but n'étoit que l'a-
» mour le plus épuré ; mais je ne con-
» noissois pas encore ce que l'esprit de
» Dieu vouloit faire en mon ame pour
» lui donner l'experience du substan-
» ciel de cette vertu, comme il a fait
» depuis, & sur tout aujourd'hui que
» les differens états, par où il a eu la
» bonté de me conduire, reduits à l'u-
» nité, font un veritable état de victime
» & de consommation épouventable à
» la nature.

Après cette espece de prélude, la sainte Mere commence un discours qui est comme un abregé de la vie mystique, & une exposition de tous les états interieurs, par où elle s'étoit élevée à la plus intime union avec Dieu. Le voici tel que je le trouve dans ses memoires.

» Je dirai donc que Dieu ayant créé
» l'ame raisonnable avec la liberté, & lui
» ayant donné des puissances pour ope-
» rer son salut avec sa grace, & les au-
» tres secours établis dans son Eglise ;
» dès qu'elle vient à connoître sa di-
» gnité, & que par la lumiere de la gra-
» ce elle découvre efficacement la per-
» fection à laquelle elle est appellée, &

la sainteté dont elle est capable : si elle est fidélle à cette premiere lumiere ; si elle y correspond par un mouvement continuel vers son souverain bien, la divine bonté, qui seule connoît sa creature & qui penetre les plus intimes secrets de son esprit, fait fondre en elle des torrens de lumieres & de saintes ardeurs ; enfin lui donne la clef de la science, & la met en possession de ses trésors & de ses richesses.

Cette ame se voyant enrichie de la sorte, se promene dans les pâturages gras, dans les parterres odoriferans, & dans les cabinets de lumieres qui lui ont été ouverts ; ou ses puissances se delectent dans un goût de sagesse qui lui fait ressentir des plaisirs tout divins & une paix profonde. Les yvresses saintes qu'elle y *pâtit*, lui font chanter un Epithalame ou Cantique d'amour, qui ne peut finir que lorsque par de certaines pamoisons Dieu l'arrête, pour faire expirer l'ame en lui & pour l'abîmer de nouveau dans le torrent des voluptez divines. Revenuë de cette extase, elle recommen-

» ce son Cantique, disant en celui &
» par celui qui l'agite si puissament. :
» *Nous nous réjouirons, & nous sauterons*
» *d'aise, nous ressouvenant de vos mam-*
» *melles, qui sont plus douces & plus de-*
» *licieuses que le vin. Les justes & ceux*
» *qui ont le cœur droit, n'ont de l'amour*
» *que pour vous.* ( Cant. 1. 3. ) Tout
» cela se passe sans aucune operation
» reflechie ; mais par une abondance
» d'esprit, qui forme dans l'entende-
» ment un sens & une intelligence qui
» fait fondre d'amour l'ame, & ne lui
» laisse aucune action. De là naissent les
» joyes & les larmes, qui font en elle
» un paradis, où elle jouït de Dieu dans
» une privauté très-intime. Cela rejaillit
» jusques dans les sens ; de sorte que
» l'ame peut dire avec le Prophete :
» *Mon esprit & ma chair tressaillent de*
» *joye dans le Dieu vivant.* ( Pseau. 33.
» 3. )
» Jusqu'ici il n'y a point eu de circon-
» cision. Il semble à l'ame qu'il n'y ait
» rien au-dessus de la jouïssance, & qu'-
» elle soit établie pour toujours dans cet
» état, où elle possede les mystéres de
» la foi comme par une science infuse ;

mais avec tant de certitude & si peu d'obscurité, qu'elle s'écrie qu'elle n'a point la foi, & que les voiles sont levez. Elle est appuyée sur son bien-aimé, toute regorgeante de délices. Elle ne voit, ne goute, & ne veut qu lui. Mais tandis qu'elle est ainsi abîmée, elle ne voit pas ce qui va lui arriver.

L'esprit qui la conduit infiniment jaloux, & en matiere de pureté interieure toujours inexorable, veut seul posseder une ame qu'il a marquée pour lui appartenir uniquement. Il commence à attaquer la partie sensitive & inferieure de l'ame, & à lui faire souffrir en diverses manieres des privations très-rudes & très-crucifiantes. La nature cependant veut être satisfaite, & a de la peine à perdre la part qu'elle a dans les biens spirituels de l'ame qui lui ont rendu insipides & desagreables les contentemens qu'elle avoit eus autrefois parmi les creatures. Ainsi ne pouvant plus participer aux delices des sens, elle ne sçait à quoi se prendre. Elle fait des efforts qui ne lui réüssissent pas, &

» elle sent que son partage est la privation. Elle retourneroit bien-tôt vers les creatures, si par une vertu secrete, elle n'étoit retenuë sous les loix de l'esprit, qui la mortifie extremement; afin de la reduire à laisser la partie superieure joüir en paix des biens qu'elle possede.

» En cette privation que j'appelle une veritable mort, il y a plusieurs degrez; parce qu'il y a bien des coins & des recoins, des tours & des detours, des ruses & des finesses dans la nature corrompuë, qui à tous momens travaille à faire entrer les sens dans le commerce de l'esprit. Mais l'esprit de Dieu tranche & agit de telle sorte, qu'il prive sans pitié toutes les puissances basses des mets de sa table royale. Ce n'est là néanmoins que le premier pas pour entrer dans l'état de victime & dans la possession de la veritable pauvreté d'esprit.

» La nature étant donc ainsi anéantie, premierement par la penitence; en second lieu par la privation des delices spirituelles, qui la faisoient subsister; elle est humiliée à un point qui ne

ne ſe peut dire ; pendant que la partie ſuperieure eſt dans un grand contentement de ſe voir délivrée de ce qui empêchoit la parfaite pureté dans la jouïſſance de ſon ſouverain bien. Car alors l'entendement poſſede des lumieres, & la volonté des amours d'une maniere, dont on ne peut parler qu'en begayant.

Mais l'eſprit de Dieu qui veut tout pour lui, & qui voit que l'entendement, quelque épuré qu'il ſoit, mêle encore quelque choſe du ſien & de ſon action propre parmi les operations divines, l'arrête tout d'un coup ; enſorte qu'il eſt ſuſpendu & rendu incapable de ſes operations propres, qu'il n'eſtimoit pas être de lui, tant elles étoient ſimples & imperceptibles. Alors la volonté n'a plus beſoin que l'entendement lui fourniſſe dequoi fomenter ſon feu : au contraire il lui ſeroit nuiſible, à cauſe de ſa trop grande fécondité, & le voyant ſans action, elle eſt comme une Reine qui jouït de ſon divin Epoux dans des privautez, dont les Seraphins pourroient

» mieux parler qu'une creature mortel-
» le. Cependant le divin Esprit, qui est
» la source inépuisable de toute pureté,
» veut encore triompher de la volonté:
» & bien que ce fût lui qui operoit ces
» divines motions, & qui lui faisoit chan-
» ter son Epithalame; cette volonté
» néanmoins avoit son action, & il ne le
» peut souffrir; de sorte que jaloux de
» la beauté de cette ame, il en veut être
» le maître absolu. Il la purifie donc
„ de ce reste, & comme il est l'amour,
„ *il est fort comme la mort, & jaloux com-*
„ *me l'enfer. Il ne pardonne rien. Ses lam-*
„ *pes sont des feux, & des flâmes, qui con-*
„ *sument tout sans remission.* (Cant. 8.6.)

„ Cette amoureuse activité, quoique
» très-delicate, qui dans les embrasse-
» mens de l'époux surpassoit toute dou-
» ceur, & qui comme une chaîne sans
» bout, lioit & concentroit la volonté
» dans son souverain bien, est donc ar-
» rêtée. Voilà l'état où le saint Esprit
» veut l'ame, pour prendre en elle ses
» delices. Je n'ai rien dit de la memoi-
» re, parce que cette puissance, en ce
» qui est du spirituel, est unie de sorte

avec l'entendement, que ce qui ſe dit «
de l'une doit auſſi s'entendre de l'au- «
tre. «

La Mere de l'Incarnation, dans un ſupplément qu'elle a fait à ſes memoires, donne une explication de ce qu'elle vient de dire, où elle fait paroître combien elle étoit éclairée dans les voyes de Dieu. Elle diſtingue avec tous les maîtres de la vie ſpirituelle deux contemplations. L'une naturelle, active & acquiſe; l'autre ſurnaturelle, paſſive & infuſe. Sur ce que quelques contemplatifs ont aſſuré que la volonté peut ſe paſſer de l'entendement; elle prend ainſi ſon parti. Elle ne retranche pas abſolument la lumiere de l'entendement, mais ſeulement ſon abondance, comme préjudiciable aux operations de l'amour. Elle dit bien que ſa volonté n'avoit plus beſoin de l'entendement pour lui ſervir dequoi fomenter ſon feu; mais elle ne nie point qu'elle n'en eût beſoin pour lui repreſenter ſon objet. La volonté, ſelon elle, peut aimer & joüir ſans ces grands raiſonnemens & ces grandes découvertes que fait l'entendement dans la ferveur de l'eſprit; mais elle ne le peut

ſans une lumiere ſimple. Il faut qu'elle voye l'objet, & elle ne le voit que par l'entendement, qui eſt ſon œil : mais parce que cette lumiere eſt d'une ſimplicité qui la rend comme imperceptible au tems de la jouïſſance, & que l'activité de l'amour ôte à l'entendement en quelque façon la connoiſſance de lui-même : il ſemble qu'on aime, & qu'on jouït ſans ſa participation. C'eſt ainſi que quand on s'applique à une lecture qui plaît, on ne penſe point du tout à la lumiere, ſans laquelle néanmoins on ne pourroit pas lire. Après cette petite explication, la ſervante de Dieu continuë ainſi : » Enſuite de cette ope-
» ration très-crucifiante pour des puiſ-
» ſances ſi nobles, qu'arrive-t-il ? pour-
» roit-on croire qu'elles puſſent ainſi
» demeurer comme mortes ? il n'eſt pas
» croyable combien ce retranchement
» leur eſt penible ; ſur tout dans les gran-
» des ſolemnitez de l'Egliſe, où l'on re-
» repreſente les myſtéres adorables de
» nôtre redemption. Ces auguſtes cere-
» monies, qui autrefois leur avoient été
» des mets très-delicieux, à cauſe des
» lumieres que le ſaint Eſprit leur com-

muniquoit ſur chaque circonſtance, " l'ame ne pouvant plus s'y arrêter, & " conſiderant que c'eſt pourtant ce qu'il " y a de plus ſaint & de plus auguſte " dans l'Egliſe, elle à de la peine à ſe " perſuader qu'elle ſoit dans le vrai che- " min, & entre dans de grandes frayeurs. " Elle fait bien des efforts pour retirer " l'entendement de la pareſſe où elle " penſe qu'il eſt tombé, mais en vain : " elle s'apperçoit même qu'inſenſi- " blement ſon inclination naturelle " pour agir par des puiſſances ſi nobles, " meurt auſſi bien que le reſte. Auſſi- " tôt l'ame dans ſa ſimplicité demeure " par un amour actuel dans les embraſ- " ſemens du ſuradorable Verbe incar- " né, ſon divin époux. Cet état eſt un " doux & amoureux reſpir, qui ne fi- " nit point. C'eſt un commerce d'eſprit " à eſprit, & d'eſprit en eſprit, qui fait " dans l'ame ce que ſaint Paul éprou- " voit en lui-même, lorſqu'il diſoit : *Je-* " *ſus-Chriſt eſt ma vie, & ma vie eſt J. C.* " *Ce n'eſt pas moi qui vit, c'eſt Jeſus-Chriſt* " *qui vit en moi.* (Galat. 2. 23.) Je ne " puis m'expliquer autrement. "

L'amour divin ne s'en tient pas là : "

„ il veut encore consumer quelque cho-
„ se dans ce respir, où il trouve un
„ reste de matiere que fournit la puis-
„ sance d'aimer. Il le consume donc, &
„ voilà le vrai sacrifice, & la vraye &
„ substantielle pauvreté d'esprit. Il est
„ à remarquer qu'à proportion de ce
„ qui se passe dans l'esprit pour le re-
„ tranchement de ce qui s'y trouve d'im-
„ pur; Dieu permet qu'il vienne plu-
„ sieurs croix du dedans & du dehors,
„ afin que ce que dit saint Paul soit en-
„ tierement accompli : *Il les a rendu*
„ *conformes à l'image de son fils.* ( Rom.
„ 29. ) Je le repete, il faut passer par de
„ grands travaux interieurs & exte-
„ rieurs qui épouvanteroient une ame,
„ si on les lui faisoit voir avant qu'elle
„ les experimentât, & qui lui feroient
„ même peut-être quitter le dessein de
„ passer plus avant, lorsqu'elle les ex-
„ perimente, si une vertu secrete &
„ *fonciere* ne la soutenoit. En effet,
„ elle ne sçait où elle en est. Il s'est
„ formé un nuage, qui par une manie-
„ d'obombration spirituelle, si on peut
„ s'exprimer ainsi, lui a ôté la vûë, &
„ à ce qu'il lui semble, la possession de

ſon ſouverain bien. Mais enfin ce di- “
vin Epoux la regarde en pitié, fait “
diſſiper le nuage, & lui fait experimen- “
ter ce que porte ce paſſage: *Voici que* “
*ma tranchée eſt devenue un ruiſſeau abon-* “
*dant, & que mon fleuve s'eſt approché de* “
*la Mer.* (Eccli. 24. 43.) car elle eſt “
mieux fondée que jamais dans la poſ- “
ſeſſion des biens du ſuradorable Ver- “
be incarné, qui l'abîme en lui-même “
d'une façon digne de ſa magnifi- “
cence. “

On peut remarquer ici que la ſçavante Religieuſe ne fait qu'un même état de celui de victime, de celui de la parfaite pureté, & de celui de la pauvreté ſpirituelle. Effectivement pour être parfaitement pur, il faut être totalement pauvre; & on ne parvient à cette ſublime pauvreté, que par un ſacrifice continuel de ce que la nature a d'impur: mais ce qui ſuit merite encore d'être remarqué.

L'état où la bonté divine me tient “
aujourd'hui, eſt une charité extraor- “
dinaire dans les voyes de l'eſprit du “
ſuradorable Verbe incarné. J'expe- “
rimente dans une grande pureté, & “

„ dans une grande certitude qu'il eſt
„ l'amour objectif uniſſant mon eſprit
„ au ſien. Je reſſens que tout ce qu'il a
„ dit, *a eſprit & vie en moi*, & que cet-
„ te union que j'ai avec lui, m'unit de
„ même avec le Pere & le ſaint Eſprit.
„ Cette experience eſt fondée ſur la ve-
„ rité de ces paroles : *Celui qui me voit,*
„ *voit auſſi mon Pere. Comment dit s-vous,*
„ *montrez-nous vôtre Pere ! Ne croyez-*
„ *vous pas que je ſuis en mon Pere, &*
„ *que mon Pere eſt en moi !* ( Joan. 16.
„ 8. ) Cette union eſt très-haute, & tout
„ s'y paſſe dans une très-grande pureté
„ ſpirituelle & ſimplicité. Mon ame ex-
„ perimente en quelque façon que le
„ Pere & le Verbe incarné, ne ſont
„ qu'une même choſe avec l'eſprit ado-
„ rable, ſans que cette union confonde
„ leurs perſonalitez ; & là elle porte les
„ operations divines, Ces operations
„ ſont que le même eſprit me fait par-
„ ler tantôt au Pere, tantôt au Fils,
„ tantôt à lui-même ; ſans que j'y faſſe
„ reflexion. Je me trouve parlant au
„ Pere au nom de ſon très-aimé Fils,
„ & j'ai une experience comme certai-
„ ne, que c'eſt le ſaint-Eſprit qui me

lie de la ſorte au Pere & au Fils ; & ſouvent je lui dis ſans aucune reflexion : Divin Eſprit, dirigez-moi dans les voyes de mon celeſte Epoux. Je ſuis ſans ceſſe dans ces entretiens d'une maniere ſimple & raviſſante. Ce n'eſt pas un acte, ce n'eſt pas un reſpir ; c'eſt un air ſi doux dans le centre de l'ame, où eſt la demeure de Dieu, que je ne ſçai comment me faire entendre. J'ai eu rarement des impreſſions imaginaires, & lorſque j'en ai eu quelques-unes, incontinent elles ont été changées en intellectuelles, ou plûtôt aneanties par une abſtraction d'eſprit, qui eſt demeuré *pâtiſſant* & jouïſſant. C'eſt ainſi qu'il en arrive quand il me vient à l'eſprit quelque parole du ſuradorable Verbe incarné. Je ne penſe qu'à me laiſſer conduire par l'eſprit, à ſuivre ſa pente, à *pâtir* ſon operation ; & en cela, il n'eſt pas beſoin d'eſpeces, parce que l'ame eſt ſi éclairée, qu'elle diſtingue ſans heſiter, laquelle des trois Perſonnes divines opere en elle. Je n'examine point ſi je dis bien. J'y ai même de l'averſion, de crainte de curioſité, & je laiſſe le

» tout au jugement de celui qui me tient
» la place de Dieu.
» Je me trouve encore dans une autre
» disposition, sur tout quand je suis
» seule en ma chambre au retour de la
» communion Je sens une impression
» dans l'ame. ( Ce terme n'est pas pro-
» pre, mais je n'en trouve pas de plus
» approchant de ce que je souffre. )
» C'est une chose si haute, si simple, si
» pure & si élevée au-dessus de ce qui
» peut tomber sous les sens, qu'il n'y a
» point de parole qui la puisse exprimer :
» sinon que je suis en Dieu, possedée de
» Dieu, & que Dieu m'auroit bien-tôt
» consumée par sa subtilité, & par son
» efficacité amoureuse ; si je n'étois sou-
» tenuë par une autre impression objec-
» tive qui ne détruit pas celle-là ; mais
» qui modere sa grandeur & son excès,
» par le rapport qu'elle a au suradora-
» ble Verbe incarné.
» Les effets que produit cet état dans
» mon ame, sont un anéantissement
» profond, une connoissance *fonciere*,
» qu'elle est le neant & l'impuissance
» même : une basse estime d'elle-même ;
» une crainte sans inquietude qui sert

pour l'eſprit d'abnegation & de com- «
ponction ; une paix qui vient de l'ac- «
quieſcement aux peines & aux croix ; «
une grande patience dans les adverſi- «
tez ; une pente à la charité envers le «
prochain ; un doux empreſſement de «
bienveillance pour ceux de qui j'ai été «
offenſée ; une averſion entiere à l'eſ- «
prit d'indignation & de reſſentiment : «
un grand amour pour ma vocation ; «
une diſpoſition à tout faire , à tout «
ſouffrir , & à tout entreprendre pour la «
gloire de Dieu ; un amour toujours «
plus grand pour tout ce qui ſe fait & «
ſe pratique dans l'Egliſe, où elle ne «
voit que pureté & ſainteté ; enfin une «
forte inclination à me laiſſer conduire «
aux jugemens de ceux qui ſont mes «
guides, & aux maximes de l'Evangile. «

Tandis que l'eſprit ſaint regloit ainſi l'interieur de cette fidéle épouſe du Verbe incarné, il prenoit plaiſir à la rendre à l'exterieur un modéle de la plus heroïque patience. J'ai déja dit qu'on ne nous a pas inſtruit du détail des contradictions qu'elle eut à eſſuyer dans la nouvelle France ; mais on voit par pluſieurs endroits de ſes écrits, qu'elles

furent très-grandes & très-ſenſibles : & ſi Dieu les proportionna aux faveurs celeſtes dont il la combla , ce qu'il ne manque jamais de faire à ces ames choiſies ; on peut juger de leur excès par la ſublimité des dons de la grace dont elle fut prevenuë & remplie. Mais quoiqu'elle eût à ſouffrir , elle marcha toujours d'un pas égal, rien ne fut capable de troubler la ſerenité de ſon ame. Sa charité n'en devenoit que plus empreſſée, & ſa douceur plus affectueuſe à l'égard des perſonnes dont Dieu ſe ſervoit pour l'exercer. Nous en rapporterons quelques traits à la fin de cette hiſtoire. Mais où ſa patience parut avoir quelque choſe de miraculeux à ceux qui en furent les témoins, ce fut dans les maladies dont elle fut attaquée les huit dernieres années de ſa vie. Voici ce qu'elle en dit elle-même.

» En l'année 1664. il plut à la divi» ne bonté de me viſiter d'une grande » maladie, & de m'y diſpoſer d'une ma» niere toute ſinguliere & toute aima» ble. Je vis en ſonge Nôtre-Seigneur » attaché à la croix, & tout couvert de » playes. Il ſembloit gemir d'une ma-

niere très-pitoyable, & j'eus une forte impreſſion qu'il cherchoit quelqu'un qui le ſoulageât dans les douleurs extrêmes qu'il ſentoit. Une Dame ſe préſenta pour lui rendre ce bon office; mais peu après elle lui tourna le dos & l'abandonna. Je ne le perdois point de vûë, & je le ſuivois; car deux jeunes hommes le portoient. Je n'en vis pas davantage, mais ma maladie commença ſur ces entrefaites, & l'image du Sauveur crucifié me demeura très-fortement imprimée dans l'eſprit. Le mal commença par un flux hepatique, accompagné d'un épanchement de bile par tous les membres & juſques dans le fond des os. J'avois encore une fiévre continuë & une colique qui ne me quittoit ni le jour ni la nuit. On me donna les derniers Sacremens, & on penſa les réïterer quelque tems après à cauſe d'une rechute qui commença par un mal de côté avec une colique nephretique, de grands vomiſſemens, & une retraction de nerfs generale. Enfin pour faire un aſſemblage de tous les maux, comme je ne pouvois durer qu'en une

» posture dans le lit ; il se forma des
» pierres dans les reins, qui me cause-
» rent d'étranges douleurs. On ne s'en
» apperçut pas d'abord, mais une reten-
» tion d'urine le découvrit. La resolu-
» tion fut prise aussi-tôt de me tirer ces
» pierres ; mais la seule pensée qu'on
» vouloit mettre la main sur moi, me
» fit fremir. J'eus recours à la Sainte
» Vierge ; je lui fis la priere de saint
» Bernard, & dans le moment il me
» tomba une pierre grosse comme un
» œuf de pigeon, qui fut suivie de plu-
» sieurs autres plus petites. Cette longue
» maladie ne m'a point du tout ennuyée,
» & par la misericorde de Dieu, je n'y
» ai ressenti aucun mouvement d'impa-
» tience. Je dois une grace si speciale à
» l'aimable compagnie de mon Jesus cru-
» cifié, dont le divin Esprit ne me per-
» mit pas de souhaiter un moment de
» relâche, & m'établit dans une dou-
» ceur qui me tenoit dans la disposition
» de souffrir ainsi jusqu'au jour du ju-
» gement. Les remedes ne faisoient qu'-
» aigrir le mal & accroître les douleurs,
» ce qui fit resoudre le Medecin de me
» laisser entre les mains de Dieu, qui

paroiſſoit vouloir que je ſouffriſſe. On « faiſoit cependant par tout des prieres « pour ma gueriſon ; pluſieurs perſon- « nes me preſſoient de la demander moi- « même à Dieu ; mais j'étois comme dans « l'impuiſſance de le faire. Quand une « ame ſe rend fidéle aux deſſeins de Dieu, « il la conduit quelquefois dans un état « où rien ne la peut diſtraire, où tout « lui eſt égal, & où, ſoit qu'il faille ſouf- « frir, ſoit qu'il faille agir, elle le fait « avec une parfaite liberté des ſens & de « l'eſprit. «

Cependant la ſervante de Dieu, que ſes maladies avoient entierement affoiblie, demandoit à être déchargée du gouvernement de la maiſon ; car elle étoit pour la troiſiéme fois rentrée en charge ; mais on étoit bien éloigné de l'écouter. Le Pere Lallemant étoit toujours ſon directeur, & n'étoit plus que cela à ſon égard. La nouvelle France avoit enfin obtenu un Evêque. Le choix étoit tombé ſur François de Laval, un des premiers, & par bien des raiſons, dont la haute naiſſance étoit la moindre, le plus illuſtre membre du Seminaire des Miſſions étrangeres. Comme ce Seminaire

étoit alors sous la conduite des Jesuites, qui l'avoient formé dans cette même Congregation de leur College de Paris, laquelle avoit déja donné à l'Eglise S. François de Sales, le nouveau Prélat, & son petit Clergé, presque tout tiré de la même maison que lui, n'avoient rien changé au gouvernement qu'ils avoient trouvé établi dans l'Eglise du Canada. M. de Bernieres étoit de cette troupe, & fut donné pour Pasteur à la ville de Quebek, & pour Superieur aux Ursulines. La Mere de l'Incarnation reconnut bien-tôt en lui le caractére de son oncle, & entra d'autant plus volontiers dans ses vûës & dans celle de l'Evêque, qu'elle voyoit une parfaite conformité entre leur esprit & celui des premiers Missionnaires. Nous l'avons vû ce saint Prélat, dans ses dernieres années conservant encore cette simplicité évangelique, qui rendoit si respectable les premiers successeurs des Apôtres; & nous avons eu la consolation, en recueillant ses derniers soupirs, de voir terminer par une sainte mort, une vie toute consacrée aux plus penibles travaux de l'Apostolat.

Des

Des Superieurs ainſi diſpoſez, & qui eurent bientôt connu par eux-mêmes ce que valoit la Mere de l'Incarnation, n'avoient garde de l'écouter dans la demande qu'elle faiſoit d'être delivrée de ſa charge. Elle ſe ſoumit donc, & ne ſongea plus qu'à profiter des ſouffrances que le ciel lui envoyoit. Ma diſpoſition preſente eſt toute aimable, manda-t-elle alors à ſon fils, puiſque la croix eſt le plaiſir, & fait les delices de Jeſus, je ne puis me remettre de ma longue maladie qui a de ſuites très-douloureuſes & très-penibles. Mais la nature s'apprivoiſe aux ſouffrances, & ſe familiariſe avec les douleurs. J'y reſſens même de l'attachement; & j'ai peur que mes lâchetez n'obligent la divine bonté de me les ôter, ou du moins de les moderer. Tout ce que je prends m'eſt comme de l'abſynthe, qui me donne une continuelle memoire du fiel de la Paſſion de Nôtre-Seigneur. C'eſt ce qui me fait cherir cet état.

Ce que la ſervante de Dieu dit ici de ſes ſentimens par rapport aux ſouffrances, paroiſſoit dans toute ſa conduite ex-

terieure. A la voir on étoit ſurpris d'abord qu'elle pût vivre. Cependant elle ne manquoit à aucune obſervance reguliere. Elle faiſoit toutes les affaires de ſon Convent ; écrivoit un nombre prodigieux de lettres, tranſcrivoit de gros Dictionnaires en langue ſauvage, pour faciliter à ſes filles l'étude de ces langues. En un mot, à l'âge de près de ſoixante-dix ans, & dans un corps tout caſſé, elle faiſoit ce qui paroiſſoit au-deſſus des forces de la meilleure ſanté. Sa maniere de traiter avec Dieu, devenoit tous les jours plus ſimple. » Je n'ai plus, dit-» elle, de paroles aux pieds de la divine » Majeſté. Mes oraiſons ne ſont autres » que ces aſpirations, *Mon Dieu! mon » Dieu! ſoyez beni, ô mon Dieu!* les jours » & les nuits ſe paſſent ainſi, & j'eſpere » de la bonté divine, qu'elle me fera » expirer en ces mots ; je dirois mieux » en ces *reſpirs*.

Ces delices ſpirituelles furent un peu interrompuës par une de ces épreuves, dont Dieu ſe ſert aſſez ſouvent pour achever de purifier ſes plus fidéles ſerviteurs. Cefut une très-grande frayeur des jugemens de Dieu. Elle ſe compor-

ta dans cette épreuve comme elle avoit fait dans toutes les autres ; n'opposant aux pensées accablantes, dont elle étoit tourmentée, qu'une profonde humilité & beaucoup de confiance. Ce temperamment de crainte & d'amour, qui favorise d'autant plus le progrès de l'ame, qu'il la tient plus à l'abri de la presomption, fut une des graces du ciel dont la Mere de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnoissance. C'est par les fruits qu'elle en tira, qu'elle finit le recit de ses dispositions. Je me voi, dit- «
elle, remplie de tant d'infidelitez : j'en «
suis si souvent accablée devant Dieu, «
que je ne sçai comment y apporter le «
remede. Effectivement je voi mes dis- «
positions dans une obscurité qui n'a «
point d'entrée ni d'issuë. Me voilà à la «
fin de ma vie : je ne fais rien qui soit «
digne d'une ame, que le souverain Ju- «
ge doit bien-tôt faire comparoître à «
son Tribunal. Toute imparfaite néan- «
moins que je suis, & quelque anéan- «
tie que je sois en sa presence ; je me «
voi par tout perduë dans sa divine Ma- «
jesté. C'est une espece de pauvreté «
d'esprit, qui ne me permet pas même «

» de m'entretenir avec les Anges, ni des
» delices des Bienheureux, ni des myſ-
» teres de nôtre foi. Je veux quelque-
» fois me diſtraire pour m'arrêter à ces
» choſes & m'égayer dans leur beauté,
» dont je ſuis épriſe; mais auſſi-tôt je
» les oublie, & l'eſprit qui me conduit,
» me remet plus intimement dans mon
» fond. Là je me perds dans celui qui
» me plaît plus que toute autre choſe.
» J'y voi ſes amabilitez, ſa Majeſté, ſes
» grandeurs, ſa puiſſance, ſans aucun
» acte de raiſonnement & de recherche;
» mais en un moment qui dure toujours.
» Je ne ſçaurois dire autrement. Il n'y
» a ici rien de materiel, mais une foi
» toute nuë, qui dit des choſes infinies.
» L'imagination, qui n'y a aucune part,
» cherche à ſe repaître, & voltige ç'a &
» là, & ſon operation ſe diſſipant, ſes
» inquietudes ne laiſſent pas d'être im-
» portunes, & des ſujets de patience &
» d'humiliation.

Dans la derniere lettre qu'elle écrivit à ſon fils, elle parle ainſi. » Quelque
» ſujet d'oraiſon que je puiſſe prendre,
» je l'oublie auſſi-tôt. Ce n'eſt pas qu'au
» commencement de l'oraiſon, je ne

puiſſe l'enviſager & que je n'enviſage « en effet le myſtére ; mais d'une vuë « très-ſimple ; & dans le moment, ſans « que j'y faſſe reflexion, je me trouve « dans mon fond ordinaire, où mon ame « contemple Dieu, dans lequel elle eſt. « Je lui parle ſelon le mouvement qu'il « me donne ; & cette grande privauté « ne me permet pas de le contempler, « ſans lui parler. Si l'attrait me porte « dans la vuë de ſa grandeur, & tout « enſemble dans mon neant ; mon ame « lui parle conformément à cela. Je ne « ſçai ſi ce ſont ces ſortes d'actes qu'on « nomme Anagogiques ; car je ne m'ar- « rête point à ces diſtinctions. Mes pa- « roles ſont comme à l'époux. L'amour « n'eſt j'amais oiſif, & mon cœur ne « peut reſpirer que cela. Ces *reſpirs* qui « me font vivre, ſont de mon époux, & « me conſument de telle ſorte par inter- « valles, que ſi la miſericorde n'accom- « modoit ſa grace à la nature, j'y ſuc- « comberois. Je m'apperçois quelquefois « que marchant par la maiſon, je vais « chancelant ; c'eſt que mon eſprit *pâtit* « un tranſport qui me conſume. Mais « quelque privauté que me permette «

» mon époux, je n'oublie point mon
» néant ; & c'eſt un abîme dans un au-
» tre abîme. En ces rencontres je ne
» puis me tenir à genoux ſans être ap-
» puyée ; car bien que mes ſens ſoient
» libres, je ſuis foible, & ſi je me veux
» forcer, le corps qui ſouffre, me cau-
» ſe des diſtractions. En d'autres occa-
» ſions mon ame porte un état crucifiant.
» Elle contemple Dieu, qui ſemble ſe
» plaire à me rendre captive. Je vou-
» drois l'embraſſer & traiter avec lui,
» à mon ordinaire ; mais il me tient com-
» me liée, & dans mes liens je crois qu'il
„ m'aime. Ah! que c'eſt un grand tour-
„ ment! Mon ame y acquieſce nean-
„ moins ; parce qu'il ne m'eſt pas per-
„ mis de vouloir un autre état que ce-
„ lui où ſa divine Majeſté me veut. Je
„ regarde celui-cy comme un état de
„ purgation. Il paſſe, & je me trouve à
„ mon ordinaire.

Il n'y avoit pas long-tems que cette lettre étoit écrite lorſque Dieu, qui avoit reſolu d'appeller à lui ſa ſervante ; la fit paſſer par une nouvelle épreuve, qui ne pouvoit pas manquer d'etre bien rude à un auſſi bon cœur que le ſien.

Le 18. de Novembre 1671. Madame de la Peltrie tomba malade d'une pleuresie qui l'emporta le septiéme jour. Depuis que cette illustre femme étoit en Canada, elle avoit mené une vie très-cachée, & sembloit n'avoir eu d'autre attention qu'à s'anéantir & à se faire oublier des hommes. Pauvre & austére jusqu'à l'excès, & se chargeant toujours de ce qu'il y avoit de plus rebutant dans l'éducation des filles sauvages, ausquelles elle avoit consacré ses biens & sa personne : elle étoit sous un habit seculier, l'exemple d'une des plus saintes Communautez qui fût alors dans le monde. Mais la personne qui l'admiroit le plus, parce qu'elle la connoissoit mieux qu'aucune autre, étoit la Mere de l'Incarnation. Ces deux grandes ames avoient bien des rapports qui avoient formé entre elles une union très-intime. Pour le dehors, Madame de la Peltrie sembloit être fort peu connuë ; mais il parut bien quand on l'eut perduë, que sa reputation n'avoit pas laissé de se répandre fort loin. Outre qu'on n'ignoroit point que le Canada lui étoit redevable de l'établissement d'une maison,

qui étoit d'une si grande utilité pour la Colonie. Effectivement sa mort jetta une grande consternation dans tout le pays ; & il n'y eut personne qui par ses larmes & sa douleur, ne fît son éloge. La Mere de l'Incarnation lui fit faire des obseques magnifiques dans l'Eglise du Monastére. Les Jesuites en firent autant dans la leur, où elle avoit souhaité que son cœur fût enterré sous le marchepied du grand Autel. Son Oraison funebre y fut prononcée ; & l'on eut soin ensuite de donner au public un recueil des vertus heroïques dont elle avoit donné jusqu'à sa mort de continuels exemples.

Cette perte fit sur la Mere de l'Incarnation les mêmes effets qu'avoient accoutumé d'y produire les croix. Mais cette fermeté d'ame, qui la rendoit alors si admirable, n'empêchoit point qu'on n'apperçût dans les occasions semblables à celle-ci, toute la bonté & la tendresse de son cœur. On l'avoit déja remarqué sur tout à la mort de sa chere disciple & de sa compagne inseparable, le Mere Marie de saint Joseph, dont elle nous a laissé un éloge historique,

qu'on a imprimé parmi ſes lettres, & qui eſt en même tems une preuve de la beauté de ſon eſprit & de la bonté de ſon cœur. L'amitié tendre & la force de l'eſprit n'ont jamais été deux choſes oppoſées ; il eſt même certain que leur alliance leur communique un degré de perfection, & leur donne un luſtre qu'elles n'ont point l'une ſans l'autre.

Cependant il n'y avoit guére que trois mois que Madame de la Peltrie étoit morte quand la Mere de l'Incarnation ſe trouva tout d'un coup dans un état qui fit juger d'abord qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre. Quelque bien retablie qu'elle eût paru depuis ſa derniere maladie, il lui en étoit reſté une très-grande amertume dans la bouche & beaucoup de foibleſſe dans les côtez. C'étoit une bile fort acre, dont une partie s'étoit attachée aux reins, & l'autre lui infectoit la bouche & lui rendoit très-amer tout ce qu'elle mangeoit. Enfin la nuit du quinze au ſeize de Janvier, il lui prit un debordement de cerveau qui ſe jetta ſur ſa poitrine & penſa l'étouffer. Cette premiere attaque fut ſuivie d'un vomiſſement extraordi-

naire qui dura vingt-quatre heures. Dès qu'il eut cessé, l'étouffement recommença & devint extrême. Il fut accompagné d'une douleur de tête continuelle & d'une insomnie, qui furent augmentées par la bile, laquelle se répandant par tout le corps, y mit le feu, & le rendit si pesant, qu'à peine trois personnes des plus robustes, pouvoient le remuer. Au même tems il parut aux côtez deux tumeurs qui furent jugez deux dépots d'une bile recuite; & la fiévre devint si ardente, qu'on ne crut pas que la malade pût vivre encore quelques jours.

La servante de Dieu ainsi couchée sur le lit de douleur, y devint un spectacle si ravissant, que quantité de personnes, à qui on ne pût refuser la permission de la voir; demeuroient presque tout le jour dans sa chambre. On voyoit dans ses paroles, dans ses regards, & dans tout son maintien, une douceur & une resignation qui donnoient tout ensemble de la devotion & de l'étonnement. Elle se réjouïssoit avec J. C. de se voir crucifiée avec lui, & n'avoit guére à la bouche que ces paroles de l'Apôtre:

*Christo confixa sum cruci.* ( Ad Gal. 2. 19. ) Dès le cinquiéme jour les Medecins declarerent qu'il n'y avoit point de guerison à esperer. Aussi-tôt on songea à donner les derniers Sacremens à la malade. Elle les reçut de la main de M. de Bernieres, en presence de toute la Communauté qui fondoit en pleurs. Elle fit paroître pendant toute la ceremonie une fort grande presence d'esprit : demanda pardon à M. de Bernieres son Superieur, & au Pere Lallemant son directeur, de toutes les fautes qu'elle croyoit avoir faites contre eux. Elle remercia ses Sœurs de tous leurs bons soins, & leur fit bien des excuses des peines qu'elle leur donnoit. Quelques momens après on vint lui dire qu'un Capitaine Algonquin venoit d'envoyer sa fille au Seminaire : elle voulut voir cette enfant; lui fit mille caresses ; & prit cette occasion de dire à ses Religieuses des choses admirables touchant leur vocation & la sainteté du ministére qu'elles exerçoient : mais ces bonnes filles n'étoient guére en état de faire attention à ce qu'elle leur disoit ; & tout l'effet que produisoient ses paroles, étoit d'augmenter leur dou-

leur. Alors toutes de concert entreprirent de faire violence au ciel pour la conſervation d'une vie qu'elles étoient prêtes de racheter au prix de la leur. Le Pere Lallemant voyant cette ferveur, ſe tourna du côté de la malade, à qui un ſi grand empreſſement pour la prolongation de ſa vie cauſoit bien de la confuſion, & lui ordonna de ſe joindre à ſes filles, pour demander à Dieu le recouvrement de ſa ſanté.

Cet ordre embarraſſa l'humble Religieuſe. Elle fut quelque tems comme interdite : puis levant les yeux & les mains vers le ciel : „ Je croi, dit-elle, „ que j'en mourrai ; toutefois ſi c'eſt la „ volonté de Dieu que je vive encore, „ j'en ſuis contente. Cela eſt bon, ma Mere, reprit le Pere Lallemant, mais ce n'eſt pas aſſez : il faut vous mettre de nôtre côté, & faire tout vôtre poſſible pour vous conſerver à vôtre Communauté, qui croit encore avoir beſoin de vous. Il fallut obéïr : la malade ferma les yeux à ſes propres interêts, & dit „ d'une voix diſtincte : Mon Seigneur, „ & mon Dieu, ſi vous jugez que je „ ſois encore utile à cette petite Com-

„ munauté, je ne refuſe point la peine ; „ que vôtre volonté ſoit faite. Preſque dans le moment on s'apperçut qu'elle étoit mieux, & peu de tems après, les Medecins la declarerent hors de danger. On courut à l'Egliſe chanter le *Te Deum*; la malade y aſſiſta, & ſes forces revinrent ſi bien, qu'elle alloit aiſément par la maiſon à l'aide de deux bâtons.

La joye d'une ſi prompte convaleſcence ne fut pas renfermée dans les bornes du Monaſtére : tout le pays y prit part, & ce fut à qui contribueroit le plus au parfait retabliſſement d'une ſanté ſi précieuſe. Les uns lui envoyoient les meilleurs plats de leur table ; les autres faiſoient chaſſer leurs gens pour avoir du gibier. Tout cela redoubloit la confuſion de la Mere ; mais il n'y avoit pas moyen de l'empêcher. Tout le Carême elle ſe porta aſſez bien, & aſſiſta même à tout l'Office de la Semaine ſainte. Mais le ſoir du Vendredy ſaint elle fut obligée de declarer à ſa Superieure, ( car elle étoit ſortie de charge quelque tems avant ſa maladie ) que les deux enflures qu'elle avoit aux côtez, lui cauſoient des douleurs extraordinaires.

On appella ſur le champ le Chirurgien qui trouva deux abſcès formez, & dit qu'il falloit y faire des ouvertures. Elles furent faites le lendemain à cinq heures du matin, de quatre doigts de long, & juſqu'à l'os. Le ſoir il fallut encore les accroître de beaucoup : & quoique l'operation fut très-ſenſible, on n'apperçut point ſur le viſage de la malade, d'autre changement qu'une plus grande ſerenité. Un jour néanmoins qu'on mettoit dans ſes playes le fer, le feu, & les eaux cauſtiques, elle parut fremir un peu ; & cette ſenſibilité lui cauſa tant de confuſion, qu'elle en fit une ſatisfaction publique comme d'un ſcandale.

Le Chirurgien diſoit toujours que les playes étoient belles ; mais au huitiéme jour, il s'apperçut que la malade s'affoibliſſoit, & dit nettement qu'il n'y avoit plus d'eſperance de gueriſon. On lui annonça ſur le champ cette nouvelle qui lui fut bien agreable. Dès ce moment elle parut prendre poſſeſſion du ciel. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une douce contemplation entre les bras de ſon Epoux. Sa Superieure la fit reſſouvenir de ſon fils ; elle s'attendrit, &

dit que dans le ciel, où elle esperoit aller, elle l'auroit toujours dans le cœur & ne cesseroit de solliciter sa sanctification. La Superieure lui fit encore un amoureux reproche de ce qu'elle étoit reduite en cet état, pour avoir mangé d'une viande qui lui étoit contraire, & qu'on lui avoit servi par mégarde & contre l'ordre. Elle répondit qu'elle avoit toujours cru devoir éviter la singularité en tout, & que Dieu le lui avoit recommandé lorsqu'elle partit pour le Canada. Il n'y a peut-être point de vertu moins éclatante que cet amour de la vie commune; mais il n'y en a point de plus solide & de moins équivoque.

La malade tirant à sa fin, on lui administra les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction. Elle les reçut avec une parfaite presence d'esprit; mais non pas avec les mêmes empressemens pour s'aller unir à Dieu, qu'elle avoit fait paroître trois mois auparavant. Elle ne vouloit plus que l'accomplissement de sa volonté, & elle demeura jusqu'à la fin dans la disposition d'une victime, qui attend le moment de son sacrifice. Peut-être que Dieu en lui pro-

longeant la vie à la priere de ses filles, avoit eu principalement en vûë de lui donner encore le tems d'acquerir cette perfection.

Comme toute sa passion, depuis le commencement de sa vocation au Canada, avoit été de procurer aux Sauvages, la connoissance & l'amour de son divin Epoux : non contente d'avoir consumé sa vie à leur service, elle demanda instamment à Dieu, qu'il lui donnât pour purgatoire d'aller après sa mort exciter toutes les nations barbares à embrasser la foy, & d'y accompagner les Missionnaires, pour les engager à n'épargner ni leurs peines ni leur vie pour faire entrer tous les peuples dans le sein de l'Eglise : Nôtre Seigneur lui fit connoître qu'il avoit sa priere pour agreable, mais qu'elle finiroit son purgatoire avec ses jours, & qu'il consisteroit dans ses souffrances & dans le sacrifice de sa vie, qu'elle lui offriroit pour le salut des Sauvages.

Effectivement les quinze derniers jours qu'elle vêcut, elle n'eut point d'autre occupation que ce sacrifice ; de sorte que ses Religieuses, qui charmées de

sa

ſa douceur dans de ſi vives douleurs, la prierent de leur faire part des merites qu'elle amaſſoit par une ſi heroïque patience; n'en reçurent que cette réponſe: Je n'ai plus rien dont je puiſſe diſ- "poſer; tout eſt pour les Sauvages. Se "ſentant à l'extremité, elle demanda à voir encore une fois les petites Sauvages pour leur dire un dernier adieu, & ſur le midi du ſamedi 30. Avril elle entra dans une douce agonie. Elle ne perdit point la connoiſſance, mais ſeulement l'ouïe, & la parole. Au bout de quelque tems elle baiſa tendrement ſon crucifix, & en le baiſant, jetta trois ou quatre groſſes larmes, ouvrit les yeux, qu'elle tenoit fermez depuis long-tems, regarda amoureuſement ſes Sœurs comme pour prendre congé d'elles, les referma; & jettant deux petits ſoupirs, elle expira. La joye qu'elle avoit euë en mourant, demeura peinte ſur ſon viſage, & fut accompagnée d'un éclat de beauté, & d'un rayon de majeſté ſi vif, qu'il ſembloit que l'ame communiquât au corps la gloire dont elle jouïſſoit. Cette vuë ſi charmante calma en un moment la douleur des Religieuſes; & toutes ne ſon-

gerent qu'à s'assurer en cette illustre morte d'une protectrice dans le ciel. Celles qui l'ensevelirent, furent étrangement surprises de lui trouver tout le corps ulceré & écorché jusqu'aux os. Tout ce qui avoit été à son usage, fut enlevé en un instant; & celles qui ne purent y avoir part, tâcherent de se dedommager en lui faisant toucher leurs livres, leurs chapelets & leurs medailles; en quoi il fallut aussi contenter la devotion des personnes du dehors. Ses obseques se firent avec tout l'appareil possible. Le Gouverneur general, & l'Intendant y assisterent avec tout ce qu'il y avoit dans la Ville de personnes considerables; & le Pere Lallemant prononça l'Oraison funebre.

Le lendemain M. de Bernieres & le Pere Lallemant se transporterent dans le caveau, où le saint corps avoit été déposé : firent ouvrir la bierre; & un peintre qu'ils avoient amené, tira le portrait de la défunte, dont le visage n'avoit encore rien perdu de son premier éclat. La Mere de l'Incarnation étoit d'une taille haute, d'un port grave & majestueux; mais d'une majesté

temperée par une douceur humble & modeſte. Lorſqu'elle étoit encore dans le ſiécle, tout ſon air avoit quelque choſe de ſi grand & de ſi admirable, qu'on s'arrêtoit dans les ruës pour la voir paſſer. Ses traits étoient reguliers, mais c'étoit une beauté mâle, & l'on y voyoit toute la grandeur de ſon courage. Elle étoit forte & bien conſtituée, d'une humeur très-agreable; & quoique la preſence de Dieu, qu'elle avoit continuelle, lui donnât je ne ſçai quoi de celeſte & qui imprimoit le reſpect, on n'étoit cependant jamais embarraſſé ni gêné avec elle.

On voit par ſes écrit, qu'elle étoit une des plus ſpirituelles femmes de ſon ſiécle. Tout y eſt ſolide, elle penſe juſte; elle approfondit tout; donne à ce qu'elle dit un tour ingenieux, & ſon ſtyle a cette ſimplicité noble où peu d'écrivains parviennent. Elle n'entreprenoit rien, qu'elle n'y réüſſit parfaitement, & les plus habiles ouvriers étoient ſurpris de l'entendre parler de leurs arts auſſi bien qu'eux. Nulle ne la ſurpaſſa, & peu l'égalerent en addreſſe dans les ouvrages propres des perſonnes de ſon

ſexe. Ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit une penetration & une ſolidité de jugement, qui alloient ſi loin, qu'on ne doutoit pas que ſon union intime avec Dieu, ne lui eût communiqué des lumieres ſurnaturelles. Elle n'eut cependant jamais aucune peine à les ſoumettre au jugement d'autrui. Auſſi, bien éloignée de l'erreur de ceux qui ſe perſuadent qu'il y va de la gloire de Dieu, de ne point ceder en ce qu'ils croyent venir de ſon inſpiration; elle ſe ſeroit jugée indigne des dons celeſtes, & les auroit eus pour ſuſpects, ſi elle eût eu la moindre attache à ſon ſens. Dom Raymond de ſaint Bernard, qui avoit reconnu d'abord que Dieu avoit de grands deſſeins ſur elle, n'avoit rien negligé pour l'établir dans une profonde humilité. Il la traittoit ſouvent très-durement, & avoit le plaiſir de la voir s'humilier encore plus qu'il ne l'humilioit. Il en étoit de même de la Mere Françoiſe de ſaint Bernard, qui fut ſa Superieure une bonne partie du tems qu'elle demeura au Monaſtére de Tours. Cette vertueuſe fille, qui avoit une grande lumiere experimentale des voyes de

Dieu, & qui connoiſſoit auſſi mieux que perſonne, ce que c'étoit que la Mere de l'Incarnation, la traitta ſouvent d'une maniere, où il paroiſſoit de l'excès à ceux, qui ne ſçavoient pas les raiſons qu'elle avoit d'en uſer ainſi. L'abjection étoit la choſe qui cauſoit un plaiſir plus réel à la ſervante de Dieu. Un jour qu'elle penſoit aux moyens de s'humilier, Dieu lui dit au fond du cœur; qu'elle s'abbaiſſât juſqu'au plus profond anéantiſſement; que c'étoit là le centre où elle trouveroit ſon repos. Auſſi-tôt elle ſe mit à conſiderer ce qui pouvoit le plus flatter ſon amour propre, afin d'en faire à Dieu le ſacrifice, & elle trouva que c'étoit les exercices de Religieuſe de Chœur, ſur tout la pſalmodie & l'inſtruction. Sur le champ elle reſolut de faire tous ſes efforts pour obtenir qu'on la reduiſît au rang de Sœur converſe. Elle alla trouver ſa Superieure, & lui fit les inſtances les plus fortes pour en obtenir ce qu'elle ſouhaitoit. La Superieure répondit qu'elle y penſeroit. Cette réponſe & plus encore l'air dont elle fut faite, lui donna quelque eſperance; elle ſe laiſſa aller à la joye d'être ſur le

point de ſervir Dieu dans un état, où tous ſes ſentimens ſeroient humiliez. Au bout de quelque tems elle renouvella ſes pourſuites auprès de ſa Superieure, qui lui dit qu'elle conſulteroit & en paſſeroit par tout ce que les perſonnes à qui elle en parleroit, auroient decidé. La deciſion ne fut pas favorable aux deſirs de l'humble Religieuſe, qui voyant par là que la volonté de Dieu n'étoit pas ce qu'elle avoit cru d'abord, chercha d'autres moyens de s'anéantir.

La patience & l'humilité vont toujours de compagnie, & ſe perfectionnant l'une l'autre, contribuent également à rendre la devotion ſolide. Il ſeroit aſſez difficile de dire dans quel état, de tous ceux par où a paſſé la Mere de l'Incarnation, elle a eu le plus à ſouffrir. On ne nous repreſente ſon mariage que comme la ſource d'une infinité de croix des plus peſantes. La maniere dont elle s'y comporta fut ſi heroïque, que l'admiration qu'elle excitoit, ne laiſſoit preſque point de place à la compaſſion. Après la mort de ſon mari, elle ſe trouva ſans bien, ſans reſſource, & chargée d'un enfant au berceau : on peut juger

de ce que la pauvreté & la dépendance lui attirerent de croix. La constance qu'elle y fit paroître, passe tout ce qu'on en peut dire. Nous avons vû ce qu'elle eut à souffrir chez son frere. La Religion où elle se retira ensuite, est un port, & il semble qu'on n'y ait point à craindre de grandes tempêtes : mais combien de fois a-t-on vu échouer au port, ceux qui avoient resisté à toutes les fureurs de la Mer. On diroit qu'en embrassant une profession plus sainte, on contracte une plus grande sensibilité; un orgueil secret deguisé en zéle, fait qu'on se la justifie à soi-même, & qu'on s'imagine prendre en main les interêts de la vertu & de la religion ; lorsque par une delicatesse dont les mondains auroient honte, on ne veut rien souffrir. Le principe qui faisoit agir la Mere de l'Incarnation étoit trop solide, pour donner dans un travers si dangereux. Elle regarda toujours le saint habit de la Religion comme la livrée d'un Dieu homme, dont toute la vie n'a été qu'opprobres & souffrances. Elle eut occasion de le faire paroître dès le Noviciat. Il se trouva parmi les Novices une jeune

fille d'un esprit extrêmement vain & mauvais qui la prit en aversion, & qui ne manquoit guére d'occasion de lui faire de la peine, même jusqu'à l'insulter plus d'une fois sur ce qu'elle ne donnoit à Dieu que les restes d'un cœur qui avoit été engagé, & sur cela elle s'échapoit en des discours où la pudeur n'étoit pas assez menagée. A tout cela l'humble veuve n'opposa jamais que des amitiez & des services : elle prit même plus d'une fois la défense de celle qui la persecutoit si cruellement. Mais Dieu la vangea : l'orgueilleuse Novice fut frappée de peste, & en mourut dans des sentimens bien differens de ceux qu'elle avoit eu jusque-là, pleine de confusion de sa conduite scandaleuse, de reconnoissance pour la bonté de Dieu, qui ne sembloit lui abbreger ses jours que pour lui épargner la honte d'être renvoyée, & les perils ausquels elle alloit être exposée dans le monde, & convaincuë qu'elle devoit cette grace de prédestination, aux prieres de celle qu'elle avoit si fort maltraitée.

Ce ne fut pas là l'unique occasion qu'eut la servante de Dieu de souffrir

dans son Monastére de Tours ; car après avoir parlé en termes fort expressifs de ses peines interieures, elle ajoûte: Les mortifications que j'endurois de la « part du prochain, étoient bien plus sen- « sibles. Mais je m'en tais, parce que j'ai « toujours cru que Nôtre-Seigneur les « permettoit pour mon bien. Ainsi j'aimois « d'un amour tendre & sincere ceux « qui me les suscitoient. « Quant aux traverses qu'elle eut en Canada, c'est assez dire que sa patience y donna de l'étonnement à ces saints Fondateurs de l'Eglise de la Nouvelle France, qui n'avoient pas de la vertu une idée commune. Un jour une Religieuse presque autant lassée que charmée de son inalterable douceur au milieu des plus indignes traitemens, lui en témoigna sa surprise d'une maniere où il paroissoit de l'émotion. Toute la réponse que lui fit la genereuse Mere fut, qu'elle ne se souvenoit pas que les personnes dont il s'agissoit, lui eussent causé le moindre déplaisir. Aussi cette grandeur d'ame poussée si loin, l'avoit mise en possession de la recompense attachée à la douceur évangelique. Elle étoit la maîtresse des

cœurs, & il n'étoit pas possible de lui vouloir resister. Pour en venir là, il faut avoir un grand fond de charité, & nous avons vû que ce fut la vertu dominante de nôtre illustre Fondatrice. On l'a vûë au fort de l'hyver, tirer les couvertures de son lit, & se dépouiller même de ses habits pour en couvrir ses Novices, demeurant elle-même exposée au froid le plus piquant, échauffée du seul feu de sa charité. Pendant son Noviciat, la peste se mit parmi les Novices, & emporta d'abord celle dont nous avons parlé. Le danger où toute la Communauté étoit exposée, obligea à faire changer d'air aux Novices. La sœur de la Mere de l'Incarnation leur offrit une fort belle maison de campagne, & on l'accepta. La servante de Dieu y alla avec les autres, & montra bien qu'il n'y a que les Saints qui sçavent accorder à propos les soulagemens que demande la nature, avec ce que le devoir exige. Tout consistoit à recréer ces jeunes filles & à leur ôter l'idée du peril ; & c'est ce qu'elle faisoit de la maniere la plus aimable, inventant mille moyens innocens de les divertir, tandis qu'elle se

chargeoit de tout le poids de la regularité, afin que les anciennes Meres n'entreprissent pas d'abbreger le tems de ces divertissemens, sous pretexte de ne pas laisser cette jeunesse dans une plus longue dissipation.

Mais ce fut dans la superiorité que la Mere de l'Incarnation montra toute l'étenduë de sa charité. Non seulement ce qu'il y avoit de plus penible étoit toujours son partage, mais ses filles étoient tous les jours surprises de voir que leur besogne étoit faite, tandis qu'elles étoient au lit, ou à la recreation, ou dans quelque autre occupation plus tranquille ; elle en usoit de même à l'égard des domestiques ; & pour ce qui est des pauvres, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il falloit que le pain & l'argent se multipliassent entre ses mains pour fournir à tout ce qu'elle donnoit ; & qu'étant pauvre, chargée d'une Communauté pauvre & accablée de dettes : les indigens trouvoient en elle des ressources qu'ils ne trouvoient pas ailleurs. Elle avoit encore l'addresse d'aller audevant des besoins de ceux à qui la honte de demander est plus dure que leur

propre indigence, & elle ſçavoit leur cacher à eux-mêmes les ſecours qu'elle leur donnoit. On l'a vûë dans le tems qu'elle étoit chargée de toutes les affaires de ſon frere, avoir en même tems ſur les bras un grand nombre de domeſtiques malades. Elle ne les abandonnoit ni le jour ni la nuit, & ne pouvoit ſouffrir qu'aucune des ſervantes leur rendit le moindre ſervice. Souvent il y avoit des playes ulcerées qui jettoient une infection épouvantable; elle ſembloit en faire ſes délices. Quelquefois ces malades étoient furieux : rien ne l'étonnoit, & une femme ſeule fourniſſoit à ce qui eût donné bien de l'embarras à pluſieurs hommes.

Dans le même tems, un bon Bourgeois de Tours fut accuſé d'un crime dont il étoit innocent, & mis au cachot. Les apparences étoient ſi fortes contre lui, que tous ſes amis l'abandonnerent. On le pouſſoit vivement, lorſque Madame Martin entreprit de le ſauver. La prévention du public contre l'accuſé, étoit à un point, qu'une partie de l'odieux retomba ſur ſa charitable Avocate. Les Juges mêmes lui dirent qu'ils ne

pouvoient comprendre comment une personne de pieté comme elle, se chargeoit d'une si mauvaise cause. Elle, sans se rebuter, alla son chemin; & enfin eut la consolation d'avoir fait toucher au doigt l'innocence du prétendu criminel.

Dieu pour recompenser sa charité, lui avoit donné une grace toute particuliere pour consoler les affligez. Un mot de sa bouche, quelquefois même un de ses regards, dissipoit les plus grands chagrins. Mais c'étoit principalement dans les tentations & dans les peines d'esprit qu'on la trouvoit admirable. On ne la quittoit point qu'on ne fût soulagé. Il sembloit que l'esprit Saint, qui a inspiré les Auteurs sacrez, lui mît dans la bouche ce que ces divines écritures avoient de plus conforme aux dispositions de chacun. Ses lettres qu'elle n'avoit assurément pas le loisir de composer, & où il est aisé de voir que rien n'est étudié, sont remplies d'une doctrine si celeste, de traits si lumineux & si enflammez, qu'il suffit de les lire pour se convaincre que personne n'a peut-être jamais possedé plus parfaitement

qu'elle toutes les parties de la ſcience des Saints, & n'a été plus capable d'en donner des leçons. En effet pour peu qu'on la pratiquât, on remarquoit que l'Eſprit ſanctificateur non-ſeulement repandoit en elle une grande abondance de lumieres ſurnaturelles, & lui communiquoit une lumiere toute divine, mais qu'il donnoit encore à ſes paroles une efficace à laquelle rien ne reſiſtoit. Une Religieuſe qui avoit un grand fond d'amour & de crainte de Dieu, ſe trouva un jour accablée de tentations & de peines interieures, & dans un reſſerrement qui lui ôtoit la liberté de s'ouvrir à qui que ce fût; ce qui rendit bien-tôt ſon mal extrême. Elle avoit tout à craindre d'une ſituation ſi triſte; & elle étoit déja ſur le bord du précipice lorſqu'elle ſe ſentit pouſſée avec une eſpece de violence d'aller declarer ſon tourment à la Mere de l'Incarnation. Elle l'alla donc trouver dans ſa chambre; & n'y eut pas été long-tems, que la Mere qui la vit troublée, ne diſant rien de ſuite, & ne faiſant que ſoupirer, lui dit: Vôtre » peine eſt grande, ma chere Sœur; » mais puiſque vous ne pouvez me l'ap-

prendre, prions Dieu ensemble qu'il « me la fasse connoître. « En disant cela elle s'appuya la tête sur la main & demeura ainsi panchée l'espace d'un *Pater* & d'un *Ave*. Puis se relevant : He bien! ma Sœur, reprit-elle, deviez-vous « avoir tant de peine à me dire telle & « telle chose ? Quoi donc, ne me con- « noissez-vous pas encore ? ... Allez, mon « enfant, tout cela n'est rien. Voici ce « que vous devez faire pour sortir de cet « état. Dieu vous aime, ma chere Sœur, « ajoûta-t-elle, soyez fidéle & prenez « courage : vous n'êtes pas encore au « bout ; mais Dieu sçaura tirer sa gloi- « re de tout. Allez de ce pas vous pros- « terner devant le saint Sacrement ; & « abandonnez-vous au bon plaisir de « Dieu. « A mesure qu'elle parloit, cette ame affligée sentoit diminuer ses peines, & elle n'étoit pas sortie de la chambre, que le calme étoit entierement remis dans son cœur. La même chose arriva plusieurs fois & à la même personne qui en a rendu publiquement témoignage, & à plusieurs autres.

On a vû la servante de Dieu, tandis qu'elle étoit encore dans le siécle, non-

ſeulement faire tomber à ſon approche les armes des mains de ceux qui étoient prêts de s'entr'égorger, mais leur tirer du cœur toute leur haine, & les obliger à lui ſacrifier leurs plus vifs reſſentimens. Elle entra un jour dans une maiſon, où une femme venoit de tomber dans une eſpece de fureur, ſur ce qu'on lui avoit appris que ſon fils s'étoit trouvé dans une méchante affaire, & couroit riſque d'être ſaiſi par la juſtice. Elle jettoit des cris épouvantables : ſes yeux étincelans, ſes bras étendus, tout ſon corps en convulſion, donnoient un ſpectacle qui inſpiroit de l'horreur. Mais rien ne cauſoit tant de frayeur, que la maniere dont elle invoquoit le diable qui paroiſſoit la poſſeder. La S[te]. veuve voulut d'abord eſſayer de la ramener à ſon bon ſens par des paroles pleines de douceur. Mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle ſe jetta à ſon cou, & la tint étroitement embraſſée. Dans le moment, la voilà auſſi tranquille que ſi elle ſe fut éveillée d'un doux ſommeil. Elle avoua que tout le tems qu'avoit duré ſon accès, elle avoit eu devant les yeux plus d'un million de flambeaux ardens qui lui avoient cauſé
ces

ces violens tranſports , & qu'au moment que ſa charitable medecine l'avoit embraſſée , tout s'étoit évanouï.

Tant de douceur & de charité, ne peuvent être le fruit que d'une grande mortification. Il faut n'avoir point de paſſions, ou les avoir bien mortifiées, pour être ainſi à tout le monde plus qu'à ſoi-même ; ſouvent aux dépens de ſes propres interêts : & pour tout dire en un mot, il faut ſe haïr ſoi-même pour aimer le prochain d'un amour auſſi parfait. On a déja aſſez parlé des auſteritez de la Mere de l'Incarnation, & on croit pouvoir aſſurer que peu de Saints ont été en cela auſſi loin qu'elle. C'eſt aſſez dire, qu'à force de mortifier ſon goût, elle en avoit perdu le ſentiment ; qu'elle ne traitoit pas mieux ſes autres ſens ; que la maniere dont elle prenoit ſon repos, étoit une vraye penitence ; & que ſous l'exterieur d'une vie commune dont elle ne ſe departit jamais, depuis qu'elle fut entrée en Religion ; elle trouva le moyen de ne laiſſer aucune partie de ſon corps ſans ſon ſupplice particulier.

La mortification des deux plus nobles

facultez de l'homme qui ſe fait par l'obéïſſance, eſt ſans doute la plus parfaite & la plus difficile. La Mere de l'Incarnation fit toujours voir par ſa conduite le cas qu'elle en faiſoit, & la préference qu'elle lui donnoit ſur toutes les autres vertus. En voici un exemple qu'elle donna en ceſſant de vivre. Sa Superieure lui ayant envoyé une Religieuſe pour la garder, tandis que l'Infirmiere entendroit la Meſſe: cette bonne fille commença par lui demander comment elle ſe trouvoit; elle répondit qu'elle avoit la bouche extrêmement ſéche. La Religieuſe lui offrit de la lui raffraichir; elle la refuſa, & dit qu'il falloit attendre l'Infirmiere, ou ſa permiſſion, afin que tout ſe fît dans l'ordre de l'obéïſſance. Aſſez peu de tems après, elle entra en l'agonie.

Il lui arriva quelques années après ſon arrivée en Canada, une choſe qui fait bien voir que les Saints ne croyent pas qu'il y ait jamais d'occaſion où il leur ſoit permis de ne ſe pas ſoumettre aux lumieres de ceux qui ont droit de leur commander. Nous avons vû qu'en attendant qu'on pût bâtir le Monaſtére,

on avoit logé les Religieuſes dans une petite maiſon. L'incommodité de ce lieu étroit croiſſant à meſure que le nombre des Religieuſes augmentoit, il fallut enfin les en tirer, & penſer ſerieuſement à les mettre plus au large. On s'aſſembla d'abord pour voir en quel lieu on bâtiroit. Madame de la Peltrie, les anciennes Religieuſes, & le Superieur des Miſſions dirent tous leur avis, qui ſe trouva uniforme. La Mere de l'Incarnation ne crut pas l'endroit qu'on marquoit avantageux; & elle dit ſon ſentiment avec ſa franchiſe ordinaire. Il fut rejetté, & même avec quelque ſorte de mépris. Elle ne dit rien, & la choſe fut concluë comme on l'avoit propoſé; mais on fut bien-tôt contraint de revenir à ſon avis.

Dans une autre occaſion, comme elle faiſoit bâtir une Egliſe, le Pere Lallemant, à qui elle en communiqua le plan, lui dit qu'il n'approuvoit pas une Chapelle de douze pieds en quarré, qui étoit compriſe dans le deſſein. Elle répondit que le marché étoit fait, & qu'il n'en couteroit pas quatre cent livres davantage. Le Superieur tint bon, & ré-

pondit que quatre cent livres étoient quelque chose pour des filles, qui n'avoient rien. La servante de Dieu se soumit, & commença par faire murer l'ouverture qui devoit communiquer de la Chapelle dans l'Eglise. Son obéïssance ne fut pas long-tems sans recompense. Quelques années après Monsieur de Tracy Viceroy de la nouvelle France, étant allé visiter la maison, & quelqu'un par hazard lui ayant parlé de ce que je viens de dire; il fut touché d'un si bel exemple de soumission, & donna sur l'heure dequoi bâtir la Chapelle beaucoup plus magnifiquement, que ne l'avoit voulu faire la Mere de l'Incarnation.

On étoit si persuadé que l'obéïssance pouvoit tout sur elle, que dans ses maladies, qui furent longues & frequentes en Canada, on n'employoit point d'autre motif pour la resoudre à tout ce qu'on souhaitoit d'elle : car dans le tems même qu'elle étoit Superieure, elle vouloit être soumise aux moindres ordres de ses Infirmieres. C'est ainsi qu'en commandant, elle ne desaprenoit point à obeïr; parce que c'étoit en obeïssant.

qu'elle avoit apris à commander.

De l'aſſemblage de tant de vertus, il ſe forma cette admirable ſimplicité qui rend la pieté ſi aimable, & qui eſt un des plus precieux dons que le ciel puiſſe communiquer à la terre. Mais tous ne ſont pas en état d'en connoître le prix. Elle conſiſte particulierement à ſe dépouiller de ſon propre eſprit, & elle eſt la perfection de cette pauvreté d'eſprit, qui tient le premier rang parmi les Beatitudes évangeliques. La Mere de l'Incarnation n'avoit en entrant en Religion, que des inclinations ſaintes à ſacrifier : elle aſſure qu'elle s'en depoüilla de ſorte, qu'elle n'avoit plus de pouvoir ni de vouloir ſur elle-même, & qu'elle n'auroit eu aucune peine à obeïr à des enfans. En effet une des Novices la voyant un jour travailler à quelque ouvrage, prit la liberté de lui dire qu'elle ne faiſoit pas bien. Montrez-moi donc, mon « enfant, reprit doucement la Mere. « La jeune fille dit ſon ſentiment, & quoiqu'elle ſe trompât, l'humble Superieure aima mieux faire moins bien, en donnant un grand exemple de ſimplicité, que de faire mieux en ſuivant ſes pro-

pres lumieres. Ces choſes paroîtront petites, mais dans les ames élevées, tout eſt grand, & les plus petites choſes ſont les marques les plus certaines de la ſolidité de leur vertu.

Un Pere Jeſuite qui a éprouvé la ſervante de Dieu autant qu'une ame le peut être, dit un jour à quelques Religieuſes, que toutes ſes vertus étoient grandes; mais qu'elle étoit incomparable en pureté & en humilité; & que s'il lui étoit permis de parler, il diroit des choſes qui étonneroient. Elle n'avoit en vûë que la gloire du Fils de Dieu; & c'eſt ce qui lui faiſoit prendre un ſi grand ſoin pour donner de bonne heure aux enfans qu'elle élevoit, de l'horreur pour les moindres imperfections. Le moyen le plus efficace dont elle ſe ſervoit pour cela, étoit de leur inſpirer une devotion tendre envers le ſacré Verbe. Elle uſoit en cela de manieres ſi engageantes, qu'on voyoit les plus petites penſionnaires ſe porter au bien par inclination, & avec attrait. Quelquefois elle les aſſembloit pour leur apprendre à prier. D'abord elle leur mettoit devant les yeux quelques-unes des vertus ou quelque

circonſtance de la vie & de la mort du Sauveur ; elle les exerçoit à s'en entretenir, & finiſſoit par un diſcours amoureux & affectif en forme de colloque. Enfin elle marquoit la reſolution qu'il falloit tirer de cette meditation. Cela ſe faiſoit avec tant de pieté, que ces enfans ſortoient de ces exercices toutes embraſées du feu celeſte qui conſumoit le cœur de leur ſainte maîtreſſe. On leur a ſouvent ouy dire qu'elles n'avoient qu'à jetter les yeux ſur elle pour être touchées de devotion, & l'opinion qu'elles avoient de ſa ſainteté étoit ſi grande, que quand elles la voyoient en oraiſon, elles alloient par reſpect lui baiſer les pieds & les habits ; & quoiqu'elles ne priſſent pas toujours garde à ne point faire de bruit : jamais elle ne furent apperçuës. La Mere de ſainte Croix qui ne l'avoit point quittée depuis Dieppe, a declaré qu'en trente-trois ans qu'elle avoit eu le bonheur de vivre avec elle, jamais elle ne lui avoit vû faire une faute contre la douceur, la patience, l'humilité, la charité, la modeſtie, la pauvreté, & l'obéïſſance ; & qu'il ne s'étoit preſenté aucune occaſion

de pratiquer ces vertus, qu'elle n'en eût profité. Avec cela elle fut ferme dans le gouvernement ; mais il est vrai que n'ayant guere à gouverner que des saintes, elle eut peu de sujets de faire éclater cette fermeté.

Ainsi vêcut, ainsi mourut l'illustre Marie de l'Incarnation. L'histoire nous presente peu de femmes qu'on puisse lui comparer ; & je croi que personne de ceux qui se donneront la peine d'examiner attentivement ses actions & ses écrits, ne fera difficulté d'en convenir. Tout ce que nous avons eu dans ce siécle de plus distingué par la sainteté & par le merite, en a ainsi jugé ; & les plus grands éloges qu'on lui ait donnez, sont venus de ceux qui l'ont connuë plus parfaitement. Le Pere Jerôme Lallemant qui a été plus long-tems que personne son directeur, & entre les bras duquel elle expira ; qui outre les affaires de sa conscience, en a eu à traiter avec elle de toutes les sortes, & dont elle rend elle-même ce temoignage dans une lettre à son fils, que c'étoit le saint homme & le plus éclairé dans les voyes de Dieu, qu'elle eût connu en toute sa vie, ne

parloit de ses vertus & de ses éminentes qualitez qu'avec admiration. Enfin on peut dire qu'au moment qu'elle cessa de vivre, la voix publique la canonisa dans tous les lieux où elle étoit connuë.

Dès la nuit même qui suivit sa mort, sa niéce qui étoit Religieuse au Monastére de Tours, la vit étenduë sous un drap mortuaire, & entendit une voix qui lui dit : elle est morte. La voix étoit si proche, qu'elle sentit comme l'haleine de la personne qui lui parloit, & qu'elle en fut éveillée. Il se repandit en même tems dans son ame une très-sensible consolation. Elle raconta le lendemain ce qui lui étoit arrivé. Onfitce qu'on pût pour l'empêcher d'ajouter foi à ce songe, mais on n'y réussit pas ; & l'arrivée des premiers vaisseaux ne le verifia que trop. Une autre personne Religieuse d'une éminente pieté, & qui n'a jamais voulu être nommée, eut de grandes assurances de la gloire dont joüissoit la servante de Dieu. Comme elle se preparoit à communier pour le repos de son ame, elle entra dans une douce extase où Dieu lui fit voir que cette sainte ame n'avoit point passé par

le feu du Purgatoire. Il lui découvrit ensuite la beauté ravissante dont il l'avoit ornée, & tout ensemble les principaux fondemens de sa vie interieure & cachée; son aneantissement parfait, son union avec Dieu, si intime & jamais interrompuë; son état perpetuel de victime; ses abandonnemens par le moyen desquels Dieu la rendoit une image du Sauveur abandonné sur la croix; la perte entiere d'elle-même en Dieu, en vertu de laquelle il sembloit qu'elle ne subsistoit plus que par l'Etre de Dieu; son zéle infatigable pour le salut des ames, qui lui faisoit au sens de Moïse & de S. Paul, oublier le sien propre, pour n'agir & ne souffrir que pour celui des Sauvages: & beaucoup d'autres particularitez dont cette bonne Religieuse n'avoit eu jusque-là aucune connoissance. Dieu lui fit voir ensuite comment elle pourroit imiter tant de vertus, & lui ordonna d'écrire ce qui venoit de lui être revelé. Elle le fit, & porta son écrit à sa Superieure, qui le communiqua à Dom Claude Martin. Il porte en substance que la Mere de l'Incarnation s'étoit tellement aneantie & écoulée en Dieu, qu'-

elle n'avoit plus de reflexion apperçuë sur elle-même ; que Jesus-Christ l'avoit si intimement & si parfaitement possedée, qu'il avoit par elle glorifié son Pere, comme par une victime très-pure ; que la partie inferieure de son ame avoit été dans le dernier abandon ; qu'elle ne pensoit pas même à s'appliquer le merite de ses peines, soit pour sa propre purification, soit pour une plus grande ou plus prompte joüissance de la gloire : ne pensant alors ni au Paradis ni à l'enfer ; mais s'oubliant de telle sorte par le zele de la gloire de Dieu, qu'elle ne vouloit que se laisser conduire par l'amour du salut des ames : que cet état de la sainte Mere lui avoit été manifesté avec tant de clarté, & une si forte impression, qu'elle avoit senti toute la nature en fremir, & qu'elle en avoit été penetrée d'une très-vive douleur accompagnée d'une fort grande angoisse de cœur ; en sorte que pendant trois jours elle ne respiroit qu'avec peine : qu'après la communion N. S. lui dit ces paroles : Ceux qui s'oublient eux-mê- « mes & leurs interêts propres pour mon « amour & pour ma gloire, je ne les «

» oublierai jamais, & je ne me laisserai » point surmonter par ma creature. Si » cette ame qui a tant souffert, s'est » abandonnée à moi, tu vois que j'en ai » pris le soin, & qu'elle me glorifiera » éternellement. Elle ajoûte qu'ensuite elle reçut de fortes impressions des choses qui regardoient sa propre perfection.

FIN.



# FAUTES A CORRIGER.

PAge xxv. dans la Preface, *lig.* 19. maîtriſe, *liſez* martyriſe.

p. 32. *l.* 24. perte du tems, *liſ.* perte de tems.

p. 45. *l.* 19 la ſervanre, *liſ.* la ſervante.

p. 77. *l.* 15. les affaires, *liſ.* ſes affaires.

p. 83. *l.* 3. perſonne, *liſ.* une perſonne.

p. 92. *l.* 16. pour s'y diſpoſer, *liſ.* pour l'y diſ-poſer.

p. 95. *l.* 26. il me regarde : *liſ.* il regarde.

p. 121. *l.* 5. ſes affaires, *liſ.* les affaires.

p. 122. *l.* 25. qu'il le peut, *liſ.* qu'il ſe peut.

p. 132. *l.* 12. entra, *liſ.* reſta.

p. 152. *l.* derniere, la liberré, *liſ.* de liberté.

p. 154. *l.* 19. qui y reçoivent, *liſ.* qu'y reçoivent.

p. 164. *l.* 8. à faire, *liſ.* affaire.

p. 264. *l.* 27 monter le petit bâtiment, *liſez* monter ſur le petit bâtiment.

p. 347. *l.* 16. j'ai donc experimenté &c. *ponctuez ainſi* : j'ai donc experimenté qu'il y a divers degrez en la vraye pauvreté d'eſprit. Lorſque N. S. m'inſpira la vocation à la vie religieuſe, je ne puis dire, &c.

p. 355. *l.* 21. ſervir, *liſ.* fournir.

p. 398. *l.* 8. une lumiere, *liſ.* une force.

## APPROBATION.

J'Ai lû avec attention par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, &c.* L'Auteur a sçû trouver le moyen d'employer les propres paroles de cette sainte Religieuse, en nous donnant l'histoire de sa vie également admirable & édifiante, y joignant seulement de lui-même, outre sa belle Préface, ce qui étoit necessaire pour l'arrangement & la suite, par des reflexions instructives & solides. La voye qui la conduisit à Dieu, fut sublime & extraordinaire. Elle verifie ce que dit Gerson après saint Augustin & saint Bernard, *qu'une ame en cet état est plus dans son Dieu qu'elle aime, que dans son corps qu'elle anime.* Elle peut toutefois servir cette voye si relevée à des ames chastes, que le Seigneur appelle à lui par une route semblable; & du moins animer les autres à marcher fidelement dans celle qu'il leur marque, quoiqu'inferieure & moins parfaite. Tous les Lecteurs trouveront dans cette vie dequoi s'édifier, & beaucoup d'évenemens aussi singuliers que touchans, qui les engageront à lui donner volontiers toute l'attention qu'elle merite, non seulement par tant de choses merveilleuses qu'elle contient, mais encore par la beauté, & les ornemens du stile dont elle est écrite, d'une maniere, à mon jugement, qui ne laisse rien à desirer par rapport à la Foy & aux bonnes mœurs. Donné en Sorbonne ce 14. Novembre 1723.

A. LEMOINE, *Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne, & Chanoine de S. Benoist.*

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Pere DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS, Nous a fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, Institutrice & premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pere de Charlevoix, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera mis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de

notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sr Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil.

FOUBERT.

*Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 861. fol. 546. conformément au Reglement de 1723. qui fait défense*, art. IV. *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement: Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article* CVIII. *du même Reglement. A Paris le 12 Juin 1724.*

BRUNET, Syndic.

Le très-Reverend Pere Charlevoix a cedé le present Privilege au sieur Antoine-Claude Briasson, Libraire à Paris.

notre très-
France le
eur de nos
sentes : Du
ons de faire
pleinement
fait aucun
copie des-
ng au com-
oit ajoûtée
mier notre
on d'icelles
nder autre
o, Charte
tel est notre
ois de Juin,
& de notre
seil.

BERT.

*Royale &*
*de Paris,*
*nt de 1723.*
*de quelque*
*res que les*
*er, & faire*
*eurs noms,*
*ment : Et à*
*its par l'ar-*
*s le 12 Juin*

, Syndic.

é le present
n, Libraire